

HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE.

TOME V.



HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES
RELIGIEUSES ET CIVILES,

L'ORIGINE DES RELIGIONS, leurs Sectes & Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation;

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Par M. CONTANT DORVILLE.

TOME CINQIEME.

A PARIS,
Chez HERISSANT le Fils, Libraire, rue des Fossés de M. le Prince, vis-à-vis le petit Hôtel de Condé.

M. DCC. LXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE
DES DIFFÉRENS PEUPLES,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES,
L'origine des Religions, leurs Sectes, leurs Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation.

AMÉRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
INTRODUCTION.

PERSONNE ne révoque en doute qu'avant la découverte d'un nouveau monde, les anciens étaient persuadés de son existence. Acosta (Liv. I.) observe que « Platon rapporte

» l'entretien d'un prêtre d'Egypte avec So-
» lon, sur une isle qu'il nomme Atlantide,
» située au-delà des colonnes d'Hercule; qu'il
» fait dire à Critias, que cette isle était aussi
» grande que toute l'Asie & l'Afrique ensem-
» ble; qu'on y voit un temple long de mille
» pas, large de cinq cents, dont le dehors
» était revêtu d'argent, & le dedans tout
» brillant d'or, d'ivoire & de perles; qu'au-
» delà de cette grande isle, il y en avait un
» grand nombre de petites, près desquelles
» on trouvait un continent, & qu'ensuite on
» arrivait à la vraie mer. » Il est bien singu-
lier qu'à la réserve de la grande isle, qui avait
disparu, sans doute par quelqu'événement
extraordinaire, on ait reconnu, deux mille
ans après, la vérité de cette description. Aris-
tote & Théophraste disent tous deux: « Que
» l'an trois cents cinquante-six de la fondation
» de Rome, un vaisseau Carthaginois, ayant
» pris sa route entre le couchant & le midi,
» osa pénétrer dans une mer inconnue; qu'il
» y découvrit, fort loin de la terre, une isle
» déserte, spacieuse, arrosée par de grandes
» rivières, couverte de forêts, dont la beauté
» semblait répondre à la fertilité du terroir;
» qu'une partie de l'équipage ne put résister
» à la tentation de s'y établir; que les autres
» étant retournés à Carthage, le sénat, au-
» quel ils rendirent compte de leur décou-
» verte, crut devoir ensevelir dans l'oubli,
» un événement dont il craignit les suites:
» qu'il fit donner secrettement la mort à ceux

» qui étaient revenus dans le vaisseau, & que » ceux qui étaient restés dans l'isle demeurè- » rent sans ressource pour en sortir. » Si l'on doit ajouter foi à ces passages, ils paraîtront plus convainquans que la prétendue prédiction de Sénèque le tragique, qui dit dans sa Médée: « Qu'un jour l'Océan ne séparera plus les na- » tions, qu'un nouveau Tiphis découvrira un » nouveau monde, & que Thule ne sera plus » la borne de la terre. » Cette idée vague de Sénèque, ne pouvait être fondée que sur les progrès qu'il supposait qu'on ferait dans la navigation.

Il ne nous est pas permis de passer sous silence ce trait qu'on lit dans Elien : « Que » l'Europe, l'Asie & la Lybie, qui est l'A- » frique, sont environnées de l'Océan; qu'au- » delà, il se trouve un continent d'une vaste » étendue, où les hommes & les animaux » sont beaucoup plus grands que dans le nô- » tre, & où les premiers vivent plus long- » tems; qu'ils y ont des usages & des loix » contraires à celles des autres peuples, & » une incroyable quantité d'or & d'argent, » métaux moins estimés parmi eux, que le » fer ne l'est en Europe. » Au reste, quoique plusieurs pères de l'Eglise, tels qu'Origène, Lactance & saint Augustin aient rejetté le récit du Timée de Platon, comme une fable, on doit remarquer que saint Grégoire, sur l'épitre de saint Clément, dit, sans aucune marque d'incertitude, qu'au-delà de l'Océan, il y avait un autre monde.

Pour nous rapprocher du ſiècle de la fameuſe découverte de l'Amérique, époque de tant de biens & de maux, nous rapporterons ce qui ſe trouve en langue du pays de Galles, dans la collection d'*Hackluyt*, qu'un prince nommé Madoc, ſecond fils d'*Owen Guyned*, prince de Galles, s'étant embarqué l'an mille cent quatre-vingt-dix, dans la ſeule vue de ſatisfaire ſa curioſité : « Découvrit, après » quelques ſemaines de navigation vers l'oueſt, » une terre où il trouva toutes ſortes de vi- » vres, un air frais & de l'or ; qu'après s'y » être arrêté aſſez long-tems, il y laiſſa ſix- » vingt hommes : il revint en Angleterre avec » le même bonheur ; il y équipa une flotte de » dix vaiſſeaux, chargés d'hommes, & de » proviſions convenables à ſes deſſeins, avec » leſquels il retourna dans le pays qu'il avait » découvert ; mais, que de quelque manière » que ſes aventures aient pu ſe terminer, on » n'en eut jamais d'autres informations. » On ſe perſuade que ſi ce voyage de *Madoc* eſt réel, ce prince avait abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie. Pour preuve de ce fait, on cite une épigramme de Mérédith, en langue Galloiſe ; mais ce Mérédith ne vivait qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynnum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ondy Moroedd.

Ce qui ſignifie : « Je ſuis ce *Madoc*, fils

» d'*Owen Guyned*, à qui sa patrie & ses ri-
» chesses ne plûrent point ; mais qui prit
» plaisir à chercher de nouvelles terres. »

Quoique l'existence d'un nouveau monde passât dans l'esprit de quelques Européens pour une vérité incontestable, en général on la regardait comme une idée absurde, que sa singularité avait fait adopter par des hommes amoureux de l'extraordinaire & de l'incroyable. Troubler la terre connue, s'en disputer la possession au prix du sang, & de la fortune des peuples, & faire succéder l'oppression au carnage, & les chaînes à la liberté, c'était à quoi se réduisait l'ambition effrénée de nos héros des siècles d'ignorance. Cependant au milieu des épaisses ténèbres qui couvraient l'Europe, *Flavio Goia*, citoyen d'Amabli, au royaume de Naples, inventa la boussole, vers le treizième siècle : mais elle resta longtems sans usage; & sans son secours les Biscayens avaient retrouvé les isles de Canaries, connues du tems de Ptolomée & de Pline, sous le nom d'isles Fortunées.

Enfin, au commencement du quinzième siècle, Henri de Portugal, fils du roi Jean I, voulut immortaliser son nom par des découvertes utiles. Ce prince philosophe n'ignorait pas qu'au-delà de notre tropique, il y avait un promontoire, qui s'avançait dans la mer Atlantique, & qui avait été jusque-là le terme de toutes les navigations connues, ce qui lui avait fait donner le nom de cap *Non*, pour

ſignifier ſans doute qu'il n'était pas poſſible de pénétrer au-delà.

Des pilotes, excités par les récompenſes que Henri leur fit eſpérer, furent aſſez hardis pour doubler ce cap, & pour s'avancer juſqu'à celui de Boyador, à deux degrés du tropique; mais trouvant un nouveau promontoire, qui s'avance l'eſpace de cent vingt milles dans l'Océan, bordé de rochers, de bancs de ſable & battu continuellement par une mer orageuſe, ils furent effrayés & revinrent ſur leurs pas. Ceux qui les ſuivirent furent pénétrés des mêmes craintes; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'iſle de Madère, que ſans doute les Carthaginois avaient connue. D'autres navigateurs, treize ans après ces deux tentatives infructueuſes, oſèrent enfin doubler le cap Boyador, & ils coururent quatre cents lieues par-delà, juſqu'au cap Verd : ainſi furent trouvées les iſles du cap Verd & les Açores.

Déjà toutes les côtes de l'Afrique avaient été reconnues, depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au grand fleuve du Sénégal. Sous le roi de Portugal Jean II, on avait fréquenté les côtes de Guinée, & on y avait trouvé de l'or, déteſtable objet de la cupidité des mortels, & nous l'oſons dire, la ſource de tous les crimes. Ce fut de cet or dont les Anglois firent frapper les premières pièces, & elles portent encore le nom de Guinée.

Après avoir pouſſé les découvertes juſqu'à

la pointe de l'Afrique, les Portugais se trouvèrent arrêtés au cap des Tempêtes, comme ils l'avaient été précédemment à celui de Boyador; mais le roi Emmanuel, qui occupait alors le trône, ne fut pas effrayé des difficultés qui se présentaient; il conçut que doublant ce cap, on pourrait embrasser, par la navigation, le tour de l'Afrique, & commercer aux Indes: & dès-lors le cap des Tempêtes reçut le nom de cap de Bonne-espérance. Ce fut Vasco de Gama que le roi de Portugal chargea de cette périlleuse entreprise. Ce hardi navigateur doubla sans crainte la pointe de l'Afrique, & remontant par ces mers inconnues, vers l'équateur, il n'avait pas encore repassé le capricorne, qu'il trouva Sophala, habité par des hommes qui parlaient Arabes, & à l'aide de quelques pilotes du pays, il aborda dans les grandes Indes, au royaume de Calecut, après avoir reconnu quinze cents lieues de côtes.

Le succès de cet étonnant voyage changea en un instant tout le commerce de l'ancien monde. La ville d'Alexandrie, bâtie par le vainqueur de Darius, l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes sous les Ptolomées, sous les Romains & sous les Arabes, perdit son lustre, en voyant tarir la source de ses richesses. Elle devint une ville languissante & ordinaire, qui ne fournit plus aux Vénitiens les moyens d'attirer dans leurs ports les plus importantes denrées de l'Orient.

Le fameux Alphonse d'Albuquerque, & quelques autres capitaines Portugais, triom-

phèrent successivement des rois de Calecut, d'Ormus, de Siam & même du soudan d'Egypte, dont ils défirent la flotte. Ils prirent Goa en-deça du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie heureuse, & enfin Ormus dans le golfe de Perse. Tant de succès rendirent les Portugais maîtres du commerce par l'Océan Ethiopique & par la mer Atlantique, dans une étendue de soixante degrés de longitude, depuis les Moluques jusqu'au golfe Persique.

Les entreprises des Portugais dans l'ancien monde, préparèrent la découverte du nouveau, & c'est à cette grande époque que nous allons nous arrêter. Un pilote Génois, natif de Savone, ou, si l'on veut, de quelque petite bourgade, située sur la rivière de Gênes, ou même noble, & originaire de Plaisance en Lombardie, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que les héros de Portugal, & par la seule inspection d'une carte de l'univers, décida qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours à l'occident. Plein de son idée, il appuyait ses conjectures sur l'existence d'un nouveau monde, par la figure & l'étendue du globe de la terre, dont, suivant le cours des astres, la moitié n'était pas connue, & que rien n'empêchait d'être habitée. Cet illustre Génois est Christophe Colomb, si long-tems en butte aux traits de la raillerie, si long-tems traité de visionnaire, pour avoir

combattu avec autant d'opiniâtreté que de gloire, les préjugés de l'Europe entière; & lorsque la réussite eut convaincu l'univers, on voulut ôter au premier des navigateurs, tout l'honneur du triomphe, en supposant qu'il ne devait le plan sur lequel il s'était réglé pour la découverte d'un nouvel hémisphère, qu'aux papiers & au journal d'un pilote Andalousien ou Biscayen, qui allant d'Espagne en Angleterre, toujours contrarié par les vents, courut au sud, puis à l'ouest, & se trouva enfin à la vue d'une isle, où il alla prendre terre, & où il trouva des hommes tout nuds. L'accusation était forte; mais ne pouvant être prouvée, elle tomba d'elle-même.

Quoi qu'il en soit, Christophe Colomb, dont le courage était égal à la force d'esprit, proposa à Gênes, sa patrie, de la rendre la puissance prépondérante de l'Europe, en découvrant pour elle un nouveau monde. Gênes traita cette proposition d'extravagante, & perdit en la rejettant, la seule occasion qu'elle eût de s'aggrandir. Jean II, roi de Portugal, enyvré de ses succès dans l'Afrique, ne conçut pas une idée plus avantageuse de la capacité de Colomb : Henri VII, roi d'Angleterre, trop avare pour hazarder une légère somme d'argent, dans une entreprise qu'il regardait au moins comme douteuse, n'eut pas plus d'égard pour les propositions que Barthelemi Colomb lui fit de la part de son frère : mais enfin, après huit ans de sollicitations inutiles,

& lorsqu'il se préparait à passer en France, la cour d'Espagne, où régnaient alors Isabelle & Ferdinand, consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire, & il partit du port de Palos en Andalousie, avec trois petits vaisseaux. Il tourna ses voiles du côté des Canaries, où il mouilla pendant quelques jours, puis reprenant sa route, & voguant toujours à l'occident, après trente jours, il découvrit la première isle de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de San-Salvador, ensuite les autres isles Lucaies & Cuba, & Hispaniola, appellée aujourd'hui Saint-Domingue. De retour en Espagne au bout de neuf mois, Colomb présenta à Ferdinand & à Isabelle des Indiens d'Hispaniola, & surtout de l'or. Son second voyage fut célèbre par la découverte des isles Caraïbes & de la Jamaïque : mais trop grand, trop heureux pour n'avoir point de jaloux, pour prix de ses services, il ne revit les côtes d'Espagne que chargé d'indignes fers. Un ministre tout-puissant, Fonséca, évêque de Burgos, intendant des bâtimens, faisait traiter ainsi le bienfaiteur de ses maîtres. La reine Isabelle frémit à la nouvelle de cette marque d'ingratitude, & n'épargna rien pour engager Colomb à l'oublier ; mais soit qu'on craignît que ce grand homme ne s'appropriât les terres qu'il venait de découvrir, ou soit qu'on voulût se donner le tems d'examiner sa conduite, il se passa quatre années avant qu'on lui accordât la liberé de retourner dans son nouveau

monde. Ce fut à ce troisième voyage, qu'à dix degrés de l'équateur il apperçut le continent, & qu'il vit la côte où depuis l'on a bâti Carthagène.

Telles sont les premières tentatives qui précédèrent la découverte du nouveau monde. Elle procura sans doute aux Européens des commodités & des plaisirs, par l'immensité d'or qu'elle fit passer entre les mains des Espagnols, & que ceux-ci se virent contraints de partager avec les autres nations, pour en obtenir des denrées qu'ils ne pouvaient fournir seuls à leurs colonies naissantes : mais cette abondance d'or peut-elle entrer en compensation avec cette infâme & cruelle maladie, qui, née dans l'isle Hispaniola, apportée en Espagne par les Castillans, s'est malheureusement perpétuée dans toutes les parties de l'Europe ? A leur retour de l'Amérique, les Espagnols communiquèrent cet affreux mal aux femmes Napolitaines, qui ne tardèrent pas à le porter dans le camp des Français, & les deux nations rejettèrent l'une sur l'autre toute la honte dont on devait légitimement charger les auteurs de la communication de ce fléau. Il fut appellé par les Italiens le mal Français, & par les Français, le mal de Naples. Les Espagnols ne prirent point part à la querelle ; mais le tems à décidé la question, & les conquérans du nouveau monde, n'ont pu préserver leur nom de tout l'odieux de cette peste, dont ils ont infecté l'Europe.

CHAPITRE II.

Isle Hispaniola, ou Saint-Domingue.

CETTE grande isle de l'Amérique, & la plus riche des Antilles, fut découverte le 6 décembre 1492, par Christophe Colomb. On lui donne cent soixante lieues de longueur, du levant au couchant, & trente lieues dans sa largeur du nord au sud. Sa circonférence peut embrasser trois cents cinquante lieues, & ceux qui lui en donnent six cents, comprennent certainement les anses. Elle est située au milieu d'un grand nombre d'autres isles, qu'elle semble commander, & qui forment un grand archipel, renfermé entre les huit & les vingt-huit degrés de latitude, & dont la longitude s'étend depuis les deux cents quatre-vingt-treize, jusqu'aux trois cents six degrés. Trois pointes s'avancent vers les trois plus grandes isles : le cap Tiburon au sud-ouest, qui n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque : la pointe orientale de l'Espade, à dix-huit lieues de Portoric ou Portorico, & le cap ou mole Saint-Nicolas, au nord-ouest, à douze lieues de l'isle de Cuba. Quantité de rochers, distribués par la nature autour de cette isle, semblent pourvoir à sa sûreté & en rendent l'abord très-dangereux.

Quelques efforts que les historiens aient faits

faits pour découvrir comment & par qui l'isle de Saint-Domingue a été peuplée, ils n'ont pu jusqu'ici percer cette obscurité, & il n'y a pas d'apparence que d'autres y réussissent. Martir (Dec. 3) prétend que les premiers habitans de l'isle furent les Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, supposèrent que c'était la plus grande terre du monde, & la nommèrent *Quisqueia*, du mot *quisquey*, qui signifiait *tout* dans leur langue; ensuite regardant une longue chaîne de montagnes, qui occupe presque le milieu de l'isle, ils l'appellèrent *Hayti*, c'est-à-dire, pays rude & montagneux. Le père Charlevoix, dans son histoire de Saint-Domingue (Tom. I, p. 38) ne décide pas la question : « Il y a bien de l'apparence, dit ce » sage écrivain, que la terre ferme a eu des » habitans avant les isles. Il s'agit de savoir » de quel côté sont venus ceux qui les ont » peuplées, & c'est sur quoi il ne me paraît » pas possible de prendre parti. Il n'est pas » non plus fort aisé de dire pourquoi, dans les » grandes Antilles, les habitans étaient si » doux & si peu aguerris, & ceux des petites, » si féroces, si belliqueux & si inhumains. » D'ailleurs, & les Cannibales qu'ils avaient » au sud pour voisins, & les Floridiens, qui » l'étaient au nord, étaient antropophages : » cependant on ne saurait presque douter » qu'ils ne soient descendus ou des uns ou des » autres, ou peut-être même de tous les deux » peuples; & quelque sentiment qu'on em-

» brasse, il restera toujours à expliquer d'où
» vient cette différence de mœurs & de ca-
» ractère dans les uns & dans les autres, &
» d'une partie de ces insulaires, d'où ils
» tirent leur origine. »

Les premiers Européens qui abordèrent dans l'isle, interrogèrent les habitans sur leur religion & sur leur histoire; mais qu'attendre à cet égard, d'une nation plongée dans la plus stupide ignorance, & dont toutes les archives se réduisaient à quelques chansons, qui changaient toujours à la mort des chefs ou caciques de ces différens peuples? On y trouvait que les premiers hommes étaient sortis de deux cavernes de l'isle; que le soleil, irrité de cet audace, avait changé en pierres les gardiens de ces sombres retraites, & qu'il avait métamorphosé ces malheureux en arbres, en grenouilles, & en d'autres sortes d'animaux; mais que malgré cette terrible vengeance, l'univers n'avait pas laissé de se peupler. Une autre tradition, déposée dans ces chansons, portait que le soleil & la lune étaient aussi sortis d'une grotte de leur isle, pour éclairer le monde. On se rendait fréquemment en pélerinage à cette grotte, qui était ornée de peintures grossières, & dont l'entrée était défendue par deux horribles démons, auxquels il fallait rendre d'abord une sorte de culte. On voit par le récit de cette fable, que ces sauvages étaient persuadés que le monde avait commencé par leur isle; & c'est la prévention de tous les peuples qui habitent

les différentes parties de l'Amérique. Chacun croit ſon pays le berceau du genre humain.

On ne peut guères nommer religion le tiſſu mal aſſorti de ſuperſtitions qui attachaient ces ſauvages aux dieux qu'ils s'étaient forgés. Ils reconnaiſſent, diſent quelques auteurs, un être ſouverain, unique, infini, tout-puiſſant, inviſible; mais non pas increé : car ils lui donnaient une mère, qui portait cinq noms différens. Ce Dieu ſuprême ne recevait de ſes créatures aucun hommage, du moins extérieur; mais il avait ſous lui des dieux ſubalternes, qu'on appellait *Chemis* ou *Zemés*, qui étaient adorés, & dont les idoles ornaient les cabanes de ces idolâtres. Elles étaient de craie, de pierre, ou de terre cuite, & l'on ſe faiſait un grand honneur d'en porter les empreintes ſur ſon corps. Les unes repréſentaient des crapaux, des tortues, des couleuvres & des caïmans, & les autres des figures monſtrueuſes & bizarres. La déeſſe ſeule, dit Pierre Martyr, était adorée ſous la figure d'une femme, & l'on remarquait à ſes côtés ſes deux principaux miniſtres, toujours prêts à exécuter ſes ordres. L'un était chargé de convoquer tous les autres *Zemés*, lorſque la divinité voulait les envoyer pour exciter les vents, pour faire tomber la pluie, ou pour verſer ſur les hommes les biens qu'ils lui demandaient : l'autre ne s'occupait qu'à châtier ceux qui ne rendaient pas à la déeſſe le culte qui lui était dû. Les auteurs Eſpagnols, contemporains ou voiſins de la découverte du

nouveau monde, ne font pas difficulté de croire que le démon apparaissait souvent à ces insulaires, & leur rendait des oracles : de là les songes affreux, les phantômes & les fourberies des *Butios* ou prêtres du pays.

Les *Butios* étaient distingués du peuple par une figure de *Zemés*, qu'ils portaient toujours sur eux, & qui seule était capable de leur obtenir la plus grande considération, & le respect le plus profond. A cette marque, toujours imposante pour la multitude, ils ajoutaient la charlatanerie de se dire les confidens des dieux, les dépositaires de leurs secrets, & les scrutateurs de l'avenir. Lorsqu'ils consultaient les *Zemés* en public, ils se gardaient bien de faire entendre la voix de la divinité, ils se contentaient d'affecter une contenance triste ou joyeuse : s'ils chantaient, s'ils dansaient, c'était un signe qui témoignait que la réponse du Zemés était favorable : si au contraire le ministre prenait un air sombre, toute l'assemblée s'abandonnait aux larmes, & l'on s'imposait des jeûnes, jusqu'à ce que la divinité, par des marques certaines, eût fait connaître que son courroux était appaisé.

Cependant dom Fernand Colomb dit, dans la vie de son père, que les Zemés étaient des esprits tutélaires des hommes, & que chaque sauvage avait le sien. Il rapporte qu'un jour plusieurs Espagnols étant entré dans la cabane d'un cacique, ils apperçurent un Zemés, qui articulait avec force, en langue du pays, quelques paroles qu'ils ne comprirent pas ;

mais que ſoupçonnant quelques fourberies, ils briſèrent la ſtatue, & trouvèrent un long tuyau, dont l'extrémité répondait à la tête de l'idole, & l'autre bout était caché dans un endroit qui était couvert de feuillages, qui pouvait contenir un homme. Le cacique pria les Eſpagnols de garder le ſecret ſur ce qu'ils venaient de découvrir, & leur avoua qu'il ſe ſervait de cet artifice, pour ſe faire payer un tribut, & pour contenir ſes ſujets dans l'obéiſſance. Le même dom Fernand parle encore de trois pierres, que les caciques conſervaient avec beaucoup de ſoin : l'une ne manquait jamais de faire croître les grains ſemés, l'autre faiſait accoucher les femmes ſans douleur, & la troiſième procurait la pluie ou le beau tems, ſuivant les beſoins de la terre.

Ces peuples n'obſervaient que très-peu de fêtes religieuſes, ou du moins il n'en eſt venu qu'une ſeule à la connaiſſance des auteurs que nous conſultons. Le chef ou le cacique du lieu, faiſait annoncer la célébration de cette ſolemnité par ſes crieurs publics. La fête commençait par une proceſſion générale ; les hommes & les femmes s'y montraient avec leurs plus précieux ornemens : les filles y paraiſſaient exactement nues : le cacique marchait à la tête, avec un tambour, dont il jouait ſans ceſſe, & l'on ſe rendait au temple des Zemés, où les prêtres feignaient d'être occupés à les ſervir ; mais ils ceſſaient auſſitôt leurs fonctions, pour recevoir avec empreſſement les offrandes qu'on venait faire à

leurs dieux. Ces présens consistaient en plusieurs corbeilles garnies de fleurs, & remplies de gâteaux. Les femmes, au premier signal des prêtres, formaient des danses, chantaient les louanges des Zemés, puis celles des anciens caciques, & finissaient par des prières pour la prospérité de la nation. Les gâteaux, rompus en morceaux, étaient distribués avec cérémonie aux chefs des familles, qui conservaient précieusement toute l'année ces fragmens, comme de sûrs préservatifs contre tous les accidens possibles. Après cette distribution, le cacique, qui jusque-là s'était tenu à la porte du temple en jouant de son tambour, entrait dans le sanctuaire, & précédé de tout le peuple, il se présentait devant la principale idole. Il cessait de chanter devant elle, & se fourrait dans la bouche un bâton bien propre à le faire vomir. L'esprit de cette ridicule cérémonie, était de faire connaître que pour se présenter dignement devant les dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme sur les lèvres.

Ces hommes plongés dans l'idolâtrie, & dans la plus ténébreuse ignorance, avaient cependant une légère idée de l'immortalité de l'ame, & d'une vie future. Ils admettaient un lieu où les ames des bons recevaient, après la mort, la récompense de leurs bonnes actions; mais ils ne parlaient point du supplice préparé pour les méchans. Chaque peuplade plaçait ce prétendu paradis dans le canton qu'elle habitait, & forçait son imagination pour y supposer des plaisirs analogues à ses passions

On devait y retrouver ſes parens & ſes amis, & ſur-tout y avoir beaucoup de femmes à choiſir. Il y avait un grand nombre de ces ſauvages qui prétendaient que le ſéjour des ames était vers un grand lac appellé Tiburon, où l'on voit de grandes plaines toutes couvertes de *mameys*, ſorte de fruit, auquel nous avons donné le nom d'abricot de Saint-Domingue. Ils ſuppoſaient que les ames faiſaient leur nourriture ordinaire de ce fruit, & ils ajoutaient que pour en faire leur proviſion, elles prenaient le tems de la nuit, & que le jour elles ſe tenaient cachées dans les lieux les plus innacceſſibles des montagnes. Cette opinion ſemblait répandre quelque choſe de religieux ſur les mameys, qui d'ailleurs, ſont un fruit excellent, & les vivans avaient la modération de s'en abſtenir, pour ne pas priver les morts d'une nourriture qu'ils aimaient par-deſſus toutes les autres.

Les *Butios*, comme l'on peut croire, n'étaient pas ſeulement attachés au culte de leurs *Zemés*, ils exerçaient avec cet office ceux de médecin, de chirurgiens & de droguiſtes, c'eſt-à-dire, qu'ils réuniſſaient en eux tout ce qui eſt capable de concilier le reſpect, d'attirer la confiance & de perpétuer la crédulité des peuples. Leur manière de traiter les malades, en rempliſſant tous ces objets, avait encore ce déteſtable avantage, qu'elle affermiſſait leur pouvoir, & leur procurait les moyens de faire trembler les incrédules & de ſe venger de leurs ennemis.

L'orsqu'il s'agissait de guérir une playe, ou de faire cesser une douleur interne, ils suçaient la partie infirme avec beaucoup de cérémonies, & feignant d'en tirer une épine ou quelqu'autre chose de même nature, qu'ils avaient soin de cacher auparavant dans leur bouche, ils déclaraient à l'assemblée que c'était la cause du mal, avec la noirceur de l'attribuer à quelque particulier, que, par cette calomnie, ils mettaient dans la triste nécessité de recourir à leur protection.

Il y avait cependant des cas, où le prêtre, consideré seulement comme médecin, n'en imposait que difficilement aux insulaires. Si malgré les prédictions & les soins du charlatan, le malade mourait entre ses mains, on ne le regardait plus que comme un fourbe & un ignorant. Les plus proches parens du mort s'assemblaient autour du cadavre, ils lui coupaient les ongles & les cheveux, les mêlaient avec le jus d'une certaine herbe, & lui versaient de cette composition dans la bouche, en le conjurant de leur apprendre, si c'était par la faute du médecin, qu'il avait cessé de vivre. Nous n'adopterons pas le sentiment de quelques auteurs, qui prétendent qu'après plusieurs opérations magiques & quelques invocations, on parvenait à obtenir une réponse du cadavre. Quoi qu'il en soit, si la réponse réelle ou imaginée chargeait le médecin, on se jettait sur lui & on le mettait en pièces, à moins qu'il n'eût eu la précaution de se retirer en lieu

sûr. Souvent un médecin ne devait ce cruel traitement qu'à la malignité d'un confrère jaloux, qui sourdement l'accusait de négligence, d'ignorance, ou d'employer des maléfices ; imputations qui toutes vraies qu'elles devaient être à beaucoup d'égards, n'étaient fondées que sur le chagrin de le voir trop accrédité.

Les habitans de l'isle Hispaniola étaient en général d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avaient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil sur toutes les autres parties du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & quelque chose de sauvage dans les yeux. C'est ainsi qu'ils parurent aux premiers Espagnols qui pénétrèrent dans l'Isle; mais ils reconnurent bientôt que cette figure ne leur était pas naturelle, & que la couleur de leur peau venait du *rocou*, dont ils se frottaient continuellement le corps : à l'égard de la forme de leur tête, ils la devaient aux soins de leurs mères, qui, aussi-tôt qu'ils étaient nés, la leur applatissaient par degré avec les mains, ou entre deux petits ais. Cette étrange méthode, par laquelle le crâne était comme replié, le rendait si dur, que les Espagnols cassaient quelquefois leurs épées, en frappant ces malheureux sur la tête. Les hommes ne portaient point de vêtemens, & se gênaient à

peine pour couvrir ce que l'honnêteté ne permet pas de montrer : les femmes se servaient d'un pagne ou espèce de jupe, qui ne leur descendait jamais au-delà des genoux : & les filles avaient le corps entièrement découvert. Tous ces insulaires étaient sombres, flegmatiques & d'une complexion faible : naturellement sobres, ils se contentaient pour leur nourriture des coquillages que leur offraient en abondance les bords de la mer, & de quelques racines. Une indolence extrême, une paresse que rien ne pouvait faire changer, étaient le principe de leur tempérance ; ennemis du travail, ils jouissaient lâchement du présent, & l'avenir ne leur causait aucune inquiétude. Après avoir dansé une partie du jour, ils employaient le reste du tems à dormir. Ainsi, doux, humains, incapables de malignité & de fiel, peut être sans esprit & sans mémoire, ils étaient sans passions, & ne sachant rien, il ne montraient aucune envie de s'instruire.

Les Espagnols nous disent que leurs danses étaient figurées & que la mesure & la cadence y étaient observées. Un des danseurs réglait le chant & les pas,& les autres étaient obligés de se modeler sur ce qu'il venait de faire. Les hommes commençaient seuls & séparément ; les femmes prenaient ensuite leur place, après quoi les deux sexes formaient une danse générale. Leur unique instrument était un tambour, composé d'un tronc d'arbre, & l'honneur de frapper dessus

appartenait au cacique, ou au chef de la bourgade. Un des principaux divertiſſemens de ces inſulaires était le *batos*, eſpèce de balon, qui ſe jettait avec la tête, les hanches, les coudes, & ſur-tout avec les genoux. Celui qui le pouſſait le dernier comptait un jeu, & la partie conſiſtait dans le nombre des jeux dont on était convenu. Cet exercice était commun aux hommes & aux femmes. Une bourgade en défiait une autre à ce jeu, & la victoire était célébrée par une danſe générale, après laquelle on s'enyvrait de fumée de tabac. Pour y parvenir, on étendait ſur des charbons à demi-allumés, des feuilles humides de tabac, qui répandaient auſſi-tôt une épaiſſe fumée. Tous les aſſiſtans, rangés en cercle, recevaient cette fumée par le moyen d'un tuyau fait en forme d'Y, dont ils mettaient les deux branches dans leurs narines, & lorſque cette vapeur les avait fait tomber dans l'aſſoupiſſement, ils y reſtaient dans le même lieu, juſqu'à ce que leur yvreſſe fut diſſipée. Le cacique ſeul était tranſporté dans ſa cabane par ſes femmes, & les ſonges qui troublaient alors ſon ſommeil, paſſaient pour des inſpirations des *Zemés*.

Ces ſauvages, portés à l'incontinence la plus immodérée, n'avaient aucune loi qui fixât parmi eux le nombre des femmes. Chacun pouvait en avoir autant que ſes facultés lui permettaient d'en nourrir. Le premier degré du ſang était le ſeul qu'ils reſ-

pectaient. La première femme jouissait de quelque légère distinction, mais ce titre ne lui donnait aucune autorité sur ses compagnes. Toutes couchaient autour du mari, & nulle jalousie ne troublait la paix du ménage. A la mort d'un cacique, quelques-unes de ses femmes étaient toujours enterrées vivantes avec lui, soit de gré soit de force; cependant cet usage n'était pas général, & on laissait aux femmes du commun la liberté de consommer cet affreux sacrifice, ou de passer dans les bras d'un autre époux.

Nous ne sommes pas bien instruits des cérémonies que ces insulaires pratiquaient dans leurs funérailles, nous savons seulement que les femmes étaient chargées des obséques de leurs maris. Elles enveloppaient le corps avec de longues bandes de coton, & le déposaient dans une fosse profonde avec ce que le défunt avait de plus précieux. On le plaçait sur une espèce de banc, & l'on formait au-dessus de lui une sorte de voûte avec du bois, pour empêcher que la terre ne s'éboulât sur lui. Tout ceci était accompagné de chants lugubres & de beaucoup de superstitions, qui ne sont point venues à notre connaissance. Les funérailles des caciques exigeaient un plus grand appareil; il fallait vuider leurs corps & les sécher au feu, avant que de les porter à la sépulture qu'on leur avait préparée. Tous les meubles étaient distribués à ceux que l'on avait invité à la cérémonie, & c'était

dans ces occaſions que l'on compoſait ces chanſons où étaient inſérées les louanges du mort & les principaux événemens de ſon règne, ſeules annales qui nous reſtent d'un peuple qui n'exiſte plus.

Lorſque la néceſſité de pourvoir à leur ſubſiſtance tirait ces ſauvages de leur inaction, & les obligeait d'aller à la chaſſe ou à la pêche : pour le premier de ces exercices, ils ſe ſervaient de petits chiens muets, qu'ils appellaient *goſchis*, ou bien ils mettaient le feu aux quatre coins d'une pièce de terre, & dans un inſtant ils la trouvaient pleine de gibier à demi-rôti. Comme ils maniaient l'arc avec trop peu d'adreſſe pour eſpérer de tuer un oiſeau au vol, lorſqu'ils voulaient prendre des perroquets, ils s'avançaient dans la forêt tout couverts de feuillages, & faiſant monter un jeune enfant au haut d'un arbre, avec un perroquet privé ſur ſa tête. Le cri de cet oiſeau attirait tous ceux de ſon eſpèce autour de lui, & l'enfant n'avait que la peine de leur paſſer au cou un nœud coulant, & de les jetter à terre auſſi-tôt qu'ils étaient étranglés. Les ramiers ſe prenaient dans des rets fort bien travaillés ; ils les raſſemblaient en grand nombre, par le moyen de leur cri qu'ils imitaient parfaitement. Pour la pêche ils employaient des filets tiſſus d'écorce d'arbre.

Quoique ce peuple n'attacha pas une grande valeur à l'or, cependant ils l'eſtimaient aſſez pour ne ſe préparer à la recherche de ce

métal, qu'après de longs jeûnes & quelques jours de continence. Ils prétendaient que leurs pas avaient été infructueux toutes les fois qu'ils avaient manqué à cette pratique. Christophe Colomb voulut obliger les Espagnols de se confesser & de communier, avant que d'aller aux mines, mais il ne put leur faire goûter cette nouveauté.

On ne peut pas dire que les anciens habitans de Saint-Domingue eussent la moindre idée des utiles travaux de l'agriculture; lorsqu'on entra dans l'isle, on ne leur trouva aucun outil, & le feu était comme leur instrument universel; ils brûlaient les vieilles herbes de leurs savannes, ensuite ils remuaient légèrement la terre avec le bout d'un bâton & ils plantaient leur maïs. Pour faire du feu ils choisissaient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure: ils piquaient celui-ci dans le premier, & le tournant alors avec beaucoup de vîtesse, ils lui faisaient jetter du feu, qui étant reçu dans le bois poreux, l'allumait dans un instant. Vraisemblablement ils ne soupçonnaient pas qu'il fut possible de tirer des étincelles des pierres qui se trouvaient à chaque instant sous leur pas. Le feu était encore l'unique instrument dont ils se servaient pour travailler leurs pirogues (canots.) D'abord ils choisissaient un arbre propre à leur dessein: ils le faisaient mourir par le moyen d'un petit feu qu'ils allumaient tout

autour, ensuite ils le laissaient sécher sur pied, & lorsqu'ils le croyaient en état de servir, ils y mettaient le feu pour l'abattre ; le feu aidait aussi à le creuser, avec la seule attention d'enlever successivement les charbons, à l'aide d'une hache, armée d'une pierre verte très-dure, dont on n'a point trouvé la carrière dans toute l'étendue de l'isle ; c'est ce qui a fait soupçonner à quelques-uns que ces pierres venaient de la rivière des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie : mais puisqu'on avoue que ces insulaires n'entretenaient aucun commerce avec les autres nations, comment pouvaient-ils se procurer ce limon pétrifié ?

Les souverains qui commandaient aux différens peuples de l'isle étaient despotiques, & maîtres absolus de la vie, des biens & même de la religion de leurs sujets, mais ils n'abusaient pas de ce pouvoir. Ayant peu de passions, & sur-tout ne connaissant pas le vice honteux de l'avarice, il n'était pas besoin de beaucoup de loix pour gouverner ces insulaires. Le larcin seul était puni de mort. Le coupable, quel qu'il fût, était empalé, & mourait aux yeux de ces concitoyens, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. On ne pouvait pas soupçonner qu'un homme fut capable d'en tuer un autre volontairement, & il régnait à cet égard une telle sécurité dans l'isle, qu'on se liait aussi promptement avec un

inconnu, qu'avec un parent ou un ami; on le recevait dans sa cabane, on prévenait ses besoins, on partageait avec lui ce qu'on avait de plus précieux, & l'on était sûr qu'à la première occasion d'autres inconnus s'empresseraient de signaler leur générosité en faveur de celui qui venait de donner des marques de la sienne.

L'ordre de succession était irrévocablement établi dans ces contrées; le fils d'un cacique succédait à son père, & si ce chef décédait sans enfans, l'héritage passait aux enfans d'une de ses sœurs, à l'exclusion des enfans des frères, par la raison que les fils des sœurs sont bien plus sûrement du sang de leurs oncles, que ceux des frères. Nous verrons cette coutume établie dans toute l'Amérique. Il s'élevait quelquefois de petits différens entre les peuplades au sujet de la pêche, mais elles étaient ordinairement terminées sans effusion de sang. Si la guerre paraissait nécessaire, soit pour se venger d'une insulte, soit pour maintenir son droit, on s'armait de sa massue, appellée *macanas*, large d'environ deux doigts, pointue par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. On se servait aussi d'une espèce de javelot, d'un bois très-dur, dont les blessures étaient d'autant plus dangereuses, qu'il restait toujours quelques éclats de ce bois dans la plaie, & que ces sauvages n'avaient encore l'adresse d'extirper. Ceux qui habitaient les parties orientales

orientales de l'isle avaient l'usage de l'arc & des fléches, & ils devaient la connaissance de cette arme meurtrière, aux Caraïbes, peuple des petites Antilles, leurs cruels ennemis.

Les cabanes d'Hispaniola se ressentaient de la simplicité des habitans qu'elles devaient mettre à couvert des injures des saisons. On commençait par planter des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de distance; on étendait dessus des pièces de bois plates, mais fort épaisses, sur lesquelles on appuyait de longues perches, qui, se joignant toutes à la pointe, formaient un toit de figure conique. Au lieu de lattes on attachait des cannes deux à deux, à environ une palme les unes des autres, afin de rendre les perches plus solides. L'édifice était couvert d'une paille fort déliée, ou de feuilles de palmier, ou même de l'extrémité des cannes. Pour former les murs, on garnissait les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une sorte de filasse, qu'*Oviedo* nomme *beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qu'il dit être incorruptible & propre à plusieurs usages dans la médecine; mais il n'en explique pas les vertus. Pour donner encore plus de solidité à ce bâtiment, on plantait au centre un grand poteau & l'on y liait fortement toutes les extrémités des perches. Quelque faible que puisse paraître la construction d'une semblable maison, elle était en état de ré-

sister aux vents les plus impétueux. Il y avait aussi de plus grandes cabanes, construites à peu près comme nos granges, dont le toit était soutenu par des traverses, qui l'étaient elles-mêmes par des fourches plantées dans le milieu du terrein. Au-devant de ces maisons, on construisait ordinairement un vestibule, que l'on couvrait de paille, & qui servait à recevoir les visites. Nous ne dirons rien de leur langage, qui n'était pas parlé uniformement dans toutes les parties de l'isle; cependant nous devons remarquer que celui qui était en usage dans le centre de l'isle était regardé comme une langue sacrée, que toutes les peuplades devait nécessairement entendre; elle devait avoir de la douceur, si nous en jugeons par quelques mots que nous avons fait passer dans la nôtre. De *canoa*, nous avons fait canot, d'*amacha*, hamach, sorte de branle de coton qui sert de lit, dans les pays chauds, & d'*uracane*, vents impétueux, nous avons formé ouragan, en prononçant l'*u*, comme le prononcent les Espagnols.

Lorsque les premiers conquérans de l'Amérique abordèrent dans l'isle de Saint Domingue, les historiens prétendent que les insulaires avaient été instruits, par une prédiction, d'un événement qui devait leur coûter la liberté; & voici ce qu'on raconta à Christophe Colomb. « Un jour, lui dit un vieux sau- » vage, le père du cacique Guarinoex, » ayant eu la curiosité de consulter les Ze-

» més sur ce qui arriverait dans l'isle après
» sa mort, leur réponse fut qu'il viendrait
» bientôt des hommes qui auraient du poil
» au menton, & qui seraient vêtus de la
» tête aux pieds ; que ces étrangers met-
» traient en pièces toutes les divinités de
» l'isle, & qu'ils aboliraient leur culte ;
» qu'ils porteraient à leur ceinture de longs
» instrumens de fer, avec lesquels ils fen-
» draient un homme en deux ; enfin, qu'ils
» dépeupleraient l'isle de ses anciens ha-
» bitans. » Le même sauvage ajouta, que
cette terrible prédiction avait jetté la cons-
ternation dans tous les esprits, & qu'on en
avait composé une chanson lugubre, qui se
chantait à certaines solemnités. Le père
Charlevoix, qui n'ose contester ce fait, se
persuade que ce fut un avertissement que
Dieu obligea l'esprit d'erreur de donner à
un peuple qu'il séduisait depuis tant de
siècles : mais n'est-il pas permis de lui ré-
pondre, que loin de disposer ces sauvages au
christianisme, un pareil avertissement n'au-
rait été propre qu'à les attacher plus inti-
mement à des dieux, qui savaient pénétrer
dans les épaisses ténèbres de l'avenir, & qui
étaient assez bons pour les avertir quels
étaient les malheurs qu'ils avaient à redou-
ter.

A l'arrivée de Christophe Colomb, l'isle
se trouvait sous la domination de cinq ca-
ciques indépendans les uns des autres ; elle
était peuplée de près de trois millions d'ha-

bitans, dont la race a été totalement exterminée par les Eſpagnols, & avec une cruauté ſans exemple, ſi nous en croyons le célèbre Las Caſas, évêque de Chiapa, auquel on ne peut reprocher qu'un zèle trop ardent, & peut-être un peu amer, dans la deſcription qu'il nous fait de ces horreurs, malheureuſement trop véritables. « Je les » ai vus, dit-il, dans l'iſle de ſaint Do- » mingue, remplir les campagnes de four- » ches patibulaires, auxquelles ils pendaient » ces malheureux treize à treize, en l'hon- » neur, diſaient ils, des treize apôtres; je » les ai vus donner des enfans à dévorer à » leurs chiens de chaſſe. »



CHAPITRE III.

Les Boucaniers & les Flibustiers.

CEPENDANT au milieu de ce carnage, toujours renaissant, & qui ne cessa qu'avec l'extinction totale de la race des sauvages, les Espagnols bâtirent quantité de villes & de bourgades, & l'isle de saint Domingue jouit de sa nouvelle splendeur, jusqu'à ce que des conquêtes plus brillantes firent choisir à l'Espagne un autre siège de ses forces & de sa grandeur. Alors on négligea cette nouvelle colonie, on ruina son commerce, en défendant de recevoir des étrangers dans l'isle; ceux même des Espagnols qui y avaient déja formé des établissemens, les abandonnèrent pour courir après des gains plus considérables que semblaient offrir les richesses du continent; plusieurs villes furent renversées par un tremblement de terre: les Anglais pillèrent la capitale, dont la magnificence l'emportait sur les plus opulentes villes de l'Europe; des corsaires de la même nation détruisirent, cinq ans après, la ville d'Yaguana, & dès le commencement du dix-huitième siécle, on ne comptait plus dans l'isle qu'environ quatorze mille habitans que faisaient trembler douze cents Nègres fugitifs, qui s'étaient retranchés sur

une montagne inaccessible : tel était l'état critique de la colonie Espagnole de Saint Domingue, lorsque les Français entreprirent de s'y établir.

Quelques aventuriers de cette nation, chassés de l'isle de Saint Christophe par les Espagnols, s'approchèrent de Saint Domingue, & en ayant trouvé la côte septentrionale presqu'abandonnée par les Castillans, ils prirent le parti de s'y établir, & d'y vivre de la chasse des bœufs & des porcs, dont les bois & les campagnes étaient remplis. Les Hollandais, qui alors venaient de former une colonie au Bresil, offrirent à ces chasseurs de fournir à leurs autres besoins, & de recevoir d'eux en payement les cuirs qu'ils tireraient de leurs chasses. Ceci se passait en 1630. La plûpart de ces nouveaux colons étaient Normands, & on leur donna le nom de Boucaniers, parce qu'ils s'appliquèrent à boucaner, à la manière des sauvages, la chair des bœufs qu'ils avaient tués, c'est-à-dire, qu'ils la faisaient sécher à la fumée. Bientôt quelques-uns de ces boucaniers s'ennuyèrent de la chasse des bêtes fauves, & embrassèrent le métier de corsaires. Ils se joignirent à une troupe d'Anglais & s'emparèrent de la petite isle de la Tortue, séparée de Saint Domingue, par un canal de huit lieues de long. Cette isle a une pareille longueur entre l'est & l'ouest, sur deux de large du nord au sud. Ces nouveaux Forbans ne tardèrent pas à se rendre célèbres, sous le nom de

Friboutiers, dont on a fait celui de Flibuſtiers. Pluſieurs d'entr'eux s'attachèrent à la culture des terres & à planter du tabac, & les autres coururent la mer pour faire des priſes.

Ce qui commença à faire fleurir cette nouvelle colonie, fut l'arrivée de quelques vaiſſeaux Français, ſur-tout de Dieppe, qui lui amenèrent des engagés, qu'ils vendaient pour trois ans, & dont on tirait les mêmes ſervices que des eſclaves Nègres ou Indiens. Alors cette établiſſement fut compoſé de quatre ſortes d'habitans : de boucaniers, qui n'avaient pas d'autre exercice que la chaſſe; de flibuſtiers, qui écumaient les mers; de colons, qui cultivaient la terre, & d'engagés, qui étaient au ſervice des colons ou des boucaniers. C'eſt de ce ſingulier mélange que ſe forma le corps auquel on a donné le nom d'aventuriers, & ce qui mérite ſur-tout d'être remarqué, c'eſt que ces gens vivaient entr'eux avec beaucoup d'union, & qu'ils établirent une ſorte de gouvernement qui tenait beaucoup de la démocratie. Chaque homme libre avait une autorité deſpotique dans ſon habitation; chaque capitaine était abſolu ſur ſon bord pendant qu'il y commandait, mais ce commandement pouvait lui être ôté par une délibération de toutes les perſonnes libres de la colonie.

Voilà quels furent les premiers commencemens de l'établiſſement des Français ſur la côte de Saint Domingue & dans l'iſle de la

Tortue, qui maintenant n'eſt plus habitée, ſans-doute à cauſe de la diſette d'eau douce. Nous n'entreprendrons point d'en détailler les progrès, toujours, mais inutilement traverſés par les Eſpagnols : il ſuffira, pour remplir notre plan, de faire connaître la façon de vivre des flibuſtiers & des boucaniers.

Les Boucaniers n'avaient d'autres établiſſemens dans l'iſle de Saint Domingue, que certains petits champs défrichés, où ils avaient des claies pour boucaner la viande, un eſpace pour étendre des cuirs, & des baraques pour ſe mettre à l'abri du mauvais tems. Cet endroit s'appellait Boucan. Comme ils étaient ſans femmes & par conſéquent ſans enfans, ils avaient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, afin de s'aider par des ſecours mutuels ; c'eſt ce qu'on appellait s'enmatelotter. Tous les biens étaient communs dans ces ſociétés, & celui qui ſurvivait à l'autre, était ſon héritier légitime. La probité & la franchiſe étaient non-ſeulement la baſe de ces aſſociations particulières, mais même d'une ſociété à l'autre, enſorte que tous les biens étant regardés comme communs ; ce qu'on ne trouvait pas chez ſoi, on pouvait l'aller prendre chez ſon voiſin, ſans être obligé de lui en demander la permiſſion, & c'eut été un deshonneur de le refuſer. Parmi ces Européens tranſplantés, les vols étaient inconnus, ou du moins ils étaient rares, & le coupable devait s'atten-

dre à être banni du corps ; les loix ne conſiſtaient que dans un bizarre aſſemblage de conventions , contre leſquelles cependant il n'était pas permis de récriminer, parce que les boucaniers ſe prétendaient affranchis de toute obligation précédente, par le baptême de mer qu'ils avaient reçu au paſſage du tropique, & s'ils rendaient un léger hommage au gouverneur de la Tortue, ils ne s'en croyaient pas pour cela moins indépendans.

Les boucaniers étaient chrétiens, mais n'ayant de commerce qu'entr'eux, en moins de trente ans, par le ſeul défaut d'exercice ou d'inſtruction, ou d'une autorité qui fût capable de les retenir, ils en vinrent au point de n'avoir plus du chriſtianiſme que le caractère du baptême, & s'ils avaient ſubſiſté juſqu'à la troiſième génération leurs petits-fils n'auraient pas été mieux inſtruits que les habitans de la nouvelle Guinée, ou des terres auſtrales. Ces gens, devenus preſque ſauvages, avaient quitté leurs noms de famille pour y ſubſtituer des ſobriquets & des noms de guerre, dont la plûpart ont paſſé à leurs deſcendans, & ce n'était que lorſqu'ils ſe mariaient, qu'on pouvait les engager à ſigner leur véritable nom ; de-là ce proverbe dont on ſe ſert dans les Antilles, qu'on ne connaît bien les gens qu'au tems du mariage.

Leur habillement conſiſtait dans une chemiſe, teinte du ſang des animaux qu'ils

tuaient, un caleçon encore plus sale, fait en tablier de brasseur ; une courroie qui leur servait de ceinture, & d'où pendait une large gaîne, dans laquelle était une espèce de sabre fort court, qu'ils nommaient *manchette*, & quelques couteaux Flamands ; un chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissaient pendre un bout, pour le prendre ; point de bas, & des souliers de peau de cochon, ou de peau de bœuf. Leurs fusils avaient quatre pieds & demi de long, & portaient des balles de seize à la livre. Ils avaient toujours avec eux un certain nombre d'engagés & une meute de vingt ou trente chiens, entre lesquels il y avait toujours un braque ou venteur.

A la pointe du jour les chasseurs partaient seuls, & quelque tems après les engagés les suivaient avec les chiens. Le chien venteur passait devant, & conduisait souvent le chasseur par les chemins les plus affreux. Lorsque la proie était éventée, les autres chiens accouraient & l'arrêtaient en aboyant autour d'elle, jusqu'à ce que le boucanier fut à portée de la tirer. Il tâchait de lui donner le coup au défaut de la poitrine, & s'il la jettait à bas, il s'empressait de lui couper le jarret, afin de la mettre dans l'impossibilité de se relever, car si l'animal n'était que légèrement blessé, il se jettait avec furie sur les chasseurs, & alors ils n'avaient d'autre ressource que celle de grimper au sommet de quelqu'arbre. On écorchait aussi-tôt

la bête, & le chaſſeur en tirait un des plus gros os, qu'il caſſait & dont il ſuçait la moëlle, ce qui lui ſervait de déjeûner. Les autres os étaient abandonnés aux engagés. Ordinairement les boucaniers ne quittaient la chaſſe que lorſqu'ils avaient abattu autant de bêtes qu'ils avaient de perſonnes à leur ſuite, & chacun s'en retournait au *boucan* chargé de la peau & d'un morceau de viande de l'animal.

La viande des bœufs ſauvages, & quelquefois celle du porc maron, auxquels ils faiſaient la chaſſe par forme de divertiſſement, étaient l'unique nourriture des boucaniers; ils les aſſaiſonnaient avec du piment & un peu de jus d'orange; ils ne connaiſſaient point l'uſage du pain, buvaient de l'eau pure, & ſe ſervaient pour table du premier tronc d'arbre qu'ils rencontraient. Lorſqu'ils avaient raſſemblé la quantité de cuirs qu'ils devaient livrer aux marchands, un des Boucaniers paſſait à la Tortue & prenait en échange les marchandiſes qu'il avait demandées pour ſa ſociété, & ſe faiſait payer le reſte en argent. Ces hommes, vraiment ſauvages, connaiſſaient peu les maladies, mais avec le tems, ils s'affaibliſſaient, & les intempéries de l'air, auxquelles ils avaient peine à ſe faire, & la continuité de leur vie active & laborieuſe, les couchaient de bonne heure dans le tombeau. Cependant ils n'auraient pas ſi-tôt ſuccombés, ſi les Eſpagnols ne leur euſſent fait une guerre deſ-

tructive, & si, ne pouvant entièrement les exterminer, ils ne se fussent avisé d'épuiser le pays de bœufs sauvages, par des chasses générales & souvent répétées. Alors les Boucaniers n'eurent d'autre parti à prendre que celui de former des habitations, ou de se ranger parmi les flibustiers, que l'on appellait aussi frères de la côte.

Les premiers de ces corsaires qui commencèrent à courir les mers, n'avaient ordinairement qu'un simple canot, qui pouvait contenir environ vingt-cinq ou trente hommes. Si dans leur course ils enlevaient quelque bâtiment de pêcheurs, ou autre de même sorte, il revenaient promptement à la Tortue, & ne sortaient ensuite du port qu'avec une grande barque & cent cinquante hommes d'équipages. Avant que de partir ils se choisissaient un capitaine qui n'avait d'autre autorité que celle de commander dans l'action. Ce chef obtenait une double portion dans le butin; les remèdes se payaient à frais communs, & les récompenses accordées aux blessés se prélevaient sur la totalité de la prise, & on les proportionnait au dommage de la blessure. Celui qui, par exemple, avait perdu les yeux, ou les deux pieds dans un combat, recevait six cents écus, ou six esclaves. Ces hommes intrépides étaient si serrés dans leurs barques, qu'à peine leur restait-il place pour s'y coucher. Toujours exposés aux injures de l'air, toujours prêts à manquer de vivres, la vue d'un navire

plus grand & plus commode leur échauffait le ſang juſqu'au tranſport; ils attaquaient ſans délibérer, & leur méthode était d'aller toujours à l'abordage. Les Eſpagnols éprouvèrent ſouvent qu'elle était leur témérité. Un de leurs capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, n'ayant que vingt-huit hommes & quatre petits canons, oſa aborder un vice-amiral des gallions d'Eſpagne. Monté ſur le bord Eſpagnol, il fait couler ſon navire à fond, & ſes ennemis, épouvantés de cette audace, ne lui diſputent point le paſſage. Il pénétre juſqu'à la chambre du vice-amiral, qui était à jouer, il lui met le piſtolet ſur la gorge, & le force de ſe rendre à diſcrétion. Après avoir débarqué ſur la côte de Saint Domingue une partie des Eſpagnols dont il pouvait ſe paſſer pour la manœuvre, il tourna ſes voiles vers la France, où il conduiſit ſa priſe.

Avant le partage du butin, le chef faiſait lever la main à chaque flibuſtier, & il devait proteſter qu'il avait porté à la maſſe tout ce qu'il avait pillé. Si quelqu'un était convaincu d'avoir fait à cet égard un faux ferment, on ne manquait point de le dégrader, à la première occaſion, dans une iſle déſerte, où il était abandonné à ſon triſte ſort. Après la diſtribution des lots, on ne ſongeait qu'à ſe réjouir, & les plaiſirs ne finiſſaient qu'avec l'abondance : alors on ſe remettait en mer, l'on s'expoſait à de nouveaux dangers, avec l'eſpoir d'acquérir de

nouvelles richesses, qui devaient s'évanouir encore au milieu des sales débauches qui faisaient leurs délices. On se persuade bien que la religion avait peu de part aux idées de ces corsaires, cependant ils y semblaient quelquefois rappellés par l'occasion. Par exemple, ils ne s'engageaient jamais au combat sans s'être demandé réciproquement pardon, & sans s'être embrassés les uns les autres avec beaucoup de cordialité. On les voyait aussi, dans ces momens, se frapper la poitrine à grand coups, comme pour exciter leur cœur à la componction, mais ils n'en étaient pas moins des scélérats, qui, à l'exception d'une certaine bonne-foi dont ils n'osaient s'écarter vis-à-vis des compagnons de leur brigandage, & de la chair humaine, qu'on ne leur reproche point d'avoir mangé, étaient plus méchans & plus souillés de vices que les plus barbares habitans du nouveau monde.



CHAPITRE IV.

Caractère des Espagnols & des Français, établis dans l'Isle de Saint-Domingue.

APRES avoir parcouru rapidement les faits les plus intéressans de l'histoire de Saint-Domingue, par rapport aux mœurs anciennes, nous croyons devoir dire quelque chose des deux colonies Espagnole & Française, qui se sont partagé l'isle & qui y vivent dans la plus étroite intelligence.

En 1716, la colonie Espagnole n'était pas composée de plus de dix-huit à dix-neuf mille personnes, entre lesquelles on comptait environ quatre mille soldats. Monsieur Butet, dans le compte qu'il nous rend d'un voyage qu'il fit à travers les terres, nous assure que le pays étoit alors sans manufacture & sans commerce, que les habitans s'y nourrissaient de leurs nombreux troupeaux, & que ne recevant presque rien de l'Espagne, ils tiraient de la colonie Française, de quoi satisfaire aux autres besoins de la vie, & lui fournissaient en échange tout le bétail qui était nécessaire à la subsistance de ses colons. En nous peignant les Espagnols de Saint-Domingue, comme des gens qui, invinciblement paresseux, dédaignent toutes les ressources de l'industrie & du travail,

il rend justice à leur sobriété : « ce sont,
» dit-il, les hommes du monde qui vivent
» à moins de frais. Leurs dattes les nour-
» rissent, & le chocolat supplée à ce qui
» manque à cette nourriture champêtre. Ils
» ne s'occupent à rien pendant tout le jour,
» & n'imposent pas même de travail péni-
» ble à leurs esclaves. Leurs tems se passe
» à jouer, ou à se faire bercer dans leurs
» hamacs. Lorsqu'ils sont las de jouer, ou
» qu'ils cessent de dormir, ils chantent :
» ils ne sortent de leur lit que quand la
» faim les presse : pour aller prendre de
» l'eau à la rivière, ou aux fontaines, ils
» montent à cheval, n'eussent-ils à faire que
» vingt pas : il y a toujours un cheval bridé
» pour cet usage. La plûpart méprisent l'or,
» sur lequel ils marchent, & se moquent
» des Français, qu'ils voient prendre beau-
» coup de peine pour amasser des richesses,
» dont ils n'auront pas le tems de jouir en
» repos. Cette vie tranquille & frugale
» les fait parvenir à une extrême vieillesse.
» Au reste, le soin de cultiver leur esprit
» ne les occupe pas plus que celui de se
» procurer les commodités de la vie. Ils
» ne savent rien, à peine connaissent-ils le
» nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont
» presque plus de commerce ; d'ailleurs,
» comme ils ont extrèmement mêlé leur
» sang, d'abord avec les insulaires, ensuite
» avec les Nègres, ils sont aujourd'hui de
» toutes couleurs, à proportion qu'ils tien-
nent

» nent de l'Européen, de l'Africain ou de
» l'Américain. Leur caractère participe aussi
» des trois, c'est-à-dire, qu'ils en ont con-
» tracté tous les vices. »

On ne peut disconvenir que ces insulaires n'aient un profond respect pour la religion, & une ame sensible aux souffrances des malheureux qu'ils soulagent dans tous les cas, & autant que leurs facultés peuvent le permettre, mais l'on ne doit pas dissimuler qu'ils savent allier ces bonnes qualités avec un libertinage excessif. « Ils vont souvent
» dans les quartiers Français, avec de grands
» trains de chevaux, & rarement on les
» voit entrer dans les hôtelleries. Ils cam-
» pent le long des chemins, ils laissent
» paître leurs chevaux dans les champs,
» & se mettent à couvert sous des barraques
» qu'ils dressent à la hâte. Ils font leurs
» repas d'un morceau de viande boucanée
» qu'ils portent avec eux, de bananes qui
» se trouvent par-tout, & de chocolat. S'ils
» sont invités par quelques Français, ils
» font honneur à sa table, mais ils boivent
» peu. »

Le père Charlevoix, qui écrivait en mil sept cents vingt-six, donnait alors à la colonie Française de Saint-Domingue, trente mille personnes libres & cent mille esclaves noirs ou mulâtres, entre lesquels dix mille blancs étaient en état de porter les armes, & vingt mille Nègres pouvaient être armés, sans que les manufactures eussent beaucoup

à souffrir. Il n'est pas douteux que depuis quarante ans ce nombre ne soit considérablement augmenté. On ne reconnaît maintenant dans les créoles François de cette isle, aucunes traces du génie de ces anciens boucaniers ou flibustiers, auxquels la plûpart doivent leur naissance. Le père Charlevoix leur donne une taille bien prise & leur accorde de l'esprit, mais il fait une peinture un peu plus confuse de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités ; il nous les représente tout à la fois francs, prompts, fiers dédaigneux, présomptueux, intrépides. Il leur reproche d'avoir peu de naturel & beaucoup d'indifférence pour tout ce qui regarde la religion, à moins qu'une excellente éducation ne corrige ces défauts. Ce qu'il admire sur-tout dans ces colons, c'est ce penchant respectable qui les porte à secourir tous les hommes, de quelque nation qu'ils soient.. « Un voyageur peut faire, dit cet » historien, le tour de la colonie Française, » sans aucune dépense. Il est bien reçu de » toutes parts ; & s'il est dans le besoin, » on lui donne libéralement de quoi continuer son voyage. Si l'on connaît une » personne de naissance qui soit sans fortune, » l'empressement est général pour lui offrir » un asyle. On ne lui laisse point l'embarras d'exposer sa situation : chacun le » prévient. Il ne doit pas craindre de se » rendre importun par un trop long séjour » dans l'habitation qu'il choisit ; on ne se

» lasse point de l'y voir, dès qu'il touche à
» la première, il doit être sans inquietude
» pour les incommodités de la plus longue
» route. Nègres, chevaux, voitures, tout
» est à sa disposition, & s'il part, on lui
» fait promettre de revenir aussi-tôt qu'il
» sera libre. »

Ce n'est pas seulement envers les étrangers que les créoles exercent la charité, ils ont la plus grande attention à retirer chez eux les orphelins ; jamais le public n'en demeure chargé. Si les parens les plus proches ne se trouvent pas en état de satisfaire à ce devoir, il est rempli par les parrains ou les marraines, & à leur défaut, par le premier qui peut se saisir de ces jeunes infortunés ; & quiconque les reçoit dans sa maison, regarde comme un vrai bonheur de pouvoir les traiter en fils & d'en recevoir le doux nom de père.

Comme il n'y a pas de biens nobles à Saint-Domingue, & que tous les enfans ont une part égale à la succession, il est à craindre que dans la suite, à force de division & de subdivisions, les grandes habitations ne soient réduites à peu de chose, & que tout le monde n'y devienne pauvre ; mais ce mal, si c'en est un bien réel, que dans un pays il ne se trouve pas quelques immenses fortunes, qui à la longue engloutissent toutes les autres, ce mal, disons nous est encore fort éloigné, car il reste dans l'isle une quantité prodigieuse de terres in-

cultes ; & lorſqu'elles ſeront défrichées, les colons pourront s'étendre dans les iſles voiſines, & dans les parties du continent qui appartiennent à la France, & y former des établiſſemens, qui ne coûteront rien à la mere-patrie.



CHAPITRE V.

Les Nègres.

Les Nègres que l'on transporte de leur pays natal dans Saint-Domingue, semblent être le rebut de la nature, l'opprobre des hommes, & leur condition n'y est guères au-dessus de celle des plus vils animaux. Quelques coquillages font toute leur nourriture : leurs habits sont de misérables haillons, qui ne les garantissent ni de la chaleur brûlante du soleil, ni de la fraîcheur des nuits; leurs maisons ressemblent à des tanières d'ours, leurs lits sont des claies, & tous leurs meubles consistent en quelques calebasses, & en des plats de bois ou de terre. Ils travaillent continuellement, ils dorment peu, ne reçoivent aucun salaire, & leurs moindres fautes sont suivies de vingt coups de fouet. Ces malheureux esclaves, malgré leur misère, jouissent cependant d'une santé robuste, tandis que leurs indolens maîtres, qui régorgent de biens, sont la proie d'une infinité de maladies.

Les esclaves que l'on achète sur la côte qui est entre le cap Blanc & le cap Négris, sont les seuls qui paraissent nés pour la servitude : ils ne font aucune difficulté d'avouer qu'ils se regardent comme une nation

maudite. Les Nègres du Sénégal ſont les plus ſpirituels, les mieux faits, les plus aiſés à diſcipliner & les plus propres au ſervice domeſtique. « Notre eſclavage, diſent-» ils, eſt une ſuite du pêché de *Tam*, » notre premier père ; nos ancêtres nous l'ont » dit. » Les Bambares ſont naturellement voleurs. Les Arades ſont fiers, mais ils entendent aſſez bien la culture des terres. Les Congos ſont petits, excellens pêcheurs, mais ſujets à déſerter. Les Nagots ſont humains, les Mondongos cruels, & les Minais réſolus, capricieux, & tres-portés à ſe déſeſpérer. Ceux qui ſont nés dans la colonie ſentent mieux que les autres le prix de la liberté, mais s'ils paraiſſent plus ſpirituels, plus raiſonnables & plus adroits que leurs pères, ils ſont auſſi plus fainéans, plus fanfarons & plus libertins.

Les miſſionnaires ont remarqué que les Nègres des colonies chantent également dans l'affliction comme dans la joie : dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin, dans la joie, pour faire éclater leur contentement. Ils ont des airs joyeux & des airs lugubres, mais il faut une grande habitude pour pouvoir les diſtinguer. Ces malheureux eſclaves ſont, dit le père Pers, doux, humains, dociles, crédules, & ſuperſtitieux à l'excès. Ils ſont incapables d'une longue haine & ne connaiſſaient ni l'envie, ni la mauvaiſe foi, ni la médiſance. Dans un autre endroit, le même religieux nous les repréſente comme

très-fins & fort entendus, ſur-tout dans les affaires qui les intéreſſent, comme diſſimulés & capable de garder un ſecret, au prix même de leur vie. Il leur accorde une certaine tournure deſprit qui donne de l'agrément aux railleries qu'ils aiment à ſe permettre, & avoue qu'ils pourraient devenir bons ſoldats, s'ils étaient diſciplinés & conduits. Si dans ce portrait, il ſe trouve des contrariétés, on doit moins les attribuer à l'inattention du miſſionnaire, qu'aux différences qui doivent néceſſairement ſe trouver dans les mœurs de ce grand nombre d'eſclaves arrachés à tant de nations inconnues les unes aux autres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que lorſque les Nègres s'attroupent & menacent de quelque ſoulèvement, il faut les diſſiper ſur le champ, à coups de bâton, ou de nerf de bœuf, ou s'attendre à tout ce que la barbarie la plus effrénée peut leur inſpirer, pour ſe venger des mauvais traitemens qu'ils ont reçus en différens tems : pluſieurs eſclaves ſe ſont échappés des habitations, & fuyant également le joug de l'Eſpagne & celui des Français, ils ſe ſont cantonnés dans les montagnes, où ils vivent dans une égale indépendance des deux nations : ſi jamais ils y multipliaient à un certain point, ils pourraient cauſer de l'embarras aux poſſeſſeurs de l'iſle.

Lorſque les Nègres débarquent à Saint-Domingue, on leur accorde quelques jours de repos pour les remettre des fatigues

qu'ils ont essuyées pendant un voyage long & pénible, dans le cours duquel ils ont été liés deux à deux, avec des entraves de fer. On leur donne sobrement à manger & on les laisse dormir pendant quelques heures. Le lendemain il faut leur raser la tête, & leur frotter tous le corps avec de l'huile de *palma christi*, qui dénoue les jointures, les rend plus souples, & remédie au scorbut. Les premiers jours on ne doit pas oublier d'humecter d'huile d'olive, la farine ou la cassave qu'on leur donne, de les empêcher de boire trop d'eau ou au moins trop d'eau-de-vie, de les faire baigner matin & soir, & d'ajouter à ce régime une saignée & une légère purgation: c'est le seul moyen de les garantir des maladies dont ilsseraient d'abord attaqués.

Les nouveaux esclaves sont départis dans les cases des anciens, qui les recoivent avec bonté, soit qu'ils soient de leurs pays ou d'une nation différente. Comme ces derniers sont instruits & ont déja reçu le baptéme, ils feignent de ne pas vouloir manger avec leurs nouveaux camarades, ni même coucher dans le même lieu; & lorsque les esclaves paraissent surpris de cette distinction, ils leur disent que n'étant pas chrétiens, ils sont trop au-dessous d'eux pour être traités plus familièrement. Ce moyen, dit le père Labat, leur donne une grande envie d'être instruits promptement des vérités du christianisme. Lorsqu'ils savent leur catéchisme, on leur administre le baptême, & ordinaire-

ment le Nègre à qui le nouveau venu eſt confié, lui ſert de parrain, & l'on aurait peine à s'imaginer juſqu'où va le reſpect, la ſoumiſſion & la reconnaiſſance que tous les Nègres ont pour ceux qui les ont tenus ſur les fonts.

Le meme père Labat accorde aux Nègres qu'il a connus, une ame ſenſible aux bienfaits, & capable de reconnaiſſance, aux dépens même de leur vie. « Mais, ajoute-t il, » ils veulent être obligés de bonne grace, » & s'il manque quelque choſe à la faveur » qu'on leur fait, ils en témoignent leur » mécontentement : ils ſont naturellement » éloquens, & ce talent éclate ſur-tout lorſ- » qu'ils ont quelque choſe à demander, ou » leur apologie à faire contre quelque ac- » cuſation. On doit les écouter avec patience, » lorſqu'on veut ſe les attacher. Ils ſavent » repréſenter adroitement leurs bonnes qua- » lités, leur aſſiduité au ſervice, leurs tra- » vaux, le nombre de leurs enfans, & leur » bonne éducation. Enſuite ils font l'énu- » mération de tous les biens qu'on leur a » faits, avec des remercimens très-reſpec- » tueux, qu'ils finiſſent par leur demande. » Une grace accordée ſur le champ, les » touche beaucoup. Si l'on prend le parti » de la refuſer, il faut en apporter quelque » raiſon, & les renvoyer contens, en joi- » gnant au refus un préſent de quelques » bagatelles. Lorſqu'il s'élève entr'eux quel- » que différend, ils s'accordent à venir devant

» leur maître, & plaident leur cause sans
» s'interrompre. L'offensé commence, &
» quand il s'est expliqué, il déclare à sa
» partie qu'elle peut répondre. » Mais, remarque le père Labat, comme il est toujours question de pures bagatelles, les procès sont bientôt vuidés.

C'est moins pour adoucir la misérable condition des Nègres, que pour leur ôter l'envie de fuire & de se réfugier dans les bois, que les possesseurs des habitations sont dans l'usage d'accorder à leurs esclaves la propriété de quelques volailles, de quelques porcs, & d'un petit jardin, où ils peuvent planter du tabac, & cultiver du coton ou des légumes. Si, quand ils s'absentent, on ne les voit pas revenir d'eux-mêmes au bout de vingt-quatre heures, ou qu'ils ne soient pas reconduits à l'habitation par quelqu'un qui demande grace pour eux, ce qu'il ne faut jamais refuser, on ne peut douter qu'ils n'aient été rejoindre les fugitifs, & alors on confisque leurs biens.

Le sang des Nègres, est si chaud, que si on ne les marie de bonne heure, ils se portent aux excès de la plus affreuse débauche; mais, observe le père Charlevoix, « la loi du prince ne veut pas qu'un esclave
» se marie sans la permission de son maître,
» & les mariages clandestins sont nuls: mais,
» ajoute cet historien, s'il n'est pas permis
» à un jeune Nègre de se marier hors de
» son habitation, que fera-t-il, s'il n'y trouve

» pas une fille à ſon gré ? & que fera un
» curé, lorſqu'un Nègre & une Négreſſe de
» différens atteliers, après avoir eu long-
» tems enſemble un commerce défendu,
» ſans pouvoir obtenir de leurs maîtres la
» permiſſion de ſe marier, viendront lui
» déclarer à l'égliſe qu'ils ſe prennent pour
» époux ? On pourrait propoſer là-deſſus bien
» des cas qui ne ſont pas trop ſpéculatifs, &
» qui jettent les miſſionnaires dans de fort
» grands embarras. L'autorité laïque, la
» ſeule qui ſoit reſpectée dans l'iſle, n'y
» peut apporter que de véritables remèdes. »

Les amuſemens ordinaires des Nègres conſiſtent dans le jeu & la danſe, pour leſquels ils ſont paſſionnés. Pour régler la cadence du calenda, qui eſt leur danſe favorite, on ſe ſert de deux inſtrumens en forme de tambours, qui ne ſont que deux troncs d'arbres, creuſés, & d'inégale groſſeur, dont un des bouts eſt ouvert, & l'autre couvert d'une peau de brebis ou de chèvre, ſans poil, & ſoigneuſement gratée. Le plus grand des deux ſe touche poſément, & le petit avec une extrême viteſſe ; pour frapper deſſus l'un & l'autre, on ſe ſert du plat des quatre doigts de la main. Les hommes & les femmes ſe placent en ligne les uns vis-à vis des autres, un Nègre de l'aſſemblée chante une chanſon qu'il compoſe ſur le champ, & dont le refrein eſt répété par les ſpectateurs, tandis que les danſeurs tiennent les bras à demi-élevés, ſautent, tournent, s'approchent à deux

ou trois pieds les uns des autres, & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du tambour les avertisse de se joindre, avec des gestes extrêmement lascifs. Quelquefois ils s'entrelassent les bras, & font ainsi deux ou trois tours, en se frappant, & en se donnant des baisers.

Vainement les missionnaires, & même les propriétaires des habitations, ont voulu défendre cette danse, qui blesse absolument la pudeur, on n'a pu encore parvenir à en abolir l'usage, & elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, qu'elle entre jusques dans leurs dévotions. Ils la dansent dans l'église & dans leurs processions. Les religieuses mêmes la dansent toutes les années, la nuit de Noël, sur un théatre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part du spectacle au peuple, mais elles n'admettent point d'hommes à ce divertissement. Chaque nation a sa danse particulière, mais moins vive à la vérité & moins divertissante que le calenda.

C'est certainement moins l'amitié que la vanité qui engage les Nègres à sacrifier tout le gain qu'ils peuvent faire par leur travail, pour acheter quelque parure qui puisse distinguer des autres leurs femmes & leurs enfans; car dans tous les cas, ils les traitent avec une hauteur singulière. Un Nègre mange seul au milieu de sa famille; il se fait servir avec une sorte de respect,

& quand il a cessé de manger, il se fait apporter sa pipe, & en se retournant, il dit d'un ton grave : « allez manger vous autres. » Si vous lui faites quelque reproche à ce sujet, il vous répond : « les blancs peuvent avoir » leurs raisons pour en agir autrement, mais » nous avons aussi les nôtres pour en user » de la sorte : si vous voulez considérer » combien les femmes blanches sont orgueil- » leuses & peu soumises à leurs maris, vous » avouerez que les Nègres, qui tiennent » toujours les leurs dans le respect, ont » pour eux la justice & la raison. »

Lorsque les Nègres veulent se régaler, ils tuent ordinairement un porc, mais ceux qu'on appelle Aradas ne connaissent d'excellens festins que ceux où l'on sert un chien rôti ; & à cette occasion le père Labat rapporte que tous les chiens de l'isle aboient à ceux qui les mangent, sur-tout quand ils sortent de ces repas : ainsi aussi-tôt qu'on entend les cris de tous ces animaux, qui viennent hurler autour d'une case, on doit être assuré qu'il s'y est mangé un chien.

Ceux qui sont chargés du gouvernement des Nègres d'une habitation, & que pour cela l'on appelle commandeurs, doivent les obliger à tenir leurs cases propres, à se laver souvent ; & s'ils appartiennent à un maître assez libéral pour leur donner de quoi se couvrir, à nettoyer leurs habits au moins une fois chaque semaine, sans cela ils tomberaient malades & seraient rongés de vermi-

nes. Il faut aussi avoir soin de donner des lits séparés aux jeunes Nègres de l'un & de l'autre sexe, aussi-tôt qu'ils ont atteints l'âge de huit ans, parce qu'avec le penchant de cette nation pour le plaisir des sens, il ne faut plus compter sur leur sagesse à cet âge. Il est bien rare que les Nègres portent des bas & des souliers; leurs habits de travail consistent en un caleçon & une casaque; mais lorsqu'ils s'habillent, aux jours de fêtes, les hommes ont une belle chemise, avec des caleçons étroits de toile blanche, & une candale ou espèce de jupe de toile ou d'étoffe de couleur, qui ne leur passe pas les genoux, avec un petit pourpoint sans basque. Les esclaves un peu riches se procurent des boutons d'argent, ou garnis de pierres de couleur, pour attacher leur chemise. Rarement on leur voit des juste-au-corps, des chapeaux & des cravattes Tant qu'ils sont garçons, ils portent deux pendans d'oreilles; après leur mariage ils n'en portent plus qu'un. Les Nègresses se parent ordinairement de deux jupes, la première de couleur & celle de dessus de coton blanc ou de mousseline; leur corset est aussi blanc, à petites basques, attaché avec une échelle de rubans. Elles aiment passionnément les pendans d'oreilles, les colliers, les bagues & les brasselets, & sur-tout les dentelles.

En général tous les Nègres des colonies ont un caractère d'intrépidité qui étonne. Ils méprisent la douleur, & la mort même.

Il y en a qui, ne connaissant point de terme à leur esclavage, tombent dans une mélancolie noire, qui les portent à s'ôter volontairement la vie, & ils se pendent ou se coupent la gorge, dans la seule vue de faire peine à leur maître, & dans l'absurde opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur patrie. Le père Labat, au sujet de cette épidémie, nous fait part d'un stratagème dont se servit un Anglais de l'isle de Saint-Christophe pour sauver les siens. Désespérés de la rigueur avec laquelle ils étaient traités, les Nègres de ce riche habitant se pendaient les uns après les autres, & cette fureur augmenta tellement, qu'un jour ils prirent la résolution de s'enfuir dans un bois & de s'y pendre tous, pour retourner ensemble dans leur pays. L'Anglais fut averti à tems de ce dessein : il fait charger, sur des charrettes, des chaudières à sucre, & tout l'attirail de sa fabrique, avec ordre de le suivre; & s'étant fait conduire dans le bois avec tous ses engagés, il y trouve les Nègres qui disposaient déjà leurs cordes pour se pendre. « Ne craignez rien, leur dit-il, en s'approchant d'eux, une corde à la main, » je suis instruit de la résolution ou vous » êtes de retourner en Afrique, & je » veux vous y accompagner. Je viens d'acheter une grande habitation dans cette » contrée : j'ai formé le dessein d'y établir » une sucrerie, & comme vous êtes beaucoup plus exercés que d'autres à ce tra-

» vail, & que je ne craindrai plus que
» vous puiſſiez vous enfuir, je compte vous
» faire travailler nuit & jour, ſans même
» vous accorder le repos ordinaire du di-
» manche. Déja vos frères qui ſe ſont pen-
» dus, ont éte repris par mes ordres, &
» défrichent, les fers aux pieds, cette nou-
» velle habitation. » L'arrivée des charrettes
donna du poids à cet étrange diſcours : les
Nègres ſe regardèrent avec ſurpriſe, &
voyant leur maître choiſir un arbre & y
attacher ſa corde pour ſe pendre, ils ne
doutèrent plus que ce qu'il venait de leur
dire ne fut réel. Ils tinrent conſeil entr'eux,
& réfléchiſſant ſur la miſère de leurs com-
pagnons & ſur celle qui leur était annoncée,
ils abandonnèrent leur deſſein, & le ſup-
plièrent inſtamment de rappeller les autres,
avec promeſſe que s'il le faiſait, aucun deux
ne ſongerait à retourner dans ſon pays. Le
maître feignit de réſiſter longtems à leurs
prières, & il ne parut céder à toutes leurs
inſtances, qu'en voyant ſes engagés & tous
ſes domeſtiques blancs tomber à ſes genoux,
pour lui demander grace. « Je conſens à
» vous pardonner, dit-il aux Nègres, mais
» ſi j'apprend qu'un ſeul de vous ſe ſoit
» pendu, je fais pendre le lendemain tous
» les autres, pour aller travailler à la ſu-
» crerie de Guinée. » Les Nègres promirent
avec ſerment de ne plus ſe porter à de
pareilles extrémités : & ils firent ce ſer-
ment, ſuivant leur uſage, en ſe mettant un
peu

peu de terre sur la langue, en levant les yeux & les mains au ciel, & en se frappant la poitrine; cérémonie qui signifie : « si » nous manquons à notre promesse, ou si » nous altérons la vérité, que Dieu nous » réduise en poussière, comme cette terre » que nous avons sur la langue. »

Un autre habitant s'avisa de faire couper la tête & les mains à tous les Nègres qui s'étaient pendus, & de les enfermer sous clef dans une cage de fer, qu'il fit suspendre dans la cour de son habitation. Ayant fait alors assembler tous ses esclaves : « vous » pouvez maintenant, leur dit-il, vous » pendre quand vous le jugerez à propos; » lorsque vous serez morts, il ne vous sera » plus possible de revenir prendre vos mem- » bres pendant la nuit, & de les emporter » dans votre pays. Par ce moyen que j'ai » pris, j'aurai le plaisir de vous rendre à » jamais misérables, puisque vous trouvant » sans tête & sans mains en Guinée, vous » serez incapable de voir, d'entendre, de » parler, de manger & de travailler. » Les Nègres se moquèrent d'abord de cette bizarre idée. « Nos morts, répondirent-ils, trou- » veront bien cette nuit le secret de repren- » dre leurs têtes & leurs mains. » Ils attendirent constamment jusqu'au lendemain, menaçant de se pendre à la première occasion; mais voyant alors ces membres toujours renfermés dans la cage, ils ne doutèrent plus de la puissance de leur maître,

& la crainte d'être réduits à la triste condition de leurs camarades, leur ôta peu à peu l'envie de se pendre.

CHAPITRE VI.

Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.

SUIVANT le plan de cet ouvrage, notre principal devoir est de nous arrêter particulièrement à la description de la religion & des mœurs des différentes nations, tant anciennes que modernes; ce qui nous dispense d'entrer dans le détail historique des découvertes de ce grand nombre d'isles, connues sous le nom d'Antilles.

Ces isles étaient presque toutes peuplées, lorsque les Européens y abordèrent, mais il reste indécis de quel endroit de l'Amérique était sortie cette fameuse race d'Indiens que les Espagnols y trouvèrent, & auxquels ils donnèrent les noms de Galibis & de Caraïbes. Un fameux missionnaire, (le père Raymond) à ce sujet risque son opinion en ces termes: « jai enfin appris,
» des capitaines de l'isle de la Dominique,
» que les mots de Galibis & de Caraïbes
» étaient des noms que les Européens leur
» avaient donnés, & que leur véritable nom
» était Gallinago; qu'ils ne se distnguaient
» que par les titres d'*oubaolennum* & de

» *balouebanum*, c'est-à-dire, des isles ou du
» continent ; que les insulaires étaient des
» Galliganos du continent, qui s'en étaient
» détachés pour conquérir les isles ; que le
» capitaine, qui les avait conduits, était
» petit de corps, mais grand en courage,
» mangeait peu & buvait encore moins ;
» qu'il avait exterminé toutes les nations
» du pays, à la réserve des femmes, qui
» ont toujours gardé quelque chose de leur
» langue ; que pour conserver la mémoire
» de ses conquêtes, il avait fait rassembler
» toutes les têtes des ennemis dans les antres
» des rochers qui bordent la mer, & en
» effet les Français les y ont trouvées. »

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il paraît certain que la même nation à fourni des peuplades à toutes les isles Antilles, & l'on ne peut guères se refuser à cette évidence, lorsqu'on s'attache à comparer les traits du visage, & même certains usages qui se trouvent dans les anciens habitans des différentes isles. Les Caraïbes sont d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, proportionnés, & ils ont les traits du visage assez agréables, excepté le front qui est fort plat & comme enfoncé, par l'usage qu'ils ont de presser la tête des enfans avec une planche fortement liée, jusqu'à ce qu'elle ait pris cette forme, qui leur permet de voir presque perpendiculairement au-dessus d'eux. Leurs dents sont blanches & bien rangées ; leurs cheveux sont noirs, plats,

long & luisans, & leur teint est d'un rouge d'écrevisses, lorsqu'elles sont cuites; ce qui provient de l'usage fréquent qu'ils font pour s'oindre le corps de rocou détrempé dans l'huile de carapat, ou de *palma christi*. Cette huile conserve la peau contre les ardeurs du soleil, qui la ferait crévasser, & contre la piquûre des moustiques & maringoins. A la guerre, ils ajoûtent à leur couleur rouge, une sorte de moustaches & des raies noires sur leur visage & sur leur corps, ce qui leur donne la figure la plus affreuse. Tout leur habillement consiste en une simple bande de toile, & en une corde qui leur ceint les reins, & leur sert à soutenir un couteau nu. Ces sauvages sont mélancoliques, mais d'un caractère assez doux, à moins qu'ils n'aient à se venger de quelqu'offense reçue, car pour lors ils portent l'inhumanité au dernier excès.

Les femmes des Caraïbes sont d'une taille médiocre, mais bien prise : elles ont toutes beaucoup d'embonpoint : elles ont les cheveux & les yeux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air ouvert, gai & riant, & les manières très-modestes. Elles se peignent le corps, ainsi que leurs maris, excepté qu'elles ne se font ni moustaches, ni raies noires. Un petit pagne, orné de grains de rassade, couvre leur nudité. C'est ce qu'elles appellent *camisa*. Elles aiment jusqu'à l'idolâtrie les colliers, les bracelets & les pendans

d'oreilles. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe n'ont qu'une ceinture de ces grains de verre pour tout habillement, juſqu'à l'âge de dix ans. Un peu plus tard on fait prendre le *camiſa* aux filles, & leur mère, ou quelque parente leur mettent des brodequins de côton, qui étant travaillés ſur la jambe, depuis la cheville, juſqu'à quatre ou cinq pouces de hauteur, forcent le mollet à devenir plus gros & plus dur qu'il ne l'aurait été naturellement. Elles doivent conſerver une pareille chauſſure toute leur vie & l'emporter avec elles dans le tombeau.

Auſſi-tôt qu'une fille a reçu le *camiſa* & les brodequins, elle doit éviter la fréquentation des garçons & ſe tenir conſtamment auprès de ſa mère. Il n'eſt pas rare que dès l'âge de quatre ans elle ſoit promiſe à un jeune enfant, qui s'accoutume à la regarder comme ſa femme. Parmi ces nations la polygamie eſt en vigueur, & à l'exception des frères & des ſœurs, les degrès du ſang ſont d'une telle indifférence, que le même homme peut prendre pour femmes trois ou quatre ſœurs, qui ſont ſes niéces, ou ſes plus proches couſines.

Si les femmes ont leur parure favorite, les hommes ont auſſi leurs ornemens particuliers. Celui pour lequel ils ont le plus d'affection ſe nomme *caracoli*; c'eſt en même tems le nom de la choſe & de la matière dont elle eſt compoſée. On croit que ce métal eſt un mêlange d'argent, de cuivre

& d'or, mais jusqu'ici les Européens n'ont pu en imiter parfaitement la beauté. Les Caraïbes en font des bagues, des boucles, des poignées de cannes, des croissans, dont ils aiment à se parer les oreilles. Quelquefois ils en portent à l'entre-deux des narines, à la lévre inférieure & sur la poitrine; assemblage qui les fait ressembler à des mulets ornés de plaques. Dans leurs différens ajustemens, ils recherchent aussi beaucoup les pierres vertes & les plumes de perroquets rouges, bleues & jaunes.

Ces peuples, quoique dispersés en plusieurs isles, ont un ancien langage qui leur est propre & naturel, & qui ne manque pas d'agrément; tous s'entendent parfaitement, malgré le peu de ressemblance des dialectes. Dans leurs conversations avec les étrangers, ils se servent d'un jargon, mêlé de mots Européens, & sur-tout d'Espagnols; car on assure qu'ils ont une sorte d'aversion pour la langue Anglaise. Leur langage doit abonder en expressions différentes, puisqu'on a remarqué que les hommes, les femmes, & les enfans nommaient la même chose diversement. Cependant, lorsqu'on a commencé à les connaître, ils n'avaient aucun terme pour exprimer les injures, les vices, les vertus, les arts & les sciences.

On ne peut leur faire un plus grand affront qu'en les appellant sauvages. « Ce nom, » disent ils, convient aux bêtes farouches, » & non à nous. » Ils détestent qu'on leur

donne celui de Cannibales, quoiqu'ils n'aient pas encore perdu la barbare coutume de ſe nourrir de la chair de leurs ennemis; & lorſqu'on leur fait ce reproche : « la ven-» geance fait trouver tout bien, répondent-» ils. » Il paraît que le nom de Caraïbe leur plaît d'avantage, & réellement il ſignifie dans leur langue, bon guerrier, ou courageux.

Le Caraïbe aime affectueuſement ſon ſemblable, & ſa ſenſibilité va quelquefois ſi loin, qu'on en a vu mourir de douleur, parce qu'un de ſes compagnons était tombé dans l'eſclavage. D'ailleurs il reprochera toujours aux Européens ſa ſoif inſatiable pour l'or, & l'injuſtice qu'ils ont commiſe en le chaſſant d'une partie de ſes iſles.

Le vol eſt un crime très-grave, mais fort rare parmi cette nation, qui laiſſe toutes ſes habitations ouvertes & ſans défenſe. A l'égard de la religion des Caraïbes, il ſerait bien difficile d'entrer dans aucun détail, puiſqu'on ne leur connaît aucun principe auquel on puiſſe donner ce nom. On ſçait ſuperficiellement qu'ils ont une ſorte de reſpect pour le ſoleil & pour la lune, mais ſans adoration & ſans culte. On prétend qu'ils n'ont ni temple ni autel : & s'il eſt vrai, ainſi que quelques voyageurs l'aſſurent, qu'ils aient quelqu'idée d'un Etre ſuprême, ils ſe perſuadent qu'il eſt tranquille dans la jouiſſance de ſon bonheur, & ſi indifférent ſur les actions des hommes, qu'il ne ſonge

point à se venger de ceux qui l'offensent. On dit qu'ils admettent deux sortes d'esprits ; les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, & dont chacun a le sien pour lui servir de guide : les autres malfaisans, qui, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit, & se font un plaisir de nuire aux mortels. Partant de ces idées, ils offrent aux bons esprits de la cassave & de la fumée de tabac. Ils les invoquent pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour faire réussir leurs projets, & pour les aider dans leurs vengeances. Leurs devins, car quelle nation barbare n'a pas eu toujours au milieu d'elle des imposteurs, leurs devins, disons-nous, qu'ils nomment *Boyés*, ont chacun leur idole particulière, qu'ils font parler, suivant leurs intérêts, & dont on vient implorer l'assistance, contre les méchans esprits, appellés *Maboyas*. « Ces *Maboyas*, assurent les *Boyés*, sont comme » autant d'ames répandues dans le corps de » l'homme. Chaque homme a dans le corps » autant d'ames que ses artères ont de battemens. La principale est dans le cœur, » d'où elle se rend au ciel après la mort, » sous la conduite du bon génie qui lui » a servi de guide pendant sa vie ; & là, » elle jouit d'un bonheur, qu'on doit comparer à la plus heureuse vie qu'on puisse » mener sur la terre. Les autres ames qui » ne sont pas dans le cœur, se répandent » dans les airs ; les unes au-dessus de la mer,

» où elles cauſent le naufrage des vaiſſeaux;
» les autres au-deſſus des terres & des fo-
» rêts, où elles ſont tout le mal dont elles
» trouvent l'occaſion. » Suivant ce ſyſtème,
il ſemble que les Caraïbes regardent l'ame
du cœur comme le principe de tout ce que
l'homme fait de bien, & les autres ames,
comme la ſource des crimes & des vices.

Ce que les voyageurs nous rapportent des
cérémonies qui accompagnent les funérail-
les des Caraïbes, ſe réduit à peu de choſes.
Lorſqu'un ſauvage a rendu le dernier ſoupir,
on le peint fortement avec le rocou détrem-
pé dans l'huile de *palma chriſti* : & cette
ſeule onction ſéche le cadavre de façon qu'il
n'en ſort aucune odeur infecte. On creuſe
une foſſe dans l'endroit même où il eſt mort,
& on l'y dépoſe les coudes ſur les genoux
& les paumes de la main ſoutenant les joues.
Son arc, ſes fléches, ſa maſſue & ſon couteau
ſont placés auprès de lui ; enſuite on fait
avertir tous ſes parens, & juſqu'à ce que le
dernier l'aie viſité dans cet état, il n'eſt pas
permis de combler la foſſe.

Dans chaque iſle, les chefs des plus
nombreuſes familles ſont ordinairement les
capitaines de la nation, mais leur autorité
n'eſt guères reconnue que pendant la guerre,
& le nom de Cacique qu'on leur donne,
n'eſt qu'un vain titre, ſans pouvoir & ſans
prérogatives. Toutefois, pour parvenir à
cette dignité, il faut s'être diſtingué plu-
ſieurs fois dans les combats ; il faut l'avoir

emporté sur ses rivaux à la course & à la nage, avoir porté de plus lourds fardeaux qu'eux, & sur-tout avoir témoigné la patience la plus décidée dans les différens genres de peine qui affligent l'humanité. En tems de guerre, un cacique qui devient capitaine-général, préside aux conseils, qu'il est en droit d'assembler, & ordonne tous les préparatifs nécessaires. Les armes de ces sauvages sont l'arc & les fléches, une massue qu'ils nomment bouton, & un couteau qu'ils portent à la ceinture ou plus souvent à la main. Quelques-uns ont des fusils, mais ils deviennent bientôt inutiles dans leurs mains, par leur peu d'adresse à s'en servir. Leurs arcs ont six pieds de longueur; les deux bouts sont ronds, de neuf à dix pieds de diamêtre, avec deux crans pour arrêter la corde. L'arc est fait ordinairement de bois verd; la corde est de pitte ou de *caratas*, & les fléches de tige de roseaux, avec des pointes de bois verd, découpées en petites haches, qui forment des ardillons, taillés de sorte, que sans empêcher la fléche d'entrer dans le corps, ils ne permettent de l'en retirer qu'en élargissant beaucoup la plaie. Souvent pendant la guerre ces fléches sont empoisonnées dans le lait épais & visqueux que produit l'arbre appellé mancenillier. Ils en ont d'autres qu'ils emploient pour la chasse des oiseaux, qui sont garnies de petits flocons, & qui les tuent sans les percer, sans que leur sang se répande, &

sans le moindre changement dans les plumes.

Il est vrai que les Caraïbes mangent leurs ennemis, pris à la guerre, mais ils n'en viennent à cette inhumanité que dans l'emportement du triomphe, & sur le champ de bataille. Les étrangers qui voyagent dans leurs isles, les prisonniers qui n'ont pas fait de résistance, n'éprouvent jamais cet affreux sort, & ils ont sur-tout beaucoup de compassion pour les femmes & les enfans. Dans les isles qui leur restent, ils ont de petits corps de garde, continuellement attentifs à découvrir les barques étrangères qui en approchent : pour peu qu'ils les soupçonnent chargées d'ennemis, ils s'assemblent, & se divisant par troupes, ils font pleuvoir une grêle de fléches sur ceux qui s'efforcent d'aborder, & s'ils prennent terre, ils les attaquent avec la massue : mais pour peu qu'ils soient reçus avec vigueur, ils se rebutent, & fuyant dans les montagnes & à travers leurs rochers, ou plongeant dans la mer, ils ne reparaissent qu'après avoir doublé leur nombre, pour ne plus rien donner au hazard.

Les cabanes, où les Caraïbes se retirent, se nomment *carbets* ; il y en a de longues d'environ soixante pieds sur vingt-cinq de largeur : elles ont à peu près la forme de nos halles. On juge bien que leur meubles ne sont ni riches, ni nombreux. Leur nourriture ordinaire est assez simple, & consiste

en caſſave, en coquillages, & en poiſſons, qu'ils mangent avec une ſauce, compoſée du ſuc de manioc, bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écraſent beaucoup de piment. Ils ne font aucun uſage du ſel, quoiqu'ils aient beaucoup de ſalines naturelles dans toutes leurs iſles. Pour rôtir leur viande ils l'enfilent dans des brochettes de bois, après l'avoir coupée par morceaux, mais ſi c'eſt un oiſeau, ils le jettent dans le feu, ſans le plumer ni le vuider, & auſſi-tôt que la plume eſt rôtie, ils le couvrent de cendres & de charbons, & le laiſſent cuire dans cet état, après quoi ils enlèvent adroitement la croûte, qui s'eſt formée deſſus la chair, ôtent les boyaux & le jabot, & mangent le reſte ſans autre préparation.

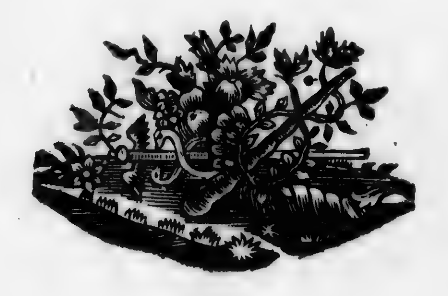
Ce ſont les femmes qui travaillent les hamacs, qui ſervent de lit aux Caraïbes; les hommes ſeraient deshonorés s'ils avaient tiſſu ou filé du coton & peint un hamac. Leurs corbeilles ſont faites avec beaucoup de propreté & d'induſtrie, & les Européens en font un grand uſage.

Pour terminer cet article, il faut obſerver avec le père du Tertre, que les Caraïbes ſont indolens & fantaſques à l'excès, & qu'il eſt preſque impoſſible d'en tirer le moindre ſervice. « On a beſoin, dit-il, avec eux, » de ménagemens continuels. Ils ne peu- » vent ſouffrir d'être commandés, & quel- » ques fautes qu'ils faſſent, il faut bien ſe » garder de les reprendre de travers. Leur

» orgueil ſur ce point n'eſt pas concevable ;
» & de-là eſt venu le proverbe, que regarder
» un Caraïbe c'eſt le battre, & que le battre,
» c'eſt le tuer, ou ſe mettre en riſque d'en
» être tué. Ils ne ſont que ce qu'ils veulent,
» quand ils veulent, & comme ils veulent,
» de ſorte que le moment où l'on a beſoin
» d'eux eſt celui auquel ils ne veulent rien
» faire, ou que ſi l'on ſouhaite qu'ils aillent
» à la chaſſe, ils veulent aller à la pêche,
» & c'eſt une néceſſité d'en paſſer par-là. Le
» plus court eſt de ne s'en pas ſervir, &
» de ne jamais compter ſur eux : mais ſur-tout
» de ne rien laiſſer entre leurs mains, car
» ils ſont comme des enfans, à qui tout
» fait envie : ils prennent, boivent & man-
» gent ſans diſcrétion, tout ce qu'on leur
» laiſſe. »

Rien n'eſt plus ſingulier que l'antipathie qui règne entre les Nègres & les Caraïbes : ces deux races d'hommes ſe regardent réciproquement avec le plus grand mépris. Un Caraïbe ne veut point épouſer une Négreſſe, & il eſt bien rare qu'une Négreſſe veuille prendre un Caraïbe pour époux. Entr'eux-mêmes ils ne s'allient point avec ceux des iſles voiſines contre leſquels ils ont été en guerre. Il faut abſolument renoncer à ſe ſervir des eſclaves de cette nation, à moins qu'on ne les ait achetés dès l'âge de ſept ou huit ans. On ne parviendra pas plus à leur faire embraſſer le chriſtianiſme. Indifférens ſur tout ce qui peut leur arriver,

trois choses seulement sont capables de les faire sortir de leur léthargie : la jalousie, qui les portent à tuer leurs femmes sur le moindre soupçon : la vengeance, qui les poussent à assassiner de sang-froid un homme, dont ving ans auparavant ils auront reçu une légère insulte, & l'eau-de-vie & les liqueurs fortes, pour lesquelles ils ont une si furieuse passion, qu'ils donnent tout ce qu'ils possédent, en échange du plus médiocre baril.



CHAPITRE VII.

Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.

Nous nous croyons dispensés de suivre les conquérans du nouveau monde dans leurs découvertes, & de faire l'histoire des guerres que les Européens ont soutenues pour s'établir dans les différentes isles, que nous connaissons sous le nom d'Antilles : nous nous contenterons dans ce chapitre de jetter un coup-d'œil rapide sur la nature générale du climat & sur ses productions.

Les anciens prétendaient que cette partie du globe terrestre, située sous la zone torride, était inhabitable ; mais on est maintenant convaincu que les pays qui se trouvent, tant en deçà qu'au-delà de la ligne, sont les plus sains & les plus tempérés. On en donne trois raisons : 1°. Que sous la ligne équinoxiale le soleil ne paraît jamais plus de douze ou quatorze heures ; de sorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour, est tempérée toutes les nuits par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. Le soleil se léve à six heures ; à dix il est dans sa force, qui dure jusqu'à trois, & qui diminue alors peu à peu. 2°. Que ces régions sont environnées,

des eaux de la mer, qui les lavent & les rafraîchiſſent ſans ceſſe, & que non-ſeulement de la mer, mais même des rivières, il s'élève un froid piquant qui oblige quelquefois ceux qui en ſont proches de chercher le feu. 3°. Que les vents aliſés, & la briſe, petit vent frais, qui ſouffle agréablement trois fois le jour, au matin, à midi & vers le ſoir, ſervent à tempérer les brûlantes ardeurs du ſoleil, & ſont également favorable à la ſanté des hommes, à celle des animaux, & à toutes les productions de la terre.

On ne connaît aux Antilles aucunes ſaiſons auxquelles on puiſſe donner le nom de printems ou d'automne; car la terre y produit toute l'année, ce qu'on ne voit en Europe que durant ces deux ſaiſons. Sous notre ciel, la préſence du ſoleil cauſe l'été; aux Antilles c'eſt ſon éloignement, & ſa préſence au contraire, fait l'hiver. Depuis le mois de novembre juſqu'au mois d'avril, l'air eſt pur, ſec & ſerein; les jours ſont chauds, & les nuits d'une fraîcheur proportionnée. Pendant ce tems, il ne pleut preſque point dans toutes les baſſes terres des iſles, & c'eſt ce qui fait donner le nom d'été à cette ſaiſon, qui dépouille une partie des arbres de leur verdure, qui force les animaux à ſe cacher ſous les rochers ou dans le creux des arbres, pour y chercher une humidité néceſſaire à leur conſervation, & qui réduit les inſulaires à ſe nourrir de leur maïz, lorſqu'il ne leur vient

vient aucuns rafraîchiſſemens de l'Europe.

Mais auſſi-tôt que le ſoleil a repaſſé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, le ciel ſe charge d'épais nuages, d'où partent de fréquens coups de tonnerre; & lorſqu'ils viennent à diminuer, le tems ſe met à la pluie, qui ne ceſſe de tomber durant l'eſpace de douze ou quinze jours. C'eſt ce tems qu'on nomme l'hiver aux Antilles. Pendant ſept mois, il ne ſe paſſe pas une ſemaine ſans pluie : alors on ne voit que des malades dans toutes les iſles, tandis que la terre s'embellit & prend ſa première verdure, & que les forêts exhalent des odeurs, qui ne le cédent point aux meilleurs parfums. Les animaux deſcendent des montagnes, les teſtacées changent de coquilles, les reptiles prennent une nouvelle peau, & les poiſſons, qui s'étaient réfugiés en plaine, reparaiſſent ſur les côtes.

Les Antilles produiſent naturellement des cannes de ſucre, mais l'établiſſement des ſucreries dans ces contrées ne remonte pas plus loin que 1580 : les Européens ne s'appliquèrent à cette culture que longtems après avoir formé leurs plantations de tabac. Le père Labat définit le ſucre, « un ſuc de » canne ou de roſeau, qui, étant purifié, » cuit, blanchi & ſéché, ſe tranſporte » par-tout & ſe conſerve auſſi longtems qu'on » le préſerve de l'humidité, ou de l'eau qui » le fait diſſoudre. » Suivant la qualité du

terrein, les cannes ſont groſſes ou menues, longues ou courtes : ſelon qu'elles ſont expoſées au ſoleil, elles ſont plus ou moins ſucrées ; la ſaiſon, où elles ſont recueillies, y fait trouver plus ou moins de ſuc, & leur âge augmente ou diminue leur bonté.

Lorſqu'on veut planter des cannes, on nettoie ſoigneuſement le terrein, que l'on partage ordinairement en quarrés de cent pas, entre leſquelles on laiſſe de petits chemins. On plante les cannes en ligne droites, en obſervant de laiſſer, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de diſtance en tout ſens. Chaque foſſe doit avoir quinze ou vingt pouces de long, quatre à cinq de large & ſept à huit de profondeur. On place dans chaque foſſe deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long, & on les ajuſte de manière l'un contre l'autre, que le bout qui vient du côté de la tête ſoit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l extrémité oppoſée, le bout de l'autre morceau ſoit placé de même. C'eſt toujours la ſaiſon des pluies, c'eſt-à-dire, depuis ſon commencement, juſqu'à ſes deux tiers, que l'on choiſit pour planter les cannes. Ce plant n'a pas été plus de cinq ou ſix jours en terre, qu'on le voit lever heureuſement, & bientôt il produit des feuilles & des rejettons. Si l'on veut qu'il reuſſiſſe pleinement, on doit ſarcler les mauvaiſes herbes à diverſes repriſes.

Dès qu'on croit les cannes mûres, on les coupe, on les met en fagot, & elles ſont portées au moulin.

Le rocou, que les Eſpagnols appellent *achiote*, ſe cultive avec beaucoup de ſoin aux Antilles. C'eſt une teinture rouge qui ſert à mettre en première couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, jaune, verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes dont le fruit du roucovier eſt rempli. Cet arbre eſt de la grandeur d'un prunier, mais plus touffu ; ſes feuilles ſont grandes, fortes & dures : il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui reſſemblent aſſez aux roſes ſauvages, auxquelles ſuccèdent des touffes de gouſſes, couvertes de piquans, comme des châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines ſemblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laiſſe tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

C'eſt cette pellicule, macérée & cuite, qui compoſe la teinture qu'on nomme rocou.

Le tabac eſt une plante originaire de l'Amérique, & quelque ſoin que l'on ait pris pour le cultiver ailleurs, on n'a jamais pu en recueillir d'auſſi bon que dans cette grande partie du monde. On en diſtingue de quatre eſpèces, qui ſe multiplient d'elles-mêmes

ſans autre altération que celle qui peut venir du terrein. La première eſt le tabac ou petun, verd, que les inſulaires nomment le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles & de la beauté de leur bois. Ces feuilles ont communément vingt-quatre à vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze pouces de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonnées, maniables & d'un très-beau verd. La ſeconde eſpèce eſt le tabac à *langue*, auquel on donne ce nom par rapport à la reſſemblance que ſes feuilles ont avec la langue de bœuf. Ces feuilles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand petun. C'eſt cette eſpèce que l'on cultive par préférence dans preſque toutes les Antilles. La troiſième eſpèce eſt le tabac d'amazone, ainſi nommé, parce que ſa graine vient des environs de la rivière des amazones. Les feuilles de ce tabac, ſont auſſi grandes que celles des deux eſpèces précédentes, mais elles ſont plus larges & rondes à l'extrémité. La quatrième eſpèce, & à ce qu'on croit la meilleure, eſt le tabac de *Vérine*, qui a pris ce nom d'un petit village, ſitué près de la ville de Cumana, dans la terre ferme, d'où la graine a été apportée aux iſles; ſes feuilles ſont étroites, rudes, ridées, pointues, & ne paſſent pas la longueur de dix pouces. L'odeur de ce tabac eſt douce, aromatique, & tirant ſur le muſc.

Les fleurs du tabac ſont portées ſur une queue aſſez forte; elles ſont compoſées de cinq feuilles, qui, d'un tuyau d'environ ſix lignes de longueur, s'épanouiſſent ſans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un piſtil, qui, venant à s'allonger, ſe change en une petite ſilique où ſont renfermées les ſemences de la plante. Ces graines ſont noires, aſſez fermes, à peu près de la groſſeur, de la figure & de la conſiſtance de celles du pavot. La fleur change en mûriſſant : de couleur de chair, elle devient feuille morte, ſe fane, ſéche & tombe, auſſi tôt que la graine parvient à ſa maturité.

Le tabac demande un terrein gras, qui ne ſoit ni trop humide, ni trop ſec, & qui ſoit à l'abri des vents forts & du grand ſoleil. On ſéme le tabac au mois de novembre, environ trois ſemaines avant la ceſſation des pluies. On mêle la graine avec ſix fois autant de cendre ou de ſable, parce que ſans cela, elle lèverait d'une épaiſſeur qui l'étoufferait & qui ne permettrait pas de tranſplanter les plantes ſans endommager les racines. Chaque plante de tabac doit avoir au moins ſix feuilles, pour être tranſplantée. Dix mille plantes occupent trois hommes & rendent ordinairement quatre mille livres de tabac; il eſt quatre mois en terre, avant que d'être coupé & ſes feuilles deviennent d'un verd obſcur, lorſqu'il approche de ſa maturité. Pour faire

cette récolte, il faut attendre que la rosée soit tombée, & que le soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avait répandue sur les feuilles.

Le cacaoyer ou cacaotier croît naturellement, & sans culture, dans un grand nombre d'endroits de l'Amérique : il croît fort haut, fort gros & fort branchu, mais on arrête ceux que l'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds, afin de préserver leur fruit des injures de l'air & du vent, parce que ces arbres sont d'une extrême délicatesse : ils ont l'écorce brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, léger & poreux. Leurs fibres sont longues, droites, assez grosses & fort souples. Leurs feuilles ont la longueur de huit à neuf pouces, & à peu près trois de largeur ; elles sont pointues par les deux bouts, & tiennent aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long ; elles sont d'un verd vif & leur contour, d'une très-belle couleur de chair.

Cet arbre fleurit & porte des fruits deux fois chaque année : les récoltes se font ordinairement vers Noël & la Saint Jean. Le bouton qui renferme sa fleur, n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur, & le calice qui la contient, est composé de dix petites feuilles, au centre duquel est un pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlée de taches & de

pointes rouges ; les filets d'un rouge de pourpre, les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair : c'eſt ce bouton qui forme le fruit. Les fleurs ſortent depuis le pied du tronc, juſqu'au tiers des cinq groſſes branches, & les fruits qui leur ſuccédent, reſſemblent à des concombres : ils ont depuis ſept juſqu'à dix pouces de long, ſur trois à quatre pouces de diamètre.

On diſtingue des cacaos de trois couleurs : les uns d'un blanc pâle tirant ſur le verd, les autres d'un rouge foncé, & les troiſièmes rouges & jaunes. La couleur des gouſſes, en-dedans, eſt de chair pâle & renferme une ſubſtance de même couleur, aſſez légére, très-délicate, & à peu près du goût des pepins de grenade. C'eſt cette poulpe, qui ſe nomme cacao ; elle environne vingt-cinq amandes, qui ſont longues de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement : leur chair eſt d'un blanc qui tire ſur l'incarnat, compacte & peſante. Lorſque les amandes ſont ſéches, elles ſont toutes d'un rouge brun.

L'amande n'eſt jamais que ſept à huit jours à pouſſer, & elle pouſſe par les deux bouts : l'arbre ſort d'un côté & les racines de l'autre. Après vingt jours, l'arbre a cinq ou ſix pouces de hauteur, & déja quelques feuilles : à un an il a deux pieds de haut & environ ſeize feuilles ; à deux ans, il a

quatre pieds, & son bouton qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernières feuilles, s'ouvre pour se partager en cinq branches; il fleurit à deux ans & demi, & à six, il est dans toute sa force.

Les Antilles ont quatre sortes de jasmins : le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre : un jasmin double a cinq feuilles, avec un double de même couleur. Labat croit que cette plante est naturelle au pays. « C'est, dit-il, un arbrisseau, qui » pousse quantité de tiges droites; elles » s'entrelassent aisément, elles multiplient » & se fortifient, sans autre soin que de » les tailler deux fois l'année, au commen- » cement & à la fin de la saison pluvieuse. » Le pied de l'arbrisseau est couvert de deux » écorces : l'intérieure, que l'on pourrait » prendre pour le bois même, verte, lisse, » & si adhérente, qu'il n'est pas aisé de la » séparer du bois : elle est couverte d'une » autre écorse, de couleur grise, mince, » friable, qui se détache d'elle-même & qui, » se roule. Le dedans du bois est mêlé de » gris & de verd pâle; il est assez tendre, » cassant, léger & rempli d'une moëlle qui » n'a pas beaucoup d'humidité. Ses tiges, » qu'il pousse en grand nombre, sont unies, » liantes, d'un verd foncé & chargées de » feuilles, elles sont d'un très-beau verd, » pointues par les deux bouts, beaucoup » plus longues qu'il ne semble convenir à

» leur largeur : elles tiennent aux branches,
» par une queue courte, & ſont toujours ac-
» couplées. C'eſt à l'extrémité des branches
» que naiſſent les fleurs : elles viennent tou-
» jours par bouquets, & commencent par
» un bouton allongé, dont le bout eſt cou-
» leur de pourpre : il s'ouvre & ſe partage
» en cinq feuilles, dont le fond eſt tourné
» en un petit calice, au milieu duquel s'é-
» lève un petit piſtil, qui porte dans ſa
» maturité une gouſſe qui renferme deux
» petites graines, à côté l'une de l'autre,
» applaties par les faces qui ſe touchent,
» & rondes du côté oppoſé. C'eſt la ſemen-
» ce de la plante; mais comme elle vient
» mieux de bouture, on s'attache peu à
» mettre ces ſemences en terre. Les jaſ-
» mins doubles, rouges & blancs, ne dif-
» fèrent des ſimples que par le nombre des
» feuilles. Leur odeur eſt également douce
» & ne laiſſe pas de s'étendre aſſez loin,
» ſur-tout le matin & le ſoir; car, en plein
» ſoleil, il n'y a point de fleur dont l'o-
» deur ne s'affaibliſſe beaucoup. »

Le pain de manioc, qu'on nomme caſſave, eſt la nourriture ordinaire des Européens, des Nègres & des Indiens qui habitent les Antilles. Le manioc eſt un arbriſſeau, d'ont l'écorce eſt griſe, rouge ou violette, ſuivant les différentes eſpèces de bois qu'elle couvre, mais fort minces dans toutes les eſpèces. Il croît à la hauteur de huit pieds, & ſon tronc eſt de la groſſeur

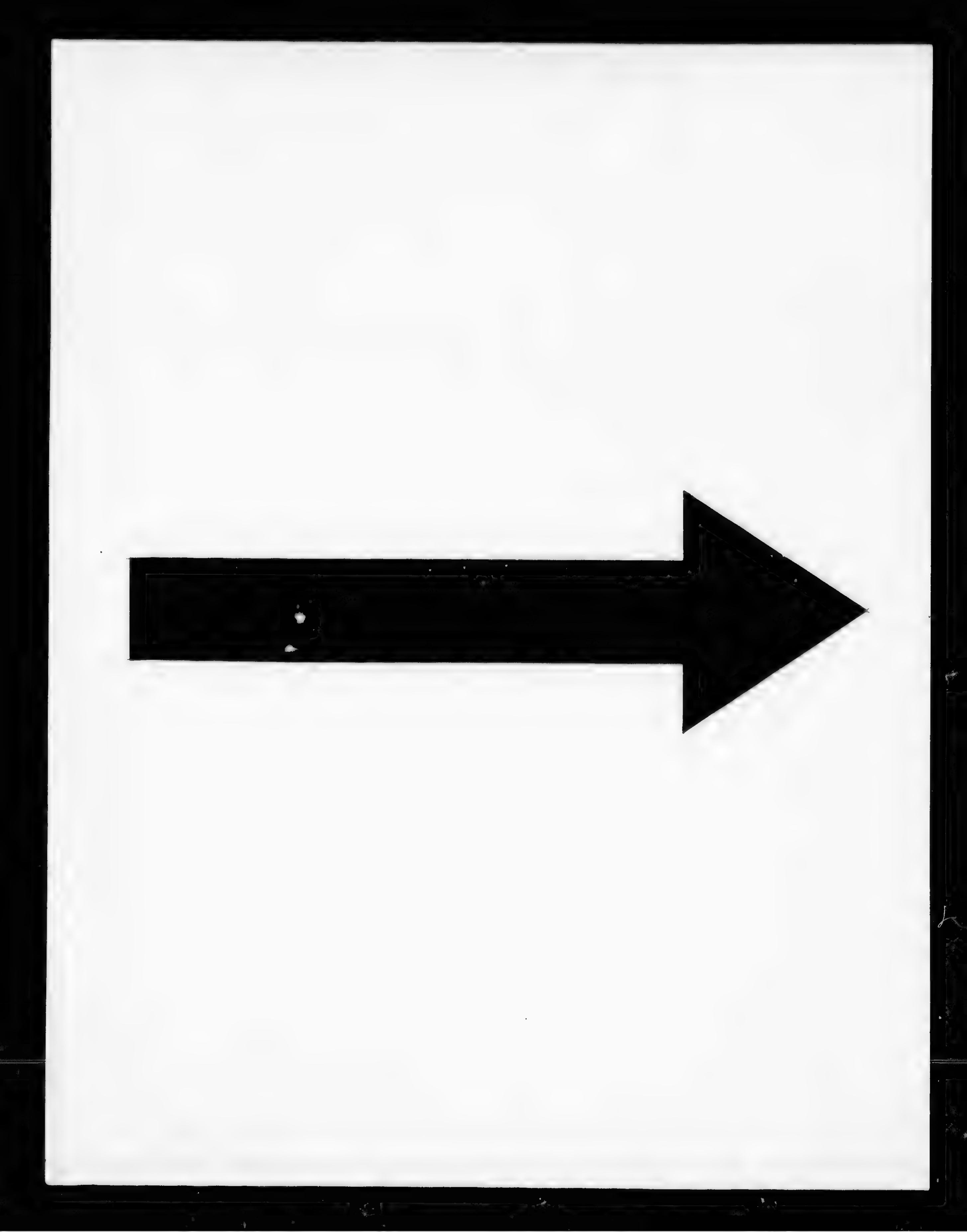
du bras. Le tronc & les branches ſont remplies de nœuds & de quantité d'excreſſences, qui marquent la place des feuilles tombées. Son bois eſt mou, caſſant & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures. Sa principale racine en pouſſe trois ou quatre autour d'elle, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept autres, ſuivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrein. Ces racines, dont l'écorce eſt toujours de la couleur de l'arbre qui les produit, ont en-dedans la conſiſtance & la blancheur des navets : les unes ſont mûres à huit mois, & les autres ne parviennent à une parfaite maturité qu'après un an & demi. On appelle cet arbre manioc blanc ou d'oſier.

Lorſqu'on veut tirer les racines de terre, on arrache l'arbre entier, & elles ſuivent ſans effort : on les gratte avec un couteau & on les jette dans un baſſin d'eau, où elles ſont proprement lavées : on prend une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui reſſemble à la groſſe ſciure de bois, & qui eſt portée à la preſſe pour en exprimer le ſuc. On croit communément que ce ſuc eſt un poiſon mortel pour les hommes & pour les animaux qui mangent des racines de manioc, avant qu'il ſoit exprimé ; cependant on a remarqué que les bêtes qui s'en nourriſſent, n'en recoivent aucune incommodité, & que ces ſauvages aſſaiſonnent tous leurs ragouts avec ce ſuc, ſans qu'il pro-

duise aucun mauvais effet. Il est vrai qu'ils n'en usent qu'après l'avoir fait bouillir.

Pour mettre en cassave la farine de manioc, on a des platines de fer fondu, qu'on place sur un trépied, sous lequel on fait du feu. Quand cette platine est échauffée, on y met du manioc, qu'on à fait passer par un crible, pour en rompre les grumeaux. Après que cette espèce de galette est cuite des deux côtés, on l'expose au soleil pendant deux ou trois heures, pour dessécher ce qui peut y rester d'humidité. Ce pain prend alors le nom de cassave ; il a trois ou quatre ligne d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pèse ordinairement deux livres. Le dedans demeure blanc comme la neige & les côtés sont d'une couleur d'or pâle. Pourvu qu'il soit dans un endroit sec, il se conserve assez long-tems. C'est une très-bonne nourriture, facile à digérer, & à laquelle les Européens s'accoutument volontiers, après quelque mois de séjour dans l'Amérique.

Si le pain de cassave est la nourriture la plus commune des isles, l'ouycou en est la boisson ordinaire. On employe pour faire cette liqueur de grands vases de terre grise, qu'on appelle *canaris*, & qui contiennent soixante à quatre-vingt pots : on les remplit d'eau jusqu'à cinq ou six pouces du bord : on y jette deux grosses cassaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme *patates*, coupées par quar-



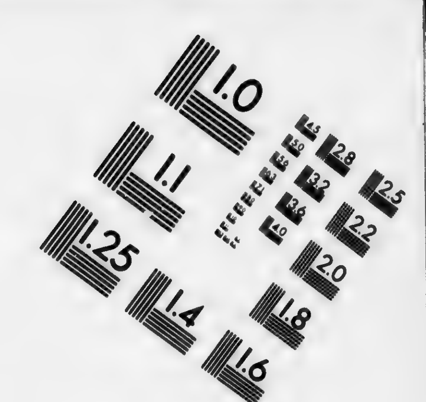
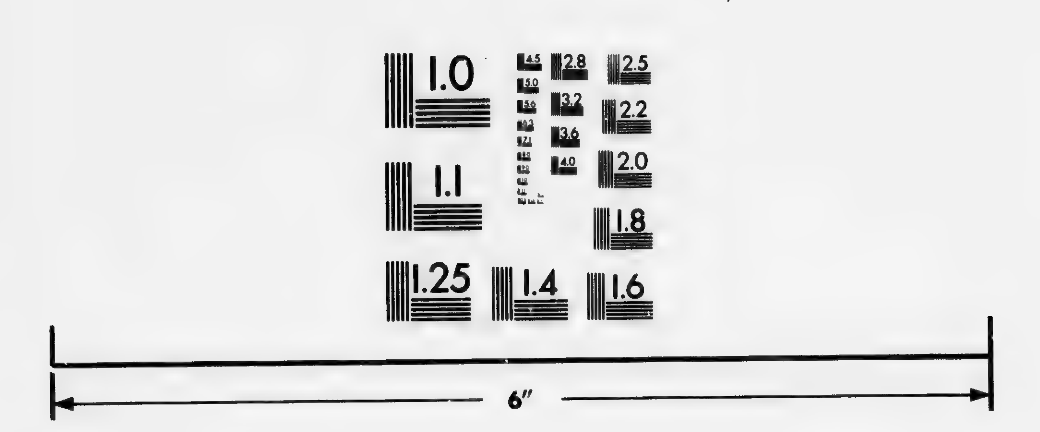


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





tiers, trois ou quatre pots de ſyrop de cannes, ou ſi l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux, & bien écraſées, avec autant de bananes mûres, qu'on écraſe auſſi. Ce mêlange fait, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du *canaris*, & on laiſſe fermenter le tout pendant deux ou trois jours; après quoi, à l'aide d'une écumoire, on enlève le marc, qui a formé une croûte au-deſſus. Cette liqueur reſſemble aſſez à la bière forte: elle eſt rougeâtre, nourriſſante & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enyvre facilement.

Pour compoſer le *maby*, qui eſt une autre boiſſon, auſſi en uſage dans les iſles que l'ouycou, on ſe ſert d'un ou deux pots de ſyrop clarifié, & douze *patates* rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. On laiſſe fermenter le tout pendant trente heures, & cette liqueur eſt alors en état d'être bue, & reſſemble à un vin clair, & auſſi fin, dit-on, que le meilleur poiré de normandie; mais elle eſt dangereuſe, & ſi venteuſe, que le moindre excès de cette boiſſon cauſe de violentes coliques.

Les Nègres des ſucreries font une ſorte de boiſſon avec du jus de cannes bien écumé, dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons; ce breuvage ſe prend chaud; il eſt excellent pour la poitrine, il ſoutient, il déſaltère, & produit dans le corps l'effet du meilleur bouillon.

On trouve aux Antilles une prodigieuſe

quantité de crabes de terre, qui aident admirablement à la ſubſiſtance, non-ſeulement des Indiens & des Nègres, mais même des Européens. Il y en a de deux eſpèces, les grands & les petits. Les grands n'ont que fort peu de différence avec ceux que la mer produit : les petits, qu'on appelle vulgairement *tourlouroux*, n'ont pas plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au plus de largeur; leur écaille eſt très-dure, mais fort mince; elle eſt rouge; leurs yeux ſont noirs & durs, comme de la corne; ils ſortent & rentrent comme ceux des écreviſſes. Ils ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat, & terminé en pointe : c'eſt de ces huit jambes qu'ils ſe ſervent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont en outre deux mordans, fort gros, dont les extrêmités pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture. On prétend que lorſqu'on leur arrache les jambes ou ces mordans, il leur en revient d'autres l'année ſuivante. Les *tourlouroux* changent d'écaille chaque année. On diſtingue les mâles d'avec les femelles, par la forme de leur queue. Les deux ſexes l'ont repliſſée ſous le ventre, & compoſée de pluſieurs rangs de petites écailles, qui ſont attachées ſur une membrane peu épaiſſe, forte comme du parchemin, où l'on remarque pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa largeur, & qui ſervent à faciliter le mouvement des écailles de

ſa partie extérieure. La partie intérieure eſt garnie de pluſieurs poils, longs & raboteux; aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au corps, juſqu'à la naiſſance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles eſt égale dans toute ſa longueur, & ſe termine en arc de cercle. La femelle a beſoin de cette large queue, pour couvrir & conſerver ſes œufs, à meſure qu'ils ſortent : ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les ſoutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le ſable, les herbes & d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puiſſe détacher. »

« C'eſt un ſpectacle admirable, dit Dutertre, (p. 329, hiſt. nat. des Antilles) que de les voir deſcendre de leurs montagnes aux mois d'avril ou de mai, lorſque les premieres pluies commencent à tomber. Alors ils ſortent tous des creux des arbres, des ſouches pourries, de deſſous les rochers & d'une infinité de trous qu'ils font eux-mêmes dans la terre. On en voit les champs couverts, de ſorte qu'il faut ſe faire place & les chaſſer devant ſoi, pour mettre le pied à terre ſans en écraſer quelques-uns. La plûpart ſe rangent le long des rivières & des ravins les plus humides, pour ſe retirer dans les lieux frais, avant que la pluie leur manque, & ſe mettre à l'abri des chaleurs. Toute cette deſcente ſe fait avec tant d'ordre

qu'ils semblent conduits par un maréchal de camp bien expérimenté. Ils se divisent ordinairement en trois bandes, dont la première n'est composée que de mâles, qui sont plus gros & plus robustes que les femelles, & faisant l'avant-garde de l'armée, ils sont souvent arrêtés par le défaut de pluie, & contraints de faire halte autant de fois qu'il y a de nouveaux changemens dans l'air : cependant tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, & se tient clos dans les montagnes, jusqu'aux grandes pluies, part alors, & fait des bataillons d'une lieue & demie de longueur, large de quarante ou cinquante pas, & si serrés, qu'à peine peut-on découvrir la terre. Trois ou quatre jours après, suit l'arrière-garde, qui est composée de mâles & de femelles, en même ordre, & en aussi grand nombre que les autres. Mais outre le grand nombre de ces bataillons réglés, qui suivent le cours des rivières & des ravines, tous les bois sont remplis de traîneurs, mais un peu moins que les lieux où passent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & les jours de pluie, car elles s'exposent rarement au soleil. Lorsqu'elles sont rencontre de quelque pays découvert, & qu'il fait tant soit peu de soleil, elles s'arrêtent à la lisière du bois, & attendent que la nuit soit venue pour passer. Si quelqu'un s'approche du gros & leur leur donne l'épouvante, les tourlouroux sont

une retraite confuse, à reculons, présentant toujours les armes en avant, qui sont leurs mordans, dont ils serrent jusqu'à emporter la pièce, & faire jetter les hauts cris à ceux qui en sont attrapés : ils frappent de tems en tems ces mordans l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font un si grand cliquetis de leurs écailles, qu'on croirait entendre le bruit des corselets & tassettes d'un régiment suisse. Si la pluie cesse tout à fait pendant cette descente, ils font une halte générale, & chacun prend son logis ou il peut; les uns sous des racines & les autre sous des arbres creux : ceux qui ne trouvent point de logis fait, prennent la peine de s'en faire eux-mêmes, & remuent tellement la terre, que par-tout où le gros se rencontre on y enfonce à mi-jambes ; cependant les habitans qui souhaitent de les voir arrêtés en chemin, font bonne chère à leurs dépens. A peine se trouve-t-il une case, où l'on n'en tue au moins plus de cent par jour, car alors on jette tous les corps, & l'on se contente d'un amas de leurs œufs, presqu'imperceptibles, desquels ils ont gros comme le pouce, à chaque côté de l'estomac, qui sont fort nourrissans, & de très-bon goût. Il y a des années où, par l'interruption des pluies, ils sont deux ou trois mois à faire le voyage; mais il ne faut que huit ou dix jours de tems pluvieux, pour leur faire vuider leurs œufs & se baigner dans la mer. »

Il est certain que les tourlouroux sont une

une vraie manne pour les isles : les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture. Les Nègres en mangent au lieu de viande salée, que leurs maîtres négligent souvent de leur donner, malgré les ordonnances, & l'on en sert communément sur toutes les tables des Européens.

On trouve particulièrement aux isles de la Guadeloupe & de la Dominique un oiseau, qu'on appelle *Diable* ou *Diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ses petits dans quelques parties des montagnes. Il est de la grosseur ordinaire d'une poule. Son plumage est noir ; il a les aîles longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes, son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne saurait supporter la lumière, ni discerner les objets : de sorte que s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre. Si les Insulaires pouvaient continuellement aller à la chasse de ces oiséaux pendant toute l'année, ils seraient en état de se passer de toute autre nourriture, mais on ne voit les *diables* que durant une saison.

Ces oiseaux se nourrissent du poisson qu'ils prennent la nuit dans la mer, & ils se ta-

pissent dans des trous, d'où ils ne sortent qu'une heure après le coucher du soleil. Depuis le mois de septembre, jusqu'à la fin de novembre, on les trouve deux à deux dans leurs tannières, & ensuite ils disparaissent des isles, pour n'y retourner qu'au milieu du mois de janvier de l'année suivante. La manière dont on prend les diables n'est ni sans dangers, ni sans difficulté. Il faut grimper pour les chasser, jusqu'au sommet des montagnes les plus escarpées : là on construit une cabane de feuillage, sous laquelle on passe la nuit, & le lendemain matin, lorsque les diables sont rentrés dans leurs trous, on part avec des chiens qui jappent & qui se mettent à grater, aussi-tôt qu'ils sentent un diable dans son terrier. Alors le chasseur enfonce une gaule dans le trou, jusqu'à ce qu'il rencontre l'oiseau, qui la prend par le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Quand il est à la bouche du trou, la lumière l'aveugle, il est ébloui ; il veut reculer, mais le chasseur l'arrête du pied. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête & on lui tord le cou. Dans une seule journée, trois ou quatre chasseurs peuvent prendre par ce moyen, trois ou quatre cents diables.



CHAPITRE VIII.

Découverte du Mexique, ou *Nouvelle-Eſpagne.*

CHRISTOPHE COLOMB, regretté des vrais Eſpagnols, envié des courtiſans, & peut-être devenu redoutable au roi Ferdinand, par l'importance des ſervices qu'il lui avait rendus, était mort à Valladolid en Eſpagne, au retour de ſon quatrième voyage. Il avait vu la terre ferme, & ſans doute elle aurait dû porter le nom de cet habile navigateur : mais Améric Veſpuce, honoré, par le roi ſon maître, du titre de pilote major, l'emporta ſur la raiſon & la juſtice, qui décernaient cet honneur à Chriſtophe Colomb. Il donna ſon nom au nouveau Monde.

Dès l'année 1502, Chriſtophe Colomb s'était avancé fort près de l'Yucatan & du Mexique, mais d'anciens préjugés lui firent abandonner cette route, qui était celle de l'oueſt ; & en la quittant, il manqua la découverte de ces riches pays, des côtes deſquels il n'était pas à plus de trente lieues. Un vieillard Indien que Colomb conſulta, ſans doute par ſignes, & qu'il y a apparence qu'il n'entendit pas, le confirma dans l'idée que le Catay ne devait pas être éloigné des régions où il ſe trouvait, & que la mer baiſſant vers *Ciguaro*, qui devait

être une province ou une ville, des états du grand Kam, il pouvait rencontrer à dix journées de-là le fleuve du Gange. L'Indien désignait par ses gestes, un pays très-riche en or, & c'était sans doute le Pérou ; & Christophe Colomb se persuada que les gestes signifiaient que le royaume du grand Kam & le Catay étaient réellement situés sur deux mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre, telles que sont en opposition Tortose & Fontarabie, ce qui lui fit tourner ses voiles au levant.

Vers le commencement de l'année 1517, l'Espagnol Vélasquez, qui commandait dans l'isle de Cuba, se proposa de faire de nouvelles découvertes, dans quelqu'endroit de la terre ferme, où l'on n'eût point encore pénétré. François Hernandez de Cordoue se chargea de la conduite de cette entreprise, & gouvernant à l'ouest, après avoir essuyé pendant trois semaines des tempêtes horribles, il apperçut la terre & aborda à la côte de l'Yucatan. Il y trouva des Indiens qui d'abord, remplis d'admiration à la vue des grands navires Espagnols, feignirent de recevoir leurs hôtes avec les apparences de la plus grande cordialité : mais le lendemain, armés de frondes & d'arcs, & surtout d'une espèce d'épée, dont la pointe était un caillou fort aigu, & portant des rondaches & des cuirasses doublées de coton, ces sauvages tombèrent sur Hernandez & sa troupe & lui tuèrent quinze soldats. Heu-

reusement pour les Espagnols qu'une décharge de mousqueterie dissipa ces traîtres. Il remit à la voile, & après quinze jours de navigation, il se trouva dans un golfe, que les Indiens appellaient Kimpesh, & auquel depuis on a donné le nom de Campéche. On débarqua sur la côte avec beaucoup de précaution; on y vit des Indiens, vêtus de camisoles & de mantes de coton & l'on visita quelques temples, où l'on remarqua avec étonnement des idoles, à faces de démons, d'hommes & de femmes; quelques-unes renversées sur d'autres, qui représentaient les plus infâmes déréglemens; des traces fraîches de sang, & quantité de croix peintes sur les murailles. Bientôt les Castillans furent environnés d'une multitude d'habitans, qui ne se lassaient point de les admirer. Comme ce qui venait d'arriver à Hernandez sur la côte de l'Yucatan, donnait quelque crainte à ce commandant, & qu'il réfléchissait sur ce qu'il avait à faire pour se garantir de toute surprise, il vit sortir d'un des temples dix hommes, qu'il prit pour des prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portaient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettaient une sorte de gomme, en dirigeant la fumée vers les Castillans, & paraissant les presser de se retirer. A peine cette cérémonie était-elle achevée, que certains instrumens de guerre sonnèrent la charge, & firent connaître aux Espagnols

qu'ils devaient presser leur retraite. Ils se rembarquèrent aussi-tôt, coururent pendant six jours au sud, débarquèrent sur la côte, où ils perdirent quarante-sept hommes, &, après avoir reconnu la Floride, ils se rendirent à la Havane, dans l'état le plus pitoyable.

L'année suivante, (1518) Vélasquez, qui, sur le rapport d'Hernandez de Cordoue, avait conçu une haute idée de l'Yucatan, envoya Jean de Grijalva pour reconnaître plus particulièrement ce riche pays. Ce nouveau commandant partit avec trois navires & un brigantin, qui portaient deux cents cinquante Castillans, & quelques Insulaires de l'isle de Cuba. On mit à la voile, & après quelques jours d'une heureuse navigation, on se trouva à la vue de la côte, où l'année précédente Hernandez avait perdu ses quarante-sept soldats. L'ardeur de les venger porta les Espagnols à descendre, ils battirent les Indiens ; & ce combat ayant répandu la terreur dans toute la province, ils retournèrent à bord pour continuer leur découverte. Comme ils s'éloignaient de la terre le moins qu'il leur était possible, la beauté de la côte ne cessait de leur causer une sorte d'admiration : d'espace en espace, ils y découvraient des édifices de pierre, que l'éloignement & le travail de leur imagination leur faisaient regarder comme des villes, qui par leur étendue & leur magnificence, ne devaient pas le céder à celles de l'Europe. Ce fut alors que quelques soldats ayant fait remarquer que le pays ressemblait fort à l'espagne, d'un commun

accord on lui donna le nom de Nouvelle-Espagne.

Grijalva continua de ranger la côte jusqu'à l'endroit où la rivière, que les Indiens appellaient *Tabasco*, entre dans la mer par deux embouchures. C'est une des plus navigables de celles qui se jettent dans le golfe qu'on a nommé du *Mexique*, & ses bords, qui parurent charmans & très-peuplés, invitèrent les Espagnols à y pénétrer. Il ordonna aux deux plus médiocres bâtimens de sa petite escadre, de remonter le fleuve ; mais à peine était-on parvenu à surmonter le courant, qu'un grand nombre de canots, remplis d'Indiens armés, & plusieurs pelotons de troupes sur les rives, parurent pour fermer le passage, & s'opposer à la descente. Les Espagnols, peu intimidés des cris qu'ils entendaient, & des menaces qu'on leur faisait, s'avancèrent jusqu'à la portée du trait ; & alors Grijalva, profitant de la surprise où il voyait ses adversaires, sauta à terre, avec une partie de ses gens, dont il forma aussi-tôt un bataillon. Il leur envoya deux jeunes Indiens, qui avaient été pris par Hernandez, & dont la langue était entendue dans la plus grande partie de la Nouvelle-Espagne, avec ordre de les assurer qu'il ne pensait point à troubler leur repos ; qu'au contraire son dessein était de se rendre utile à leur nation ; qu'il leur offrait la paix & son alliance ; que les Castillans étaient sujets d'un grand roi, maître de tous les pays où

ils voyaient naître le soleil, & qu'il les invitait, de la part de ce prince, à le reconnaître pour leur souverain.

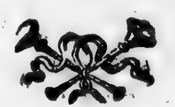
Les Indiens écoutèrent ce discours avec une sombre attention, & un certain murmure commençait à s'élever, lorsqu'un de leurs chefs, imposant silence à toute la troupe, répondit d'un ton ferme : « Que cette paix » qu'on leur offrait, avec des propositions » d'hommage & de soumission, avait quel- » que chose de fort étrange ; qu'il était » surpris d'entendre qu'on leur parlât de re- » connaître un nouveau seigneur, sans savoir » s'ils étaient mécontens de celui auquel ils » obéissaient ; que pour ce qui regardait la » paix ou la guerre, puisqu'il n'était question » maintenant que de ces deux points, il n'é- » tait pas revêtu d'une autorité suffisante pour » donner une réponse décisive, mais que ses » supérieurs, auxquels il allait expliquer ce » qu'on avait proposé, feraient connaître » leur resolution. » Un discours aussi ferme & aussi noble, fit concevoir aux Espagnols qu'ils n'avaient pas à faire à des sauvages, & que des peuples qui s'expliquaient ainsi, n'étaient pas des ennemis méprisables. Ils délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre dans une semblable conjoncture, quand le même chef revint & leur dit : « Que » ses maîtres ne craignaient pas la guerre ; » qu'ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé » dans la province voisine, & que cet exem- » ple n'était point capable de les intimider ;

» mais qu'ils jugeaient la paix préférable à la
» plus heureuſe guerre. »

Enſuite on vit paraître pluſieurs Indiens, chargés de corbeilles, remplies de fruits, & de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, qu'ils offrirent aux Caſtillans, comme un gage de la paix qu'ils acceptaient. Le cacique du canton vint lui-même confirmer à Grijalva ſes intentions pacifiques, & il lui fit de riches préſens de bijoux d'or, d'armes, de figures d'animaux, revêtues de lames d'or, de pierreries enchâſſées, de garnitures de plumes de diverſes couleurs, & de robes de coton extrêmement fin; mais ſans lui permettre de lui faire ſes remercimens, il lui dit: « Qu'il aimait la paix, & que c'était
» pour la faire ſubſiſter entr'eux qu'il le priait
» d'accepter ce préſent; & que dans la crainte
» de quelque méſintelligence, qui pourrait
» s'élever entre les deux nations, il le ſup-
» pliait de s'éloigner. »

Grijalva, étonné de ce qu'il voyait & de tout ce qu'il venait d'entendre, répondit au cacique que ſon deſſein n'avait jamais été de porter le moindre trouble ſur cette côte, & qu'il était diſpoſé à partir: en effet, il fit ſur le champ mettre à la voile. En rangeant toujours la côte, il arriva au grand fleuve de Guazavalco, & preſqu'auſſi-tôt il découvrit les montagnes de neige de la Nouvelle-Eſpagne, qui furent nommées *Saint-Martin*, du nom du ſoldat qui les avait apperçues le premier. Plus loin, il fit entrer ſon eſcadre

dans un fleuve qui reçut le nom de *Rio de Banderas*, où il échangea les plus vieilles marchandises d'Espagne, contre plus de quinze mille pesos d'or. Les habitans de ce pays lui dirent qu'il était redevable de ce bon accueil, aux ordres d'un puissant monarque, voisin de leur province, nommé Montezuma, qui ayant été informé de l'approche des étrangers, avait mandé aux commandans de ses frontières, de leur porter de l'or pour traiter, & de leur demander quel dessein les attirait dans ses états. Sans doute que Grijalva ne répondit pas cathégoriquement à cette question, & qu'il se contenta de prendre possession du pays au nom du roi d'Espagne, avec les formalités ordinaires : car, malgré les ordres exprès qu'il avait reçus de Vélasquez, de ne former aucun établissement sur ces côtes, on lui fit un crime de n'y avoir pas bâti quelques forts ; & ce fut cette raison qui fit choisir le fameux Hernand ou Fernand Cortez, pour pousser les conquêtes du nouveau Monde.



CHAPITRE IX.

Fernand Cortez.

CORTEZ naquit en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille noble & fort distinguée; il fit ses humanités dans l'université de Salamanque. Son père le destinait au barreau; mais la vivacité du jeune Castillan ne lui permettait pas de s'accommoder d'une profession si grave; il prit le parti des armes, & obtint la permission d'aller servir en Italie sous le fameux Gonsalve de Cordoue. Une maladie cruelle, dont il fut attaqué sur le point de partir, dérangea ses projets, sans changer ses inclinations. Il se détermina à passer aux Indes, en 1504, & il se rendit auprès de dom Nicolas Ovando, son parent, qui commandait alors pour l'Espagne, dans l'isle Espagnole. Cortez, disent les historiens, était bien fait & d'une physionomie prévenante: ses manières étaient douces & polies; il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au désavantage de personne. Sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits: à ces heureuses qualités, il joignait une prudence singulière, & un courage à toute épreuve. Tel était ce conquérant du nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont causé

le plus de partage & d'indécision dans l'histoire.

Cortez fut protégé par Ovando. En 1511, il devint secrétaire de Vélasquez, gouverneur de l'isle de Cuba ; & s'étant brouillé & ensuite réconcilié avec lui, à la sollicitation de quelques amis, pendant qu'il exerçait l'office d'alcalde, à Sant-Yago, capitale de l'isle, il fut nommé commandant de la flotte qu'on voulait envoyer à la Nouvelle-Espagne. Tout le monde applaudit au choix qu'on faisait de Cortez, pour l'exécution d'une entreprise aussi importante que celle qu'il allait tenter ; mais il avait des ennemis qui ne tardèrent pas à empoisonner l'esprit de Vélasquez, & à lui inspirer des soupçons sur la fidélité du nouveau commandant. Cortez fut instruit à tems de tout ce qui se tramait contre lui : il sut que la résolution était prise de lui ôter son emploi : loin de se déconcerter, il presse son armement, aux dépens de toute sa fortune & de celle de ses amis ; il rassemble un peu moins de six cents hommes, embarque seulement dix-huit chevaux, & quelques pièces de campagne, enlève pendant la nuit ce qu'il trouve de provisions dans la ville, & part, sans faire ses adieux au gouverneur, en arborant sur son étendard le signe de la croix, avec ces mots pour devise, en latin : *Nous vaincrons par ce signe.*

Le dix février 1519, Cortez mit à la voile du port de la Havane, où il avait été obligé de relâcher pour prendre des vivres, des munitions & quelques soldats, & bientôt il se

trouva à la vue de l'isle de Cozumel que Grijalva avait reconnue, & à laquelle il avait donné le nom de Sainte-Croix. Cette isle est à vingt degrés au nord de la ligne; sa longueur est d'environ trente milles, & sa largeur de dix. A l'arrivée de la flotte, les Insulaires se retirèrent dans les montagnes; mais voyant qu'on ne paraissait pas disposé à les chagriner, ils revinrent & vécurent bientôt avec autant de familiarité que de confiance, au milieu du camp que les Espagnols venaient de poser sur le rivage. Le cacique de l'isle apprit à Cortez que dans un canton de la terre ferme, il y avait des hommes barbus, d'un pays auquel on donnait le nom de Castille. Le commandant envoya aussi-tôt à leur recherche, & il eut le bonheur d'en voir arriver un sur son bord, un nommé Aguilar, depuis long-tems prisonnier des Indiens, qui savait assez les différentes langues du continent pour servir d'interprête, & qui devint un des principaux instrumens de la conquête du Mexique.

Les Espagnols étant parti de Cozumel, suivirent la côte, & vinrent mouiller à la rivière de Tabasco, à laquelle Grijalva avait donné son nom. Quoique le dessein de Cortez ne fût point de commencer ses conquêtes par la province qui bordait ce fleuve, sur les bords duquel son prédécesseur n'avait reçu que des présens & des caresses, il lui parut important de réprimer l'audace des Indiens du pays, qui venaient de refuser la paix, qu'il leur avait fait demander par son interpré Aguilar. Il

fit entrer sa flotte en ordre de bataille dans le fleuve ; mais une multitude de canots, chargés de combattans, lui fermèrent le passage ; & lorsqu'ils furent à la portée de l'arc, il en partit une nuée de flèches, dont les Espagnols eurent beaucoup de peine à se garantir. Une décharge de toute l'artillerie des vaisseaux, épouvanta les Indiens, & donna la mort à beaucoup d'entr'eux. Ils abandonnèrent leurs canots & gagnèrent la terre : cent hommes débarquèrent aussi-tôt, poursuivirent les fuyards à travers les bois & les buissons, & les forcèrent de se réfugier dans leur ville de Tabasco, capitale de la province. Cette place était fortifiée d'une espèce de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en manière de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Malgré la défense vigoureuse des Indiens, cette ville fut enlevée, & les ennemis prirent la fuite vers les bois. Ainsi Tabasco fut la première conquête de Cortez On n'y trouva point de richesses, mais une très-grande quantité de provisions de bouche.

Le général aurait bien voulu lever l'ancre dès le lendemain ; mais il fit réflexion qu'un départ aussi précipité, serait peut-être regardé comme une fuite par les ennemis, & qu'il était nécessaire de préparer par la terreur, son entrée dans le pays ; il envoya des détachemens dans la campagne, qui lui apprirent que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable d'Indiens, qui ne

pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer. Ce corps de troupes était composé de plus de quarante mille soldats, & ils parurent bientôt, & fondirent sur les Castillans avec la plus grande impétuosité ; mais l'artillerie ralentit un peu leur courage, & ils furent glacés d'effroi, lorsqu'ils virent Cortez sortir d'un bois, où il s'était mis en embuscade avec ce qu'il avait de cavaliers. La vue seule des chevaux, qu'ils prirent pour des monstres dévorans, à têtes d'hommes & de bêtes, les fit reculer en arrière, & le feu de la mousqueterie les obligea à prendre la fuite. Les Castillans ne perdirent que deux hommes dans ce combat, & les Indiens laissèrent plus de huit cents soldats sur le champ de bataille. On peut dire que Cortez dut cette grande victoire à l'effroi que ses chevaux inspirèrent aux Indiens ; car lorsque la paix fut faite avec cette nation, les seigneurs du pays, qui étaient venu visiter ce général, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras, de quoi se plaignaient les *yéguanez*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible* : Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'ils n'avaient pu châtier plus sévèrement le cacique & sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt ces bons Indiens firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens ; c'est ce que nous

atteste l'historien Herrera, (L. 4, chap. 12.)

Dans les présens que les habitans de Tabasco firent à Cortez, il y avait vingt femmes Indiennes, qui lui furent données pour faire du pain de maïs à ses troupes; mais entre ces femmes on en doit distinguer une qui reçut au baptême le nom de *Marina*, qui devint son interprête, & qui par ses services, autant que par son esprit & sa beauté, acquit sur lui un ascendant qu'elle sut conserver.

Dès le jeudi-saint de la même année 1519, Cortez était à la vue de Saint-Jean-d'Ulva, actuellement la *Véra-Cruz*. Il reçut sur son bord des députés de l'empereur Motézuma, qui vinrent lui demander quel dessein l'attirait sur leur rivage. Cortez, sans entrer dans aucune explication, leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince & tout son empire, & qu'il en espérait un accueil favorable. Les députés se retirèrent, & le général, sans attendre d'autre réponse, fit débarquer ses troupes, ses chevaux & son artillerie.

Cependant deux ministres de Motézuma se rendirent au camp des Espagnols; ils apportaient de riches présens à Cortez, & ils avaient ordre de lui dire que le dessein qu'il montrait de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, pour qu'il fût possible de lui accorder cet honneur. Le fier Castillan repliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, qu'il

était

était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'Orient, pour communiquer des ſecrets à l'empereur Motézuma, & qu'il ne rentrerait pas dans ſes vaiſſeaux ſans avoir obtenu cette ſatisfaction. Cette réponſe parut exciter l'indignation des Mexiquains, & ils déclarèrent que juſqu'à préſent leur maître n'avait employé que la douceur, en traitant les étrangers comme ſes hôtes; mais que s'ils continuaient de réſiſter à ſes ordres, & s'ils ne ſe rembarquaient pas, ils devaient s'attendre d'être traités comme des ennemis. Une ſemblable déclaration étonna les Eſpagnols, & ils ne purent cacher leur crainte, lorſqu'ils virent que les députés ſe retiraient, & que bientôt toute communication ceſſa entr'eux & les Indiens. Ils demandèrent à grands cris que l'on les ramenât à l'iſle de Cuba, afin d'y raſſembler des forces, capables de réſiſter aux efforts d'un peuple immenſe qui ne paraiſſait pas diſpoſé à les recevoir comme amis.

De tous les embarras où ſe trouva Cortez pendant le cours de ſes conquêtes, celui-ci ne fut pas le moins difficile à écarter, & il eut beſoin de toute ſon habileté pour s'en tirer. Il menaça les uns, il employa les careſſes pour gagner les autres, & parvint à calmer les eſprits. Un coup de la fortune acheva de rétablir la tranquillité, & fit renaître le courage dans le cœur des ſoldats : on vit deſcendre d'une colline cinq Indiens, qui étant arrivés dans le camp, annoncèrent qu'ils

étaient ſujets du cacique de Zampoala, province peu éloignée, & qu'ils venaient de la part de ce prince, faire des complimens au chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans la province de Tabaſco, s'étaient déjà répandus juſqu'à lui. Marina, qui, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, ſervait d'interprête à ces députés, expliqua à Cortez que dans leurs diſcours, ils affectaient de parler avec mépris des Mexiquains, dont ils paraiſſaient ne ſouffrir les cruautés qu'avec horreur, & qu'ils peignaient Motézuma comme un prince violent, qui s'était rendu inſupportable à ſes voiſins par ſon orgueil, & qui tenait ſes peuples ſoumis par la crainte. Dans les circonſtances où ſe trouvait le général Eſpagnol, rien ne pouvait lui arriver de plus heureux que de ſemblables informations. Il apprit à quel monarque il allait avoir à faire, & quelles étaient les forces de ſon empire.

Le Mexique était alors au plus haut point de ſa grandeur. Son étendue du levant au couchant, était de plus de cinq cents lieues, & ſa largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord, la mer Atlantique, & l'océan qu'on nomme Aſiatique, ou le golfe d'Anian le bornait au couchant, depuis le cap Mindorin, juſqu'aux extrémités de la Nouvelle-Galice. Le côté méridional occupait cette vaſte côte qui borde la mer du ſud, depuis Acapulco juſqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers

l'isthme de Darien. Celui du nord était resserré par des montagnes, qui servaient de retraite aux Chichimèques & aux Otomies, peuples farouches & barbares, qui, tapis dans des trous de rochers, vivaient sans loix, de leur chasse, & des fruits que la terre produisait naturellement.

Lorsque Cortez arriva dans le nouveau Monde, il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu, des commencemens les plus faibles, à ce point de grandeur où on le voyait. Les Mexiquains, pleins de courage, avaient d'abord été disciplinés par un chef qui en avait fait d'excellens soldats : ensuite ils s'étaient donné un roi, & Motézuma était l'onzième de ces souverains, qui tous s'étaient attachés à asservir les peuples voisins, & à envahir leurs provinces, pour en composer un empire formidable. Le despotique Motézuma, aussi-tôt qu'il s'était trouvé revêtu de l'autorité souveraine, avait lâché la bride à tous les vices. La noblesse de l'empire s'était vu employée dans son palais aux plus viles fonctions : le peuple, accablé d'impôts, respirait à peine sous le poids de ses chaînes; tous les ordres de l'état détestaient un monarque aux pieds duquel ils étaient prosternés : mais avilis, tremblans, ils n'osaient éclater, tandis que les provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca, éloignées de la capitale, s'étaient ouvertement révoltées.

Motézuma était dans la quatorzième an-

née de ſon règne, dit l'hiſtorien Solis, & quelques autres, lorſque d'affreux prodiges ſemblèrent annoncer la ruine de l'empire du Mexique : « Une effroyable comète parut » pendant pluſieurs nuits, comme une pyra- » mide de feu. Elle fut ſuivie d'une autre » en forme de ſerpent à trois têtes, qui ſe » levant de l'oueſt, en plein jour, courait » avec une extrême rapidité, juſqu'à l'autre » horiſon, où elle diſparaiſſait après avoir » marqué ſa trace par une infinité d'étincelles. » Un grand lac, voiſin de la réſidence impé- » riale, avait rompu ſes digues, & s'était » répandu avec une impétuoſité dont on n'a- » vait pas vu d'exemple. Un temple s'était » embraſé, ſans qu'on ait pu arrêter les pro- » grès de l'incendie. Des voix plaintives » avaient été entendues dans les airs; les » oracles des idoles avaient annoncé la deſ- » truction de la monarchie. Un oiſeau ex- » traordinaire, avait eté pris par des pê- » cheurs; il portait ſur ſa tête une lame » luiſante, où la reverbération du ſoleil » produiſait une lumière triſte & affreuſe, » & Motézuma y avait vu des ſoldats étran- « gers, qui faiſaient un horrible carnage de » ſes ſujets; mais pendant que les devins » du pays examinaient cette lame lumineuſe, » pour aſſeoir leurs conjonctures, l'oiſeau » s'était échappé de leurs mains, & avait » pris ſon vol dans l'air. Un payſan préten- » dait avoir vu l'empereur endormi dans un » lieu écarté, qui tenait à la main une paſ-

» tille allumée, & qu'une voix s'était fait
» entendre, qui lui avait ordonné de prendre
» cette pastille, & de l'appliquer sur la cuisse
» du monarque, ce qu'il avait fait; qu'alors
» la voix lui avait dit : *C'est ainsi que ton*
» *souverain s'endort, & qu'il lui vient des*
» *ennemis d'un autre monde, pour détruire*
» *son empire & sa religion.* On ajoute que le
» paysan après avoir raconté son songe à l'em-
» pereur, prit la fuite avec une telle vîtesse,
» qu'il ne fut pas possible de l'arrêter, &
» qu'on en fut même empêché par un cri
» effroyable que fit Motézuma, & qui était
» excité par une douleur extraordinaire qu'il
» sentit alors à la cuisse. » Mais sans nous
attacher à rapporter tous ces faits, sans doute
fabuleux, il est vrai de dire que le passage de
Grijalva, & l'arrivée de Fernand Cortez
avaient jetté le trouble dans la cour du Mexique, qu'on y avait tenu beaucoup de conseils à ce sujet, & que c'était après de longues délibérations que l'empereur s'était déterminé à refuser aux étrangers la liberté
de le voir.

Revenons à Cortez : certain de l'amitié
du cacique de Zampoala, ce brave général
ne douta plus du succès de son entreprise.
Dans le lieu même où il avait établi son camp,
il fonda une colonie sous le nom de *Villa-Ricca-de-la-Vera-Cruz*; & ayant formé
un conseil, il y déposa l'autorité qu'il
avait reçue du gouverneur de l'isle de Cuba,
& prit des mains des nouveaux juges,

des patentes au nom du roi d'Eſpagne, qui le nommaient gouverneur de la nouvelle colonie, & général de l'armée Caſtillane. Après ce coup de politique, qui ſemblait devoir retenir les ſoldats dans l'obéiſſance, il ne craignit plus de pénétrer dans le pays, malgré toutes les défenſes que l'empereur lui fit faire à ce ſujet par divers députés. Dans ſa route il fit alliance avec quelques caciques, & reçut des ſecours de pluſieurs peuples. Quelques vaiſſeaux Eſpagnols qui abordèrent ſur la côte, lui donnèrent deux chevaux & quelques ſoldats ; renfort qu'on ne doit pas regarder comme mépriſable, dans une contrée où un Eſpagnol affrontait ſans crainte mille Indiens. Cependant l'armée murmurait, & il y avait un parti formé pour obliger le général à ſe rembarquer. Dans cette fâcheuſe circonſtance, il prit la réſolution de détruire ſa flotte, en mettant tous ſes vaiſſeaux en pièces, pour forcer ſes gens à la fidélité par cette voie, & les mettre dans la néceſſité de vaincre ou de mourir avec lui. L'exécution d'un deſſein ſi hardi, entre dans les plus grandes actions de Cortez.

Le général ayant ainſi ôté tous les moyens de lui nuire, laiſſa cinquante hommes & deux chevaux dans ſa nouvelle colonie, & partit pour conquérir un empire, défendu par des millions d'habitans, avec une armée compoſée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers & ſix pièces d'artillerie. Ami des caciques, qui déteſtaient la tyrannie de Mo-

tezuma, il traverſa leurs provinces ſans inquiétudes ; mais la fatigue qui attendait les Caſtillans, commença au défilé de quelques montagnes, qu'il fallait franchir pour entrer dans la province d'un cacique, ami de l'empereur, & qui paraiſſait vouloir s'oppoſer au paſſage des Européens. Cependant ſa fierté baiſſa à la vue de la petite armée de Cortez, & les menaces qu'il lui fit faire ſe réduiſirent en fumée. On traverſa le pays de Zocothla, pour paſſer dans celui de Tlaſcala, dont les habitans étaient gouvernés par un ſénat, & ce ne fut pas ſans livrer des batailles ſanglantes, dont le ſuccès paſſerait pour fabuleux, s'il n'était atteſté par les auteurs les plus graves. Cependant cette guerre ſe termina par une alliance ſolemnelle que ces républicains jurèrent avec les Eſpagnols ; & par haine pour Motézuma, ils promirent d'aider Cortez dans tout ce qu'il entreprendrait, pour abaiſſer la fierté des Mexiquains. Après s'être aſſuré de la fidélité de ces nouveaux alliés, on deſcendit dans la plaine, où était ſituée la ville de Mexico, &, renforcée de ſix mille Indiens, Zampoalans & Tlaſcalans, l'armée entra ſur une chauſſée étroite, qui conduiſait à cette capitale de l'empire.

Motézuma vint lui-même, avec toute ſa cour, recevoir les Eſpagnols à la porte de la ville. Ce prince était âgé d'environ quarante ans : il était d'une taille moyenne, plus dégagée que robuſte ; ſon teint paraiſ-

ſait moins baſané que celui de ſes ſujets, & il avait le nez aquilin ; ſes cheveux lui deſcendaient juſqu'au deſſous des oreilles ; ſes yeux étaient vifs, & l'on remarquait dans toute ſa perſonne un certain air de majeſté. Un manteau de coton très-fin, bordé d'une frange d'or & traînant juſqu'à terre, lui couvrait une partie du corps & venait négligemment s'attacher ſur les épaules. Les bijoux d'or, les perles & les pierreries dont il était couvert, ſervaient moins à l'orner qu'à l'accabler ſous leur poids importun. Sa couronne était une eſpèce de mitre d'or, terminée en pointe par devant, & dont l'autre partie, moins pointue, ſe recourbait vers le derrière de la tête.

Cette entrevue de Motézuma & de Cortez fut courte, & ſe paſſa en civilité réciproque ; dans la ſeconde, l'empereur chercha à ſe diſculper des reproches d'orgueil & de tyrannie que lui faiſaient ſes ſujets & ſes alliés : enſuite ayant fait connaître au général Eſpagnol, qu'il regardait lui & les ſiens comme des hommes de même nature que les Mexiquains, ſes chevaux comme une eſpèce de cerfs qu'on avait ſu rendre dociles, & ſes armes, qui vomiſſaient la foudre, & dont le métal lui était inconnu, comme une ſarbacane, remplie d'un air impétueux, qui cherchant à ſortir, pouſſait impétueuſement tout ce qui s'oppoſait à ſon paſſage ; il ajouta : « Tout ce que je viens de vous dire, n'eſt » que pour vous prouver que nous n'avons

» pas besoin de votre témoignage, pour
» croire, que le grand prince, à qui vous
» obéissez, descend de notre ancien Quezal-
» coal, seigneur des sept cavernes de Nava-
» tlaches, & roi légitime de ces nations,
» qui ont fondé l'empire des Mexiquains.
» Nous avons appris par une de ses prophé-
» ties, conservée dans nos annales, qu'il était
» sorti de ce pays pour aller conquérir de
» nouvelles terres, du côté de l'Orient; &
» qu'il avait laissé des promesses certaines
» que, dans la suite des tems, ses descen-
» dans viendraient corriger nos loix, & ré-
» former notre gouvernement par les règles
» de la raison. Comme les caractères que
» vous portez, ont beaucoup de rapport avec
» cette prophétie, & que le prince, qui
» vous envoie de l'Orient, fait éclater, par
» vos exploits, la grandeur d'un si noble
» ayeul, nous avons déjà résolu de consa-
» crer à son service tout le pouvoir qui est
» entre nos mains. J'ai jugé qu'il était à
» propos de vous en avertir, afin qu'il n'y
» ait aucun embarras dans vos propositions,
» & que vous attribuïiez l'excès de ma dou-
» ceur à cette illustre origine. »

Cortez, dit Solis, sut tirer avantage de ce qu'il venait d'entendre. Sans m'appuyer, dit-il à l'empereur, sur les anciens droits dont vous me parlez, je me bornerai à dire à votre majesté, que je viens la visiter en qualité d'ambassadeur, au nom du plus puissant & du plus glorieux monarque, qui éclaire le

monde dans les lieux où il prend naissance. Il souhaite d'être votre ami & votre allié, & d'ouvrir le commerce entre les deux empires. Il veut vous désabuser de vos erreurs, & vous faire comprendre que vous vivez dans un abus terrible de vos lumières naturelles, en adorant des statues insensibles, qui sont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans principe & sans fin, qui est lui-même l'éternel principe de tout ce qui existe. Jusque-là, Cortez avait fixé l'attention de Motézuma; mais lorsqu'il entendit traiter ses idoles de statues insensibles, il se retira, en disant au général, qu'il recevait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand prince, descendant de Quézalcoal; mais qu'il croyait que tous les dieux étaient bons, & que celui des Espagnols pouvait être tel qu'il le représentait, sans faire tort aux siens.

Cependant les Espagnols étaient traités à Mexico avec la plus grande considération. Ils occupaient un vaste & superbe palais, où on leur fournissait abondamment toutes sortes de choses nécessaires à la vie, & chaque jour l'empereur leur envoyait de nouveaux présens: mais ce qui venait de se passer à la *Véra-Cruz*, & dont Cortez fut instruit par deux Zampoalans, qui lui furent deputés par le conseil de la colonie, changea cette heureuse situation, & fit prendre au général un parti, dont l'audacieuse exécution est unique dans l'histoire du monde.

D'Eſcalante, officier plein de courage, que Cortez avoit laiſſé, à titre de ſous-lieutenant, à la *Vera-Cruz*, ne s'était occupé qu'à fortifier cette place importante, & ſe croyait en ſûreté à l'abri de ſes remparts, lorſqu'on vint lui apprendre, qu'une armée de Mexiquains ravageait toutes les terres des alliés des Eſpagnols ; il dépêcha au commandant de ſes troupes, pour le prier de ſuſpendre les hoſtilités juſqu'à l'arrivée d'un ordre de ſa cour, où Cortez établiſſait peut-être dans le moment, une alliance perpétuelle entre les deux couronnes, & par conſéquent une paix conſtante, dans laquelle ſes alliés ſeraient compris. Le commandant Mexiquain ne répondit à cette demande, que par des menaces & des bravades, qui irritèrent tellement d'Eſcalante, qu'il raſſembla auſſi-tôt tous les Montagnards qui fuyaient les violences des Mexiquains, & avec quarante Eſpagnols & deux pièces de canon, il fut leur livrer bataille. Il y perdit la vie ; mais les Caſtillans remportèrent une victoire complette. Un ſoldat Européen, nommé d'Arguello, y fut bleſſé à mort. Son corps fut enlevé par les Indiens, & ſa tête portée à Mexico. Circonſtance particulière qui détermina le général à précipiter l'exécution de ſon projet.

Inſtruit de ces ſiniſtres événemens, Cortez aſſembla ſon conſeil, auquel il expoſa que l'empereur ayant reçu la tête d'Arguello, il n'était plus douteux que ce prince n'eût ordonné à ſes troupes d'écraſer la nou-

velle colonie, tandis que peut-être, il préparait la ruine des Espagnols dans Mexico même, & sous ses yeux; & faisant concevoir à l'assemblée que, sans un coup d'éclat, on allait perdre en un instant, & la vie & le fruit de tant de travaux, il lui proposa de se saisir de la personne de l'empereur. Cette proposition extraordinaire fut acceptée unanimement, tant les Espagnols étaient persuadés que la fortune, qui les avait conduits par une suite de miracles, ne se lasserait point d'en faire en leur faveur. Cortez se rendit au palais avec ses principaux chefs & une garde de trente hommes choisis. Il reprocha amérement à Motézuma la mort d'Arguello, qui, dit-il, avait été tué par trahison; il l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour attaquer les Espagnols de la Vera-Cruz, & il ajouta, que s'il voulait détruire ces soupçons odieux, il n'avait d'autre parti à prendre que celui de venir se rendre sans bruit au quartier des Espagnols. A cette étrange proposition, Motézuma demeura immobile, de colère ou de surprise; il voulut se justifier, il promit de punir ses officiers, & sur-tout les meurtriers d'Arguello, il offrit ses deux fils en ôtages pour sûreté de sa parole; mais ces offres ne contentaient point Cortez, ni les autres généraux qui étaient présens à cette contestation. Déjà même, ils élevaient la voix, & menaçaient de faire violence à ce malheureux & imbécille monarque. Il demanda à Marina, qui servait d'interprête,

ce qu'on disait avec tant d'emportement, & cette femme habile lui répondit, que sa vie était en danger, s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution, & qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du ciel ; mais qu'elle pouvait lui garantir que s'il consentait sur le champ à suivre le général étranger, il serait traité avec tous les égards dûs à son rang. Ce peu de mot triompha de la fierté de l'empereur : « Je me fie à vous, » dit-il à Cortez, & suis prêt de passer dans » votre quartier, puisque la volonté des » dieux du Mexique permet que vos raisons » l'emportent sur tout ce que je puis oppo- » ser pour les affoiblir. » Il fit ensuite préparer sa litière : il nomma les officiers qui devaient l'accompagner, fit publier que, par des raisons d'état qu'il avait concerté avec les dieux, il avait résolu d'aller passer quelques jours auprès des étrangers : il commanda que les chefs de son armée fussent saisis & conduits à Mexico, & sortit de son palais, entouré de la garde espagnole. Peut-être que cette scène ne se serait pas terminée sans effusion de sang, si l'empereur n'avait eu soin de déclarer au peuple qui se trouva sur son passage, que loin d'être prisonnier des Espagnols, il allait librement se divertir avec eux.

Pendant que ceci se passait dans la capitale, & que Motézuma, prisonnier dans le palais, y était traité avec tous les égards dûs à la majesté impériale, par un petit nombre d'étrangers ; on chargeait de chaînes les géné-

raux de l'armée Mexiquaine, & bientôt ils furent remis entre les mains des Espagnols, & ils furent condamnés à être brûlés vifs devant le palais impérial, eux dont le crime était réellement d'avoir exécuté les ordres de leurs maîtres. On traînait déjà au supplice ces sujets fidèles, lorsque le fier Cortez se présenta devant l'empereur, suivi d'un soldat qui portait des fers, & de Marina qui devait lui servir d'interprête : « Les chefs » de votre armée sont condamnés à mourir, » lui dit-il, ils ont confessé leur crime, & » ils ont avoué qu'ils ne l'avaient commis » que par votre ordre. Ce sont des indices » violens que vous devez purger par une » mortification personnelle ; &, quoique les » souverains ne soient pas soumis aux peines » de la justice ordinaire, vous devez recon- » naître une justice supérieure, qui a droit » sur leurs couronnes, & à laquelle vous » devez quelque satisfaction. » Ensuite l'impitoyable général ordonna qu'on lui mît les fers, sans attendre de réponse ; & il défendit l'entrée de son appartement à tous les Mexiquains. Si Solis & Herrera ne se réunissaient tous deux pour nous attester un fait aussi étrange, nous n'oserions pas lui donner place dans ce précis ; & puisqu'il est vrai, on doit se persuader qu'un singulier aveuglement était tombé sur ce peuple, & qu'il tenait tout à la fois de l'admiration, de la terreur & du respect.

Après l'exécution des malheureux chefs de

l'armée Mexiquaine, Cortez se hâta de retourner à l'appartement de Motézuma, & l'abordant d'un air gai & caressant : « On » vient, lui dit-il, de punir les traîtres qui » avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur souverain, & je félicite » votre majesté d'avoir eu le courage de satisfaire la justice du ciel, par le sacrifice » de quelques heures de liberté ; souffrez, » prince, que je détache moi-même vos » fers. » Ensuite, feignant de ne se pas appercevoir des transports immodérés de joie auxquels se livrait ce monarque humilié, il donnât ordre en sa présence qu'on leva toutes les gardes, & lui dit, que la cause de sa détention ayant cessée, il était libre de se retirer dans son palais. Mais le politique Cortez savait que cette offre ne serait point acceptée ; Motézuma aurait craint de s'avilir aux yeux de ses sujets, en leur laissant imaginer qu'il tenait sa liberté des mains de ses oppresseurs ; & n'osant toutefois avouer ce motif, il répondit à Cortez que l'intérêt des Espagnols exigeait qu'il demeurât avec eux, parce que s'il les quittait dans une telle circonstance, sa noblesse & son peuple le presseraient de prendre les armes contr'eux.

Cependant Cortez ne négligeait aucune des précautions capables d'établir sa sûreté au milieu d'un peuple ennemi, qui n'avait besoin que d'un instant d'audace pour l'accabler. Dans le dessein de se rendre maître du lac qui entourait la ville de Mexico, il

se fit apporter de la Vera-Cruz les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrêts des navires qu'il avait fait couler à fonds ; & sous prétexte de donner à Motézuma une idée de la marine d'Europe, il lui arracha la permission de bâtir deux brigantins.

En lisant avec attention l'histoire du Mexique, on s'apperçoit facilement que Cortez & Motézuma cherchaient réciproquement à se tromper, & que le général Espagnol épuisait toutes les ruses pour demeurer dans le pays, tandis que l'empereur, n'osant agir par la force, employait tous les moyens honnêtes pour l'en faire sortir. Ce dernier crut se délivrer de ses faux amis, en flattant leur ambition & leur avarice. Il fit assembler tous ses caciques, & en présence de Cortez : « Il leur fit une courte exposition de l'ori-
» gine de l'expédition des Navatlaques, des
» prodigieux exploits de Quezalpoal, leur
» premier empereur, & de la prophétie qu'il
» leur avait laissée, en partant pour la con-
» quête des pays orientaux. Ensuite, ayant
» établi, comme un principe incontestable,
» que le roi d'Espagne, souverain de ces
» régions, était le légitime successeur de
» Quezalpoal, promis tant de fois par les
» oracles, & desiré si ardemment de toute la
» nation ; il conclut qu'on devait reconnaître
» dans ce prince un droit héréditaire, qui
» appartenait au sang dont il était descendu.
» Il ajouta, que s'il était venu en personne,
» au lieu d'envoyer ses ambassadeurs, la
justice

» justice aurait obligé les Mexiquains de le
» mettre en possession de l'empire, & que
» lui-même, qu'ils reconnaissaient pour leur
» souverain, il aurait remis sa couronne à
» ses pieds pour lui en laisser la disposition
» absolue, ou pour la recevoir de sa main :
» mais que la même raison l'obligeait de lui
» faire hommage dans la personne de ceux
» qui le représentaient, & de joindre à cette dé-
» claration la plus riche partie de ses trésors,
» & qu'il souhaitait que tous les caciques
» de l'empire suivissent son exemple, par une
» contribution volontaire de leurs biens,
» pour se faire un mérite de leur zèle
» auprès de leur premier maître. » (Solis,
ch. 3.) Un tel discours, placé dans la bouche
de Motézuma, doit paraître incroyable,
si l'on ne daigne entrevoir que la crainte de
perdre ses états avait disposé cet empereur à
toutes sortes d'humiliations. Cortez obte-
nant par cet aveu beaucoup plus qu'il n'aurait
jamais osé demander, répondit à Motézuma
qu'il acceptait pour le roi son maître, l'hom-
mage qu'il venait de lui faire de son empire;
qu'il déclarait en son nom qu'il n'avait pas
dessein d'y établir une nouvelle forme de
gouvernement, & que content de l'éclair-
cissement de ses droits en faveur de ses des-
cendans, ce grand prince ne chercherait de
long-tems à recueillir les fruits de ces an-
ciennes prédictions. C'est cette fameuse cé-
rémonie, qui a fait le principal titre de l'E-
pagne pour justifier la conquête du Mexique.

Les Eſpagnols ne tardèrent pas à recevoir les riches préſens qui venaient de leur être promis. Les Mexiquains ſouhaitaient trop vivement leur départ, pour y apporter le moindre obſtacle. De toutes les provinces de l'empire, on raſſembla en diligence une quantité prodigieuſe d'ouvrages d'or, artiſtement travaillés, des figures d'animaux, d'oiſeaux & de poiſſons, du même métal, des pierres précieuſes, des toiles de coton, des tableaux & des tapiſſeries, d'un tiſſu des plus belles plumes; enfin tout l'or qui ſe trouvait en maſſe dans la fonderie royale; ces richeſſes, dit Herrera, montèrent à plus de ſix cents mille marcs, que Cortez fit fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du roi d'Eſpagne. Le reſte fut partagé entre les officiers & les ſoldats.



CHAPITRE X.

Embarras de Cortez, mort de Motézuma, & réduction de l'Empire.

COMBLÉS de biens, & n'ayant aucune raison légitime pour demeurer à Mexico, les Espagnols devaient nécessairement presser leur départ ; mais il n'entrait pas dans les desseins de Cortez d'en sortir de si-tôt : & lorsque Motézuma lui déclara avec une sorte de fermeté qu'il était tems de se retirer, puisqu'il ne lui restait rien à demander, il lui répondit qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu tous ses vaisseaux, & qu'il lui fallait du tems & de l'assistance pour construire une nouvelle flotte. Cet obstacle fut aussi-tôt levé ; on rassembla des ouvriers sur la côte, on nomma les bourgs qui devaient contribuer au travail, & les lieux où les bois devaient être coupés, ensuite on publia le départ prochain des étrangers. Cortez, forcé de céder à l'orage qui commençait à gronder sur sa tête, fit partir les charpentiers pour accélérer & conduire l'ouvrage projetté ; mais il leur ordonna de faire naître des obstacles qui pussent lui donner le tems de recevoir les secours qu'il attendait d'Espagne.

Pendant que ceci se passait, on eut avis à la cour, qu'une flotte étrangère, forte de dix-huit vaisseaux, avait paru sur les côtes du Mexique ; & Cortez apprit par les dépê-

ches du gouverneur qu'il avait laissé à la Vera-Cruz, que ces vaisseaux, équipés par ordre de Vélasquez, gouverneur de l'isle de Cuba, étaient commandés par Narvaez, qui était particulièrement chargé de lui ôter le commandement de l'armée, de se saisir de sa personne, & de l'envoyer en Espagne, pour y être jugé comme rebelle. Heureusement pour Cortez, que Narvaez, qui venait de jetter l'ancre dans le port d'Ulra, ne put obtenir que la garnison de la Vera-Cruz lui remît cette importante forteresse. Il n'en débarqua pas moins huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingt cavaliers, & douze pièces d'artillerie, avec les provisions & les munitions nécessaires pour entretenir pendant quelques mois cette petite armée, avec laquelle il prétendait, non-seulement écraser Cortez & ses Espagnols, mais conquérir l'empire du Mexique. Les diverses négociations qui s'entamèrent alors, n'ayant pu réconcilier ces deux généraux, Cortez, quoiqu'au milieu d'une nation qu'il devait regarder comme ennemie, prit l'audacieuse résolution d'aller combattre ses compatriotes. Il sait que Narvaez s'est avancé dans le pays jusqu'à Zampoala, où il a été reçu par le cacique comme l'ami de ses alliés, qui venait à leur secours; il laisse quatre-vingts Espagnols sous le commandement d'Alvarado, pour garder ses trésors, la ville de Mexico & l'empereur même, & avec le reste de ses braves soldats, qui ne passaient pas le nombre de deux cents soixante-

fix, avec quelques Indiens de charge, il vient à grandes journées surprendre son ennemi dans Zampoala, il le combat pendant l'obscurité de la nuit, & il a le bonheur de le faire prisonnier. Le chef dans les fers, tous les nouveaux soldats Espagnols mirent bas les armes, & reconnurent Cortez pour leur général.

Avec un renfort aussi considérable, que ne pouvait pas entreprendre le brave Cortez? Pour s'assurer de la flotte, il fit transporter à la Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des vaisseaux, & mit ses pilotes & ses matelots à la place de ceux de Narvaez : ensuite tournant les yeux du côté de Mexico, où il avait laissé Alvarado, il fit ses dispositions pour retourner ; mais plus de mille Espagnols réunis sous ses ordres, lui parurent une armée trop nombreuse, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il en employa deux cents à soumettre la province de Panuco, & deux cents autres pour commencer à peupler celle de Cuaracoalco, & avec les six cents soldats qui lui restaient, il se mit en marche, pour rentrer dans la capitale de l'empire. Mais il n'avait pas encore fait une journée de chemin, qu'il reçut des dépêches d'Alvarado, qui l'instruisaient que les Mexiquains venaient de prendre les armes, & qu'ils avaient déjà donné quelques assauts au quartier des Espagnols, que Motézuma n'avait pas voulu quitter, & de l'amitié duquel on ne devait pas douter. L'empereur faisait prier même Cortez de presser son retour à Mexico, comme le seul

moyen d'appaiser la révolte, & de faire rentrer les rebelles dans le devoir.

A cette nouvelle, le géneral Espagnol ne pense plus à séparer son armée, il en fait la revue, & elle se trouve forte de mille hommes d'infanterie & de cent cavaliers bien armés. Il traverse en hâte la province de Tlascala, & ces braves républicains, bien plus ennemis des Mexiquains qu'amis des Espagnols, lui confient un corps de deux mille soldats. Avec ces forces, il arrive à la vue de Mexico, il passe avec tranquillité la grande chaussé du lac, entre dans la ville, & parvient jusqu'au quartier des Espagnols, sans rencontrer le plus léger obstacle. Sa présence était bien nécessaire; les Espagnols avaient déjà soutenu plusieurs assauts, & les Mexiquains, ayant appris le retour de Cortez, n'avaient pris la résolution de s'éloigner du quartier des Européens, que pour lui laisser le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois rentré avec tous ses gens, ils réussiraient à détruire entièrement les ennemis de leur religion & de leur empire. En effet, dès la nuit même qui suivit l'arrivée de Cortez, on entendit quelques murmures dans la ville, & le lendemain Ordaz, vaillant chef Espagnol, étant allé pour la reconnaître avec quatre cents hommes, fut investi de toutes parts, par de nombreuses troupes de séditieux, tandis qu'une populace innombrable leur lançait des pierres & des traits du haut des terrasses

& des fenêtres des maisons. Le combat fut terrible, & une très-grande quantité de Mexiquains restèrent sur la place : les autres, voyant tomber leurs compagnons à côté d'eux, prirent la fuite en tumulte. Ordaz perdit dans cette action, un Espagnol & huit braves Tlascalans, & se retira en bon ordre.

A peine les Espagnols étaient-ils rentrés dans leur quartier, que les Mexiquains reparurent, dans le dessein d'y donner un assaut général. Vainement on crut les épouvanter par le bruit de l'artillerie : déterminés à vaincre ou à mourir, on les voyait s'empresser de remplir le vuide que les morts avaient laissés, & se serrer avec le même courage, en foulant aux pieds, sans distinction, leurs blessés & leurs morts. Les uns s'avançaient avec intrépidité jusques sous le canon, & s'efforçaient de rompre les portes & les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Les autres se servaient de leurs zagaïes, comme d'échelles, pour parvenir aux fenêtres & aux terrasses, &, pour employer les propres termes d'un historien, « Tous se lançaient au fer & au feu, comme » des bêtes féroces : & ces effets d'une té- » mérité brutale auraient pu passer pour des » prodiges de valeur, si la férocité n'y avait » eu plus de part que le courage. »

Ce furieux assaut cessa vers le coucher du soleil ; mais pendant la nuit les Mexiquains réussirent à mettre le feu dans différens endroits du quartier, & on n'eut pas peu de

peine à l'éteindre. Au retour de la lumière, les ſéditieux reparurent, mais de loin; & ils ſe contentèrent de traiter les Eſpagnols de lâches, qui ne ſavaient ſe défendre qu'à l'abri des murailles. Ces injures obligèrent Cortez à faire une ſortie qui coûta la vie à beaucoup de Mexiquains, mais qui ne fut pas capable de ralentir la fureur de ceux qui reſtaient. Chaque jour était ſignalé par un nouveau combat, & chaque combat, en faiſant périr plus de milliers d'Indiens, qui ſemblaient ſe reproduire auſſi-tôt, faiſait mordre la pouſſière à quelqu'Eſpagnol, dont la perte ne pouvait ſe réparer. Enfin Motézuma, qui ſouhaitait vivement la réduction de ſes ſujets, apprenant que les députés qu'il leur avait envoyé pour traiter d'un accommodement, avaient été indignement maltraités, conſeilla lui-même à Cortez de tout entreprendre pour les réduire. On réſolut une nouvelle ſortie, & elle fut terrible. On maſſacra beaucoup d'ennemis, on mit le feu à divers endroits de la ville, mais on perdit quarante hommes, à la vérité Tlaſcalans, & la plus grande partie des Eſpagnols, & Cortez lui-même, ſe retirèrent tous couverts de bleſſures.

Dans cette extrémité, Motézuma s'apperçut que la couronne allait lui échapper, s'il ne trouvait moyen de faire conſentir les Eſpagnols à ſe retirer des terres de ſon empire. Il manda Cortez, & lui dit, d'un ton abſolu, qu'il devait ſe diſpoſer à partir, &

que les Mexiquains ne mettraient les armes bas, que lorſque les étrangers ſeraient remontés dans leurs vaiſſeaux. Cortez s'était attendu à cet ordre, & il en ſentait plus que jamais la néceſſité « Je ſuis prêt d'obéir, » lui dit-il, mais, laiſſant à votre majeſté » le ſoin de punir les coupables, & ne craignant rien d'eux dans ma marche, il eſt » juſte que par reſpect pour leur maître, » ils s'éloignent, avant qu'un ſeul Eſpagnol » ſorte du quartier. »

Pendant que l'empereur ſe livrait à la joie que lui cauſait l'eſpérance de ſe voir délivré de ſes fâcheux hôtes, les Mexiquains tentaient un nouvel aſſaut, & pluſieurs d'entr'eux étaient parvenus juſqu'au haut des murailles; avant qu'on ſe fût trouvé en état de les repouſſer. Dans ce moment critique, Motézuma ſe détermine à haranguer les ſéditieux. Il prend les ornemens de ſa dignité, le manteau impérial, le diadême, & toutes les pierreries qu'il ne porte que dans le plus grand étalage de ſa grandeur, & il ſe préſente ſur le rempart. Un officier s'avance juſqu'au parapet, & annonce aux rebelles que leur maître vient écouter leurs demandes, & répandre ſur eux ſes faveurs. Il ſe fait un grand ſilence; les uns tombent à genoux, d'autres frappent la terre de leur front, les autres s'approchent & écoutent. Motézuma parle, & leur prodigue les titres de parens & d'amis; il les remercie du zèle qu'ils font éclater pour ſa liberté: il les aſſure que c'eſt

volontairement qu'il demeure avec les Efpagnols pour s'inftruire de leurs ufages; il ajoute que ces étrangers confentent à fe retirer ; mais que puifqu'ils lui donnent cette marque d'obéiffance & de refpect, il doit s'attendre que fes fujets lui prouveront leur obéiffance, en quittant leurs armes, & en retournant paifiblement à la ville, feul moyen d'obtenir leur pardon.

Ce difcours, loin d'appaifer les mutins, ne fit que les irriter encore plus. Bientôt mille voix fe firent entendre, & crièrent confufément : « Motézuma n'eft plus empereur du » Mexique; c'eft un lâche, un traître, & » le vil efclave des ennemis de la nation. » En vain le prince s'efforça-t-il de s'attirer l'attention par des fignes ; les cris & les huées redoublèrent & les foins, que prirent deux foldats Efpagnols de le couvrir de leurs boucliers, ne purent le garantir des traits qu'on lança contre lui, dont plufieurs l'atteignirent, & d'une pierre qui le toucha à la tête & qui le renverfa à leurs pieds fans connaiffance. Ce malheureux prince expira bientôt après, peut-être moins des fuites de fes bleffures que du défefpoir d'avoir été réduit en cet état par fes propres fujets. Les Efpagnols furent fenfibles à fa mort, & Cortez en parut inconfolable. Ce coup imprévu ruinait tous fes projets.

Après avoir choifi, entre les officiers du feu empereur, ceux qui avaient montré le plus d'affection pour fa perfonne, Cortez

les chargea de porter son corps dans la ville, avec un ordre de dire aux chefs des séditieux : » Que le général étranger leur » envoyait le corps de leur empereur, massacré par leurs mains, & que ce crime donnait un nouveau droit à la justice de ses » armes : qu'en expirant Motézuma l'avait » chargé de la vengeance de cet attentat ; » mais que le prenant pour une brutale » impétuosité du peuple, dont les nobles » avaient reconnu sans doute & châtié l'insolence, il en revenait encore aux propositions de paix : qu'ils pouvaient envoyer » des députés pour entrer en conférence & » s'assurer d'obtenir des conditions raisonnables ; mais que s'ils tardaient à profiter de ces offres, ils seraient traités » comme des rebelles & des parricides. »

Les Mexiquains reçurent le corps de leur prince avec la plus vive douleur, & bientôt la ville retentit des gémissemens qui durèrent toute la nuit ; le lendemain, il fut porté avec beaucoup de pompe à la sépulture des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées. Pendant ces jours de deuil, les Indiens laissèrent respirer leurs ennemis, & ils les employèrent à se donner un nouveau maître. Cortez en fut aussi-tôt informé : il sentit plus que jamais la nécessité de faire sa retraite : vivement pressé par les Mexiquains, qui, désespérant de le vaincre, prenaient des mesures pour l'affamer dans son quartier ;

mais supérieur aux plus grands obstacles, il osa se mettre en marche au milieu de la nuit avec sa petite armée. A l'aide d'un pont volant, l'avant-garde passa heureusement le premier canal qu'il fallait traverser pour gagner la grande chaussée du lac; mais le poids de l'artillerie & des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, le corps de bataille fut contraint de s'arrêter, & peu après il fut attaqué par les Indiens. Nous n'entrerons point dans le détail des exploits par lesquels se signalèrent les Espagnols pendant la durée de ce malheureux combat. Un grand nombre y périrent ou furent griévement blessés, & le reste prit la route de Tlascala, sous la conduite des troupes de cette nation.

Après avoir marché durant quelques jours, on arriva à la montagne d'Orumba, dont la côte opposée donnait sur une vallée de même nom, & qu'il fallait nécessairement traverser, pour arriver sur les terres des Tlascalans. Quelques coureurs, qu'on avait détaché pour reconnaître le revers de cette montagne, revinrent avec effroi rapporter à Cortez qu'on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. Ce général voulut s'assurer par ses yeux de la vérité de cette nouvelle, & il vit avec le plus grand étonnement une armée de deux cents mille hommes qui occupait toute la plaine. Ces troupes étaient celles qui avaient livré le combat aux Espagnols, en

fortant de Mexico, & auxquelles s'étaient jointes d'autres troupes, venues avec la plus incroyable diligence de plufieurs provinces de l'empire. On les diftinguait par la diverfité de leurs enfeignes & de leurs plumes. Au centre, le général de l'empire, élevé fur une magnifique litière, paraiffait donner fes ordres. Il portait fur fa cuiffe l'étendard impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les fiennes, & qu'on n'employait que dans les plus importantes occafions. C'était un filet d'or maffif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plufieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Tout autre que Cortez aurait dans ce moment défefpéré du falut de fes compagnons & du fien; il conçoit qu'à l'aide de puiffants efforts, il eft poffible de fe faire jour à travers les flots de cette multitude indifciplinée, & fe fouvenant d'avoir entendu dire que tout le fecret des batailles confiftait, parmi ces barbares, dans l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre les deux partis, il raffemble auprès de lui les plus braves chefs & ce qu'il lui refte de cavaliers, & fe fait jour jufqu'au général Mexiquain. Pendant que fes braves foldats écartent à coup d'épée un nombreux corps de nobles Indiens, dont ce chef était environné, il pénètre jufqu'à lui, & d'un coup de lance, il le fait tomber de fa litière. Un fimple cavalier defcendit de fon cheval;

ôta au général le peu de vie qui lui reſtait, prit l'étendard, & le préſenta reſpectueuſement à Cotez. A la vue de ce prodige de valeur & de témérité, les Mexiquains abattent leurs autres enſeignes, jettent leurs armes & prennent la fuite. En peu de minutes le champ de bataille reſta au pouvoir des Eſpagnols, qui eurent ſoin de pourſuivre les fuyards, afin d'augmenter leur épouvante & de les forcer à ſe diſperſer. Vingt mille ennemis périrent dans cette journée, & Cortez y fut bleſſé à la tête, d'une pierre qui lui perça ſon caſque, & qui lui laiſſa une douloureuſe contuſion.

Rien ne s'oppoſant plus à l'entrée des Eſpagnols ſur les terres des Tlaſcalans, ils s'y rendirent, & furent reçus par cette nation courageuſe avec les plus ſincères démonſtrations de la joie. « Trente mille ſoldats, » dirent à Cortez les députés que la république envoya pour le recevoir, allaient ſe » mettre en marche pour voler à votre déſenſe, ſi la rapidité de votre triomphe leur » eût laiſſé le tems d'exécuter ce deſſein, » mais vous les trouverez prêts à tout exécuter ſous vos ordres. » Dans la circonſtance où ſe trouvait le général Eſpagnol, il regarda la fidélité des Tlaſcalans comme une faveur ſignalée du ciel, qui lui aſſurait la conquête du Mexique. Cependant il apprit avec douleur qu'il venait de faire une perte irréparable. Sur la nouvelle de ce qui ſe paſſait à Mexico, cinquante-huit ſoldats

Eſpagnols avaient été détachés de la garniſon de la Vera-Cruz, pour venir le joindre, & ils avaient été inhumainement maſſacrés par les habitans de la province de Tépéaca, ce qui, ſans eſpérance de recevoir aucun ſecours de l'Europe, réduiſait ſon armée à quatre cents vingt ſoldats & ſeize cavaliers, avec neuf canons; mais bientôt la fortune, qui ne ceſſait de favoriſer Cortez, lui procura des renforts ineſpérés. Pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols parurent ſur la côte de la Vera-Cruz, & les ſoldats qu'ils portaient, envoyés par le gouverneur de Cuba pour ſoutenir Narvaez, dont précédemment nous avons parlé, ſe déclarèrent en faveur du conquérant du Mexique, & prirent parti dans ſes troupes. Ces guerriers tournèrent auſſi-tôt leurs pas vers Tlaſcala, où Cortez fut agréablement ſurpris de leur arrivée.

Avec les nouveaux compagnons que le hazard préſentait au général Eſpagnol, il ne douta plus du ſuccès de l'entrepriſe qu'il méditait. Son ſeul embarras, pour rentrer dans Mexico, était le paſſage du lac, dont les Mexiquains venaient de rompre tous les ponts des chauſſées. Il s'arrêta au projet de faire conſtruire douze brigantins, & quoi qu'on comptât ſeize lieues des bords du lac aux montagnes de Tlaſcala, où ils devaient être conſtruits, il ſe flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte, en pièces, ſur les épaules des Indiens. On tira de quelques arbres une ſorte de poix, qui ſervit à caréner

les brigantins ; & comme la poudre commençait à manquer, on eut recours à une mine de soufre, qui avait été reconnue en arrivant, & qui ne demandait point de préparation, pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mêche.

L'armée Espagnole ; forte de six cents hommes d'infanterie, de quarante cavaliers, de neuf pièces de campagne, & d'environ soixante mille Indiens, ou Tlascalans, ou alliés de ces républicains, se mit en marche vers Tezcuco, ville presqu'au bord du lac, dont on se proposait de se saisir, pour en faire une place d'arme. On n'y arriva qu'après avoir surmonté divers obstacles que les Mexiquains multiplièrent pour ruiner leur ennemi en détail. Les troupes de l'empereur Guatimosin, jeune prince qui avait été élevé sur le trône, depuis la mort du successeur de Motézuma, se retirèrent à l'approche des Espagnols, dont les premiers exploits se bornèrent d'abord à gagner l'amitié de leurs alliés, à inspirer de la crainte aux partisans du nouveau monarque, & à ravager les terres de l'empire ; mais elles ne s'éloignèrent que dans le dessein de défendre jusqu'à la dernière extrémité les avenues de la capitale. Cependant Cortez venait de recevoir un renfort considérable de l'Europe, & il compta alors sous ses ordres neuf cents hommes d'infanterie bien armés, quatre-vingt-six cavaliers & dix-huit canons. Ses brigantins étant achevés, il mit sur chacun

chacun vingt-cinq Espagnols, avec un capitaine, douze rameurs Indiens, & une pièce d'artillerie; & ayant partagé le reste de son armée en trois corps, ainsi que la multitude des Indiens alliés, il leur ordonna d'aller s'emparer des trois principales chaussées qui conduisaient à Mexico. Les brigantins furent attaqués sur le lac par plus de quatre mille canots, chargés de l'élite de la noblesse Mexiquaine, & de tout ce qu'il y avait de plus valeureux soldats dans l'empire; mais cette flotte ennemie fut bientôt repoussée, avec beaucoup de perte du côté des Indiens, & sans aucun dommage considérable de celui des Espagnols. Les troupes qui s'avançaient lentement le long des chaussées, ne parvinrent aux quais de la ville qu'après avoir surmonté mille obstacles, dont le plus léger devait faire périr ce petit nombre d'Européens. Dans un des combats, quarante Espagnols furent faits prisonniers, & dès la même nuit les Mexiquains les sacrifièrent à leurs faux dieux : mais enfin, malgré les efforts d'un million de combattans, les trois corps réussirent à forcer les postes qui défendaient la tête des chaussées : ils arrivèrent presqu'en même tems dans la ville, & s'avançant facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les maisons étaient ruinées, ils trouvèrent les moyens de s'y retrancher. Depuis ce moment tout fut en confusion dans Mexico : on ne songea plus qu'à défendre le terrein pied à pied aux

aſſiégeans ; on ouvrit de larges tranchées dans les rues : on creuſa de profonds foſſés, mais on ne put s'y garantir de la diſette d'eau douce, & de celle de tous les vivres en général. Le peuple demandait la paix, & les nobles, excités par les prêtres, conjuraient l'empereur de continuer la guerre.

Au milieu de ce trouble, Cortez fut aſſez généreux ou aſſez politique pour offrir la paix aux infortunés Mexiquains. On convint d'une trêve, pendant laquelle on devait régler les articles du traité, & Guatimoſin fit annoncer aux Eſpagnols qu'il viendrait le lendemain ſur le bord du foſſé, & qu'ayant la paix fort à cœur, il n'en partirait qu'après l'avoir conclue. Cette parole, que l'empereur faiſait donner à Cortez, devait ſervir à traîner la négociation en longueur, afin de lui laiſſer le tems d'embarquer ſes richeſſes, & d'aſſurer ſa retraite qu'il méditait, & que devait favoriſer la nobleſſe Mexiquaine, en rompant la trêve & en livrant le combat aux Eſpagnols. En effet, après pluſieurs incidens que Guatimoſin fit naître ſous prétexte de maladie ou de préliminaires de bienſéance ou d'autres formalités, pour éloigner cette entrevue, on s'apperçut qu'il ſortait du port quantité de canots chargés de ſoldats, qui s'avançaient vers les brigantins & ſemblaient venir les attaquer, tandis que ſix ou ſept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Cortez conçut alors qu'il avait été joué indignement ; il

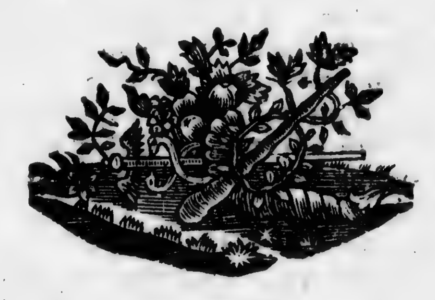
pénétra dans le projet des Mexiquains, & donnant des ordres pour ralentir la première attaque des canots par une décharge générale de toute l'artillerie, il détacha le brigantin le plus léger, qui courut après les grandes barques, & les pouſſant vigoureuſement, il gagna aſſez d'avantage pour tourner la proue, & tomba ſur la première, qui paraiſſait commander les autres. Garcie-Kolguin qui montait ce brigantin, ſauta dans la barque, avec quelques Eſpagnols, & auſſitôt les matelots Mexiquains hauſſèrent leurs rames, en pouſſant des cris confus, dans leſquels on crut démêler qu'ils demandaient du reſpect pour la perſonne de l'empereur. Guatimoſin était effectivement à bord; il s'avança le premier, & reconnaiſſant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui: « Je ſuis votre priſonnier, lui dit-il, d'un » ton noble, & diſpoſé à vous ſuivre ſans » réſiſtance; mais je vous conjure de reſ-» pecter l'impératrice & les femmes de ſa » ſuite. » Après ce diſcours, il ordonna à tous ſes ſoldats de mettre les armes bas.

L'entrevue de l'empereur & de Cortez mérite d'être rapportée avec quelque détail. Le général Eſpagnol fut au-devant de ce prince, & lui rendit tous les reſpects dûs à la la majeſté impériale. Lorſqu'ils furent tous deux arrivés au quartier des Eſpagnols, toute la ſuite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. L'empereur entra le premier avec l'impératrice. Il s'aſſit un inſtant, & ſe levant preſqu'auſ-

ſi-tôt, il fit aſſeoir Cortez. Alors, appellant ſes interprètes, il leur ordonna de lui dire: « Qu'il s'étonnait de le voir tarder ſi long-» tems à lui ôter la vie, qu'un priſonnier » de ſa ſorte ne cauſait que de l'embarras » après la victoire, & qu'il lui conſeillait » d'employer le poignard qu'il portait au » côté, pour le tuer de ſa propre main. » En prononçant ces derniers mots, ſa conſtance parut l'abandonner, quelques larmes lui coulèrent des yeux, l'impératrice y joignit les ſiennes, & l'on prétend que Cortez fut lui-même attendri de ce ſpectacle : Votre ma-» jeſté, lui dit-il, n'eſt pas tombée dans » une diſgrace déshonorante : vous n'êtes » pas le priſonnier d'un ſimple capitaine, » mais celui d'un prince ſi puiſſant, qu'il » ne reconnaît point de ſupérieur au monde, » & ſi bon que le grand Guatimoſin peut » eſpérer de ſa clémence, non-ſeulement » la liberté, mais encore la paiſible poſſeſ-» ſion de l'empire Mexiquain, augmentée » du glorieux titre de ſon amitié ; & en » attendant les ordres de la cour d'Eſpagne, » votre majeſté ne trouvera point de dif-» férence entre la ſoumiſſion des Eſpagnols » & celle de vos propres ſujets. »

La détention de Guatimoſin fut le ſignal de la plus étonnante révolution. Sur un ordre de ce prince priſonnier, les ſoldats qui défendaient les foibles remparts de Mexico, ſortirent de la ville ſans armes ni bagages, & ce qui dut cauſer beaucoup de ſurpriſe

aux Espagnols, ils étaient encore au nombre de soixante-dix mille combattans, & les malheureux restes de cent vingt mille hommes : telle fut la fin du siége de cette capitale, dont le blocus avait duré trois mois, & pendant lequel il se livra soixante combats sanglans. Cortez n'avait perdu que cinquante Espagnols & six chevaux dans la dernière attaque, mais la perte de ses alliés fut d'environ huit mille hommes. L'exemple de Mexico entraîna toutes les provinces, qui bientôt se réunirent sous la domination de l'Espagne, & le vainqueur du Mexique fut honoré non-seulement des titres de grand capitaine & de fidèle sujet de l'empereur Charle-Quint, mais de la dignité de gouverneur & de vice-roi de la nouvelle Espagne.



CHAPITRE XI.

Religion des anciens Mexiquains.

L'HISTORIEN Herrera, (liv. 3, chap. 17.) nous dit que les anciens Mexiquains confessaient un Dieu suprême, & que c'était le principal point de leur croyance, qu'ils contemplaient le ciel, & qu'ils lui donnaient les noms de créateur & d'admirable : mais Solis assure que ces idolâtres, en admettant une Divinité supérieure, qui avait créé le ciel & la terre, n'avaient aucun terme dans leur langue pour exprimer son nom, & qu'ils la croyaient oisive dans le ciel, tandis qu'elle faisait gouverner la terre par ses lieutenans. En réfléchissant sur ce que les auteurs rapportent à ce sujet, on trouve que les Mexiquains pensaient que les hommes commencèrent à connaître les dieux, à mesure qu'ils devinrent misérables, que leurs besoins se multiplièrent, & qu'ils les regardèrent comme des génies bienfaisans, dont ils ignoraient la nature.

Certainement ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, & ils admettaient après la mort des récompenses pour les bons, & des punitions pour les méchans. Ils distinguaient quantité de lieux où l'ame pouvait passer en sortant du corps. Les gens de bien, ceux

qui mouraient dans les batailles, & ceux qui, étant faits prisonniers, étaient sacrifiés par leurs ennemis, passaient dans un lieu près du soleil, qu'ils appellaient la maison du soleil même. Les méchans étaient relégués dans des endroits affreux, qu'ils plaçaient dans les entrailles de la terre. Il y avait des demeures marquées pour ceux qui mouraient de vieillesse, pour ceux qui finissaient leur vie par quelque maladie, pour ceux qui mouraient subitement, ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfans, leur seigneur, ou un prêtre.

Il serait fort difficile d'assurer de quel pays étaient sortis les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne; il suffit d'être convaincu qu'ils étaient des sauvages, vivant de la chasse, demeurant dans les creux des rochers & dans les forêts, n'ayant ni loix, ni police, ni aucune forme de gouvernement. Ils adoraient, dit-on, le soleil & ils lui sacrifiaient des oiseaux. Ces féroces habitans portaient le nom de Chicamicas, & ils furent vaincus par les Navatelcas, qui comprenaient six ou sept nations venues du nord : ces peuples formèrent des colonies & cultivèrent les terres, &, suivant le calcul des Mexiquains, cette révolution arriva vers le neuvième siècle. Trois cents deux ans après, une nouvelle horde de barbares tomba sur celle-ci, sous la conduite de son chef

& de son légiflateur *Mexi*. Cette nation reconnaissait pour divinité le dieu Vitzliputzli, dont l'idole portée, dans un coffre de roseaux, rendait des oracles, lorsqu'elle était consultée par ses prêtres. Ce dieu avait dicté lui-même son culte à ses adorateurs ; il leur avait prescrit les cérémonies qu'ils devaient observer pour lui plaire. Lorsque l'armée campait, il était placé au milieu du camp sur une espèce d'autel, & toutes les fois qu'on se remettait en marche, ce qu'on n'osait faire qu'après avoir reçu ses ordres, on laissait les vieillards & les infirmes pour former des colonies dans le même lieu où l'on avait campé. Enfin, n'ayant entrepris ce grand voyage que pour obéir à l'oracle que Vitzliputzli avait rendu, les Mexiquains ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à la terre qui leur avait été promise par leur dieu. Vitzliputzli apparut en songe à un de ses prêtres, & il lui ordonna de dire à son peuple qu'il devait s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarquerait un aigle perché sur un figuier, qui aurait sa racine dans un rocher. On reconnut le lac, on trouva le figuier, sur lequel on vit un aigle qui tenait un oiseau dans ses griffes. Ce fut-là que les voyageurs jettèrent les premiers fondemens de la ville de Mexico. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers qui furent mis sous la protection d'un dieu tutelaire, suivant l'ordre qu'on en reçut de Vitzliputzli, dont le tabernacle occupa le centre.

Dans ce prétendu voyage des Mexiquains, on apperçoit des traces de l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan, & il se pourrait que ce peuple originaire du nord de l'Amérique, ou pour mieux dire du nord de l'Asie, ait eu quelques connaissances des vérités renfermées dans l'histoire des Hébreux, par quelques descendans des anciens Juifs, dispersés par les Assyriens.

VITZLIPUTZLI.

Ce dieu était regardé par les Mexiquains comme la divinité des guerriers. On le représentait sous la figure d'un homme, assis sur un siége de couleur d'azur, ou plutôt placé dans un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appellait le ciel ; ce globe était traversé par deux bâtons, dont les extrémités se terminaient en têtes de serpens. L'idole était faite d'un bois précieux, elle avait le front azuré, & par dessus le nez une bande bleue, qui s'étendait d'une oreille à l'autre : sa tête était couverte d'un casque de plumes de diverses couleurs, qui représentaient un oiseau, dont le bec & la crête étaient d'or bruni. Son visage avait quelque chose d'affreux à la premiere vue. Sa main droite s'appuyait sur une couleuvre ondoyante, qui lui servait de canne: la gauche portait quatre flèches, que les dévots révéraient comme un présent descendu du ciel, & elle soutenait un large bouclier, orné de cinq plumes blan-

ches mises en croix. On ne doit pas douter que tous ces ornemens avaient leur signification mystérieuse. Le globe, par exemple, exprimait l'étendue de la puissance du dieu de la guerre.

TLALOCH.

Quelques auteurs confondent cette divinité avec Tescatilputza, dont nous allons parler. On croit que ces dieux étaient frères, & aussi unis ensemble, qu'égaux en pouvoir, ils n'avaient qu'une même volonté; c'est pourquoi les Mexiquains leur adressaient les mêmes prières, les mêmes remercimens, lorsqu'ils croyaient en avoir reçu quelques faveurs, & ne leur sacrifiaient qu'une même victime.

TESCATILPUTZA.

Ce dieu était celui de la pénitence & le plus redouté de tous les dieux; c'était à lui que les Mexiquains s'adressaient pour obtenir le pardon de leurs fautes, & ils l'invoquaient dans l'adversité, afin qu'il éloignât d'eux la peste & la famine, fléaux par lesquels il punissait ordinairement les crimes du genre humain. Dans certains temples, Tescatilputza était représenté sous la figure d'un homme assis majestueusement sur un trône, placé au milieu d'un autel fort élevé. Ses yeux irrités imprimaient la terreur, &

son attitude paraissait menaçante. Son bras gauche soutenait un bouclier, d'où sortaient quatre dards, autour de quatre pommes de pins rangées en croix, & son bras droit levé semblait prêt à lancer un javelot qu'il tenait dans la main. Cette idole, peinte en noir, portait sur la tête une espèce de couronne de plumes de caille, &, pour lui conserver la vénération d'un peuple superstitieux, les prêtres l'entouraient d'un rideau rouge, sur lequel étaient dessinés des cadavres & des ossemens de morts. Dans d'autres temples, l'idole de Tescatilputza était faite d'une pierre noire, luisante & polie comme le marbre : elle portait de superbes pendans d'oreilles, & une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une plaque de même métal, qui lui pendait sur la poitrine. Un tuyau de cristal, long d'un demi-pied, lui perçait la lèvre inférieure, & l'on y attachait tantôt une plume verte & tantôt une bleue. De ses cheveux, tressés avec un cordon d'or, pendait une oreille, un peu souillée d'une espèce de fumée, qui représentait les prières des pécheurs & des affligés, & qui faisait entendre aux uns & aux autres qu'ils devaient avoir recours à la miséricorde divine, toujours disposée à exaucer leurs vœux. Dans sa main droite elle portait quatre flèches, pour faire connaître que les vengeances du ciel sont sans cesse suspendues sur la tête des méchans : sa droite tenait un miroir d'or poli, & si reluisant que tous les objets si

retraçaient avec la plus grande exactitude, ce qui signifiait que l'idole voyait d'un seul coup-d'œil tout ce qui se passait dans l'univers. Sa tête était ornée de riches aigrettes, ses bras étaient chargés d'anneaux & de chaînes d'or : une pierre verte, fort précieuse, lui tenait lieu de nombril. On célébrait de quatre ans en quatre ans la fête de cette fausse divinité, par une espèce de jubilé, qui apportait un pardon général.

QUATZALCOALT.

Cette idole était particulièrement révérée par les Cholulans, peuples assez voisins de Mexico, & toutes les années son temple était rempli d'une quantité prodigieuse de pélerins, qui s'y rendaient dévotieusement, de toutes les provinces de l'empire. Elle avait la taille d'un homme, mais avec une tête d'oiseau, qui avait le bec rouge, & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents, & la langue en dehors. Sa tête était couverte d'une sorte de mitre, qui se terminait en pointe, & sa main était armée d'une faulx. Tout son corps paraissait chargé de bijoux précieux, pour exprimer les richesses dont elle était distributrice, & son nom signifiait, serpent de plume riche. Les peuples de Cholula reconnaissaient Quatzalcoalt pour le dieu de l'air, & il leur tenait aussi lieu du Mercure & du Plutus des Romains. Ils le regardaient comme le fondateur de

leur ville capitale, comme l'instituteur des pénitences, & l'auteur des sacrifices : les dévots jeûnaient, & se tiraient du sang de la langue & des oreilles pour obtenir ses faveurs. C'était à cette divinité qu'on attribuait les fameuses prédictions touchant la ruine de l'empire du Mexique; prédictions qui furent suivies d'étranges prodiges, sans doute imaginés, ou du moins exagérés par la crédulité des peuples. Les marchands adoraient particulièrement Quatzalcoalt.

TAZI.

Le mot *Tazi* signifie proprement la grande mère. Cette divinité était née mortelle. Vitzlipuztli, voulant la placer dans le ciel, ordonna aux Mexiquains de la demander pour reine à son père, qui était souverain de Culhucacam. Quelque tems après ce dieu barbare leur commanda de la tuer, de l'écorcher, & de couvrir un jeune homme de sa peau : c'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des dieux, & c'est de l'époque de cette affreuse apothéose que les peuples du Mexique dataient la cruelle coutume d'immoler des victimes humaines à leurs idoles.

AUTRES DIVINITÉS.

On fait monter à plus de deux mille les idoles que les Mexiquains honoraient dans leurs temples. « A peine, dit l'historien de la » conquête du Mexique, y avait-il une rue qui

» n'eût son dieu tutelaire, & il n'y a point de
» mal dont la nature se fait payer un tribut par
» notre infirmité, qui n'eût son autel où
» ils couraient pour y trouver le remède.
» Leur imagination blessée se forgeait des
» dieux de sa propre crainte, sans consi-
» dérer qu'ils affaiblissaient le pouvoir des
» uns par celui qu'ils attribuaient aux autres. »

Le dieu de la chasse avait long-tems habité parmi les hommes, & pendant son séjour sur la terre, la chasse avait été sa principale occupation. Lorsqu'on voulait célébrer sa fête, on ordonnait une chasse solemnelle : l'idole du dieu était placée sur un autel au sommet d'une montagne, autour de laquelle on allumait quantité de feux. Des chasseurs poussaient alors les animaux sauvages, qui, pour éviter les flammes, fuyaient du côté de l'autel, où d'autres chasseurs les assommaient devant l'idole, à qui ils en présentaient les cœurs palpitans. La chasse était terminée par des cris de joie & des chants d'allégresse : on reconduisait l'idole dans son temple, & l'on achevait de signaler par un festin la dévotion de cette journée.

Matlalcuia était la déesse de l'eau, & on la représentait couverte d'une chemise de couleur bleu céleste. Ometochtli était le dieu du vin.

De toutes les idoles adorées par les Mexiquains, la plus chère à cette nation barbare, mais dont le culte était moins régulier, & n'avait que des jours solemnels, était une

ſtatue compoſée de toutes les ſemences des choſes qui ſervent à la nourriture des hommes, moulues & paîtries avec le ſang des jeunes enfans, des veuves & des vierges qui avaient été ſacrifiés, & dont on avait preſenté les cœurs au dieu Vitzliputzli. Lorſqu'elle avait été ſéchée ſoigneuſement, on en faiſait la conſécration avec des cérémonies bizarres & des réjouiſſances extraordinaires, auxquelles aſſiſtaient non-ſeulement tous les habitans de Mexico, mais auſſi ceux des villes voiſines. Les plus dévots s'empreſſaient de toucher cette idole avec la main, & d'y appliquer divers bijoux, qui empruntaient d'elle la vertu de préſerver de tous les maux. Cette cérémonie achevée, la ſtatue était renfermée dans le ſanctuaire du temple, dont il n'était permis qu'aux principaux prêtres d'approcher, & dont l'entrée était interdite à tous les ſéculiers. Dans cette ſolemnité le pontife ſuprême béniſſait un vaſe rempli d'eau, que l'on conſervait précieuſement dans le même lieu, & cette eau ſacrée ne ſervait qu'à deux uſages, l'un pour le couronnement de l'empereur, & l'autre pour l'élection du général des armées. On les arroſait par aſperſion, & l'on en faiſait avaler quelques gouttes au général.

Comme cette idole avec le tems ne pouvait manquer de s'altérer, on la renouvellait quelquefois avec les mêmes formalités, & pour lors la vieille était miſe en pièces, qu'on diſtribuait aux principaux ſeigneurs

de la cour, & sur-tout aux officiers de l'armée, comme un sûr préservatif contre tous les accidens. Heureux qui pouvait obtenir un morceau de cette précieuse relique !

CHAPITRE XI.

Temples & Prêtres Mexiquains ; leurs Fêtes & leurs Sacrifices.

LA ville de Mexico contenait un grand nombre de magnifiques temples, qui avaient tous leurs tours, où l'on montait par des degrés. Outre la quantité prodigieuse d'autels, qui offraient les images & les statues des dieux, on y voyait plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs, tandis que le commun du peuple était enterré dans les cours & dans les espaces voisins de ces édifices sacrés.

On entrait dans le grand temple de Vitzliputzli par une vaste place quarrée & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manières au-dehors des murs, imprimaient de l'horreur, sur-tout en jettant les yeux sur le frontispice de la première porte, qui en était particulièrement chargé. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontrait une espèce de chapelle, qui n'était pas moins

moins affreuse : elle était de pierre, élevée de trente degrés avec une terrasse en haut, où on avait planté sur le même rang, d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenaient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre. Ils avaient enfilés par les temples à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avaient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, était toujours égal, parce que les ministres du temple avaient soin de remplacer celles qui tombaient par l'injure du tems.

Les quatre côtés de la place avaient chacun des portes qui se répondaient, & étaient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avait sur son portail quatre statues de pierre, qui semblaient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étaient pas bien disposés : elles tenaient le rang de dieux liminaires, ou portiers, parce qu'on devait les saluer en entrant. Les logemens des sacrificateurs & des ministres étaient adossés à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupaient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit mille personnes y dansaient commodément, aux jours de leurs fêtes solemnelles.

Au centre de cette place s'élevait une grande machine de pierre, qui, par un tems

ferein, fe découvrait au-deffus des plus hautes tours de la ville. Elle allait toujours en diminuant, jufqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étaient en glacis, & le quatrième foutenait un efcalier ; édifice fomptueux, & qui avait toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur était de cent vingt degrés, & fa conftruction fi folide, qu'elle fe terminait en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher était couvert fort proprement de divers carreaux de jafpe de toutes fortes de couleurs. Les piliers ou appuis d'une manière de baluftrade, qui régnait autour de cette place, étaient tournés en coquille de limaçons, & revêtus par les deux faces de pierres noires femblables au jais, appliquées avec foin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnait beaucoup d'agrément à cet édifice.

Aux deux côtés de la baluftrade, à l'endroit où l'efcalier finiffait, deux ftatues de marbre foutenaient, d'une manière qui exprimait fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une forme extraordinaire. Plus avant une pierre s'élevait de cinq pieds de haut, taillé en dos d'âne, où on étendait fur le dos le miférable qui devait fervir de victime, afin de lui fendre l'eftomac & d'en tirer le cœur. Au-deffous de cette pierre, en face de l'efcalier, on trouvait une chapelle, dont la ftructure était folide & bien entendue, couverte d'un toit de bois rare

& précieux, ſous lequel était l'idole de Vitzliputzi, ſur un autel fort élevé, entouré de rideaux.

Une autre chapelle, à gauche de la première & de la même grandeur, renfermait l'idole de Tlaloch. Le tréſor de ces deux chapelles était d'un prix ineſtimable : les murailles & les autels de ces deux endroits étaient couverts de pierres de différentes couleurs, & de joyaux d'or & d'argent ſur un fond de plumes nuancées.

On comptait plus de cinq mille perſonnes entretenues par l'état, pour le ſervice du grand temple de Mexico. Le pontife ſuprême du clergé Mexiquain, s'appellait *Topilzin*. Il portait ſur la tête une couronne de plumes de différentes couleurs, aux oreilles des pendans d'or enrichis d'émeraudes, & au milieu de la lèvre un petit tuyau bleu, ſemblable à celui dont le dieu de la pénitence était orné. Il était revêtu d'une mante écarlate, qu'il changeait ſuivant les fêtes & les circonſtances.

Outre ce chef, il y avait ſix ſacrificateurs du grand temple, dont la ſucceſſion était héréditaire, & chaque temple avait ſes prêtres, qui étaient appellés à cet office par élection, ou qui s'y conſacraient dans leur jeuneſſe, par un vœu particulier : alors ces jeunes enfans étaient au rang des clercs. La fonction ordinaire des prêtres était d'encenſer les idoles quatre fois le jour, c'eſt-à-dire, au lever du ſoleil, à midi, au ſoleil

couchant & à minuit. A ces heures, le prêtre de ſemaine, revêtu d'une robe blanche, ſe mettait en marche au ſon lugubre des inſtrumens. Il arrivait devant l'autel, ſon encenſoir à la main, & là, entouré de ſes collègues, il prenait du feu, dans un grand braſier qui brûlait continuellement devant l'idole; &, après y avoir jetté quelques grains d'encens, il l'encenſait : enſuite on lui préſentait un linge, dont il eſſuyait l'autel & les rideaux. Lorſque cette cérémonie était achevée, tous ces prêtres ſe retiraient dans quelque lieu ſecret, où par dévotion ils devaient ſe meurtrir la chair, & ſe tirer du ſang de quelque partie du corps.

Ces miniſtres de la plus abſurde idolâtrie, pratiquaient les auſtérités les plus ſurprenantes. On en remarquait qui jeûnaient cinq, ſix & même quelquefois dix jours de ſuite, ſur-tout aux approches des fêtes ſolemnelles. Pendant ces jeûnes rigoureux, les prêtres qui étaient mariés s'abſtenaient de coucher avec leurs femmes; & ſouvent les célibataires, pour plaire à leurs faux dieux, & s'ôter les moyens de rompre leurs vœux de continence, ſe privaient des parties que la nature a deſtinées à la génération. Tant d'actes de pénitence inſpiraient aux Mexiquains un reſpect étonnant pour les miniſtres de leurs idoles, & ils ne ceſſaient de ſe dépouiller, en leur faveur, de ce qu'ils avaient de plus riche & de plus précieux, En reconnaiſſance ces prêtres, à chaque ſolemnité, faiſaient au peuple

des exhortations, qui roulaient ſur les devoirs de la vie civile, & particulièrement ſur l'obligation de préſenter des offrandes aux divinités protectrices du pays.

Lorſqu'on procédait à la conſécration des prêtres, l'uſage était de les oindre depuis la tête juſqu'aux pieds, & même d'humecter leurs longs cheveux, qu'ils ne pouvaient couper pendant la durée de leur ſacerdoce, avec une graiſſe de certain parfum noir, mêlé de réſine, qui avait la propriété de faire croître les poils ſur toutes les parties du corps. Les jours que ces miniſtres allaient ſacrifier ſur les montagnes, & dans les ſombres cavernes, où réſidaient la plûpart de leurs idoles, ils ſe ſervaient pour ces cérémonies myſtérieuſes, d'une onction qui, diſaient-ils, était propre à bannir la crainte & à fortifier le courage. Cette drogue était compoſée des ſucs des reptiles les plus venimeux, mis en cendres, & broyés avec du tabac & des ſcorpions en vie, du noir de fumée & de la réſine. Ils appellaient cette dégoûtante compoſition, le mets ou la nourriture des dieux; & ils prétendaient qu'en s'en frottant le corps, ils pouvaient ſans crainte converſer avec les mauvais génies, affronter la fureur des tigres & des ſerpens, & ſacrifier leurs ſemblables ſans la moindre émotion. Il ſe pouvait que ce mélange fût propre à la guériſon de quelques maux; mais la folle ſuperſtition des Mexiquains, le leur faiſait regarder comme un remède univerſel.

Dans l'enceinte du grand temple de Mexico, il y avait deux maiſons de retraite, l'une pour les jeunes filles, entre douze ou treize ans, & l'autre pour les jeunes garçons, à peu près du même âge, ou même plus jeunes. Les filles, que l'on pourrait regarder comme les veſtales du Mexique, portaient un habit blanc, & devaient avoir la tête raſée, excepté dans certains jours. Leur emploi était de préparer les viandes ſacrées que l'on préſentait aux idoles, c'eſt-à-dire, aux prêtres, à qui il n'était pas permis de rien manger qu'il n'eût été auparavant offert aux dieux. Ces alimens étaient une eſpèce de beignets, les uns paîtris en forme de mains & de pieds, d'autres en manière de tourteaux, ordinairement de maïs & de miel, dans leſquels on mêlait ſouvent des légumes & d'autres herbes. Ces veſtales ſe levaient la nuit pour prier & pour ſe tirer du ſang, dont elles devaient ſe frotter les joues; mais elles ſe lavaient auſſitôt, avec de l'eau conſacrée par les prêtres. Pendant les heures qu'elles n'étaient point occupées au ſervice du temple, elles travaillaient à faire de la toile. Au reſte, elles étaient élevées dans une ſi grande retenue, que les plus légères fautes ne s'expiaient que par des pénitences rigoureuſes; & celles qui ſe trouvaient convaincues d'avoir forfait à leur honneur, étaient punies de mort comme à Rome. S'il arrivait que dans le temple un rat ou une ſouris fît quelque dégât, auſſi-tôt on regardait ce ſigne comme un avertiſſement de la colère

du ciel, & l'on préjugeait qu'il était arrivé quelques désordres parmi les religieuses : on recherchait les coupables ; &, s'il s'en rencontrait quelques-unes, rien ne pouvait les garantir d'une mort cruelle. Ces jeunes personnes, presque toutes filles des plus grands seigneurs, demeuraient une année entière dans cette clôture, & au bout de ce tems, elles sortaient ordinairement pour se marier.

Dans le séminaire des garçons, le nombre des élèves était fixé à cinquante. Ils portaient leurs cheveux coupés en couronne, & ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs par derrière, afin de pouvoir les mettre en tresses. Pendant l'année de leur clôture, ils étaient assujettis aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leurs principales fonctions consistaient à nettoyer le temple, à fournir de bois les brasiers qui brûlaient sans cesse devant l'idole, & à servir les prêtres dans les cérémonies sacrées. On en détachait tous les jours quelques-uns pour aller faire la quête dans les maisons de la ville ; & si la récolte ne leur paraissait pas suffisante, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir. Leur modestie était exemplaire, & ils n'auraient pas osé lever les yeux sur une femme. Un cilice blanc composait tout leur habit ; & à certains jours solemnels, ils s'assemblaient avec les prêtres dans un lieu environné de siéges, armés de cailloux pointus & de lancettes, avec les-

quels ils se tiraient du sang en l'honneur des idoles : ensuite ils ficheaient ces instrumens dans des boules de paille, attachées aux créneaux du temple, afin qu'en les voyant, le peuple fût instruit de leur ardeur pour la pénitence, & de-là ils allaient se baigner dans un lieu appellé *Ezapan*, (Eau de sang.)

C'était au mois de mai qu'on célébrait la grande fête du dieu Vitzliputzli. Deux jours avant cette solemnité, deux vestales paîtrissaient avec de la farine de maïs & du miel, une statue qui représentait cette divinité. Lorsqu'elle était magnifiquement parée, on la plaçait sur un trône de couleur d'azur, Le jour de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les vestales, deux à deux. montaient au temple, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti, avec des bracelets de grains de maïs enfilés, le reste des bras couvert jusqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges prenaient ce jour-là le noms de sœurs de Vitzliputzli ; elles posaient sur un brancard l'idole de leur frère, dans la cour du temple : là les jeunes hommes s'en emparaient, & l'allaient placer au pied des grands degrés, où le peuple venait en foule l'adorer, en se jettant un peu de terre sur la tête. Alors on allait processionnellement jusqu'à une montagne, qui portait le nom de Chapultepeque, où l'on faisait un sacrifice, &, après deux autres stations, on revenait à Mexico, après avoir parcouru en moins

de quatre heures, plus de quatre lieues de chemin. Au retour les jeunes hommes portaient le brancard au lieu où ils s'en étaient chargé, & ils l'élevaient au haut du temple avec des cordes & des poulies, au bruit d'un grand nombre d'instrumens. C'était dans ce moment que le peuple redoublait ses adorations, & qu'il parsemait de roses & d'herbes odoriférantes, tous les environs du temple. Ceci fait, les vestales venaient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte qui avait servi à former l'idole, & qui avaient la forme d'os ; ils étaient consacrés avec beaucoup de cérémonies, pendant que les vestales figuraient quelques danses, & chantaient des cantiques à la gloire de l'idole. Ces parcelles de pâte étant consacrées, les prêtres faisaient approcher les victimes humaines, qui, nous frémissons de le dire, étaient toujours en grand nombre dans cette solemnité, & ils consommaient leur barbare sacrifice : ils distribuaient au peuple ce pain mystérieux ; chacun en recevait un morceau avec une apparence de piété qui allait jusqu'aux larmes, & il le mangeait avec la même dévotion, croyant de manger *la chair de son dieu* : car on appellait ces parcelles de pâte, *les os & la chair de Vitzliputzli.* On ne manquait pas d'envoyer aux malades de cette salutaire nourriture, qui était la première qu'il était permis de prendre dans cette journée.

L'espèce de rapport que cette étrange cérémonie a avec le plus auguste de nos sacremens,

nous engage à citer le père Acoſta, de qui nous avons tiré ce récit. (Herrera, chap. 17; Acoſta, liv. 5, chap. 24.) Ce religieux inſiſte avec d'autant plus de force ſur ce détail, qu'il découvre une preuve de la ſainteté même de nos inſtitutions, dans la malice de l'eſprit d'erreur à les contrefaire : « Par cela » ſeul, dit-il, on voit clairement vérifié que » ſatan s'efforce autant qu'il peut, d'uſurper » pour ſoi l'honneur & le ſervice qui eſt dû à » Dieu ſeul, quoiqu'il y mêle toujours ſes » cruautés & ſes ordures. »

Depuis le neuf mai juſqn'au dix-neuf du même mois, les Mexiquains employaient ce tems à la pénitence, afin de ſe préparer à recevoir dignement le pardon de leurs péchés. La veille du grand jour qu'on devait célébrer la fête de Teſcatilputza, dont nous avons déjà parlé, le prêtre de ce dieu ſe dépouillait de ſes anciens habits, pour en prendre d'autres, qui lui étaient envoyés par les plus grands ſeigneurs de Mexico, qui, ainſi que tout le peuple, venaient dans ce moment implorer la miſéricorde de la terrible divinité qu'ils ſervaient. Toutes les portes du temple s'ouvraient en faveur des pécheurs repentans. Un miniſtre de Teſcatilputza ſortait du ſanctuaire & ſonnait du cor, en ſe tournant vers les quatre parties du monde, comme s'il eût voulu appeller tous les hommes à la grande ſolemnité qui ſe préparait : après quoi, prenant de la pouſſière, il en mettait un peu ſur ſa langue, en regardant & montrant le

ciel. Auſſi-tôt tous les aſſiſtans imitaient le prêtre, & l'on n'entendait plus que cris & gémiſſemens. Chacun, dans l'attitude la plus humiliée, confeſſait ſes péchés & en demandait la remiſſion. Ces larmes duraient pendant huit jours, & le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on portait en proceſſion l'idole du dieu de la pénitence, environnée de branches de manghey, qui ſont toutes garnies de piquans : le dieu était dans une machine, aſſez ſemblable à une litière & fermée avec des rideaux. Quatre prêtres, le viſage barbouillé de noir, & les cheveux gras & treſſés avec des cordons blancs, le portaient ſur leurs épaules : deux autres prêtres lui offraient de l'encens, tandis que le peuple ſe frappait les épaules avec un fouet de cordes. Au retour, le temple ſe trouvait parſemé de fleurs, & chacun ſe retirait chez ſoi, pour ſe remettre de la fatigue qu'il venait d'eſſuyer, après avoir offert à l'idole quelque préſent, ſuivant ſes facultés & ſa dévotion. Le ſoir du même jour, on retournait au temple, où l'on aſſiſtait au ſacrifice du malheureux captif qui avait eu l'honneur d'être choiſi pour repréſenter pendant l'année, le dieu de la pénitence. Cette fête ſe terminait comme toutes les autres, par des danſes, des chants & des feſtins.

La fête du jubilé qui ſe célébrait tous les quatre ans, n'était autre choſe que celle de la pénitence, excepté qu'elle était chargée d'un plus grand nombre de cérémonies, &

qu'on y donnait le barbare ſpectacle de l'aſſaſſinat d'une plus grande quantité de victimes. On plaçait quelques mets devant l'idole de Teſcatilputza, & les jeunes gens, d'une diſtance marquée, couraient pour s'en ſaiſir; il y avait des prix pour les quatre premiers qui arrivaient au but, & juſqu'à l'année ſuivante, ils jouiſſaient de quelques diſtinctions. D'autres ſe faiſaient une eſpèce de défit, à qui monterait le premier, tout d'une courſe, au ſommet du temple. Le principal objet de cette fête, après le pardon des péchés, était de demander de l'eau, & c'eſt pour cela que la fête du jubilé était appellée *Toxcoalt*, mot qui ſignifie ſéchereſſe.

Les marchands avaient beaucoup de dévotion pour le dieu Quatzalcoalt, & chaque année ils célébraient ſa fête, avec une grande magnificence. Quarante jours auparavant, ils achetaient un eſclave, le mieux fait qu'ils pouvaient trouver, & juſqu'au moment où il devait tomber ſous le couteau du ſacrificateur, il avait l'honneur de repréſenter la divinité du commerce. Pour le préparer à cet auguſte rôle, on le lavait dans le *lac des dieux*; car c'eſt ainſi qu'on appellait l'eau dans laquelle il devenait propre à cette fatale apothéoſe. On l'ornait de bijoux, & on lui donnait de ſuperbes habits. Il paſſait dans les plaiſirs & dans les feſtins le tems de ſa triſte immortalité, on l'adorait même; mais afin qu'il n'oubliât pas ſa fatale deſtinée, deux miniſtres de l'idole, neuf jours avant le ſacri-

fice, lui annonçaient combien il avait encore de tems à vivre. Il devait se résigner à sa destinée, & attendre son sort avec tranquillité. S'il devenait chagrin, les prêtres lui faisaient boire quelques coups d'une certaine liqueur, qui, en lui rendant la gayeté, ne lui permettait pas de s'abandonner à aucune réflexion. Le jour de la fête on l'adorait pour la dernière fois, on brûlait devant lui une grande quantité d'encens; à minuit on l'immolait, & après lui avoir arraché le cœur, on le présentait à la lune, & on le jettait aux pieds de l'idole : le corps était précipité au bas du temple, & la fête se terminait par des danses & par un grand festin. Les prêtres de Quatzalcoalt étaient chargés de battre le tambour dans la ville, pour annoncer au peuple qu'il était tems de se retirer, & de la même façon, à la pointe du jour, ils appellaient les ouvriers au travail.

Dans toute l'antiquité payenne, on ne trouve point d'idolâtrie aussi étendue que celle des Mexiquains, & l'on ne peut comparer leurs sacrifices barbares, qu'à ceux qu'offraient à leurs fausses divinités les Carthaginois & les Chananéens. Ces Indiens dans leurs guerres épargnaient, autant qu'il leur était possible, le sang des ennemis, & s'attachaient à faire des prisonniers, afin de les immoler paisiblement à leurs dieux. Motézuma avoua à Fernand Cortez, que plusieurs fois il aurait pu conquérir la province de Tlascala, mais qu'il s'était refusé cette

gloire dans la crainte de manquer d'ennemis, c'eſt-à-dire, dans la crainte de manquer de victimes pour ſes affreux ſacrifices.

Lorſque les Mexiquains devaient célébrer une de leurs abominables fêtes, on faiſait conduire les captifs au temple par une nombreuſe garde. Un prêtre ſortait du ſanctuaire, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, & portait dans ſes bras une idole, compoſée de farine de maïs & de miel, dont les yeux étaient formés de pierres vertes, & les dents de grains de maïs. Le prêtre deſcendait avec précipitation les degrés du temple; & tenant toujours l'idole entre ſes bras, il montait ſur une grande pierre, & là ſe tournant vers les captifs, il leur montrait la ſtatue, en diſant: *C'eſt ici votre dieu*: enſuite deſcendant par un eſcalier oppoſé à celui par lequel il était monté, il ſe mettait à la tête des captifs, pour ſe rendre au lieu de l'exécution, où les miniſtres du ſacrifice les attendaient. Ces ſacrificateurs étaient au nombre de ſix, quatre pour tenir les pieds & les mains, le cinquième pour la gorge, & le topilzin pour ouvrir le ventre. On étendait ſucceſſivement chaque victime ſur une pierre aiguë; le prêtre de la gorge lui paſſait un collier de bois, de la forme d'un ſerpent replié en cercle, & les quatre autres ſacrificateurs lui tenaient les pieds & les mains. Alors le topilzin armé d'un couteau de caillou, fort large & fort tranchant, appuyait le bras gauche ſur ſon

estomac, & lui ouvrant le sein, de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. Après cette terrible exécution, le corps de la victime était jetté du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; & ceux qui avaient livré le captif aux prêtres, enlevaient ces tristes restes pour les manger solemnellement avec leurs amis. Les historiens attestent qu'à Mexico, un seul sacrifice coûtait quelquefois la vie à plus de vingt mille captifs.

Pendant les fêtes qu'on nommait *Racaxipe Velitzli*, c'est-à-dire, écorchement des hommes, les prêtres écorchaient réellement plusieurs captifs, & de leurs peaux ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se répandaient dans tous les quartiers de la ville, en dansant & en chantant. Chaque particulier était obligé de leur faire quelque présent; & ceux qui ne leur offraient rien, recevaient au visage un coup du coin de la peau, qui leur laissait quelques traces de sang. Ces courses étaient une source de richesses pour les prêtres.

Dans une autre fête, non moins horrible que la précédente, il se faisait un défi entre le sacrificateur & la victime. Le captif, attaché par un pied à une espèce de roue de pierre, parait avec une épée & une rondache, tous les coups que tâchait de lui porter son bourreau. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait à la mort, mais

même il recevait des Mexiquains tous les honneurs que ce peuple avait coutume d'accorder aux plus illuſtres de ſes guerriers, & le vaincu ſervait de victime.

Dans les grands temples de l'empire, on nourriſſait pendant toute l'année un eſclave qui repreſentait la principale idole, & dont le règne ſe terminait par le ſacrifice de ſa vie.



CHAPITRE XIII.

Couronnement des Rois, Naissances, Mariages, & Cérémonies funèbres des Mexiquains.

Les empereurs du Mexique furent d'abord choisis par le peuple, & ensuite on désigna quatre électeurs pour les élire. Ils devaient être jeunes & courageux. Avant que de procéder à la cérémonie de son couronnement, l'empereur nouvellement élu : « Se trouvait » obligé de sortir en campagne à la tête de ses » troupes, & de remporter quelques victoires, » ou de conquérir quelque province sur les » ennemis de l'empire ou sur les rebelles, avant » que d'être couronné & de monter sur le trô- » ne. Aussi-tôt que le mérite de ses exploits l'a- » vait fait paraître digne de régner, il revenait » triomphant dans la ville capitale. . . . . Les » ministres, les sacrificateurs & les nobles l'ac- » compagnaient jusqu'au temple du dieu de la » guerre, où il descendait de sa litière, & » après les sacrifices . . . . les princes & les élec- » teurs mettaient sur lui l'habit & le manteau » impérial. Ils lui armaient la main droite » d'une épée, garnie de pierres à fusil, qui était » la marque de la justice. Il recevait de la main » gauche un arc & des flèches, qui désignaient » le souverain commandement sur les armées :

» & alors le roi de Tézucco lui mettait la cou-
» ronne sur la tête ; ce qui était la fonction
» privilégiée du premier électeur. Un des prin-
» cipaux magistrats faisait ensuite un long dis-
» cours, par lequel il congratulait le prince au
» nom de l'empire..... il y mêlait quelques
» instructions, dans lesquelles il représen-
» tait les soins & les obligations que la cou-
» ronne impose, l'attention qu'il devait
» avoir au bien & à l'avantage de ses peu-
» ples, &c. »

Le topilzin, ou le pontife suprême, revêtu de tous ses ornemens pontificaux, donnait ensuite l'onction sacrée à l'empereur. Il se servait pour cet usage d'une liqueur épaisse & noire comme de l'encre : il bénissait le nouveau monarque en lui jettant quatre fois de l'eau consacrée sur la tête, & lui passait un capuchon sur lequel on avait peint des os & des têtes de morts. Les autres ornemens dont il l'aidait à se revêtir, étaient un habit noir & un autre bleu, peints comme le capuchon, sans doute pour lui faire ressouvenir que les rois, ainsi que leurs sujets, sont soumis à l'empire de la mort. Lorsque l'empereur était entièrement habillé, on le frottait de quelques drogues, qui avaient, disait-on, la vertu de le garantir des maladies & des effets dangereux des sortilèges, & il allait offrir de l'encens à Vitzliputzli : c'était devant l'autel de ce dieu, qu'entre les mains du grand-prêtre, il jurait de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les loix

& les coutumes du royaume, & de traiter ses sujets avec douceur & avec bonté. Il jurait aussi que, tant qu'il règnerait, le soleil répandrait sa lumière sur l'empire, que les pluies tomberaient à propos, que les rivières ne déborderaient point, & qu'il n'y aurait point de stérilité. « Ce pacte, dit l'auteur » de la conquête du Mexique, a véritablement » quelque chose de bizarre.... néanmoins on » peut dire que ses sujets prétendaient par ce » serment, engager leur prince à régner avec » tant de modération, qu'il n'attirât point de » son chef la colère du ciel, n'ignorant pas que » les châtimens & les calamités publiques, » tombent souvent sur les peuples, qui souf- » frent pour les crimes & pour les excès de » leurs rois. »

Les prêtres Mexiquains étaient les ministres du mariage; mais avant cette cérémonie religieuse, on devait signer un acte, par lequel le marié, en cas de divorce, s'obligeait à restituer les biens que sa femme lui apportait en dot. On se rendait ensuite au temple, où un des sacrificateurs faisait diverses questions aux parties contractantes. Alors il prenait d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouait ensemble par un coin, afin de marquer l'union des volontés. Ceci fait, les nouveaux époux retournaient à leur maison, accompagnés de leurs parens, de leurs amis & du sacrificateur, & là, après avoir fait sept fois le tour du foyer, ils se plaçaient devant le feu, afin

d'en recevoir également la chaleur ; ce qui achevait de donner la perfection au mariage. Il faut ajouter à ce détail, que le marié devait produire deux vieillards pour témoins de son côté, & la femme deux vieilles matrônes ; & qu'à l'entrée de la nuit, une certaine entremetteuse, accompagnée d'autres femmes, portant des flambeaux, chargeait la mariée sur son dos, & la portait au logis du marié. Ces fêtes se terminaient toujours par des festins.

Dans la province de Tlascala, avant la cérémonie du mariage on rasait la tête aux futurs époux, pour leur apprendre, dit-on, que le tems était venu de renoncer aux amusemens de l'enfance. Dans le Méchoacan, la mariée devait toujours regarder fixement son époux pendant la célébration, sans quoi il aurait manqué quelque chose à la perfection de cette alliance. Dans une autre province on feignait d'enlever le mari, & de lui faire violence, pour l'engager à procréer des enfans : dans celle de Panuco, les maris achetaient leurs femmes, pour un arc, deux flèches & un filet : ils devaient passer un an avec leur beau-père, sans oser lui adresser la parole ; & une fois devenus père, ils étaient contraints de s'éloigner du lit nuptial pendant deux années. Les habitans d'une autre contrée, qu'on appellait les Macatecas, passaient les vingt premiers jours de leur mariage, dans les jeûnes & dans les prières, sans doute pour attirer les bénédictions du ciel

ſur l'union qu'ils venaient de contracter.

Le divorce était fort fréquent au Mexique, & les mariages ſe rompaient ſans autorité de juges, ſans procédure, & par conſéquent avec beaucoup de facilité. La femme emmenait avec elle les filles, & le mari ſe chargeait des garçons; mais une loi de l'état leur défendait, ſous peine de la vie, de ſe réunir après le divorce: unique & faible moyen que les légiſlateurs avaient trouvé contre l'inconſtance des Mexiquains! Les adultères convaincus de leur crime, étaient lapidés; mais afin de diminuer le nombre des coupables, le gouvernement ſouffrait les femmes publiques, & autoriſait les maiſons de débauche.

On préſentait aux prêtres tous les enfans nouvellement nés, & ces miniſtres des autels leur faiſaient une eſpèce d'exhortation ſur les miſères attachées à la condition humaine. S'ils étaient fils de nobles Mexiquains, on leur mettait à la main droite une épée, & à la gauche un bouclier, armes conſervées dans le temple pour cette ſeule cérémonie: s'ils étaient fils d'artiſans, à la place de l'épée & du bouclier, on leur faiſait ſoutenir quelqu'outil de méchanique. Après ce préliminaire, le prêtre plaçait l'enfant ſur l'autel de l'idole, & lui tirait un peu de ſang des oreilles & des parties naturelles, avec une pointe d'épine. Le quatrième jour de la naiſſance de l'enfant, on le plongeait dans une cuve d'eau, & trois petits garçons, âgés ſeule-

ment de trois ans, prononçaient à haute voix le nom qu'il devait porter. Au bout de vingt jours on le préſentait au temple, avec une offrande pour les idoles, & c'était dans ce moment qu'on décidait quelle profeſſion on lui ferait ſuivre. A quinze ans, les enfans deſtinés au ſacerdoce paſſaient entre les mains des prêtres, &, à pareil âge, ceux qui embraſſaient le parti des armes commençaient leurs exercices.

La jeuneſſe Mexiquaine était fort ſévèrement élevée, & l'on n'épargnait aucun ſoin pour lui inſpirer le goût de la ſobriété. Depuis la plus tendre enfance, juſqu'à l'âge où le corps a enfin acquis toutes ſes forces, d'année en année, on augmentait la doſe de nourriture. Jamais on ne permettait qu'un enfant fût oiſif; à quatre ans on commençait à l'attacher à quelqu'exercice proportionné à ſa faibleſſe. Les châtimens ſuivaient le développement de la raiſon, & l'on n'en venait à ces extrémités qu'après avoir long-tems & inutilement employé les menaces & les repréſentations. Les fautes à neuf ans, étaient punies par les piquûres d'épines : à dix ans, on ſe ſervait du bâton. A onze ans, on faiſait entrer dans le nez du coupable de la fumée d'*Axi-ſée*, ce qui lui cauſait des douleurs inſupportables ; & ſi ce châtiment ne produiſait aucun effet ſur lui, on le liait nud, & on l'expoſait aux chaleurs du ſoleil & aux injures de l'air, pendant toute une journée. Les jeunes gens qui s'enyvraient, étaient pu-

nis de mort; mais ces excès étaient permis aux vieillards.

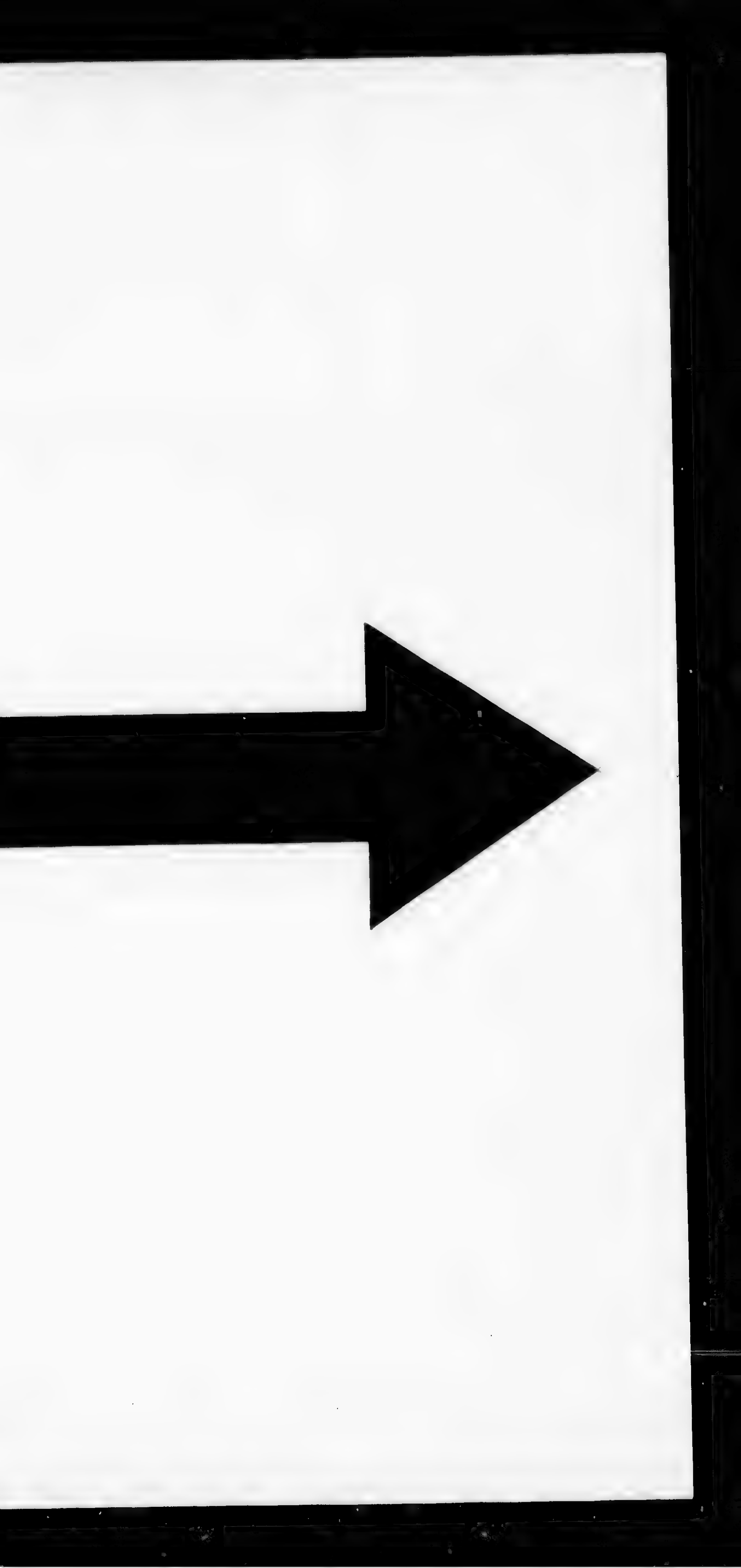
Il y avait dans toutes les provinces de l'empire, des écoles publiques, où l'on enſeignait tous les exercices qui pouvaient former les citoyens, ſuivant les différentes claſſes où le ſort les avait placés. Les jeunes gens y apprenaient à déchiffrer les caractères & les figures dont les écrits Mexiquains étaient compoſés, & l'on exerçait leur mémoire en leur faiſant retenir des chanſons hiſtoriques, qui contenaient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs dieux. On leur donnait des règles de modeſtie & de politeſſe, & il y avait même une manière de marcher & d'agir, dont on développait les premiers élémens. Ces élèves étaient enſuite livrés aux exercices violens : ils éprouvaient leurs forces à la lutte, & à lever des fardeaux : ils apprenaient à ſe ſervir de l'épée & de la maſſue, à lancer un dard, & à tirer de l'arc avec force & juſteſſe; mais ſur-tout les maîtres n'épargnaient rien pour leur apprendre à ſupporter la fatigue, la faim, la ſoif, avec une patience vraiment héroïque. En ſortant de ces collèges, ceux qui ſe deſtinaient à la guerre, paſſaient à l'armée, où ils n'étaient reçus qu'en qualité de *tamènes*, c'eſt-à-dire, de porte-faix; parce qu'ils étaient obligés de porter leur bagage ſur leurs épaules, autant pour les accoutumer à la peine, que pour mortifier leur orgueil. Cette méthode ne ferait peut-être pas à rejetter dans les pays les mieux policés.

Les jeunes Mexiquaines étaient élevées avec beacoup plus de douceur.

Nous avons remarqué que les Mexiquains croyaient l'ame immortelle, & cette créance dirigeait toutes les cérémonies de leurs funérailles. La dernière volonté des mourans fixait le lieu de la ſépulture. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages, ou dans la cour de leurs maiſons : d'autres, à l'imitation de leurs empereurs, faiſaient dépoſer leurs corps dans les cavernes des montagnes, & quelques-uns ordonnaient qu'on les brûlât avec leurs habits & ce qu'ils avaient de plus précieux, & que ces cendres fuſſent dépoſées dans un temple. Auſſitôt qu'un Mexiquain était expiré, on appellait des prêtres qui le plaçaient à terre, aſſis à la manière du pays, & le revêtaient de ſes plus riches habits. Dans cette poſture, ſes parens & ſes amis venaient le viſiter & lui faire des préſens. Si c'était un grand ſeigneur, on portait ſon corps au temple avec beaucoup de pompe & un grand cortège. Les prêtres venaient à ſa rencontre avec leurs encenſoirs, & chantaient, d'un ton lugubre, des hymnes funèbres, accompagnées de flûtes. Le prêtre domeſtique était ſacrifié, ainſi que les principaux officiers de la maiſon, & on les tuaient promptement, afin qu'ils fuſſent ſervir leur maître dans l'autre monde. Lorſqu'on brûlait le corps, un prêtre, couvert d'un habit extraordinaire, recueillait ſoigneuſement ſes cendres,

Lorſque l'empereur paraiſſait atteint d'une maladie mortelle, on couvrait toutes les idoles de l'empire, juſqu'à ſa mort ou ſa guériſon. Auſſi-tôt qu'il était expiré, on ordonnait un deuil général, & toute la nobleſſe était invitée à ſes funérailles. C'était en préſence des premiers ſeigneurs qui arrivaient, qu'après avoir la[illegible] le corps & l'avoir parfumé, pour le garantir de toute pourriture, on le plaçait aſſis ſur une natte, dans la principale ſalle de ſon palais, & il y était gardé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémiſſemens. On coupait une poignée de ſes cheveux, qui ſe conſervait ſous une garde, pour l'uſage qu'on en devait faire. On lui mettait dans la bouche une très-groſſe émeraude, & on lui chargeait les genoux de dix-ſept couvertures très-riches, dont chacune avait ſon alluſion, & par-deſſus leſquelles on plaçait la deviſe de l'idole qu'il repréſentait de ſon vivant, ou pour laquelle il montrait le plus de dévotion. On lui couvrait le viſage d'un maſque, enrichi de perles & de pierres précieuſes. Après ces cérémonies préliminaires, on ſacrifiait l'officier qui avait excercé pendant ſon règne l'emploi d'allumer les lampes & de brûler les parfums dans le palais, afin que le voyage que le monarque venait d'entreprendre ne ſe fît point au milieu des ténèbres, ni dans une route où ſon odorat fût bleſſé par quelque mauvaiſe odeur. Enſuite on portait le corps au grand temple; & tandis que le con-





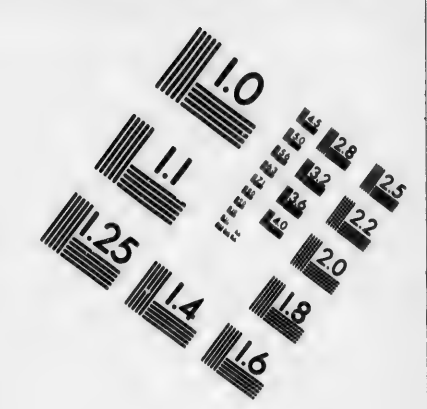
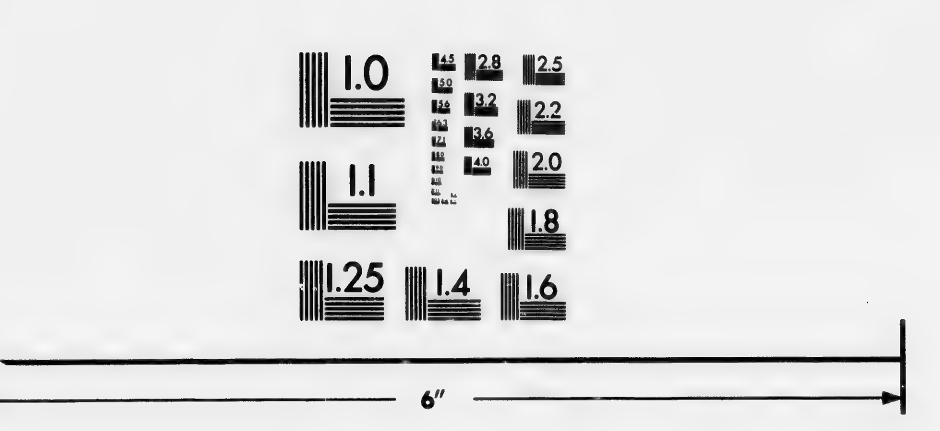


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





voi était en marche, tous ceux qui composaient le cortège ne cessaient de donner les marques de la plus vive affliction, par leurs cris & par des chants lugubres. Les grands de l'état & les chevaliers étaient armés, & les domestiques du palais portaient des masses, des enseignes & des panaches. On trouvait dans la principale cour du temple un bûcher allumé, où le pontife suprême, après certaines prières & des invocations, jettait le corps du feu empereur, avec tous les ornemens dont il était couvert, & dans le même instant, les officiers jettaient aussi dans le brasier leurs armes, leurs enseignes & leurs panaches, avec un chien, destiné à annoncer par ses aboyemens l'arrivée de l'empereur dans tous lieux où il devait passer. Alors on commençait le grand sacrifice, dont les victimes devaient être au moins au nombre de deux cents : on leur ouvrait d'abord la poitrine, & on leur arrachait le cœur, qui était jetté au milieu des flammes, & les corps étaient déposés dans des charniers particuliers, sans qu'il fût permis de manger leur chair. Une garde nombreuse veillait pendant toute la nuit autour du bûcher. Le lendemain on ramassait les cendres du corps, sur-tout les dents, & l'émeraude qu'on lui avait mise dans la bouche. Ces respectables dépouilles étaient placées dans un vase, que les prêtres allaient porter processionnellement à la montagne de Chapultepèque, & qu'ils déposaient sous une petite

voûte, ornée & peinte bizarrement, avec la poignée de cheveux dont on a déjà fait mention, & un autre toupet qui avait été coupé au même prince le jour de son couronnement. L'entrée de cette voûte était ensuite bouchée avec beaucoup de soin, & l'on plaçait devant une statue de bois, qui représentait la figure du mort. Les quatre jours suivans, les femmes, les filles & les plus zélés serviteurs du monarque, allaient poser de riches offrandes devant cette représentation. Le cinquième jour les prêtres sacrifiaient quinze esclaves, le vingtième ils en égorgeaient cinq, trois le soixantième, & neuf vingt jours après; ce qui terminait la cérémonie.

Les obsèques du cacique de Méchoacan, prince dont la puissance n'était que fort peu inférieure à celle de l'empereur du Mexique, se célébraient avec des singularités qui méritent d'être rapportées. Lorsque ce cacique se sentait proche de sa fin, sa première attention était de nommer entre ses fils, celui à qui il voulait laisser la couronne. Cet héritier désigné assemblait aussi-tôt tous les officiers de son père, & les principaux seigneurs de la province, qui venaient lui rendre hommage & lui apporter quelques présens, ce qui passait pour une reconnaissance de ses droits. L'appartement du vieux cacique était fermé avec soin; on plaçait sur la porte sa devise & ses armes, & il n'était plus permis à

personne de faire sa cour à l'ancien maître. Dès qu'il avait rendu le dernier soupir, tous les seigneurs convoqués s'assemblaient pour pousser les plus affreux gémissemens. Après cette scène lugubre, on leur ouvrait l'appartement du mort; ils y entraient, & chacun le touchait de la main, & lui jettait sur le corps quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettait sa chaussure de peau de chevreuil, réservée pour les seuls caciques: on lui attachait aux genoux des sonnettes d'or; des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans d'oreilles. On lui couvrait les lèvres de pierreries, & les épaules de superbes tresses de plumes: ainsi habillé, on le plaçait assis sur une litière découverte, avec un arc & des flèches d'un côté, & de l'autre la représentation de l'idole pour laquelle il avait montré le plus de dévotion pendant sa vie. Le successeur nommait alors les officiers qui devaient aller servir son père dans l'autre monde; & pour fortifier ces malheureuses victimes contre la crainte & les faiblesses de la nature, on prenait soin de leur faire avaler quelques verres d'une certaine liqueur, dont la vertu était de rendre insensible jusqu'à un certain point; sept femmes, choisies entre les plus distinguées de l'état, tombaient sous le couteau des prêtres; la première, pour être la gardienne de tout ce que le défunt cacique emportait de plus précieux dans l'autre monde; la

seconde, pour lui présenter la coupe ; la troisième, pour laver son linge, & les quatre autres, pour divers emplois particuliers. Chaque ordre de la province était obligé de fournir une victime, outre le grand nombre d'esclaves qu'on rassemblait pour donner de l'éclat à cet abominable sacrifice. On lavait ces malheureux avec la plus grande exactitude, on leur teignait le visage en jaune, on leur mettait sur la tête une couronne de fleurs, & ils ouvraient la marche funèbre ; on faisait retentir les instrumens d'os & de coquilles, comme dans une fête de joie. Après eux, venait la famille du cacique, & ensuite la litière, sur laquelle le mort reposait, portée par les plus grands seigneurs du pays, qui chantaient d'un ton lugubre les louanges du défunt, & cette marche était fermée par tous les domestiques du palais, portant des enseignes & des éventails de plumes. Le peuple formait un cercle autour de tout ce monde, & veillait à la garde des victimes. C'était au milieu de la nuit que le convoi commençait à sortir des cours du palais, & il passait par les plus larges rues de la ville, qui avaient été nettoyées avec les cérémonies les plus bizarres & les plus superstitieuses. Arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher, qui avait été préparé par les prêtres pour brûler le cadavre, qu'on plaçait au sommet, & qui était bientôt en proie aux flammes. Pendant ce

tems, on ſacrifiait les victimes, & ſans les ouvrir, on les enterrait derrière les murs du temple. Quand le jour commençait à paraître, les prêtres ramaſſaient ſoigneuſement les cendres & les os du cacique; ils y joignaient l'or fondu & les pierreries calcinées, & de ces triſtes reſtes, avec pluſieurs ſortes de pâtes, ils en compoſaient une ſtatue de grandeur humaine, qu'ils ornaient de plumes, de colliers, de bracelets, de ſonnettes d'or; & armée d'un arc, de flèches & d'un bouclier, ils la préſentaient ainſi aux adorations du peuple. Enſuite les mêmes ſacrificateurs faiſaient une foſſe au pied des degrés du temple, & plaçaient la ſtatue ſur un ſuperbe lit, & autour d'elle ils ſuſpendaient un grand nombre de petits boucliers d'or & d'argent; le reſte de l'eſpace était rempli par des coffres qui contenaient des robes, des joyaux, & toutes les choſes qu'on ſuppoſait néceſſaires pour le voyage, long & difficile, que le cacique venait d'entreprendre. La foſſe était auſſitôt fermée, & l'on plaçait au-deſſus pluſieurs figures, ſous la garde deſquelles on mettait ce reſpectable monument.



CHAPITRE XIV.

Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.

ON attribue à Motézuma II l'origine de l'appareil fastueux qui régnait à la cour des empereurs du Mexique, & l'on croit que ce prince, en montant sur le trône, éloigna de toutes les charges les personnes d'une naissance commune, & prononça que désormais, il ne voulait avoir pour serviteurs que les premiers de l'état. Il disait : « Que » la confiance des princes n'est pas faite pour » le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriser » que dans l'éloignement, ceux à qui la misère » ôte le sentiment, ou le pouvoir de recon» naître le bien qu'on leur fait. » La garde de ce prince était composée d'un grand nombre de soldats qui occupaient les cours du palais, & de deux cents nobles, qui chaque jour se relevaient pour faire la garde dans l'intérieur des appartemens. Toute la noblesse Mexiquaine passait successivement ainsi en revue devant le monarque, qui nourrissait des restes de sa table, ceux qui étaient de service auprès de sa personne, & qui les admettait quelquefois dans sa familiarité. Il donnait peu d'audiences publiques, mais

elles duraient une grande partie du jour, & elles étaient tenues avec un ton imposant. Tous les grands officiers y assistaient : les conseillers d'état étaient rangés par ordre autour du trône, & donnaient leurs avis dans les cas embarrassans. Des secrétaires marquaient, avec les caractères qui leur étaient propres, les demandes & les ordonnances du maître. Chaque suppliant était conduit à son tour au pied du trône par un officier : il entrait pieds nuds, faisait trois révérences, & les yeux baissés, faisait sa demande, recevait sa réponse, & se retirait sans repliquer & sans tourner le dos, en faisant trois nouvelles révérences. La moindre faute commise dans l'observation de ces cérémonies, était punie sévèrement par des exécuteurs qui se tenaient à la porte de la salle d'audience.

L'empereur mangeait toujours seul, & assez souvent en public. On lui servait ordinairement deux cents plats, fort bien assaisonnés. Avant que de se mettre à table, il faisait la revue de tous les mets qui étaient placés sur des buffets : il marquait ceux qu'il voulait qui lui fussent servis, & les autres étaient sur le champ distribués à la garde noble. La table du prince était fort grande & très-basse, son siège n'était qu'un simple tabouret. Après son repas, il prenait une certaine substance de cacao, battue en écume, ensuite il fumait du tabac, mêlé avec de l'ambre gris, afin de le provoquer au sommeil

ſommeil. Lorſqu'il ſe réveillait, des muſiciens entraient dans ſon appartement, jouaient devant lui quelques airs, & chantaient des poéſies ſur les grandes actions de ſes ancêtres.

Les revenus de l'empire devaient être conſidérables, puiſqu'outre l'entretien de pluſieurs armées toujours ſur pied, & les dépenſes journalières de la cour, qui étaient immenſes, il y avait un tréſor en réſerve, qui groſſiſſait prodigieuſement chaque année. Les mines d'or & d'argent produiſaient de groſſes ſommes, ainſi que les ſalines de l'état; mais rien n'enrichiſſait d'avantage le prince que les tributs & les impôts qu'il avait portés à l'excès. Chaque payſan payait un tiers du revenu des terres qu'il faiſait valoir, & chaque artiſan en rendait autant de ſon ouvrage; les pauvres mendians étaient même aſſujettis à des contributions fixes. Tous ces tributs étaient levés avec une dureté qui ne pouvait ſe comparer qu'à celle du cœur d'un monarque, qui mettait toute ſa politique à tenir ſes ſujets dans la miſère & dans l'oppreſſion. Ce fut cette affreuſe politique, encore plus que la valeur de Cortez & de ſes braves Eſpagnols, qui renverſa l'empire du Mexique.

La plûpart des villes de l'empire devaient fournir *gratis* des ouvriers pour conſtruire les palais de l'empereur. Les nobles, outre la garde à laquelle ils étaient obligés, & le ſervice dans les armées, ſe ruinaient pour lui faire des préſens, & épuiſaient les peu-

ples pour ſe mettre en état d'en faire. Le premier conſeil était celui des finances, dont toutes les cours ſubalternes dépendaient immédiatement. Il y avait un conſeil ſuprême de juſtice, un conſeil de guerre, un conſeil de commerce & un conſeil d'état, où toutes les affaires étaient portées directement, ou qui jugeaient par appel de tous les tribunaux des provinces. Pluſieurs officiers de police faiſaient une ronde exacte dans les villes : on les reconnaiſſait au bâton dont ils étaient armés, & ils jugeaient ſommairement, & ſans écritures, toutes les cauſes qui étaient de leur reſſort. Les parties ſe préſentaient avec leurs témoins, & la conteſtation était décidée ſur le champ : on pouvait appeller de cette ſentence aux autres tribunaux, & celui qui ſuccombait une ſeconde fois, payait une double amende.

Dans cet empire on ne connaiſſait point de loix écrites : l'uſage en tenait lieu, & on ne pouvait le changer ſans l'ordre du ſouverain. Les juges ſe prenaient entre les plus riches & les plus vertueux citoyens, qui s'étaient diſtingués pendant la paix & pendant la guerre. Si leur charge les obligeait à punir rigoureuſement les crimes, elle leur donnait le droit de récompenſer le mérite. L'homicide, le vol, l'adultère & les irrévérences contre la religion ou contre la majeſté du prince, ne trouvaient point de grace. Le moindre défaut d'intégrité dans les magiſtrats était puni de mort. On par-

donnait les vices, d'autant plus aisément, qu'ils semblaient autorisés par la religion.

Le conseil n'était composé que des électeurs de l'empire, entre lesquels on distinguait particulièrement les caciques de Tezcuco & de Tacuba, mais ils n'étaient consultés que dans les affaires de la plus sérieuse importance. Les autres électeurs, au nombre de quatre, étaient toujours des princes du sang impérial; ils demeuraient dans le palais, où l'empereur fournissait à la dépense de leur table, & ils formaient son conseil secret. Ces princes portaient d'étranges titres : l'un se nommait prince des lances à jetter, l'autre coupeur d'hommes, le troisième épancheur de sang, & le quatrième seigneur de la maison noire. Aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée, à moins qu'elle ne fût signée de ces quatre électeurs.

Un homme du peuple ne pouvait, au Mexique, s'élever au rang des nobles que par la voie des armes, & un noble ne parvenait aux éminentes places de l'état qu'en se distinguant dans les armées, par des prodiges de valeur. Ce fut pour entretenir cette idée parmi ses sujets, que Motézuma II proposa des prix d'honneur pour les plus braves d'entre ses guerriers, & qu'il institua trois ordres de chevalerie, sous les titres de chevaliers de l'aigle, du tigre & du lion, dont les marques honorables étaient la figure de ces animaux pendue au cou & peinte sur les habits.

Il y avait un ordre supérieur aux trois autres, dont l'empereur était le grand-maître, & dans lequel il ne recevait que les princes & les nobles. Ces chevaliers étaient appellés *Técuitles*. Ils portaient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaeint plus ou moins sur les épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. Le jeune noble qui devait être initié dans cet ordre, trois ans avant sa réception, faisait inviter à une fête ses parens, ses amis, les anciens chevaliers & tous les seigneurs de sa province, & l'on employait ce tems à faire des recherches sur les mœurs du novice. Le jour destiné pour la cérémonie, les *Técuitles* conduisaient le jeune homme à l'autel, devant lequel il se mettait à genoux avec beaucoup de recueillement : un prêtre lui perçait le nez, d'un os pointu de tigre, ou d'un os d'aigle, & mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous ; ce qu'il devait souffrir sans marquer le moindre sentiment de douleur, ni la plus légère impatience, pendant le long discours que lui adressait le même sacrificateur, & qui était rempli d'injures personnelles & même suivi de coups. On le dépouillait de ses habits, & il entrait ainsi nud dans une salle, où, assis à terre, il devait passer le tems en prières, pendant que l'assemblée faisait en

ſa préſence un grand feſtin, après lequel chacun ſe retirait ſans lui dire le moindre mot. A l'entrée de la nuit, un prêtre lui jettait ſur le corps un manteau d'une étoffe groſſière, & lui préſentait un peu de paille pour ſe coucher, & un billot pour lui ſervir de chevet. On lui donnait de la peinture pour ſe frotter le corps, des poinçons pour ſe percer les oreilles, les bras & les jambes, un encenſoir & de la poix pour encenſer les idoles. Pendant quatre jours le récipiendaire n'avait pour compagnie que trois vieux ſoldats, qui l'inſtruiſaient de ſes devoirs, & qui s'attachaient à l'empêcher de dormir. A minuit, il devait encenſer les idoles, & leur offrir quelques gouttes de ſon ſang. Un peu plus tard, il faiſait le tour de l'enclos du temple, & creuſant des trous dans la terre à quatre endroits, il y enterrait des cannes & des cartes teintes du ſang de ſes oreilles, de ſes pieds, de ſes mains & de ſa langue. Toute ſa nourriture par jour conſiſtait en quatre épis de maïs & un verre d'eau : il s'en trouvait qui riſquaient de ne rien prendre pendant ces quatre jours. Au bout de ce tems, il demandait aux prêtres du grand temple la permiſſion d'aller continuer ſon noviciat dans d'autres communautés, où ces exercices, quoique moins rigoureux, duraient le reſte de l'année, & pendant leſquels il ne pouvait ni retourner chez lui, ni s'approcher de ſa femme. Le matin du jour qu'il choiſiſſait pour la cérémonie de

ſa réception, ſes amis & ſes parens venaient le prendre, & le conduiſaient avec pompe dans le premier temple : là, on le dépouillait de ſon manteau groſſier, & on lui faiſait prendre de riches habits; on le couronnait de ſuperbes plumes, & on lui liait les cheveux avec un ruban rouge. Le prêtre faiſait l'éloge de ſon courage & de ſa patience : il l'exhortait à pratiquer la vertu, en lui rappellant, qu'ayant eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, tant qu'il en conſerverait les précieuſes cicatrices, il devait faire éclater dans ſes actions la nobleſſe de l'aigle & l'intrépidité du tigre. Il lui donnait un nouveau nom, & le congédiait en lui donnant ſa bénédiction.

Les Técuitles paſſaient toutes ſortes de pierreries dans les trous de leur nez, & ils jouiſſaient de tous les droits de preſſéance dans toutes les aſſemblées de guerre & de paix, & du privilège de faire porter un ſiège à leur ſuite. Ils avaient leur logement au palais.



CHAPITRE XV.

Sciences, Mœurs & Uſages des anciens Mexiquains.

Les Mexiquains avaient quelques notions d'un déluge qui avait fait périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui ſe ſauvèrent dans une barque. Ce couple étant arrivé au pied de la montagne de Culhuacan, proche des vallées qui entourent le grand lac, s'y fixa, & du commerce de ces uniques créatures, il naquit une grande quantité d'enfans, tous muets, mais qui reçurent la faculté de parler d'une colombe céleſte, laquelle chaque jour venait ſe percher ſur un très-grand arbre, d'où elle donnait des leçons à ſes élèves. Comme ils parlaient tous un langage différent, ils prirent tous le parti de ſe ſéparer. Quinze chefs de famille, qui eurent le bonheur de s'entendre, demeurèrent enſemble, errèrent dans les déſerts environ cent quatre années, & vinrent enfin jetter les fondemens d'une ville qui eſt aujourd'hui Mexico. Tels furent, dit l'hiſtoire Mexiquaine, les peuples que le conquérant *Mexi* rangea ſous ſa domination. Peu à peu les ſucceſſeurs de ce chef de barbares ſou-

mirent toutes les provinces voiſines, & en formèrent ce fameux empire du Mexique, détruit par les Eſpagnols.

Les Mexiquains n'avaient point l'uſage des lettres, mais à leur place ils employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choſes corporelles, & ſe ſervaient de ſimples caractères pour exprimer les ſimples idées. Ils écrivaient de bas en haut. Ils avaient une ſorte de roue peinte, qui contenait l'eſpace d'un ſiècle, diſtingué par année, avec des marques particulières pour y deſſiner le tems où chaque choſe arrivait. Ce ſiècle était compoſé de cinquante-deux années ſolaires, chacune de trois cents ſoixante & cinq jours. La roue était diviſée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans, & répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue était environnée d'un ſerpent, & c'était le corps du ſerpent qui contenait les quatre diviſions. La première marquait le midi, & avait pour hiéroglyphe un lapin ſur un fond bleu : la ſeconde, qui ſignifiait l'orient, était marquée par une canne, ſur un fond rouge : le hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre, ſur un fond jaune, & celui de l'orient était une maiſon ſur un fond verd.

Ces quatre diviſions étaient le commencement des quatre indictions qui compoſaient un ſiècle. Il y avait entre l'une & l'autre, douze autres petites diviſions, dans leſquelles les quatre points de la première diviſion

étaient fucceffivement diftribués, chacun avec fa valeur numérale, jufqu'à treize, qui était le nombre dont une indiction était compofée. Ils comptaient non-feulement les années, mais même les mois par treize, &, quoique leurs mois fuffent de vingt jours, ils recommençaient lorfqu'ils arrivaient à treize. Ils divifaient le mouvement de la lune en deux tems ; le premier, du réveil, depuis le lever folaire jufqu'à l'oppofition, qui était treize jours ; & l'autre, du fommeil, d'autant de jours, jufqu'à fon coucher du matin. Lorfqu'on leur demandait pourquoi ils commençaient leur année du midi, ils répondaient qu'il leur paraiffait certain que la lumière du foleil avait commencé dans fon midi ; que d'ailleurs l'enfer étant du côté du nord, il était probable que le foleil, qui était la demeure des dieux, n'avait pu naître que du côté le plus oppofé à ce féjour des méchans. Ils ajoutaient que le foleil fe renouvellait à la fin de chaque fiècle, fans quoi le tems finirait avec un vieux foleil ; & en conféquence de cette abfurde idée, ils fe mettaient tous à genoux, le dernier jour du fiècle, fur le toit des maifons, le vifage tourné vers l'orient, pour obferver fi le foleil recommencerait fon cours, ou fi la fin du monde était arrivée. Sans être malade, tous les Mexiquains alors fe préparaient à la mort : ils brifaient toutes leurs vaiffelles, ils éteignaient leur feu ; & tant que les ténèbres duraient, ils fe livraient aux plus violens

tranſports du déſeſpoir : mais, lorſque l'aurore commençait à paraître, leur eſpérance renaiſſait, & quand les premiers rayons du ſoleil paraiſſaient, ils exprimaient leur joie par des cris & les plus fortes acclamations. De toutes parts on entendait le ſon des inſtrumens, & chaque citoyen félicitait ſon ami de ce que la durée du monde était au moins aſſurée pour un autre ſiècle. On ſe rendait au temple pour remercier les dieux de ce bienfait, & recevoir du feu nouveau de la main des ſacrificateurs.

Aux dix-huit mois, dont l'année Mexiquaine était compoſée, & qui faiſaient trois cents ſoixante jours, ces Indiens ajoutaient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qui avaient leurs noms propres, & entraient dans le compte des treize. Leur année biſſextile avait auſſi ſes règles : la première année du ſiècle commençait le dix avril : la ſeconde & la troiſième de même ; mais la quatrième, qui eſt la biſſextile, commençait au neuf, la huitième au huit, la douzième au ſept, la ſeizième au ſix, & de même juſqu'à la fin du ſiècle, qui ſe terminait au vingt-huit mars, jour auquel on commençait la célébration des fêtes, qui duraient les treize jours de biſſextile, juſqu'au dix d'avril.

Les anciens Mexiquains étaient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres, la couleur de leur teint tirait ſur celle du poil de lion : ils avaient les yeux grands,

le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diversement coupés. Ils n'avaient que peu de barbes. Leur usage était de se peindre le corps, & de se couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiseaux ou d'écailles de poisson, ou de poil de tigres & d'autres animaux. Ils se perçaient les oreilles, le nez, & même le menton pour y porter des bijoux d'or, des pierreries, des arêtes de poisson, des dents machelières de différens animaux, & des ossemens.

Les femmes différaient peu des hommes par la taille & par la couleur. Elles laissaient croître leurs cheveux dans toute leur longueur, & elles employaient un certain onguent pour les rendre extrêmement noirs. Les femmes mariées les nouaient derrière la tête & s'en faisaient un nœud sur le front ; les filles les portaient flottans, sur le sein & sur les épaules. Lorsqu'elles étaient devenues mères, leurs mammelles prenaient une telle longueur, qu'elles pouvaient donner à téter à leurs enfans, qu'elles portaient ordinairement sur le dos. Elles prisaient beaucoup les fronts petits. Elles aimaient la propreté, se baignaient souvent ; &, sortant d'un bain chaud, elles entraient sans crainte & sans danger, dans une eau froide, après quoi elles se frottaient avec une espèce d'onguent qui, par son amertume, les garantissait de la piquûre des mouches.

Tous les Mexiquains allaient nuds, & l'em-

pereur & les ſeigneurs ne ſe diſtinguaient du peuple que par une eſpèce de manteau, compoſé d'une pièce de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Quelques plumes, attachées avec des cordons, leur tenaient lieu d'ornement de têtes, & pour chauſſures, ils avaient des ſandales. Les ſoldats ſe couvraient le corps de la peau de quelque animal terrible, dont ils ajuſtaient la tête ſur la leur, &, à cet habit, ils joignaient une bandoulière, chargée de cœurs, de nés & d'oreilles d'hommes, & terminée par une tête, ce qui rendait leur figure effroyable.

Les femmes du commun étaient preſque nues, & ne portaient qu'une chemiſe à demi-manches, qui leur tombait ſur les genoux, mais ouverte ſur la pointe, & ſi claire qu'à peine pouvait-on la diſtinguer de la peau. Leurs cheveux ſeuls formaient toute leur coëffure. Tels étaient les anciens Mexiquains, bien différens de ceux qui figurent dans les relations de nos voyageurs modernes. « Tous les Mexiquains, diſent-ils,
» (Gomara, l. 2, chap. 83 & 84) hommes
» & femmes, ſont naturellement d'une cou-
» leur brune. La plûpart ſont d'aſſez haute
» taille, ſur-tout dans les provinces qui
» regardent le nord . . . . Ils ſe barbouillent
» d'une terre liquide, pour ſe rafraîchir la
» tête, & ſe rendre les cheveux noirs & doux.
» Leur habillement conſiſte dans un pourpoint
» court, & des hauts de chauſſes fort larges.
» Ils portent ſur les épaules un manteau

» de diverſes couleurs, qu'ils appellent
» *Tilma*, & qui paſſant ſous le bras droit, ſe lie
» ſur l'épaule gauche par les extrémités. Ils
» ſont chauſſés; mais ils ſe ſervent de ſocques,
» au lieu de ſouliers. Jamais ils ne quittent
» leurs cheveux, quand la pauvreté les obli-
» gerait d'être nuds, ou de ſe couvrir de
» haillons. Les femmes portent le *guailpil*,
» qui eſt une eſpèce de ſac, ſous la *cobina*,
» fine étoffe de coton, à laquelle elles en
» ajoutent une autre ſur les épaules, lorſ-
» qu'elles paraiſſent en public. A l'égliſe,
» elles relèvent la dernière, juſqu'à s'en
» couvrir la tête. Leurs jupes ſont étroites,
» ornées de figures de lions, d'oiſeaux ou
» de fleurs, & comme tapiſſées, en plu-
» ſieurs endroits, de belles plumes de canard.
» Les femmes des métices, des noirs &
» des mulâtres, qui ſont en fort grand
» nombre, ne pouvant prendre l'habit Eſpa-
» gnol, & dédaignant celui des Indiennes,
» ont inventé le ridicule uſage de porter
» une jupe en travers, ſur les épaules ou
» ſur la tête. Mais leurs maris & leurs en-
» fans du même ſexe, ſont parvenus par de-
» grés à s'attribuer le droit de ſuivre toutes
» les modes d'Eſpagne. Leur inſolence va
» ſi loin, que ſans poſſéder aucun emploi,
» ils s'honorent entr'eux du titre de capi-
» taine. »

Le palais que l'empereur occupait dans ſa capitale, ſe nommait *Tepac* : il était d'une grandeur & d'une magnificence extraordi-

naires ; on y entrait par vingt portes, qui répondaient à autant de rues de la ville. Les bâtimens qui servaient de logement au monarque, renfermaient trois grandes cours, chacune ornée d'une superbe fontaine, cent chambres de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Les murs étaient d'un mêlange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres, les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches qui jettaient un éclat merveilleux : les toits étaient de planches ; les chambres curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. On y voyait des tableaux & des sculptures, qui représentaient toutes sortes d'animaux, & des tapisseries de coton, de poil de lapin, & de différentes plumes, travaillées avec un art merveilleux. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans ces immenses édifices, ils n'en étaient pas moins solides.

L'empereur avait plusieurs autres maisons dans la ville ; dans l'une, qui contenait des grandes galeries, soutenues par des colonnes de jaspe, on conservait tous les oiseaux qui naissent au Mexique ; dans un étang salé, on nourrissait les oiseaux de mer, & ceux des rivières dans de grandes pièces d'eau douce. Dans une autre maison, on élevait les oiseaux de proie, & il y avait une partie de ce palais remplie de toutes les bêtes féroces, tels que des lions, des tigres, des ours, & de plusieurs espèces d'animaux inconnus en Europe. Les appartemens de

cette seconde maison étaient occupés par les bouffons, les bateleurs, les nains, les bossus, les aveugles, & tous ceux qui avaient apporté quelques monstruosités en naissant, que l'empereur entretenait, & auxquels il donnait des maîtres pour apprendre divers tours de souplesses. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans ce même bâtiment ce prince avait un petit temple, dont la voûte était revêtue de lames d'or & d'argent, & enrichie de pierres précieuses, où il venait consulter ses idoles au milieu des cris & des hurlemens des hommes & des bêtes dont on vient de parler.

Un troisième palais était nommé la maison de *Tristesse*. En effet, les portes en étaient extrêmement étroites; les fenêtres laissaient peu de passage à la lumière; les murs, le toit, & tous les meubles en étaient noirs & lugubres. C'était dans ce lieu que le monarque se retirait, lorsqu'il avait quelqu'affliction réelle, & qu'il avait perdu le goût des plaisirs.

Les maisons que les caciques occupaient dans la ville de Mexico, étaient pour la plûpart somptueuses, & il leur était permis de les embellir suivant leur goût; mais il était défendu aux autres citoyens d'élever les leurs au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. On n'employait que de la terre dans leur construction, & elles n'étaient couvertes que de planches, qui formaient une sorte de plate-forme. Au

lieu de tapisseries, on voyait par-tout des nattes. On s'y éclairait avec des torches de bois de sapin ; les lits étaient de nattes, ou de simple paille ; une pierre ou un billot servait d'oreillers ; les couvertures étaient de coton, les sièges de bois, ou de sacs remplis de feuilles.

Les Mexiquains mangeaient peu de viande : leur principale nourriture consistait en maïs en pâte, ou assaisonné avec certaines herbes. Leur breuvage était une composition d'eau & de farine de cacao*, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils aimaient les jeux avec une sorte de passion, & ils en avaient un plus en usage & plus agréable que les autres. Ils le nommaient *Tlatchtli* : il consistait à faire toucher une pelote au mur qui servait de but, & dont la partie contraire devait empêcher qu'elle en approchât. Cette pelote ne pouvait être poussée qu'avec les fesses & les hanches, & pour la mieux faire rebondir, les joueurs s'appliquaient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Cet exercice se prenait dans une salle bâtie exprès, que l'on consacrait par quelques cérémonies religieuses, & où l'on voyait toujours une idole, regardée comme la divinité tutelaire du tripot, à laquelle on ne manquait pas de faire des offrandes pour obtenir la victoire. On jouait à ce jeu souvent beaucoup d'or, & il se trouvait des Mexiquains assez entêtés, lorsqu'ils avaient tout perdu, pour se jouer eux-mêmes. Un ancien usage, quand la pelote était entrée dans

dans le trou étroit d'une certaine pierre, rendait le vainqueur maître de toutes les robes des ſpectateurs ; & il n'y avait rien de plus plaiſant que de voir fuir ceux qui portaient quelque vêtement, & le vainqueur les pourſuivre pour les leur arracher.

La danſe était auſſi un de leurs exercices favoris, mais leur manière de danſer reſſemblait peu à celle des autres nations. Quelquefois, après avoir dîné, ils commençaient une ſorte de bal, qu'ils nommaient *Netotiliztle*. On étendait une grande natte, ſur laquelle on mettait deux tambours ; l'un petit, composé d'une pièce de bois fort bien travaillée, creux, ſans peau ni parchemin par dehors, avec une ſeule fente au principal bout : on touchait cet inſtrument avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrêmités ne fuſſent pas de bois, mais de laine ou de quelque ſubſtance mollaſſe. L'autre tambour était grand, rond, creux & peint en dehors : ſon embouchure était fermée par un cuir, bien corroyé & fort tendu, qu'on ſerrait ou lâchait, pour élever ou baiſſer le ton. On le battait avec les mains, & il rendait un ſon qui paraiſſait fort harmonieux aux Indiens, & que les Eſpagnols trouvèrent extrêmement lugubre. Souvent le peuple allait former des danſes dans la cour du palais de l'empereur, & les principaux ſeigneurs de l'empire ne dédaignaient pas d'en être les principaux acteurs. Ils étaient alors richement parés, avec des bouquets de roſe dans

les mains, ou des éventails de plumes tiſſues d'or. Quelquefois le nombre des danſeurs montait à dix mille. D'abord on marchait par rang de huit, avec beaucoup de lenteur; enſuite on s'entremêlait, pour danſer en branle, en ſe tenant par la main, tandis que quelques-uns danſaient ſeuls, & d'autres deux à deux. Cet exercice durait quatre ou cinq heures, ſans que perſonne parût ſe laſſer.

La mitote était une autre danſe, plus noble & plus grave que la précédente. Elle s'exécutait ordinairement dans les cours des temples. On formait deux grands cercles, au milieu deſquels on plaçait les inſtrumens. Le cercle intérieur était compoſé des ſeigneurs, des anciens, & même ſouvent des princes du ſang impérial & de l'empereur. Le ſecond était formé de la plus grave partie du peuple, qui y paraiſſait chargé de ſes plus précieux ornemens. On voyait pluſieurs Mexiquains ſur des figures d'homme, d'animal ou de colomnes, qui danſaient ou chantaient en cette poſture, avec beaucoup de grace & de juſteſſe. Il y en avait qui, paſſant leurs mains ſous la plante des pieds, ſe courbaient en cercle, ſe remuaient avec une agilité ſurprenante, s'élançaient en l'air & retombaient en tournant, comme une lourde maſſe. D'autres montaient ſur des hauts bâtons, & s'y tenaient droits, en faiſant mille ſingeries des pieds & des mains; & enfin pluſieurs autres voltigeaient, ſautaient & multipliaient leurs diverſes poſtures avec

une grande souplesse, ayant de très-gros poids ou sur l'estomac, ou sur les épaules. Chaque jour offrait, dans ces différens genres, de nouveaux spectacles au peuple de Mexico.

CHAPITRE XVI.

Quelques Usages particuliers des différens peuples qui composaient l'Empire du Mexique.

SI la politique des souverains avait forcé les peuples à se réunir sous l'étendard de la même religion, elle leur avait laissé quelques loix & quelques coutumes, dont l'autorité n'avait lieu que dans certaines provinces.

A Mexico, & dans tout le pays de son ressort, les successions suivaient les degrés du sang. Le fils aîné entrait dans les droits de son père, ou à son défaut le second fils y succédait; & s'il n'y avait point d'autre mâle, les neveux étaient appellés à l'héritage: s'il ne s'y trouvait point de neveux, les frères du mort étaient déclarés héritiers. Lorsque les seigneurs, qui possédaient quelque gouvernement par les droits de leur naissance, ne laissaient point de proches héritiers, leurs vassaux s'assemblaient, & ils se choisissaient un chef à la pluralité des voix. A Tlascala, celui qu'on substituait au véritable sang, était soumis à de rigoureuses épreuves. Il devait

se présenter dans la place publique, & souffrir avec patience toutes les injures qu'on se plaisait à lui dire. Obligé de passer dans le temple plusieurs jours, il devait en sortir lorsque le peuple s'y rendait pour les sacrifices, se coucher quand on se promenait, veiller pendant que les autres dormaient, & prendre ses repas aux heures qui n'étaient point celles du public. Rarement il pouvait se livrer au repos; & lorsqu'il commençait à s'endormir, des prêtres vigilans le piquaient avec des épines, en lui disant: « Eveille-toi, songe qu'il faut que tu veilles, que » tu prennes soin de tes vassaux, & que » l'office, dont tu es chargé, ne te permet » pas de dormir. » Comme tous les jours pairs étaient réputés malheureux par la nation, on en choisissait un impair pour l'installation du nouveau chef, à compter du jour de sa naissance jusqu'à celui de la cérémonie. Il faisait préparer un grand festin, dont tous les convives étaient nommés par les prêtres; & si quelqu'un d'entr'eux refusait de s'y trouver, on ne laissait pas de placer son siège au rang qu'il aurait dû occuper, & le seigneur faisait à ce siège les mêmes remercimens, que s'il s'était adressé à la personne même. Lorsque la table était servie, on se rendait au temple, & là l'héritier recevait l'investiture de tous ses droits; après quoi, on retournait à la salle du banquet, où l'on passait la journée à boire, à manger, à chanter & à

danser. Si l'héritier légitime était en bas âge, on lui donnait pour tuteur un de ses plus proches parens, ou quelque personne respectable par ses mœurs & par sa probité, d'entre les plus chers amis du mort. Il ne pouvait être affranchi de cette tutelle qu'à trente ans.

L'empereur du Mexique distribuait souvent aux principaux seigneurs de sa cour, certaines portions de terre à vie, pour les récompenser de leurs services. Les cadets des premières familles nobles du pays composaient un ordre, qu'on nommait les *Grandes parentés*; il était divisé en quatre classes, qui répondaient aux quatre degrés de parenté, & qui tiraient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ces nobles avaient le droit de succéder au chef de leur race, lorsqu'ils y étaient appellés, & leur noblesse les exemptait de tout tribut. C'était parmi ce grand nombre de gentilshommes qu'on choisissait des ambassadeurs, les officiers des armées, ceux des tribunaux de justice, & les autres ministres publics.

Chaque cacique jouissait des droits de la souveraineté dans l'étendue des terres de son domaine. Il imposait des taxes sur les biens de ses vassaux, soit qu'ils les tinssent de leurs ancêtres, ou de la munificence du souverain. Tout office était assujetti à une redevance annuelle. L'ordre des laboureurs, qu'on désignait sous le nom de *Mayeques*, était sans doute le plus malheureux de l'empire, puisqu'incapable de posséder des terres en propre, il

ne lui était permis que d'affermer & de cultiver les terres des autres. Jamais il ne pouvait abandonner celles qu'il labourait, & dont il payait la rente en nature. Les ſeigneurs avaient ſur eux une juridiſction civile & criminelle; ils ſervaient dans les armées, mais on avait une grande attention à n'en pas diminuer le nombre.

Les enfans qui ſe trouvaient encore ſous la dépendance de leurs pères, les orphelins, les vieillards, les veuves & les bleſſés ne devaient rien à leurs ſeigneurs. Les impôts ſe levaient avec beaucoup de juſtice & de circonſpection. Les tributs des grains étaient recueillis au tems de la récolte : les marchands & les ouvriers payaient les leurs de la matière ordinaire de leur commerce, ou de leur travail ; ils les délivraient de vingt en vingt jours, c'eſt-à-dire, de mois en mois. S'il arrivait une année ſtérile, ou quelque violente maladie contagieuſe, tous les impôts ceſſaient : les caciques ouvraient leurs magaſins, & ils en faiſaient tirer des alimens pour les pauvres, & des ſemences pour les laboureurs ; ces derniers devaient s'employer à la conſtruction des bâtimens que leurs ſeigneurs faiſaient élever, & leur fournir chaque jour de l'eau & du bois.

La province de Matalzingas était gouvernée par trois caciques, dont le premier avait une ſorte d'autorité ſur les deux autres. Si ce chef venait à mourir, le ſecond prenait ſa place, & le troiſième prenait celle du ſecond.

A la place du troisième, on nommait le fils du premier ou son frère. Si le second mourait, le fils du premier devenait son successeur; mais si la mort enlevait le troisième, son fils ou son frère lui succédait. Lorsque les Espagnols s'emparèrent du Mexique, ils vérifièrent que cet ordre de succession était établi dans la province d'Utlatan depuis plus de huit cents ans.

Les peuples qui habitaient la riche province du Méchoacan étaient peut-être les plus industrieux de tout l'empire. Ils adoraient un dieu qu'ils nommaient *Tucapacha*, & qu'ils reconnaissaient comme le créateur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ils l'invoquaient au milieu de leurs peines, en jettant affectueusement leurs yeux vers le ciel. Sans qu'on puisse découvrir d'où ils les tenaient, on peut assurer qu'ils avaient des notions vagues de la véritable histoire du monde: « L'Être suprême, disaient-ils, a créé autrefois de » terre un homme & une femme: ces deux » modèles de la race humaine, s'étant allé baigner, perdirent leur forme dans l'eau, » mais leur auteur la leur rendit, avec un » mélange de certains métaux, & le monde » est descendu d'eux. Les hommes étant ensuite tombés dans l'oubli de leurs devoirs » & de leur origine, ils en furent punis par » un déluge universel, à l'exception d'un » prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'était » mis avec sa femme & ses enfans, dans un

» grand coffre de bois, où il avait rassemblé
» aussi quantité d'oiseaux & d'excellentes se-
» mences : après la retraite de l'eau, il lâcha un
» oiseau nommé *Aura*, qui n'était pas revenu,
» & successivement plusieurs autres, qui ne
» s'étaient pas fait revoir, mais un petit avait
» reparu avec une branche d'arbre dans le
» bec. » Les prêtres du dieu *Tucapacha* portaient des tonsures, & dans leurs sermons, ils ne cessaient de menacer les coupables des punitions d'une autre vie.

On ne trouvait aucun temple public dans la province de Mistèque : chaque habitation avait son dieu & son oratoire, mais on y rencontrait beaucoup de monastères, qui prescrivaient aux différentes familles le dieu qu'elles devaient adorer. Les aînés des maisons, même les fils du cacique, ne pouvaient se mettre en possession de l'héritage de leurs pères, qu'auparavant ils n'eussent fait une année de noviciat dans un monastère. On les remettait avec beaucoup de cérémonies entre les mains des prêtres, qui les dépouillaient de leurs habits, & les revêtaient de haillons, après leur avoir frotté le corps d'une certaine gomme, & particulièrement le visage, l'estomac & les épaules, de feuilles venimeuses, qui étaient comme le sceau de leur consécration. Leur année de peines & d'abstinence étant expirée, on venait les reprendre avec la même pompe : quatre jeunes filles les lavaient dans de l'eau parfumée ; & alors rien ne pouvait les empêcher de se mettre en possession de

leur dignité, & des biens qui leur étaient échus par héritage.

Lorſque le cacique de Miſtèque était attaqué d'une maladie mortelle, on faiſait des ſacrifices, des pélerinages, & on adreſſait aux idoles des vœux & des prières pour obtenir ſa guériſon. Auſſi-tôt qu'il avait rendu le dernier ſoupir, on travaillait aux préparatifs de ſes obſèques; mais on continuait de lui parler, comme s'il eût été vivant; & un malheureux eſclave, couvert de tous ſes ornemens, avait la déſolante charge de le repréſenter, & de recevoir à ſa place les reſpects dûs à la dignité du cacique. Vers le milieu de la nuit, les prêtres venaient furtivement enlever le cadavre, & ils allaient l'enterrer dans le fond d'un bois. A leur retour, ils ſaiſiſſaient l'eſclave, qui avait fait le perſonnage du mort, & ils l'étouffaient. On l'enſeveliſſait avec un maſque ſur le viſage & le manteau du cacique, & il était dépoſé dans une ſépulture particulière, à côté de ceux qui avaient précédemment joué le même rôle.

Une nation terrible occupait les provinces de Zapotecas, & les habitans étaient continuellement en guerre avec leurs voiſins. Lorſqu'ils faiſaient des priſonniers, ils les liaient par les parties viriles, & les conduiſaient ainſi en triomphe, pour les employer au ſervice de l'eſclavage, ou pour les ſacrifier à leurs fauſſes divinités, qui étaient les mêmes que celles des Mexiquains. Leur uſage était de ſacrifier des hommes aux dieux, des fem-

mes aux déesses & des petits enfans aux divinités inférieures. Ils observaient des jeûnes rigoureux de quarante, & même de quatre-vingt jours, pendant lesquels, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, ils ne mangeaient qu'une herbe médicinale, nommé *Pisate*. Leur cacique se prétendait descendu en droite ligne des seuls humains qui échappèrent au déluge général; & cette supposition inspirait un étonnant respect pour sa personne.

L'opinion des peuples qui habitaient la province de Tépéaca, était qu'il y avait un Dieu suprême, qui, créateur du monde, en laissait la conduite à Camatzleque, idole à figure humaine; & que les éclairs, la foudre & tous les météores étaient des esprits descendus du ciel, qui venaient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes & veiller à la conservation de l'univers.

Les historiens du Mexique font une honorable mention du courage des Tlascalans. L'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, & la justice en fut long-tems le soutien. Avant leurs guerres avec les Mexiquains, ils ignoraient l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, & d'en manger la chair. Sobres & industrieux, ils voulaient être instruits avec douceur, & corrigés avec bonté. Un Tlascalan surpris en mensonge était puni de mort: mais on pardonnait ce crime à l'étranger. La bonne-foi régnait dans tous les traités publics, & la franchise était l'ame du commerce qu'entretenait ce peuple. Il

était honteux d'emprunter, parce qu'on pouvait se trouver dans l'impuissance de rendre. L'adultère, le larcin & le manque de respect pour les vieillards, passaient pour des crimes impardonnables. On étranglait, par ordre du sénat, les jeunes nobles qui manquaient de soumission pour leurs pères, afin de retrancher de la société des membres qui pouvaient être pernicieux à l'état. Ceux qui ne méritaient pas la mort par l'énormité de leur crime, étaient bannis de la république. On faisait mourir, avec les traîtres, tous leurs parens jusqu'au septième degré, dans la fausse idée, qu'un crime si noir provenait de l'inclination du sang.

On recevait avec plaisir à Tlascala tous les étrangers qui voulaient s'y établir, à la seule condition de s'y conformer aux loix. Quelque pauvre que fût un noble Tlascalan, il ne lui était pas permis d'exercer aucune profession méchanique. Les degrés défendus pour le mariage, étaient ceux de mère, de tante, & de belle-mère; les frères héritaient des frères au préjudice des enfans. La polygamie était recommandée.

Outre une prodigieuse quantité de dieux, les Tlascalans adoraient encore des déesses, & entr'autres celle de l'amour, à laquelle ils attribuaient l'empire des vents. Ils lui supposaient une cour nombreuse, composée de femmes, de nains & de bouffons, toujours prêts à avertir les dieux, dont elle desirait la compagnie. Ils avaient aussi divinisé le

courage, & la poltronnerie, l'avarice & la libéralité. Le tonnerre & le dieu de l'eau étaient l'objet d'un culte particulier. Convaincus de l'exiſtence d'un Dieu ſupérieur, ils admettaient des récompenſes & des punitions dans une autre vie ; mais ils ne donnaient aucun nom à cet Etre ſouverain. Ils ſoutenaient que l'air était la demeure d'une quantité prodigieuſe d'eſprits : qu'il y avait neuf cieux, où les hommes vertueux ſe rendaient après leur mort pour commencer une autre vie : que la terre était plate, & que le ſoleil & la lune dormaient tous les jours, après avoir éclairé le monde, qui, ſelon eux, était éternel. A ces idées, ils ajoutaient d'autres extravagances : par exemple, ils diſaient, d'après d'anciennes traditions, qu'ils avaient deux fois changé de forme ; l'une par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Dans ces circonſtances, un grand nombre d'hommes avaient été convertis en ſinges.

Le pontife des Yzcatlans ne devait jamais ſortir du principal temple, & il ne lui était pas permis de s'approcher d'une femme : s'il trangreſſait l'un de ces deux points, on le déchirait en pièces, & chaque jour on préſentait ſes membres ſanglans à ſon ſucceſſeur, pour lui ſervir d'exemple. Lorſqu'un Yzcatlan ſongeait à ſe marier, il en donnait avis au collège des prêtres. Un d'eux, ordinairement un jour de fête, faiſait monter le ſuppliant au ſommet du temple, & là lui

coupant un toupet de cheveux, il criait à haute voix : Un *tel* veut se marier ; ensuite il le faisait descendre avec précipitation, & la première femme qu'il rencontrait dans son chemin, devenait son épouse. On se doute bien qu'il ne se trouvait sur la place que les filles qui n'auraient pas été fâchées de l'avoir pour mari.

Dans le canton des Guaxlotitlans, les femmes accusées d'adultère, devaient se présenter devant le cacique, & celles qui se trouvaient convaincues de ce crime, étaient tuées sur le champ, coupées en pièces & mangées par les témoins.

Les Yzipeques qui prouvaient l'infidélité de leurs femmes, leur coupaient publiquement le nez & les oreilles. Celui qui en accusait un autre de vol, devenait son bourreau, s'il réussissait à prouver son accusation ; mais si sa preuve n'était pas admise, l'accusé exécutait l'accusateur.

Les Otomies ne se refusaient aucun plaisir avec toutes les femmes, jusqu'au tems qu'ils choisissaient pour se marier. Alors ils jettaient les yeux sur celle dont ils voulaient faire leurs compagnes, & ils passaient une nuit avec elle. Lorsqu'ils lui reconnaissaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer ; mais si le lendemain ils déclaraient qu'ils en fussent contens, ils ne pouvaient plus en prendre une autre. Pour expier plusieurs années écoulées dans le libertinage, les nouveaux époux passaient vingt ou trente jours dans la retraite : pendant ce

tems, ils s'abstenaient de tous les plaisirs des sens, ils se purifiaient par des bains, & se tiraient du sang des oreilles & des bras.

CHAPITRE XVII.

Gouvernement Espagnol du Mexique.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle-Espagne en trois gouvernemens, qu'ils appellent Audiences ou *Governacions*, & qui contient vingt-deux provinces, mais toutes sous l'autorité d'un viceroi, qui se fait compter cent mille ducats sur les revenus de la couronne. Pendant la durée de sa mission, qui est ordinairement de cinq années, il arrive souvent qu'un viceroi obtient la continuation de sa dignité pendant cinq autres années; & si l'on ajoute à ces considérables appointemens, les sommes immenses qu'il tire de la distribution des emplois, les intérêts qu'il se réserve dans le commerce, on ne doit pas douter que ces dix années ne lui suffisent pour acquérir des richesses exorbitantes. Quelque despotique que soit ce gouverneur, à beaucoup d'égard, il est cependant subordonné au conseil, qui est composé de deux présidens, de six accesseurs, & d'un procureur du roi; mais ces officiers ont un intérêt continuel à ménager leur chef, & ne font

parade de leur autorité que pour juger les causes civiles & criminelles.

AUDIENCE DE MEXICO.

Cette audience, qui est la première des trois, est composée de sept provinces; Mexico, Méchoacan, Panuco, Tlascala, Guaxaca, Tabasco & Yucatan. La ville de Mexico, telle qu'elle est aujourd'hui, peut le disputer aux plus belles villes d'Italie, par la somptuosité de ses édifices, & elle l'emporte, par la beauté des femmes, qu'on dit être passionnées pour les Européens. Cette capitale de la Nouvelle-Espagne, est située proche du lac, à dix-neuf degrés quarante minutes de latitude du nord. Son circuit est de deux lieues. On y compte environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres. Les autres villes de la province ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête; mais le nombre incroyable des Indiens, qui ont succombé sous le poids excessif des travaux, auxquels on les a condamnés, en a fait autant de solitudes, & elles n'ont pas même le nombre nécessaire d'habitans, pour cultiver les terres voisines. Le fameux port d'Acapulco, quoiqu'éloigné de quatre-vingt lieues de la capitale, sur le bord de la mer du sud, est sous la dépendance immédiate du viceroi. Il est situé au dix-septième degré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cents soixante-quator-

zième de longitude. Le port est excellent, mais l'air y est mal sain. Cette place rapporte annuellement au gouverneur, qui est aussi alcalde-major, vingt mille piastres, & presqu'autant à ses principaux officiers. Un curé, auquel le roi n'accorde que cent quatre-vingt piastres pour son entretien, en gagne quelquefois au-delà de quatorze mille à enterrer les étrangers, à qui il fait payer chèrement le chagrin d'aller mourir dans une contrée si éloignée.

Les provinces de Méchoacan & de Panuco n'offrent rien qui mérite d'être remarqué : dans celle de Tlascala, on y distingue sur-tout la ville d'Angeles ; c'est le siège d'un évêque, dont les revenus montent à quatre-vingt mille piastres : chaque chanoine en reçoit cinq mille, le doyen quatorze mille, le chantre huit mille, l'écolâtre sept mille, ainsi que l'archidiacre & le trésorier.

Quoique la ville de la Vera-Cruz, c'est-à-dire, la nouvelle, car l'ancienne a été en quelque façon abandonnée, ne soit pas une grande ville, elle ne laisse pas d'être une des plus opulentes de l'univers. Les négocians y sont si riches, qu'on y passe pour pauvres, lorsqu'on n'a pas cinq ou six cents mille piastres de bien. Au milieu de ces immenses richesses, ils sont si sobres, qu'ils se nourrissent communément de chocolat & de confitures. Les hommes sont d'une fierté révoltante, & les femmes, quoique malgré elles, passent leur vie dans la pièce la plus retirée de leur appartement,
afin

afin de se soustraire à la vue des étrangers, que néanmoins elles désireraient volontiers d'entretenir, si leurs maris daignaient le permettre. Elles ne sortent qu'en voitures, ou couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit, pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur de leur maison, elles portent sur leur chemise un simple corset, & pour coëffure, leurs cheveux noués sur la tête avec un ruban. Les hommes sont naturellement lâches & indolens ; ils entendent parfaitement le commerce, & l'on dit que leur dévotion n'est qu'une simple hypocrisie.

La cinquième province de l'audience de Mexico porte le nom de Guaxaca ; elle est fertile en froment, en maïs, en cochenille & en cacao ; les ports qu'elle a sur la mer du Sud, la mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent & de crystal.

Tabasco est la sixième province ; elle occupe une grande côte du golfe de Mexique, à laquelle on donne quarante lieues de long, sur la même largeur. La ville capitale dont elle tire son nom, fut la premiere conquête des Espagnols sur cette côte, & c'est ce qui lui fit donner le nom de *Nuestra signora de la Victoria* ; mais celui de Tabasco a toujours prévalu : elle est a dix-huit degrés de latitude du nord, & deux cents quatre-vingt-cinq de longitude. Les anciens habitans de cette province adoraient un grand nombre d'idoles

& ils leur ſacrifiaient des victimes humaines. Après leur avoir fendu l'eſtomac avec un couteau de pierre, ils en arrachaient le cœur, qu'ils préſentaient en offrande à l'idole, & enſuite ils le jettaient dans un grand braſier. Le corps de la victime était poſé ſur le cou d'un lion de pierre, & le ſang qui en découlait, était reçu dans un grand réſervoir, au bord duquel on voyait une ſtatue de grandeur humaine, qui paraiſſait regarder avec attention couler le ſang de la victime immolée.

L'Yucatan, ſeptième province de l'audience de Mexico, eſt une preſqu'iſle découverte en 1517, c'eſt-à-dire, avant la Nouvelle-Eſpagne, par Hernand de Cordoue, & ſituée entre les golfes de Campêche & de Honduras. Les dévots Indiens de cette côte allaient alors ſacrifier aux idoles dans une iſle, que pour cette raiſon les Eſpagnols appellèrent l'Iſle des ſacrifices. On y trouva des idoles monſtrueuſes, poſées ſur des autels où l'on montait par des degrés. A Campêche il y avait un théatre bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Sur ce théatre on voyait la figure en marbre d'un homme, que deux animaux de figure extraordinaire ſemblaient vouloir dévorer. Il y avait auſſi, & tout près de cette figure, la repréſentation d'un ſerpent de quarante-ſept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutiſſait un lion. Ces idoles étaient renfermées dans des paliſſades.

Les peuples de l'Yucatan pratiquaient une

espèce de circoncision; mais on ne dit point si elle différait en quelque chose de la cérémonie que les Mexiquains observaient à la naissance de leurs enfans. On trouva des croix dans cette contrée; mais on ne nous explique pas mieux quel usage ces idolâtres en pouvaient faire, & quelle en était l'origine. Ils dirent aux premiers Espagnols: « Qu'autrefois un personnage plus beau que le soleil, passa dans cette province, & laissa aux habitans ce monument de son passage. »

Dans l'isle de Cozumel, le temple de l'idole qu'on y adorait, était de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une assez passable architecture. La statue de la divinité avait la figure d'un homme, dont les regards paraissaient terribles. On avait ménagé par derrière l'idole une fausse porte, par laquelle le prêtre rendait ses oracles sans être apperçu. Dans cette même isle, le dieu de la pluie était adoré sous la forme de la croix. En tems de sécheresse, on allait en procession l'invoquer pour obtenir de la pluie. On lui sacrifiait des cailles; on brûlait des parfums sur son autel, on l'arrosait d'eau; & sans doute on réitérait si long-tems & si souvent les offrandes, les prières & les aspersions, qu'enfin les nuages avaient le loisir de se former.

C'est dans la baie de Campêche que l'on coupe le précieux bois de teinture. Ces arbres ressemblent assez à notre aubépine, mais ils sont généralement beaucoup plus

gros. L'écorce des jeunes branches eſt blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui ſortent de côté & d'autre; mais le corps & les vieilles branches ſont noirâtres, l'écorce en eſt plus raboteuſe, & preſque ſans aucune pointe. Les feuilles en ſont petites & reſſemblent à celles de l'aubépine : leur couleur eſt d'un verd pâle. Pour la coupe, on choiſit les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de ſève. Cette ſève eſt blanche, & le cœur rouge, & c'eſt ce cœur qu'on emploie pour la teinture.

AUDIENCE DE GUADALAJARA.

Cette audience, ſituée au couchant d'été de Mexico, comprend auſſi ſept provinces; celle de Guadalajara, Los Zacatecas, Nueva-Biſcaia ou Nouvelle-Biſcaie, Cinaola, Caliacan, Chiametlan, Xaliſco ou Nouvelle-Galice; mais elles n'offrent rien de remarquable, & ſont d'ailleurs peu connues de nos voyageurs.

AUDIENCE DE GUATIMALA.

Cette audience eſt ſituée à l'orient d'hiver de Mexico, & renferme huit provinces; Soconuſco, Chiapa, Vera-paz, Guatimala, Honduras ou Hibueras, Nicaragua, Coſtarica & Verugua. Nous n'extrairons des longues deſcriptions de ces vaſtes pays, que ce qui

peut avoir rapport au plan que nous nous ſommes propoſé de remplir.

Les anciens peuples de la province de Nicaragua avaient, ainſi que leurs voiſins, la barbare coutume de ſacrifier des hommes à leurs fauſſes divinités. Leurs prêtres gardaient un célibat rigoureux, & l'on pouvait les regarder comme des confeſſeurs, puiſqu'ils entendaient l'aveu que les Indiens venaient leur faire des crimes dont ils ſe reconnaiſſaient coupables. Ils avaient le droit de preſcrire la forme des ſacrifices, ils indiquaient les fêtes & les autres ſolemnités, & donnaient le formulaire des prières qu'on devait réciter. Un pontife ſouverain était à la tête de ce clergé Indien, & préſidait à tous les ſacrifices. Un prêtre, qui ſans doute était revêtu de la charge de premier ſacrificateur, tournait trois fois autour de la victime, en marmotant quelques paroles ſur un ton très-lamentable. Enſuite il lui ouvrait l'eſtomac, ſe frottait le viſage de ſon ſang, & partageait le corps, après en avoir tiré le cœur, qu'il préſentait au pontife. Le roi recevait les pieds & les mains de la victime, & le reſte était diſtribué aux aſſiſtans. On plaçait la tête ſur un poteau, qui portait le nom de la province, qui avait donné naiſſance à ce priſonnier, pris dans le combat. Sous ce même poteau, dans certaines circonſtances, on ſacrifiait des enfans & même des hommes du pays; mais avant que de les immoler, il fallait les acheter, & il était permis à un père de vendre ſon fils pour cette barbare cérémo-

nie. Ceux qui avaient le bonheur d'être ſacrifiés de la ſorte, jouiſſaient des privilèges de l'apothéoſe, & paſſaient de cette vie mortelle à une immortelle. Ces idolâtres, dans leurs pratiques religieuſes, ne ceſſaient d'adreſſer des prières & des vœux à leurs idoles. Ils faiſaient ſouvent des proceſſions, où leurs prêtres aſſiſtaient dévotieuſement en longues mantes de coton. Les Indiens s'y trouvaient, portant des bannières, ſur leſquelles étaient repréſentées à leur mode, la figure de leurs divinités : les jeunes gens y paraiſſaient avec l'arc & la flèche à la main. Le pontife ouvrait la marche, tenant une lance, au bout de laquelle était ſuſpendue l'image du dieu du pays. Pendant la route, que l'on devait parcourir juſqu'à un certain endroit jonché de fleurs, où la divinité devait ſe repoſer, les prêtres ſubalternes ne ceſſaient de faire retentir l'air de leurs chants ; enſuite le grand-prêtre faiſait la cérémonie de tirer du ſang de quelque partie de ſon corps en l'honneur de l'idole, & le peuple l'imitait. Les uns ſe ſaignaient à la langue, les autres aux oreilles, & pluſieurs à d'autres parties du corps que la pudeur défend de nommer. Tout ce ſang répandu par la plus abſurde de toutes les idolâtries, ſervait à colorer le viſage de l'idole. Au milieu de ces prétendus actes de dévotion, on conſacrait quelquefois le maïs, & pour le ſanctifier, on ſe ſervait d'un ſang dont la propriété n'eſt certainement pas d'inſpirer aux hommes des œuvres de ſainteté. La conſécration achevée,

on diſtribuait à l'aſſemblée ces précieux grains, & elle les mangeait avec la plus grande avidité, comme un remède contre toutes les ſouillures de l'ame & du corps.

Les cérémonies que les habitans de Nicaragua obſervaient dans leurs mariages, avaient quelque choſe de particulier. Le prêtre prenait les futurs époux par le petit doigt, & les conduiſait dans une chambre où il ſe trouvait un grand feu. Là il leur faiſait un long diſcours ſur les devoirs de l'état dans lequel ils allaient s'engager, & faiſait jurer à la fiancée qu'elle était vierge. Lorſque le feu était éteint, le mariage avait reçu toute ſa forme, & les époux partaient pour le conſommer. Cependant s'il arrivait que la fille eût fait un faux ſerment, le mari trompé avait la liberté de recourir au divorce. Les voyageurs rapportent que dans ce pays-là, les parens de la femme adultère étaient déſhonorés, que celui qui violait une fille était fait eſclave, ou condamné à payer ſa dot, & que l'eſclave qui avait commerce avec la fille de ſon maître, était enterré vif avec elle.

On trouve à l'extrémité de la province de Nicaragua, une nation d'Indiens indépendans, que l'on appelle *Moſquitos* ou *Mouſtiques*; ils ont toujours réſiſté aux armes des Eſpagnols, mais ils traitent ſans répugnance avec les Français & les Anglais. Le gouvernement de ce peuple eſt abſolument républiquain. Lorſqu'il doit avoir guerre

avec quelque nation voisine, il choisit pour commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers ; mais après le combat, son pouvoir cesse. Les Mosquitos ne comptent pas plus de quinze cents hommes dans les deux colonies qui forment cette nation, mais ils ont beaucoup d'esclaves Nègres qu'une aventure extraordinaire leur a procurés. Un capitaine Portugais, qui apportait de Guinée des Nègres au Bresil, les observa si mal qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau. Ils jettèrent leurs conducteurs dans la mer ; & ignorant absolument la navigation, ils vinrent échouer au cap de Gracias-à-Dios, où ils tombèrent entre les mains des Mosquitos, dont ils ont appris la langue, & avec lesquels ils passent doucement leur vie.

On ignore si ce peuple conserve scrupuleusement les notions de religion qu'avaient les premiers Mosquitos leurs ancêtres. On a découvert qu'ils avaient des dieux & des sacrifices. Toutes les années ils présentaient à leurs prêtres un esclave, qui devait pendant douze mois lunaires, car c'est ainsi qu'ils comptaient, faire le personnage de leur principale divinité. Ce malheureux, après avoir été lavé & parfumé, était revêtu de tous les ornemens de l'idole, dont il portait le nom, & durant l'année de son règne, on lui rendait les honneurs divins ; il occupait le principal appartement du temple, il ne sortait qu'accompagné d'une garde de douze

hommes, & environné d'un grand nombre d'adorateurs : les femmes venaient lui préſenter leurs enfans pour les bénir ; mais le jour de la fête étant arrivé, on le ſacrifiait inhumainement. Ils avaient auſſi la barbare coutume d'enterrer avec chaque père de famille, non-ſeulement ſes eſclaves, mais ſon prêtre & généralement tous ſes domeſtiques. Un Portugais, devenu l'eſclave des Moſquitos, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de ſurvivre à ſon maître, & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il allait être égorgé, lorſqu'il lui vint dans l'eſprit de repréſenter que le mort ſerait peu conſidéré dans l'autre monde, s'il y paraiſſait avec un borgne à ſa ſuite ; on goûta ſa raiſon, & l'on fit choix d'une autre victime.

Dans ce pays les femmes veuves doivent, après avoir enterré leurs maris, & leur avoir porté, ſur la foſſe, à boire & à manger, pendant quinze lunes, exhumer leurs os, les laver ſoigneuſement, les lier enſemble, & les porter ſur leur dos auſſi long-tems qu'ils ont été enterrés. Enſuite elles les placent au ſommet de leur cabane, & elles n'ont la liberté de prendre un nouvel époux, que lorſqu'elles ſe ſont acquittées de ce devoir.

La plus grande partie des provinces dont nous venons de parler, ont fourni une prodigieuſe quantité d'or & d'argent aux Eſpagnols ; mais, s'il en faut croire le fameux Barthelemi de las Caſas, la poſſeſſion des mines qui produiſaient ces métaux a cauſé

la destruction de plus de deux millions d'Indiens.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, peut y faire travailler, en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. Le roi accorde quatre cents pieds de terrein, vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. « Ensuite un autre a la liberté » d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds » de la première; &, quoique cet espace soit » comme un mur de séparation, il peut en» trer dans le terrein du premier en creusant » sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il ren» contre ses ouvriers. Alors il doit se retirer » dans le sien, ou pousser son travail au-des» sous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre » au-dessous, est inondée par quelque source » d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui » donner la sixième partie de ce qu'il tire; » & si l'eau venait de la mine supérieure, le » possesseur de cette mine est obligé de la faire » tirer. »

L'or & l'argent qui sont tirés de toutes les mines de la Nouvelle-Espagne, doivent être portés à Mexico, & déclarés à l'hôtel des monnoies. Quelques auteurs prétendent qu'il entre annuellement deux millions de marcs d'argent dans cette ville, outre ce qui passe par des voies indirectes; ils ajoutent que vers la fin du siècle dernier, on frappait tous les

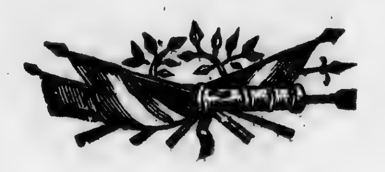
ans, à la monnoie, sept cents mille marcs en pièces de huit. Les propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique & le droit royal, qui est le quint, mais encore une réale, qu'on nomme le droit de vasselage. On paye une réale & demie de plus pour les pièces d'or que pour celles de huit. « Le titre auquel il doit » être pour recevoir la marque est vingt-deux » carats, & celui de l'argent, deux mille » deux cents dix maravedis. »

Tous les officiers de l'hôtel des monnoies sont nommés par le roi, & les subalternes achètent leurs places du trésorier, pour la somme de trois mille pièces de huit. Chaque officier a le droit de résigner la sienne; mais pour rendre la résignation valide, elle doit être signée vingt jours avant la mort, & celui en faveur de qui elle est faite, doit en instruire le viceroi dans le terme de soixante jours, & payer au roi un tiers du prix de la charge, & les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers.

La multiplicité des impôts établis, augmente considérablement les revenus que la couronne d'Espagne retire du Mexique. Elle a le quint de tous les métaux, les perles & les pierres précieuses, sans compter un & demi par cent pour la sortie, & ce qui se lève sur toutes les monnoies que l'on fabrique à Mexico. Le prince se réserve en propriété toutes les mines de vif-argent, cinquante perches dans les mines d'or, & soixante dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étain

& de plomb. La moitié des trésors qui se découvrent dans les démolitions des temples, ou dans les vieilles habitations indiennes, lui appartient. Il hérite des biens de tous ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrième degré. Le droit sur les cartes à jouer, lui rapporte plus de deux millions d'écus. Les ouvrages des manufactures d'Espagne payent un droit de cinq pour cent, lorsqu'on les porte aux Indes, & ils payent deux & demi pour cent de sortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes. Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'autres droits, qui sont des sources presqu'inépuisables d'immenses richesses; il suffit de remarquer que les droits de *Néjada* & de *Media annata*, qui regardent les biens ecclésiastiques, forment un revenu si important pour la couronne, qu'elle en tire plus que de l'Espagne entière.

Fin de la Description de la Nouvelle-Espagne.



ROYAUME DE TIERRA-FIRME.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription géographique du Royaume de Tierra-Firme.

LE royaume de Tierra-firme reçut de Chriſtophe Colomb, le nom de Caſtille d'or, par oppoſition aux iſles qu'il découvrit d'abord. Il eſt ſitué dans la zone torride, & ſujet à de très-grandes chaleurs, qui ſont toutefois tempérées par les vents du nord & les pluies, qui durent près de quatre mois. Il commence, du côté du nord, à la rivière de Darien, & continuant par Nombre-de-Dios, Bocas-del-Toro, Bahia-del-Amirante, il eſt terminé à l'occident par le fleuve de Los Dorados & par la mer du nord. Vers la mer du ſud, en tournant à l'oueſt, il s'étend depuis la province de Coſta-rica juſqu'au golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du ſud, juſqu'à la baie de Saint-Bonaventure. Sa longueur, du levant au couchant, eſt de cent

quatre-vingt lieues, & sa largeur, du nord au sud, est la même que celle de l'isthme, qui renferme la province de Panama & partie de celle de Darien. L'espace le plus étroit de l'isthme, n'a que quatorze lieues, & il a environ quarante lieues dans sa plus grande largeur, d'une mer à l'autre.

Ce royaume est composé des trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas. La province de Panama a pour capitale la ville du même nom, qui est aussi la métropole du royaume. Porto-bello, Sant-Jago de Nata de los Cavalleros & Los-Santos, sont les villes les plus renommées de la province. La plûpart des habitations sont situées dans de petites plaines, qui se trouvent le long de la plage; car le reste du territoire de cette province est coupé de montagnes, aussi peu habitables par l'intemperie de l'air, que par leur stérilité naturelle.

PANAMA.

Cette ville fameuse est située dans l'isthme du même nom, près d'une plage baignée par les flots de la mer du sud. Sa position est à huit degrés cinquante-sept minutes quarante-huit secondes & demie de latitude du nord, mais les géographes ne s'accordent pas sur sa longitude.

Vasco Nunes de Bilboa, ayant découvert la mer du Sud, en 1513, deux ans après le capitaine Tello de Gusman, eut connaissance

de Panama, qui n'était alors qu'une habitation de pêcheurs Indiens. En 1518 Pedrarias d'Avila, gouverneur de la Castille-d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-firme, y fonda une colonie, & en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville, avec divers privilèges. Elle s'accrut considérablement pendant cent cinquante années; & rien n'égalait la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par le fameux Morgan, pirate Anglais. Les Espagnols la rebâtirent aussi-tôt, mais ils choisirent pour la placer un terrein plus avantageux, situé à environ une lieue & demie de l'ancien emplacement. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, & défendue par une forte garnison. Autrefois la plûpart des maisons de Panama n'étaient que de bois, & d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais cette ville ayant été presqu'entièrement détruite, en 1739, par un violent incendie, toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama est le siège d'une audience royale, dont le président est en même tems gouverneur de la ville & capitaine général de la province de Tierra-firme. Elle a un évêque qui se qualifie de prince de Tierra-firme. Ses tribunaux sont l'*Ayuntamiento*, ou le conseil de ville, composé d'alcaldes & de régidors; la chambre des caisses royales, & celle de l'inquisition, dont le tribunal de Carthagène nomme les officiers.

La pêche des perles, qui est très-abondante

dans le golfe de Panama, eſt une des principales ſources de la richeſſe des habitans de cette ville, & toutes les années ils y employent une très-grande quantité de Nègres. Elle ne ſe fait pas ſans d'extrêmes dangers, par rapport au nombre prodigieux de monſtres marins, qui viennent ſans ceſſe attaquer les plongeurs, & qui en dévorent toujours quelques-uns.

L'habillement des femmes Eſpagnoles de Panama, lorſqu'elles vont à pied dans les rues, eſt composé d'une mante & d'une jupe aſſez ſemblable à celles d'Eſpagne ; mais chez elles & dans leurs viſites, elles n'ont que la chemiſe, depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemiſe a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celles du cou, ſont garnies de fines dentelles. « Elles portent des ceintures, au-deſſus des » hanches, & cinq ou ſix chapelets de dif- » férente eſpèce, régulièrement pendus au » cou, les uns de perles, d'autres de corail » mêlé de grains d'or, & par-deſſus, elles » ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent » des reliquaires. Leurs poignets ſont ornés » de bracelets d'or ou de tombac, au-deſſus » deſquels elles ont un autre bracelet de » perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, » qui pend à la ceinture, ne leur deſcend » que juſqu'aux mollets. De-là juſqu'aſſez » près de la cheville du pied, règne un cer- » cle d'aſſez larges dentelles, qui pendent » de la jupe de deſſous. Pour chauſſure, elles

» elles portent des souliers. Les Métives & » les Négresses ne peuvent porter ni la mante, » ni la jupe : ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce privilège » donne celui de prendre le titre de *Senora*, » quand elles ne l'auraient point par leur rang » ou leur naissance. »

PORTO-BELO.

La ville de Saint-Philippe de Porto-belo, doit son origine à la bonté de son port, dont elle tire son nom. Suivant les observations des Français, (année 1735) elle est située à neuf degrés, trente-quatre minutes, trente-cinq secondes de latitude du nord; &, suivant celles du père Feuillée, à deux cents soixante-dix-sept degrés, cinquante minutes de longitude du méridien de Paris, ou deux cents quatre-vingt-seize degrés, quarante-une minutes du pic de Ténériffe. La ville est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne, qui environne le port. On n'y compte pas plus de cent trente maisons, toutes de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. Elle est fort peuplée, à l'arrivée des flottes; mais l'intempérie du climat en fait sortir tous les habitans, aussi-tôt qu'elles sont parties, & il n'y reste ordinairement que les Nègres, les Mulâtres, le gouverneur, les commandans des forts, les alcaldes & la garnison, qui est de cent vingt-cinq hommes

envoyés de Panama. Pendant le séjour des galions, les vivres sont rares & fort chers à Porto-belo. On est obligé de faire venir le maïs, le riz, la cassave, les porcs, la volaille & toutes les racines de Carthagène. Les bestiaux viennent de Panama. La côte fournit d'excellens poissons, & la campagne donne beaucoup de fruits.

Comme la ville touche presque aux montagnes & aux bois, les tigres y font souvent d'étranges ravages pendant la nuit, & il n'y a point alors de sûreté pour les poules, pour les chiens & même pour les enfans, malgré les piéges qu'on ne cesse de leur tendre à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres craignent cependant peu ces animaux furieux. Lorsqu'ils vont couper du bois dans les forêts, ils s'arment d'un épieu de sept ou huit pieds de long, & d'un bois fort dur, dont la pointe est endurcie au feu, & ils tiennent à la main droite une espèce de coutelas. Le tigre commence toujours le combat, il s'élance sur le bras dont son adversaire tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe; il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme; alors le Nègre lui décharge sur la jambe un coup de coutelas, & lui coupe le jarret. L'animal furieux se retire un peu en arrière, sans quitter l'épieu, & veut revenir pour saisir le bras avec son autre patte, mais le Nègre lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarret, & qui le met à sa discrétion.

Il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses pieds & sa tête.

On peut dire que Porto-belo est l'entrepôt de toutes les richesses de l'ancien & du nouveau Monde. Cette même ville, que tous ceux qui aiment la vie fuyent à cause du mauvais air, est très-habitée pendant que les flottes y séjournent. Aussi-tôt que l'on apprend à Carthagène que les vaisseaux du Pérou sont arrivés a Panama, les galions mettent à la voile pour Porto-belo. Alors une chambre de médiocre grandeur coûte jusqu'à mille écus de loyer, pour le tems de la foire. « A peine » les vaisseaux sont-ils amarrés dans le port, » qu'on dresse, près de la Bourse, une » grande tente, pour chaque chargement, » composée des voiles de chaque vaisseau. » Les propriètaires des marchandises sont » présens lorsqu'on les apporte dans ces ma- » gasins, pour reconnaître leurs ballots aux » marques qui les distinguent. Ce sont les » matelots seuls qui les chargent sur des brou- » ettes, & qui partagent entr'eux le salaire. » Pendant ce travail des gens de mer, on » voit arriver de Panama, plusieurs cara- » vanes de cent mules chacune, chargées » de caissons qui contiennent l'or & l'argent » du Pérou. Les uns sont déchargés à la » Bourse, les autres au milieu de la place, » sans que dans la confusion d'une si grande » foule, il arrive jamais de vol, de perte » ou d'autre désordre. » Tant que dure cette foire, la ville est remplie d'une quan-

tité étonnante de marchands, & le port est couvert de navires & de barques, dont les unes apportent, par la rivière, toutes les marchandises du Pérou, & les autres de Carthagène, des vivres pour la subsistance de ceux que leurs affaires y attirent; mais après leur départ, la ville est aussi-tôt déserte. Cette grande foire ne doit pas durer plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port.

Les deux provinces de Darien & de Veraguas, n'offrent rien qui soit digne de fixer l'attention du lecteur; mais, quoique celle de Carthagène soit dépendante de l'isle Espagnole, comme elle est située sur la côte de Tierra-firme, nous nous croyons obligés de parler de sa capitale avec quelqu'étendue.

CARTHAGENE.

La ville de Carthagène est située à dix degrés, vingt-cinq minutes, quarante-huit secondes & demie de latitude du nord; & à deux cents quatre-vingt-deux degrés, vingt-huit minutes, trente-six secondes de longitude ouest du méridien de Paris, & trois cents un degrés, dix-neuf minutes, trente-six secondes de celui du pic de Ténériffe. La baye & le pays de Carthagène, qui portaient autrefois le nom de *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastidas. Alonso d'Ojéda, Americ Vespuce, & Hernandez d'Oviedo, tentèrent inutilement de

s'y établir à différentes reprises, ils furent toujours repoussés par les naturels. Enfin ces Indiens furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la ville de Carthagène en 1527.

Cette ville est située sur une isle de sable, qui, formant un passage étroit vers le sud-ouest, ouvre une communication avec la partie nommée Tierra-bomba, jusqu'à Boca-chica. Elle est absolument environnée de la mer, à l'exception de deux endroits, qui sont forts petits. Un pont de bois communique de la ville à son unique fauxbourg, qui est bâti sur une autre isle, liée au continent par un autre pont de bois. Après Mexico, il est certain que Carthagène est la plus belle ville de l'Amérique. C'est la résidence du gouverneur, qui depuis 1739 relève, pour le militaire, du viceroi de la Nouvelle-Grenade. La ville a son tribunal particulier, composé de régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux alcaldes. La baye a deux lieues & demie d'étendue, nord & sud, & beaucoup d'eau sur un très-bon fond, & c'est dans cette baye que les galions arrivent, pour y attendre que l'armadille du Pérou se soit rendue à Panama. Au premier avis qu'ils reçoivent de son arrivée, ils prennent la route de Porto-belo.

Le commerce de cette ville est très-considérable, & l'on y voit dans le tems de la foire un très-grand nombre de négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé,

Popayan & Quito, qui y apportent leurs propres fonds, & ceux qui leur sont confiés pour des commissions. Ils s'y rendent avec de l'or, de l'argent monnoyé, en lingots & en poudre avec beaucoup d'émeraudes; mais qui ont bien perdu de leur prix, depuis qu'on cesse de les estimer en Europe.

Carthagène est peuplée d'habitans qui sont divisés en différentes races. Les Blancs forment deux espèces, celle des Européens, qu'on appelle Capetons, & celle des Créoles ou des Blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable. Les Créoles possédent les terres, & parmi eux, il s'en trouve d'un sang très-noble, & qui descendent des Espagnols, qui, après y avoir exercé les premiers emplois, ont jugé à propos de s'y établir.

« Après les Noirs ou les Nègres & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Nègre & d'une Blanche, la troisième espèce, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtresses avec les Blancs, se nomme ici comme en Orient, les *Tercerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mêlange des *Tercerons* avec les Blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mêlange des *Quarterons* avec les Blancs, est celle des *Quinterons*. A ce cinquième degré il n'est plus question de race Nègre. Les *Quinterons* ne sont pas distingués des Blancs, & l'enfant d'un Blanc & d'une *Quinterone*, porte le nom d'Espagnol

Cet enfant ſe croirait griévement inſulté, ſi on le ſuppoſait d'une autre race. Cependant avant que d'arriver à cette claſſe, il y a bien des inconvéniens qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on reconnaît une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mêlange de ces deux races avec le ſang Indien, ou des deux races enſemble. La race du père fournit encore une diſtinction. Entre les *Tercerons* & les Mulâtres, les *Quarterons* & les *Tercerons*, & de même pour les ſuivans, on compte ceux qui ſe nomment *Tente en el ayre*, c'eſt-à-dire, enfant de l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans nés du mêlange des *Quarterons* ou des *Quinterons*, avec le ſang Mulâtre ou *Terceron*, ſont nommés *Salto-atras*, c'eſt-à-dire, Saute-en-arrière, parce qu'au lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, en ſe rapprochant de la race des Nègres. De même tous les enfans ſortis du mêlange avec le ſang Indien, depuis le Nègre juſqu'au *Quinteron*, ſont nommés *Sambos* de Nègre, de Mulâtre, de *Terceron*, &c. »

On peut bien ſe perſuader que la plûpart de ces Indiens ignorent exactement à quelle claſſe ils appartiennent. A compter depuis les Mulâtres juſqu'aux *Quinterons*, ils ſont tous vêtus à l'Eſpagnole, & preſque tous exercent des arts méchaniques, au lieu que les *Chapetons* & les Créoles, s'attachent uniquement au commerce, & préfèreraient la plus affreuſe

misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

On distingue aussi deux sortes de Nègres, les libres & les esclaves, qui se subdivisent encore en Créoles & en *Bozales*, ou nouveaux venus. Ces derniers sont employés à la culture des terres, où ils ont la liberté de travailler dans la ville, moyennant qu'ils partagent ce qu'ils gagnent avec leurs maîtres. Ils vont nuds comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne qui leur couvre à peine les parties naturelles. Les Négresses ne sont pas plus modestement habillées. Celles de la campagne cultivent les champs avec leurs maris, & celles de la ville vendent des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, & d'autres alimens. Elles ont les mammelles pendantes, & peuvent sans se gêner alaiter leurs enfans, qu'elles portent continuellement sur le dos, sans leur faire changer de situation.

Les Carthagénois portent pour habillement une veste de toile fine, les culottes de même & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune distinction de rang. En 1735, ils ont commencé à se servir de perruques. Plusieurs vont nue tête, & les cheveux coupés jusqu'au chignon, d'autres portent un bonnet de toile très-fine, & tous se servent d'éventail tissus d'une espèce de palme fort déliée.

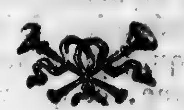
Les femmes blanches ont une sorte de jupe de taffetas uni, qu'elles appellent *Pol-*

lera, qui leur pend jusqu'aux talons. Un pourpoint leur couvre le reste du corps. Lorsqu'elles sortent, elles prennent la mantille. Celles qui ne sont pas absolument de la classe des blanches, mettent par-dessus la pollera une autre jupe déchiquetée, dont les trous laissent voir la couleur de celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un petit bonnet de toile, en forme de mitre, qui répond perpendiculairement au front, & dont les bords sont garnis de dentelles. Leur chaussure est une espèce de mules, où elles ne peuvent faire entrer que la pointe du pied. Elles passent tristement leur vie dans le fond de leur appartement, à se faire bercer dans leur hamac, pendant la chaleur du jour. Les hommes ne sont pas ennemis de ce plaisir.

Il ne faudrait point chercher des savans à Carthagène; les hommes qui habitent ce pays ne sortent de leur léthargie que lorsque les vaisseaux arrivent, & ils rentrent dans leur état d'indolence aussi-tôt qu'ils sont partis. Les deux sexes ne manquent cependant ni d'esprit, ni de pénétration, & la charité envers les Européens, qui passent aux Indes pour y chercher la fortune, & qui y trouvent plus souvent la misère & la mort, est une de leurs vertus favorites. Ces étrangers, qu'on appelle Pulizones, sont de vrais aventuriers, dans lesquels personne n'osant prendre confiance, se trouvent réduits à passer la nuit à la porte d'une église, & à vivre de la cassave bouillie que les cordeliers distribuent chaque jour

aux pauvres qui se présentent. Lorsqu'on les voit réduits à ce pitoyable état, qui les jettent dans une maladie, appellée *Chaperonade*, les Négresses & les Mulâtresses libres s'empressent de les retirer dans leurs maisons, & de les faire guérir; & pour l'ordinaire s'ils en réchappent, elles les épousent ou les font épouser à leurs filles.

Les riches, les pauvres, les nobles & les roturiers, tous ont à Carthagène la même passion pour l'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, & sans distinction de sexe, d'âge & de rang, tous ont la même fureur de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. La plus grande marque d'estime & d'amitié qu'une femme puisse donner à un homme, c'est d'allumer du tabac & de lui en présenter dans les visites qu'il lui fait; ce serait offenser cruellement une femme, que de refuser cette galanterie de sa main: la danse est l'amusement chéri des Carthagénois.



CHAPITRE II.

Religion, Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.

PRESQUE tous les voyageurs nous assurent que les Indiens de ces vastes contrées n'ont ni temple, ni autel, ni aucune marque extérieure de religion : cependant Purchas dit positivement qu'ils croyent qu'il y a un Dieu au ciel, & que ce dieu est le soleil, mari de la lune. Ils adorent également ces deux astres comme les suprêmes divinités du monde. Ils reconnaissent un mauvais principe auteur de tous les maux qu'ils souffrent, & pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums & du maïs. Cet être ténébreux leur apparaît souvent, à ce que disent les prêtres, qui sont en même tems législateurs, médecins & ministres de la guerre ; & l'imagination mélancolique des Indiens ne sert pas peu à accréditer les rêveries qu'ils débitent à ce sujet.

Le pouvoir que ces prêtres s'arrogent de forcer le diable à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation, & la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques

qu'en secret, ajoute encore au respect qu'on leur porte. Ils y employent les contorsions, les cris, les grimaces & les hurlemens les plus affreux, & l'on dit qu'ils ont l'habileté d'y contrefaire les cris des bêtes féroces & le chant de tous les oiseaux. Il faut ajouter à cet horrible tapage, le bruit de certaines pierres qu'ils frappent en cadence, & le son lugubre des tambours, des flûtes de cannes, & celui que peuvent rendre quelques os de bêtes liés ensemble. Faisant succéder à un bruit affreux un morne silence, ils parviennent à en imposer à ce peuple imbécille.

Ces prêtres, considérés comme médecins, ont une assez singulière manière de traiter leurs malades. Le voyageur Wafer nous rapporte: « qu'ils font asseoir l'infirme sur une pierre, » & qu'ensuite le prêtre médecin prend un » petit arc & de petites flèches, & les tire » le plus vîte qu'il lui est possible contre » le corps de son malade, qui est tout nud. » Leur adresse à tirer de l'arc, dit le même » auteur, les fait toujours rencontrer fort juste, » & de plus il y a un arrêt à la flèche, » afin qu'elle ne pénètre qu'autant qu'il le » faut. Si la flèche ouvre une veine remplie » de vent, & qu'alors le sang en sorte avec » quelqu'impétuosité, le médecin & ceux » qui sont présens à l'opération sautent de » joie, & témoignent par leurs gestes que » l'opération a été heureuse. »

Les Indiens de la province de Darien, de même que ceux de l'Amérique septen-

trionale, prennent leurs résolutions de guerre dans une assemblée générale de la nation, & l'effet suit aussi-tôt. Les femmes suivent leurs maris, combattent avec eux, & manient la flèche & l'arc avec beaucoup d'adresse. Les prisonniers de guerre sont ordinairement brûlés ; mais avant l'exécution, on a grand soin de leur arracher une dent, & c'est par elle qu'on jure dans les circonstances les plus intéressantes. Ces sauvages n'assistent à leur conseil que la pièce de coton sur le corps, l'écharpe sur la cuisse, l'anneau sur le nez ou sur la bouche, le collier de dents, de coquilles ou de rassade autour du cou. Ces sortes de colliers pèsent jusqu'à vingt ou trente livres, & descendent fort souvent sur le nombril. Après avoir formé quelques danses, ils prennent place dans la cabane où se tient le conseil, & un jeune garçon allume un rouleau de tabac, & va tour à tour leur souffler au nez quelque bouffées de fumée ; ce qui est regardé parmi eux comme un grand honneur & une marque de profond respect.

La polygamie est une loi établie dans toutes ces contrées, & si le mari prend quelque dégoût pour sa femme, il est libre de s'en défaire. Lorsque les filles sont devenues nubiles, on les oblige à porter le tablier, & confinées dans leur cabane, jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; elles ne paraissent même devant leur père qu'avec un voile sur le visage. Aussi-tôt qu'une

fille a été promise à un jeune homme, elle passe pendant sept nuits sous la garde de son père, ou en l'absence de celui-ci, sous celle de son plus proche parent, ensuite il la remet entre les mains de son mari. On invite à la fête tous les Indiens de l'habitation. Les hommes s'y rendent avec des haches, & les femmes avec un demi boisseau de maïs : les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; on place tous ces présens à la porte de la cabane nuptiale; & quand cette longue cérémonie est achevée, les hommes entrent dans une autre cabane, où le marié les reçoit avec honnêteté, & leur présente à chacun un verre de quelques liqueurs fortes : les femmes sont reçues de la même manière. Toute la compagnie étant rassemblée, les pères des nouveaux époux arrivent. Celui du marié prononce un fort long discours, après lequel il se met à danser jusqu'à perdre haleine, & se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux & la tient par une main. Le père de la fille se lève alors, & danse à son tour, mais il ne fait heureusement point de discours. Après cette danse, les époux s'embrassent, & tous les hommes courent, armés de leur hache, vers une portion de terre qui a dû être marquée pour l'habitation des jeunes mariés. Les arbres son bientôt abbatus, & le terrein défriché; les femmes & les enfans sèment le maïs &

les autres grains, & bientôt la cabane est élevée : on se met à boire, & la fête ne finit que lorsqu'il n'y a plus de liqueur forte.

Ces sauvages punissent l'adultère avec d'autant plus de rigueur, que pour en arrêter les funestes effets, ils souffrent parmi eux des femmes publiques. La femme convaincue de ce crime est impitoyablement condamnée à être brûlée vive, à moins qu'elle ne prouve qu'on lui a fait violence, & l'homme pour lors porte seul la peine. Le supplice d'un homme qui débauche une fille, est de lui enfoncer dans l'urètre un bâton hérissé d'épine qu'on y tourne plusieurs fois. Il succombe ordinairement, mais on lui laisse la liberté de se guérir.

Malgré la pluralité des femmes, qui dans nos pays causeraient sans doute d'étranges scènes, les Indiens vivent en bonne intelligence avec elles, & la concorde règne dans toutes ces familles. Elles sont, il est vrai, chargées des plus viles fonctions du ménage, mais elles n'en sont pas moins aimées & estimées de leurs maris. Jamais on ne voit un Indien battre sa femme, ni même s'emporter contre elle & lui dire des injures grossières.

Dès qu'une femme est délivrée, ses voisines la conduisent elle & son enfant à la rivière, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe le nouveau né dans une écorce d'arbre, & on le couche dans un petit ha-

mac. Les garçons apprennent à nager, à tirer de l'arc & à jetter la lance de très bonne heure, & c'eſt en quoi conſiſte toute leur éducation; à douze ans, ils commencent à accompagner leurs pères à la chaſſe, & à treize ou quatorze ils doivent ſe couvrir les parties naturelles avec une eſpèce d'entonnoir. Les filles aident leurs mères dans les travaux domeſtiques : elles tirent des cordons d'écorce : elles font de la ſoie d'herbe: elles épluchent le coton & le filent, pour en faire de la toile.

Il faut que ces ſauvages ayent quelque légère idée des peines & des récompenſes d'une autre vie, puiſqu'ils portent à manger aux ames, & qu'ils célébrent des fêtes anniverſaires pour les morts; comment peut-on dire qu'ils n'ont aucune notion de l'immortalité de l'ame? Ce n'eſt pas la ſeule contradiction que l'on trouve dans les voyageurs.

Autrefois les peuples de la Nouvelle-Grenade enſeveliſſaient leurs caciques avec des colliers d'or, garnis d'émeraudes, & ils enterraient avec eux tout ce qu'ils avaient poſſédé de plus précieux pendant leur vie, ſans oublier des vivres pour leur long voyage. Le peuple imitait ſes maîtres, & quelquefois les femmes ſuivaient leurs maris dans le tombeau. De ces barbares coutumes, il leur en eſt reſté une qui fait horreur. Lorſqu'une femme qui nourrit ſon enfant vient à mourir, on attache ce petit infortuné à ſa mammelle, & on l'enterre avec elle, parce que, diſent-ils,

ils, il reſterait orphelin. Ils croyent que les ames de leurs guerriers ſont immortelles, & vont dans un lieu délicieux jouir de toutes les ſenſualités de la vie animale. Pour obtenir la même immortalité, il ſuffit de ſe faire enterrer avec eux. Pour perpétuer la mémoire de ces héros, on célèbre des fêtes annuelles, qui conſiſtent en chanſons à la louange du défunt, en regrets ſur ſa perte, & en malédictions contre l'ennemi qui l'a tué. Si ce guerrier eſt mort dans un combat, on fait du mieux que l'on peut une ſtatue qui repréſente ſon adverſaire, & on la met en pièces avec d'étranges imprécations. Lorſqu'on s'eſt bien enyvré pendant la nuit, aux premiers rayons du ſoleil, on met l'image du défunt dans un grand canot, rempli de tout ce qu'il aimait pendant ſa vie; on va brûler le tout de l'autre côté de la rivière. La fête eſt terminée par une danſe, où l'immodeſtie des femmes pourrait choquer la pudeur la moins ridicule, & par l'aſſoupiſſement général de toute l'aſſemblée.

Purchas nous certifie que les prêtres des nations qui habitent les côtes de Cumana, ſont chargés de la fonction d'ôter la virginité aux filles qui ſe marient; mais il ne nous dit rien des cérémonies nuptiales de ces peuples.

La taille ordinaire des Indiens de ces contrées eſt entre cinq & ſix pieds. Ils ſont bien proportionnés, & ſans aucune difformité naturelle. La plûpart ont les os fort

gros & la poitrine large; d'ailleurs ils sont d'une grande agilité. Les femmes sont plus petites, & d'un embonpoint, qui n'ôte rien à l'élégance de leur taille; elles ont l'œil vif & le regard agréable. Les deux sexes ont le visage rond, le nez court & écrasé, les yeux gros & brillans, quoique gris, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite & le menton bien formé. Ils ont tous les cheveux noirs qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Leur teint est de couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche, & leurs sourcils ont la noirceur de l'ébène.

Nous allons rapporter, sur la foi de Lionel Wafer, un phénomène fort étrange, & touchant la vérité duquel, il ne craint point d'attester tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme de Panama : c'est celui d'une race d'Indiens blancs. « A la vérité, dit-il, » le nombre de ces Blancs n'est pas comparable à celui des Indiens couleur de » cuivre; d'ailleurs leur peau n'est pas d'un » aussi beau blanc que celle des Anglais, » c'est plutôt un blanc de lait; & ce qu'il y » a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le » corps tout couvert d'un duvet de la même » blancheur, & si fin qu'il n'empêche pas » de voir la peau. Les hommes auraient » la barbe blanche, s'il la laissaient croître; » ils se l'arrachent, mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sour» cils & les cheveux aussi blancs que la peau,

» & leurs cheveux, longs de sept ou huit
» pouces, paraissent frisés. Ces Indiens sont
» moins gros que les autres. » Le même
Wafer ajoute que leurs sourcils sont courbés en arc, & qu'ils forment un croissant dont la pointe est recourbée en bas. Il croit que c'est par cette raison qu'ils voyent fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette quelque peu de lumière, & qu'alors ils distinguent facilement les objets les plus éloignés. Les autres Indiens les appellent d'un nom qui signifie *yeux de lune*. Mais si cette race particulière d'hommes a l'avantage de voir pendant la nuit, d'un autre côté, elle ne peut supporter la lumière du soleil, & l'eau qui lui découle continuellement des yeux, l'oblige de se tenir renfermée autant de tems que cet astre éclaire l'horison. Ces Indiens blancs sont peu robustes, mais extrêmement vîtes à la course, ils sont fort méprisés des Indiens couleur de cuivre, & ils leur rendent bien la pareille. Il faut souvent bien moins de différence entre les hommes pour les rendre ennemis. Cela n'empêche cependant pas les sexes de chaque nations d'avoir des commerces fort intimes.

Les Indiens de Tierra-firme aiment tous à se peindre le corps de diverses figures d'oiseaux, d'hommes & d'arbres; ce sont les femmes qui exercent cet art, elles y emploient fort habilement les couleurs rouge, jaune & bleue, détrempées dans une sorte d'huile. Cette peinture se soutient dans tout

ſon éclat pendant quelques ſemaines, & enſuite elle ne demande qu'à être légèrement rafraîchie. Lorſque les Indiens partent pour la guerre, ils ſe font peindre le viſage de rouge, les épaules & l'eſtomac de noir, & le reſte du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Quelquefois pour rendre ces traits ineffaçables, ils ſe piquent la peau avec des pointes d'épines; alors ils ne ſe couvrent d'aucun vêtement, excepté une feuille de palmier qu'ils tournent en entonnoir, dont on ſoupçonne facilement l'uſage, & qui eſt ſoutenue par un cordon, qu'ils attachent autour de leurs reins. Les femmes couvrent leur nudité avec une pièce de coton ou de drap. Dans leurs habitations, mais ſeulement lorſqu'ils doivent ſe trouver aux aſſemblées publiques, ils portent de longues robes de coton, dont les manches ſont larges & ouvertes, & ne vont qu'à la moitié du bras. On en voit qui ſe couvrent la bouche avec une plaque d'or ou d'argent, d'une forme ovale, échancrée au-deſſus, & figurant une eſpèce de croiſſant, dont les deux pointes remontent vers le nez. Au lieu de plaque les femmes ont un anneau qui leur pend de même ſur la bouche, & dont la grandeur eſt proportionnée à la qualité de leurs maris. Comme cet anneau eſt attaché au nez, il arrive qu'il s'abaiſſe inſenſiblement ſous le poids, & que quand elles deviennent vieilles, cette partie du viſage leur deſcend juſqu'à la bouche. On ôte ces plaques & ces

anneaux pour manger, & on les replace après le repas. Les chefs portent un anneau à chaque oreille, & deux plaques d'or, une ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le dos, dans les jours de cérémonie. Ces plaques ont la figure d'un cœur.

Les principaux Indiens aiment à ſe parer de chaînes ou cordons de coquilles recherchées, ou de dents de tigres ; ceux du commun ſe contentent d'en porter de coquillages quels qu'ils ſoient. Ils ont ſoin de bâtir leurs cabanes éloignées les unes des autres, & de les placer ſur les bords d'une belle rivière, mais toujours dans des endroits qu'ils croyent inconnus aux Eſpagnols, qu'ils ne ceſſent de regarder comme leurs plus mortels ennemis. Ces cabanes ſe bâtiſſent ſans beaucoup de travail. Ils enfoncent dans la terre des pieux de ſept à huit pieds de haut, & ils les entrelaſſent de bâtons, qu'ils enduiſent avec du mortier. Les toits ſont composés de petits chevrons, aſſez bien rangés & couverts de feuilles. L'édifice eſt long d'environ vingt-cinq pieds, ſur huit ou neuf de largeur. Un trou pratiqué au ſommet ſert de cheminée, & le feu ſe fait ſur la terre, au milieu de la cabane. Ils bâtiſſent ordinairement un fort pour défendre leurs habitations réunies. Il eſt long communément de cent trente pieds, & large de vingt-cinq, avec un mur de dix pieds de haut, percé d'un grand nombre de trous, par où l'on peut découvrir l'ennemi, & lui déco-

cher des flèches, seules armes de la plûpart de ces sauvages.

Chaque famille cultive une certaine portion de terre autour de son habitation. Le tems de semer le maïs est au mois d'avril, pour recueillir en septembre. Les épis sont arrachés avec la main, on fait sécher le grain, on le réduit en poudre en l'écrasant avec des pierres fort unies, & on en fait diverses sortes de boissons, dont la principale est le *chiqua-copa*. Avec des platanes fraîchement cueillies, rôties dans leurs gousses, & écrasées ensuite dans une gourde, après les avoir pelées, ils composent une liqueur qu'ils nomment *misla*. Les platanes secs, séchés, broyés & convertis en gâteaux, leur tiennent lieu de pain, ainsi que les yams, les patates & la cassave. Ils assaisonnent toutes leurs viandes avec le seul piment. Les hommes construisent les cabanes, abbatent les arbres & nettoyent les plantations; & les femmes plantent le maïs, préparent les boissons & tous les alimens. La chasse est l'exercice favori de ces Indiens, & ils y sont si bien exercés dès l'enfance, qu'il est rare qu'au vol ils manquent le plus petit oiseau d'un coup de flèche qu'ils lui décochent. Ils font souvent des chasses générales, & leur coutume est de manger sur le champ tout le gibier que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Ces parties de plaisirs durent quelquefois vingt jours. On attribue à leurs chiens une propriété

fort ſingulière. Lorſque ces animaux ont laſſé un porc ſauvage, n'oſant pas ſe jetter ſur lui, ils l'entourent, & le tiennent ainſi enfermé au milieu d'eux, juſqu'à l'arrivée des chaſſeurs; alors ils ſe retirent tous, dans la crainte d'eſſuyer des coups de flèches.

Dans leurs voyages, le ſoleil ſert de guide à ces ſauvages; & ſi quelques nuages le dérobent à leurs yeux, ils obſervent l'écorce des arbres, & le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. On croit qu'ils étaient autrefois antropophages, du moins eſt-ce le prétexte qui les a fait traiter avec tant d'inhumanité par les Eſpagnols; mais il ne paraît pas qu'il reſte parmi eux la moindre trace de cette barbare inclination.

Fin de la Deſcription du Royaume de Tierra-Firme.



EMPIRE DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Empire du Pérou.

LES géographes placent le Pérou, cette partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, entre les deux cents quatre-vingt onze, & les trois cents dix-sept degrés de longitude, & entre le sixième degré de latitude du nord & le trente-sept du sud. Dans cette vaste étendue, ils comprennent le Tucuman, qui a fait, depuis long-tems, partie de sa vice-royauté. Sa longueur, disent-ils, est d'environ huit cents vingt lieues, du sud-est au nord-est, & sa plus grande largeur ne passe point deux cents quatre-vingt lieues de l'est à l'ouest : ils lui donnent pour borne au nord, Tierra-firme; à l'orient, les provinces des Amazones & de Rio de la Plata; au midi, le Chili & la terre Magellanique; & au couchant, la mer du Sud ou pacifique. Ensuite ils établissent la division civile du pays en trois audiences royales; celle de Lima ou de los Reyes, celle de Quito, & celle de

la Plata, dans laquelle ils mettent la province de los Charcas & celle de Tucuman, & ils le partagent en deux provinces eccléſiaſtiques, qui répondent à ces deux archevêchés, celui de Lima & celui de Plata. Mais ſans nous arrêter à la deſcription qu'ils nous font du Pérou, nous allons extraire, avec le plus de briéveté qu'il nous ſera poſſible, les nouveaux mémoires que deux ſavans voyageurs viennent de communiquer au public, & qui renferment tout ce qu'il y a de plus certain à ce ſujet.

La vice-royauté du Pérou n'embraſſe aujourd'hui que les pays qui ſont ſous la juriſdiction des audiences de Lima, de los Charcas & du Chili, ſous leſquels ſont encore compris les gouvernemens de Santa-cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman & de Buenos-aires, néanmoins ces derniers ont leurs gouverneurs particuliers; mais qui, quoiqu'abſolus dans les affaires politiques, civiles & militaires, reconnaiſſent cependant la ſupériorité du viceroi.

Ce gouvernement s'étend au nord depuis la côte de Tumbez, par les trois degrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, juſqu'aux terres Magellaniques, environ cinquante-quatre degrés de la hauteur du même pole, c'eſt-à-dire, l'eſpace de mille douze lieues marines. Il confine à l'orient, en partie au Breſil, & eſt borné par la fameuſe ligne de démarcation qui diviſe les domaines des couronnes de Caſtille & de

Portugal, & en partie à la mer du Nord. La mer du Sud le borne à l'occident.

L'audience de Lima, érigée en 1542, comprend dans sa jurisdiction l'archevêché de Lima, & les quatre évêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Areguipa, divisés en quinze provinces, qu'on appelle corrégimens, & qui reconnaissent Lima pour capitale. L'audience de Charcas ne le cède que fort peu en grandeur à celle de Lima, mais elle est infiniment plus peuplée. On y compte l'archevêché de Plata, & cinq évêchés, qui sont, la Paz, Santa-cruz de la Sierra, Tucuman, Paraguay & Buenos-aires, aussi divisés en un grand nombre de corrégimens. L'audience du Chili renferme quatre gouvernemens particuliers; sçavoir, la Maestria-de-campo, Val-paraiso, Valdivia & Chiloé, qui se subdivisent en onze corrégimens. Nous allons donner une idée succincte des villes les plus remarquables de ces riches contrées.

LIMA.

Cette superbe capitale du Pérou est située à douze degrés, deux minutes, trente-une secondes de latitude australe : sa longitude est de deux cents quatre-vingt-dix-neuf degrés, vingt-sept minutes, sept secondes & deux tiers du méridien de Ténériffe. Elle est avantageusement placée au milieu d'une vaste plaine, qu'elle domine entièrement, & qu'on nomme *Rimac*, mot indien qui

ſignifie *celui qui parle*, & que portait une idole du pays, qui un jour s'était, dit-on, aviſée de répondre diſtinctement aux demandes qu'on lui faiſait.

Cette ville renferme pluſieurs beaux édifices, ſes rues ſont parfaitement bien pavées & traverſées par des canaux, dont les eaux paſſent ſous des voûtes & ſervent à la propreté, avec auſſi peu d'incommodité que de danger. La crainte continuelle où l'on eſt des tremblemens de terre, n'a pas permis de donner plus d'un étage de hauteur aux maiſons; mais, quoique baſſes, elles ſont fort agréables à la vue, & on les croirait bâties beaucoup plus ſolidement qu'elles ne le ſont. Le corps du bâtiment eſt conſtruit de pièces de bois, emmortoiſées avec les ſolives du toit. On couvre enſuite ces pièces de cannes ſauvages, en dedans & en dehors, ou d'oſier, pour mieux cacher la charpente. Tout eſt ſoigneuſement recrépi: l'extérieur eſt enduit d'une couche de chaux, & le tout eſt peint en couleur de pierre de taille: les toits ſont plats & unis, & n'ont que l'épaiſſeur néceſſaire pour défendre l'édifice du vent du nord & des rayons du ſoleil. Cette conſtruction cède aux violentes ſecouſſes des tremblemens de terre, & par cette raiſon, elle s'en reſſent moins que ſi l'on y employait des matériaux plus ſolides.

Nous n'entreprendrons point de nombrer l'étonnante quantité de paroiſſes, de chapelles, & de couvens de l'un & l'autre ſexe

que renferme cette capitale du Pérou ; il suffit de remarquer qu'elles sont toutes grandes, en partie bâties de pierre, & enrichies de peintures & d'ornemens précieux.

Les vicerois font leur demeure ordinaire dans un vaste & superbe palais. Leur gouvernement n'est que triennal, mais quelquefois ils sont continués trois autres années. Leur autorité est absolue. Ils sont les chefs suprêmes des tribunaux, dont les officiers ne sont faits que pour les aider dans l'expédition des affaires. Ils ne marchent jamais qu'avec un faste étonnant. Un viceroi du Pérou a deux compagnies de gardes; l'une à cheval, de cent soixante maîtres, dont l'uniforme est bleu, avec des paremens d'écarlate, garnis de franges d'argent & la bandoulière de même : cette compagnie, qui n'est composée que d'Espagnols, monte la garde à la principale porte du palais : l'autre compagnie est de cinquante hallebardiers, aussi Espagnols, vêtus de bleu, avec les paremens & les vestes de velours cramoisi, galonnées en or : ceux-ci font la garde aux portes des appartemens. Cent autres soldats d'infanterie sont toujours prêts à exécuter ses ordres.

Outre les cours de justice, du conseil de guerre & de celui des finances, auxquelles le viceroi préside, il donne journellement trois audiences : l'une aux Indiens & aux Mulâtres; l'autre aux Espagnols, & la troisième aux dames. Toutes les affaires sont

expédiées par un ſecrétaire d'état avec ſon aſſeſſeur, lorſqu'elles regardent le gouvernement. Celles qui ſe trouvent du reſſort de la juſtice ſont le partage du tribunal qui porte le nom d'audience : elles y ſont décidées ſans appel, à moins qu'on ne puiſſe prouver un déni de juſtice. Ce tribunal eſt composé de huit aſſeſſeurs & d'un fiſcal civil, qui ont trois ſalles d'aſſemblées dans le palais, l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les plaidoiries. Les cauſes criminelles ſe jugent dans une quatrième ſalle, par quatre alcaldes de *Corte* & un fiſcal criminel. La chambre des comptes eſt composée d'un régent qui préſide, de cinq maîtres des comptes, de deux maîtres des réſultats & deux ordonnateurs, avec quelques ſurnuméraires. On y règle tout ce qui appartient à la diſtribution & à l'adminiſtration des finances.

Le tribunal, nommé la caiſſe royale, eſt composé d'un facteur, d'un maître des comptes & d'un tréſorier, avec titre d'officiers royaux : leur juriſdiction s'étend ſur les biens du domaine royal, & ſur le quint du produit des mines. Le corps de ville eſt formé de corrégidors, ou échevins, d'un alférez réal, ou lieutenant royal de police, & de deux alcaldes, tous officiers choiſis entre la principale nobleſſe. Par un privilège particulier de Lima, la juriſdiction de ſon corrégidor ne s'étend que ſur les Indiens. La caiſſe des morts eſt un tribunal qui connaît de toutes

les causes de ceux qui sont morts intestats, ou chargés de dépôts, sans avoir laissé d'héritiers légitimes. Les négocians ont aussi leur tribunal, composé d'un prévôt des marchands & de deux consuls, avec un assesseur. L'archevêque a son tribunal de l'officialité; celui de l'inquisition consiste en deux inquisiteurs & un fiscal, tous trois à la nomination du grand inquisiteur d'Espagne. Il y a un hôtel des monnoies avec les officiers nécessaires, & une université qui a produit quelques savans estimés dans l'Europe.

La ville de Lima est peuplée d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Indiens, de Métifs, & d'autres races qui proviennent du mêlange. On fait monter le nombre des Espagnols à environ dix-huit mille, entre lesquels on compte une très-grande quantité de familles d'une noblesse distinguée, qui se soutiennent avec d'autant plus de facilité, qu'à Lima, le titre de commerçant n'est point incompatible avec celui de noble. Une loi, aussi ancienne que la conquête, porte « que sans déroger, & sans craindre l'exclusion des ordres militaires, on peut exercer le commerce aux Indes. »

Les Nègres & les Mulâtres qui forment à Lima proprement la classe du peuple, y exercent tous les arts méchaniques. Les Indiens & les Métifs cultivent les terres, font des ouvrages de poterie, & vendent les denrées aux marchés; car tout le service

domeſtique ſe fait par les Nègres & les Mulâtres, ou libres ou eſclaves.

Le luxe eſt à Lima le vice de tous les rangs & de tous les états, & il n'eſt arrêté par aucun reſpect. Pour étaler ſa magnificence, il ſuffit de pouvoir la ſoutenir par ſes richeſſes, ou être aſſez extravagant pour l'entretenir en courant à ſa ruine. C'eſt dans l'ajuſtement des femmes que ſe remarque ſur-tout l'amour de ce faſte deſtructeur des fortunes les mieux cimentées.

Tout l'habillement des dames de Lima ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe de toile, qui ſe nomme *Fuſtan*, une jupe ouverte & un pourpoint. Quelquefois elles portent autour du corps une eſpèce de mante, qui n'eſt pas fermée; le jupon, attaché au-deſſous du ventre, ne deſcend que juſqu'au milieu des mollets, & de-là juſqu'à la cheville, pend une dentelle fine, qui permet de voir le bout des jarretières, brodées d'or ou d'argent, & quelquefois ornées de perles. L'autre jupe eſt de velours ou d'une étoffe très-riche, & ordinairement fort chargée d'ornemens. Les manches de la chemiſe, longues d'une aune & demie & larges de deux, ſont garnies de dentelles & diverſement attachées. Par-deſſus la chemiſe eſt le pourpoint, dont les manches ſont très-grandes, & forment une figure circulaire; elles ſont de dentelles, avec des bandes de fine batiſte entre-deux. La chemiſe eſt arrêtée aux épaules avec des rubans qui tien-

nent au corſet : enſuite les manches rondes du pourpoint ſe retrouſſent ſur les épaules, & celles de la chemiſe par-deſſus : elles y ſont arrêtées, & ces quatre rangs de manches forment quatre eſpèces d'aîles qui deſcendent juſqu'à la ceinture. En été, il n'y a point de femmes qui n'ayent la tête couverte d'un voile de linon, garni de dentelles ou de franges. Il faut remarquer que toutes ces dentelles ſont pour l'ordinaire couſues ſi près les unes des autres, qu'à peine peut-on diſtinguer la toile ſur laquelle elles ſont appliquées : ajoutons qu'on les choiſit entre les plus belles de Brabant, & que toutes les autres paraiſſent trop communes ; enſorte qu'une ſeule chemiſe coûte ſouvent plus de mille écus. En hiver les femmes portent dans la maiſon un *rebos*, qui n'eſt qu'une ſimple pièce de flanelle ; ſi elles vont en viſite, le *rebos* eſt orné de dentelles, ou de franges d'or & d'argent.

Entre tous les agrémens de la nature, la petiteſſe du pied, eſt ce que priſent le plus les femmes de Lima, & elles raillent avec une ſorte de vanité les Européennes de l'avoir trop grand. Pour elles, le leur n'a jamais plus de ſix pouces de long : leurs ſouliers ſont plats & ſans ſemelle ; une pièce de maroquin ſert tout à la fois de ſemelle & d'empeigne. Elles l'attachent pour la forme avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries. Leurs bas ſont de ſoie blanche, parce que cette couleur donne une eſpèce d'élégance

gance à la jambe, qui eſt preſqu'entièrement découverte.

Les femmes de Lima ont généralement les cheveux noirs, fort épais & ſi longs, qu'ils leur deſcendent juſqu'au deſſous de la ceinture, elles les relèvent, & en forment cinq ou ſix treſſes qu'elles attachent derrière la tête avec des épingles de diamans, quelquefois de la groſſeur d'une noiſette. Ce qui reſte des treſſes, vient négligemment tomber ſur les épaules, dans la forme d'un cercle applati. Les côtés des cheveux ſont accommodés en boucles, qui deſcendent de la partie ſupérieure des temples juſqu'au milieu des oreilles, & chaque temple eſt couverte d'une mouche de velours noir. Les pendans d'oreilles ſont des brillans, avec des glands ou houppes de ſoie noire : elles placent à leur cou des carcans de perles & des roſaires, enrichis de pierres fines. Nous ne parlons point des bagues de diamans & des bracelets; mais nous remarquerons particulièrement que ſur l'eſtomac, elles portent une plaque d'or, chargée de brillans, attachée par un ruban qui ceint le corps, & que la femme d'un ſimple particulier, ne ſe montre pas dans la ville, ſans avoir ſur elle en ornemens, la valeur de trente ou quarante mille écus. Pour aller à l'égliſe, elles prennent une jupe & un voile de taffetas noir : pour la promenade, c'eſt une cape & une jupe ronde, & elles ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves.

Preſque toutes ces femmes ſont belles ou au moins jolies & d'une taille moyenne. Elles ne gâtent jamais la beauté de leur teint par le pernicieux uſage du fard, qui vieillit nos dames Européennes, avant qu'elles ſoient ſorties de la première jeuneſſe. Elles ont de très-beaux yeux & la peau d'une extrême blancheur. On leur accorde de l'eſprit, beaucoup de pénétration & de juſteſſe dans la façon de penſer : leur converſation eſt douce & amuſante ; mais on leur reproche d'être hautaines, à l'égard de leurs maris, & de chercher tous les moyens poſſibles pour les gouverner deſpotiquement. Ce défaut, dont les charge l'hiſtorien dom d'Ulloa, eſt celui du ſexe en général.

Les plus délicieux parfums ſont à Lima d'un uſage général. Les femmes ſur-tout n'épargnent rien pour s'en procurer. Elles aiment les fleurs avec une ſorte de paſſion, & elles en entrelaſſent dans leurs cheveux, & même en garniſſent leurs manches, enſorte que l'approche d'une femme eſt annoncée par les gracieuſes vapeurs qu'elle exhale. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Négreſſes même imitent les femmes de qualité en tout, & que ce que nous rapportons des unes doit s'entendre des autres, à quelques nuances de ridicule près. Toutes ſont paſſionnées pour la muſique & la danſe, ce qui entretient dans la nation, un ton de gaieté & de bonne humeur qui ne ſe trouve ailleurs que fort rarement.

En général les habitans de Lima ont de l'esprit, de la pénétration & une grande envie de s'instruire. Ils sont naturellement fiers & délicats sur le point d'honneur, mais d'ailleurs polis & très-sociables. Les Mulâtres, moins éclairés, sont rudes, altiers, inquiets & querelleurs.

Quoique la contrée dans laquelle Lima est située, soit privée des pluies douces qui fertilisent la terre dans les autres climats, l'industrie y a suppléé par l'ouverture d'une quantité prodigieuse de canaux, dont l'eau facilite aux habitans les moyens de cultiver leurs possessions : aussi voit-on dans toute la plaine de vastes champs de froment & d'orge, des luzernes pour la nourriture des chevaux, des plantations de cannes de sucre, des oliviers, des vignes, & des jardins qui produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le pain qu'on mange à Lima est excellent & n'est pas cher : cependant les boulangers sont fort riches. Une raison de leur opulence, c'est qu'outre le grand nombre d'esclaves qui leur appartiennent, ils reçoivent volontiers ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute, & se chargeant de leur nourriture, ils payent encore au maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Il n'y a point de punition plus cruelle pour un esclave, & le seul moyen de le contenir, est de le menacer de l'envoyer travailler chez le boulanger. On dit qu'en peu de jours

l'esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli.

Le mouton est la viande que l'on sert le plus communément sur les tables de Lima. On y mange fort-peu de bœuf; la volaille y est excellente, & les perdrix, les tourterelles & les sarcelles y sont assez bonnes, mais la plus grande consommation est celle de la chair de porc. On apporte des montagnes du veau gelé, qu'on regarde comme un mets fort délicat. Toute la préparation consiste à tuer les veaux, & à les laisser deux jours à l'air dans les bruyères, pour les faire geler. Le poisson est aussi fort abondant. On y boit différentes sortes de vins, dont les plus excellens viennent de Lucumba & Dulac. Les confitures sont d'un usage commun, ainsi que le chocolat.

Pour entretenir toutes les branches du luxe que portent à un extrême degré les habitans de cette fameuse ville, ils ont besoin du grand commerce qu'ils entretiennent avec toutes les provinces du Pérou. Toutes les marchandises qui viennent de l'intérieur des terres sont déposées à Lima, pour être embarquées sur la flottille, qui part du port de Callao, & qui se rend à Panama vers le tems de l'arrivée des galions. Les négocians de Lima vont porter ces marchandises à la foire, avec leurs propres fonds, & au retour, ils renvoient à leurs commettans les denrées d'Europe qu'ils ont rapportées, ce qui leur produit un double gain, indé-

pendamment de celui qu'ils tirent de leurs propres effets.

CUSCO.

Suivant Herrera la position de Cusco est à treize degrés & demi de latitude australe, & à soixante-dix-huit degrés de longitude du méridien de Tolède : quelques uns placent cette ville à cent vingt lieues espagnoles de Lima, & d'autres à cent quatre-vingt; mais, quoi qu'il en soit, elle est fort peu connue des étrangers. Sous le règne des Yncas, elle était non-seulement la capitale de leur empire, mais même la plus magnifique & la plus opulente du Pérou. On attribue sa fondation à l'empereur Mango-Capac. Les anciens historiens nous disent qu'au milieu de Cusco, les Yncas avaient ménagé une vaste place, d'où sortaient quatre grandes rues, qui représentaient les quatre parties de la monarchie du Pérou, dans lesquelles les peuples de chaque province eurent la liberté de s'établir, avec la permission d'y suivre les usages des pays de leur naissance, pourvu qu'ils adorassent le soleil, regardé comme le père des Yncas. Les autres rues de Cusco étaient longues & étroites, mais l'on y comptait un grand nombre de palais & d'édifices royaux, dont l'or & l'argent faisaient la principale décoration.

Cette fameuse ville est aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle se trouve située

dans un terrein fort inégal & fur le penchant de plufieurs collines, dont le voifinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Les maifons font bâties de pierres, couvertes de tuiles rouges : les appartemens font bien diftribués, & les ouvrages des menuifiers y font dorés, jufqu'aux moulures des portes.

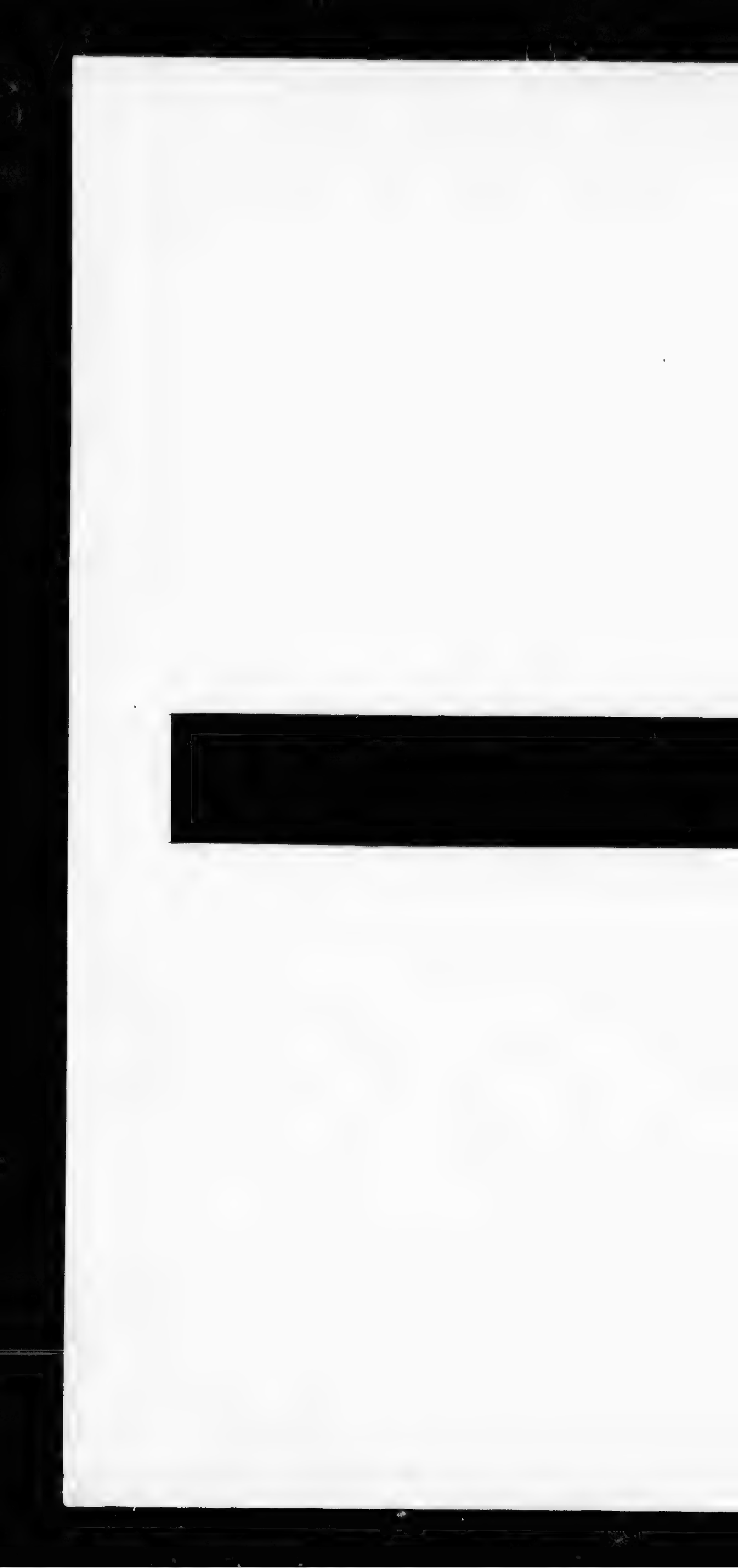
Les tribunaux de juftice font à Cufco les mêmes que ceux qui font établis dans toutes les villes de la domination efpagnole. On compte dans cette ville environ quatre mille habitans de fang efpagnol & plus de douze mille Indiens. Le voifinage des montagnes y rend l'air un peu froid, & a fait fouvent fouhaiter aux citoyens qu'on transférât la ville dans la vallée d'Yucay, qui étant défendue de toutes parts contre les injures de l'air, paffait, du tems des Yncas, pour un des plus délicieux féjour du monde. C'eft dans ce lieu qu'on tranfporte les malades de Cufco, & ils ne font jamais long-tems à s'y rétablir. Dans une montagne affez proche de cette ville, en 1556, on tira d'un rocher une maffe d'or, de la groffeur d'une tête d'homme, & les artiftes jugèrent, dit l'hiftorien Garcilaffo, que fi le hazard ne l'eût pas fait découvrir trop-tôt, il y avait beaucoup d'apparence que tout le rocher fe fût converti en or.

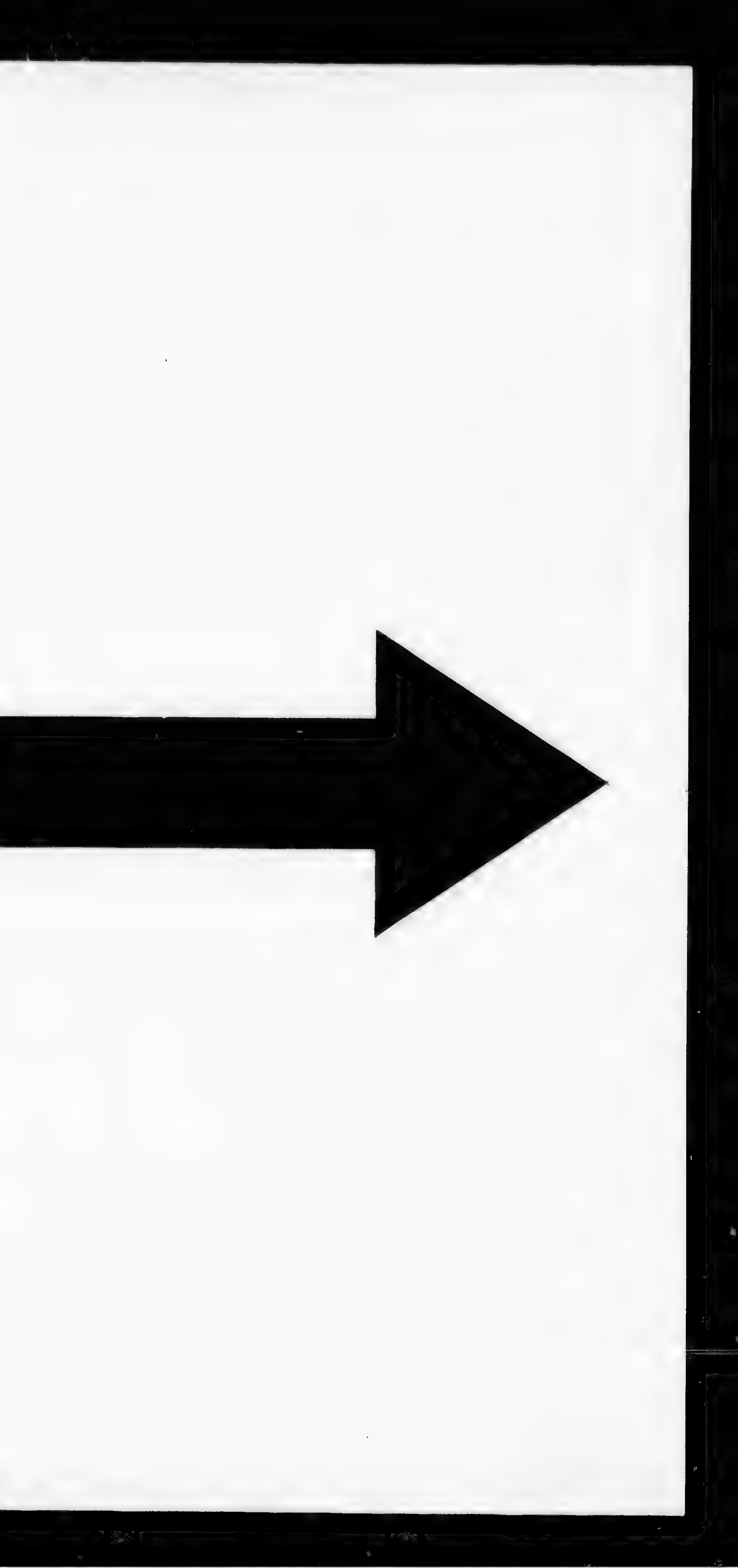
On voit encore fur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une fortereffe que les Yncas avaient fait bâtir pour leur fûreté.

Elle avait par plusieurs souterreins, une libre communication avec le palais impérial. Les pierres, qui ont résisté au tems, & qui s'élèvent encore au-dessus de ces décombres, sont si grandes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment, sans le secours d'aucune machine, on a pu les tirer des carrières, & les transporter dans le lieu où elles sont employées.

QUITO.

La situation de cette ville est à treize minutes, trente-trois secondes de latitude australe, & deux cents quatre-vingt-dix-huit degrés, quinze minutes, quarante cinq secondes, comptées du méridien de Téneriffe. Elle est bâtie sur le penchant de la montagne de *Pichincha*, célèbre par sa prodigieuse hauteur, & encore plus par les richesses qu'une fabuleuse tradition suppose qu'elle renferme. Elle est assez bien bâtie, riche & très-peuplée. On y distingue quantité de nobles familles qui descendent des premiers conquérans, & qui se sont conservées dans leur lustre, sans aucun commerce avec les autres habitans. Ces derniers sont partagés en quatre classes : les Espagnols ou blancs, les Métifs, les Indiens ou naturels du pays, & les Nègres & leurs descendans. A Quito, on appelle Métifs, comme dans toutes les autres villes de l'Amérique, ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes, avec cette





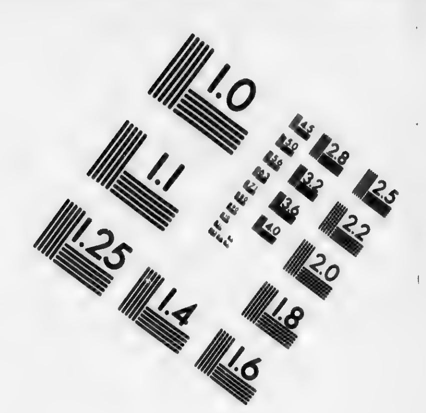
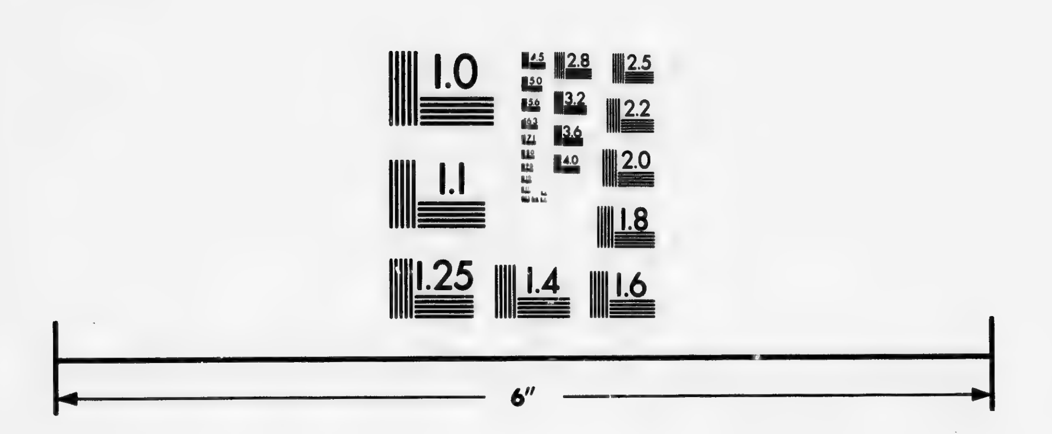
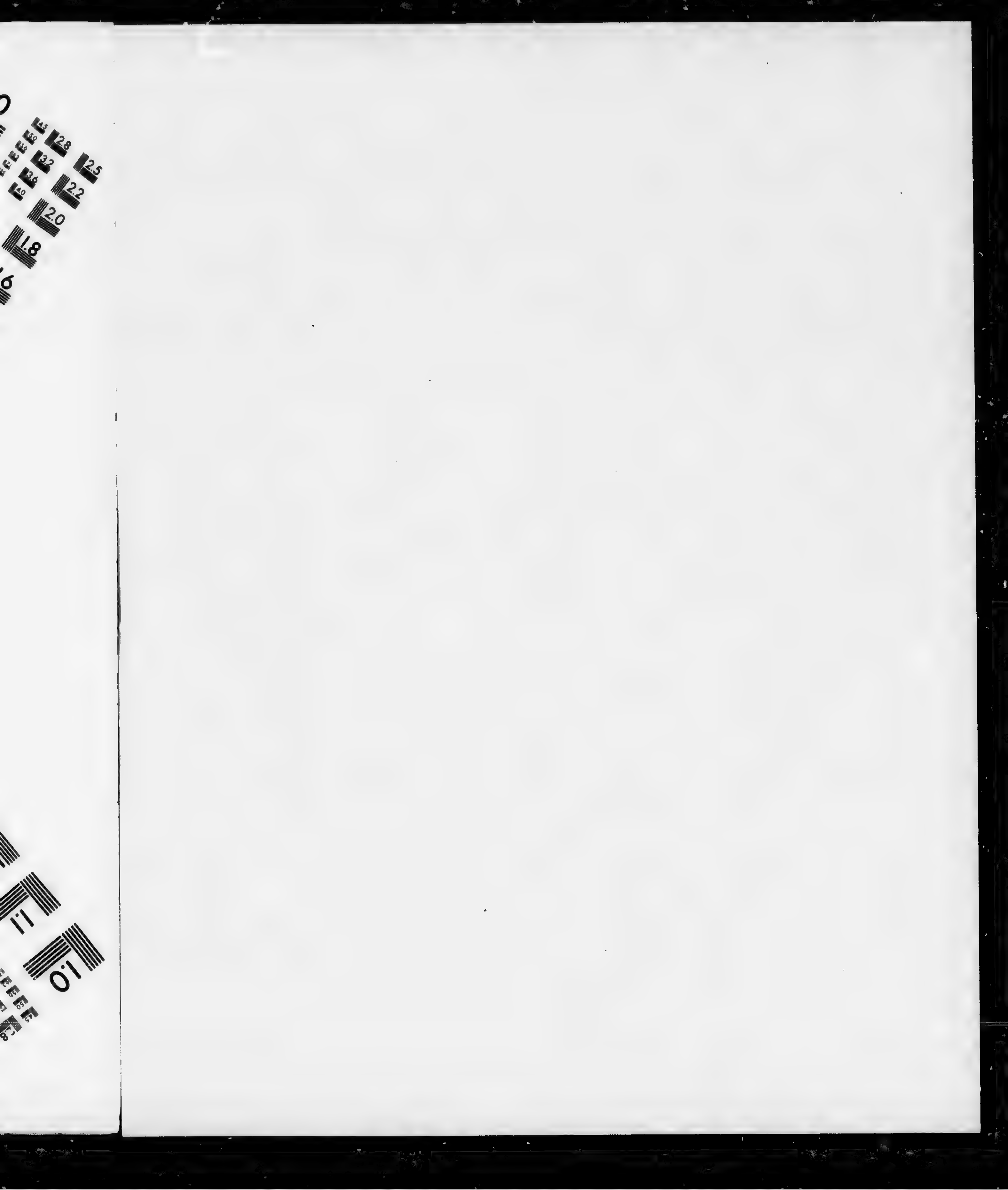


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





différence que dès la seconde ou la troisième génération, ils passent pour Blancs. Leur couleur est obscure & même un peu rougeâtre, mais moins que celle des Mulâtres; il y en a beaucoup qui tirent sur le blanc, & qui pourraient passer pour tels, s'il ne leur restait certaines marques qui les décèlent.

Entre environ soixante mille habitans qui composent le peuple de Quito, les Espagnols sont les plus considérés, mais on nous les représentent comme les plus pauvres & les plus misérables de la ville, & l'on prétend que leur fierté est insupportable & leur fainéantise extrême. Les Métifs moins orgueilleux, sont tous orfévres, peintres, sculpteurs &c. & laissent aux Indiens les occupations purement méchaniques.

L'habillement des hommes est, sous une cape, une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux. Les manches sont sans paremens, ouvertes des deux côtés, & sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons. La richesse des particuliers règle le prix des étoffes & des ornemens. Les Indiens portent une sorte de caleçon, de toile blanche de coton, qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe. La partie inférieure, qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie d'une dentelle grossière. Ils ne sont point usage de chemises, & se couvrent le corps d'un sac de

coton noir, dans lequel ils passent la tête & les bras qui demeurent nuds. Par dessus cet ajustement, ils mettent un manteau de serge, percé au milieu, pour passer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. Telle est leur parure, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Les dames portent une chemise, qui leur descend jusqu'à la ceinture, & un pourpoint, appellé *Juhon*, orné de dentelles, une jupe, qu'on nomme *Faldelin*, & une manteline, qui leur enveloppe tout le haut du corps. Leurs cheveux sont arrangés en tresses, qu'elles croisent près du chignon en forme de bourrelet. Leur tête est deux fois ceinte d'un ruban, nommé *Balaca*, qu'elles nouent près de la temple, du côté où les deux bouts se rencontrent.

Les Espagnols sont d'une taille bien proportionnée; les Métifs, tous de celle au-dessus de la médiocre, & les Indiens généralement petits. La chevelure des Indiens est noire, rude & grossière; & la plus grande injure qu'on puisse leur faire, c'est de la leur couper. Ils n'ont jamais de barbe; car on ne peut pas donner ce nom à quelques poils courts, qui leur viennent dans un âge avancé.

On remarque qu'à Quito le nombre des femmes est beaucoup plus considérable que celui des hommes; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à trente ans le tempérament des hommes commence à s'affaiblir, au lieu

qu'à ce même âge celui des femmes prend de nouvelles forces.

Les Indiens & les Métifs de Quito sont pour la plûpart de hardis voleurs, & il se passe peu de jours que les marchands n'ayent lieu d'en faire la triste expérience ; c'est pourquoi ils sont obligés de payer une patrouille qui se promène pendant toutes les nuits dans les rues. On ne regarde pas comme un crime de dérober les choses comestibles ou des ustensiles de table. Celui qui est surpris, volant une pièce d'argenterie, en est quitte pour dire *yanga*, ce qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention; il rend la pièce, & on le laisse retirer.

Ce climat, quoique situé sous l'équateur même, ne se ressent presque jamais de chaleurs incommodes, & il y a des cantons où le froid est très-sensible. Dans d'autres, on jouit d'un printems continuel. On en donne pour raison, l'élévation du terrein au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre; élévation qui diminue la chaleur, parce que les vents y sont plus subtils, & la congélation plus aisée. Pendant toute l'année, les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes. Ainsi la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable; suivant le cours ordinaire de la nature : mais ces avan-

tages ſont cruellement balancés par des pluies terribles, par de violens orages & par d'affreux tremblemens de terre, qui ſemblent menacer la nature entière d'une ruine prochaine, & ces inconvéniens n'empêchent pas que le pays ne ſoit de la plus grande fertilité. Tout le commerce eſt entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le pays, & les autres amenés par l'eſpoir du gain; car les riches Eſpagnols de Quito ſe croiraient déshonorés s'ils s'abaiſſaient à négocier.

Tout ce détail convenait à la ville de Quito, avant le terrible tremblement de terre qui l'a ruinée de fond en comble, & peut-être ne s'eſt-elle pas encore relevée de ce déſaſtre.

LE PARAGUAY.

Cette grande province comprend quatre gouvernemens, celui du Tucuman, celui de Santa-Cruz de la Sierra, celui du Paraguay particulier & celui de Rio de la Plata. Ces quatre gouvernemens ſont ſoumis pour le militaire au viceroi du Pérou, & pour le civil à l'audience royale de los Charcas. Tout le monde attribue à Sébaſtien Cabot la première découverte du Paraguay propre, qui eſt borné au nord par la grande rivière des Amazones; au midi, par les terres Magellaniques; à l'orient, par le Bréſil & la mer du Nord; à l'occident, par le Tucuman,

le grand Chaco, la province de los Charcas & celle de Santa-Cruz de la Sierra. Il a pour capitale la ville de l'Assomption, & comprend tout ce qu'arrose le fleuve Paraguay, jusqu'à sa jonction avec le Parana. Les colonies du gouvernement Espagnol du Paraguay se réduisent à la ville de l'Assomption, à celle de Villa-Rica, & à quelques autres lieux peu considérables.

Suivant un mémoire imprimé à la fin des voyages de M. Frézier, édition d'Hollande, le premier établissement des jésuites au Paraguay, a commencé par cinquante familles d'Indiens errans, que ces pères rassemblèrent sur le rivage de la rivière de Japsur, dans le fond des terres; & depuis cet établissement jusqu'en 1717, ces peuplades étaient tellement augmentées, que dans trente-une, répandues dans six cents lieues du pays, on comptait cent vingt-un mille cent soixante un Indiens. L'auteur de ce mémoire assure que ces peuples civilisés occupent les plus belles terres de tout le pays, situé à deux cents lieues des Portugais paulistes du côté du nord, & vers le sud à deux cents lieues de la province de Buenos aires, à cent lieues de celle du Paraguay. Dans le tems que l'auteur écrivait, ils étaient divisés en quarante-deux paroisses, gouvernées souverainement par autant de jésuites. Dans chaque peuplade il y a de grands magasins, où les sujets déposent leurs vivres & leurs marchandises, sans pouvoir

rien garder par devers eux. La principale fonction des officiers de police, est de connaître le nombre des familles, de leur communiquer les ordres du père, d'examiner le travail de chacun suivant son talent, & de distribuer & promettre des récompenses. D'autres inspecteurs veillent aux travaux de la campagne, & reçoivent la déclaration des grains, qui, sous de grièves peines, doivent être versés dans les magasins. Il y a aussi des distributeurs qui, deux fois par semaine, fournissent aux Indiens les portions nécessaires pour leur subsistance, & les jésuites commandent à tous ces subalternes.

Toute liqueur enivrante est inconnue dans ces peuplades. L'Indien est élevé dans la crainte de Dieu, le respect pour le père jésuite, la vie simple, & le dégoût des biens temporels. Dans chaque paroisse, il y a un certain nombre de soldats disciplinés par régimens, & qui ont leurs officiers. Leurs armes sont déposées dans des magasins, & on ne les leur confie que quand il faut marcher ou faire l'exercice. Tel est en substance tout ce qui se trouve de plus important dans le mémoire de l'anonyme; & pour donner une idée plus claire de l'état des missions du Paraguay, nous emprunterons ce qu'en dit le fameux historien dom d'Ulloa, sans absolument adopter toutes les parties de cette description, souvent contredite par des témoignages plus récens.

Les missions du Paraguay, dit dom d'Ul-

loa, ne se bornent pas à la province de ce nom. Elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman & de Buenos-aires. Depuis près d'un siècle & demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations Indiennes, répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les jésuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent ces conquêtes spirituelles par les Guaranies, Indiens dont les uns habitaient les bords des rivières d'Uruguay & de Parana, & les autres, cent lieues plus haut, les terres qui sont au nord-ouest de Guayra. Les Portugais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, & les employaient au travail des plantations : mais pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette disgrace, on prit le parti de les transplanter au nombre de plus de douze mille dans les terres du Paraguay, & l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus sûre & plus tranquille. Ces peuplades, grossies avec le tems par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point qu'en 1734.... on comptait trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranies, qui contenaient plus de trente mille familles; & leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux

bourgs. Une partie de ces trente-deux peuples est du diocèse de Buenos-aires & l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année il y avait sept peuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

Les missions du Paraguay sont environnées d'Indiens idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, & leurs peines n'y sont pas toujours inutiles ; ils inspirent quelquefois le goût du christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leurs pays & passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions convenables. A cent lieues des missions, il se trouve une nation idolâtre, nommée *Guenoas*, qu'il est fort difficile d'amener aux lumières de l'évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs Métifs, & même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloignent des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs, la vie oisive, à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs

terres, leur fait craindre le travail qu'ils envisagent après leur conversion. Cependant la curiosité, ou la tendresse pour leurs parens, en amène plusieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la religion. Il en est de même des Charuas, peuple qui habite entre les rivières du Parana & d'Uruguay : mais ceux qui occupent les b rds du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, sont plus dociles, parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, & qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres Indiens idolâtres, nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville; mais ces quatre dernières nations vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buenos-aires, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils poussent souvent avec beaucoup de ravages, jusqu'aux murs de Sant-Jago & de Salta, dans la province de Tucuman. Les autres nations, qui habitent depuis les confins de celle-ci jusqu'aux Chiquitos & jusqu'au lac de Xarayés, sont peu connues. Dans ces derniers tems, les jésuites ont pénétré chez ces peuples, par la rivière de Pilco-Mayo, qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays, ou à leur humeur

humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-uns, s'étant laissé approcher des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, & se sont rendus à leurs instructions. Les *Chiriguans* habitent aussi du même côté, & n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide & tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits & de légumes. On y cultive, en particulier, beaucoup de coton, & l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de deux mille arobes, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes de sucre, & une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme l'*herbe du Paraguay*, & qui fait seule un d'autant plus grand objet de commerce, qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou & du Chili, où il s'en fait une grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à Buenos-aires, où les jésuites ont un facteur particulier,

dont l'office eſt de les vendre ; car *le peu d'intelligence des Indiens*, ſur-tout des Guaranies, *les rend incapables de ce ſoin.* Le commis emploie le produit de ſa vente en marchandiſes de l'Europe, tant pour l'entretien des habitans de chaque peuplade, que pour l'ornement des égliſes & les beſoins des curés ; mais avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village, ou plutôt chaque Indien doit au roi ; ces ſommes ſont envoyées aux caiſſes royales; après quoi, ſans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés, pour leurs appointemens, & pour les penſions des caciques. Les autres denrées, que le terroir produit, & le bétail qu'on y élève, ſervent à la nourriture des habitans. Enfin cette diſtribution ſe fait avec tant d'ordre & de ſageſſe, qu'on ne peut refuſer, ſans injuſtice, des louanges à la police que les miſſionnaires ont établie.

A l'exemple des villes Eſpagnoles, chaque peuplade a ſon gouverneur, ſes régidors & ſes alcaldes. Les gouverneurs ſont élus par les Indiens mêmes, & confirmés par les curés, *qui ſe réſervent ainſi de rejetter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions.* Les alcaldes ſont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre: mais comme ces magiſtrats dont les lumières ſont fort bornées, pourraient abuſer de leur autorité, *il leur eſt défendu d'infliger la moin-*

dre peine ſans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, & qui livre l'accuſé au châtiment, lorſqu'il le juge coupable : c'eſt ordinairement la priſon ou le jeûne : ſi la faute eſt grave, la peine ſera quelques coups de fouet, & c'eſt la plus grande, parmi des gens qui ne commettent jamais d'aſſez grands crimes, pour mériter une plus ſévère punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre & les autres excès de cette nature, eſt établie dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des miſſionnaires. Les châtimens même ſont toujours précédés d'une remontrance, qui diſpoſe le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle ; & ces ménagemens de douceur & d'affection mettent le curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Auſſi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces pères en ſont ſi chéris & ſi reſpectés, que quand ils les feraient châtier ſans raiſon, ces ames ſimples, qui ſuppoſent leurs directeurs incapables d'erreur & d'injuſtice, croiraient l'avoir mérité.

Chaque peuplade a ſon arſenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui ſervent à la milice dans les cas où la guerre eſt indiſpenſable, ſoit contre les Portugais, ou contre les nations infidèles du voiſinage. Les armes ſont des fuſils, des épées & des bayonnettes. Tous les ſoirs des jours de fête, on apprend à les manier, par des exercices publics. Les hommes de chaque village

sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton. Les gouverneurs, les régidors & les alcaldes ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Tous les villages ont des écoles, pour apprendre à lire & à écrire : il y en a pour la danse & pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination & ses talens. Ceux à qui on remarque du génie apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé, il y a divers atteliers, de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfévres, de serruriers, de charpentiers, de tisserans, d'horlogers, & d'autres professions nécessaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a son église, grande & fort ornée. Les maisons des Indiens sont si bien disposées, si commodes & meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point, dans plusieurs bourgs du Pérou : quelques-unes sont bâties de pierres, d'autres de briques crues, & la plûpart de bois simple; mais les unes & les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces villages : il s'y trouve jusqu'à des fabriques de

poudre à canon, dont une partie eſt réſervée pour les tems de guerre, & l'autre employée aux feux d'artifices par leſquels on ſolemniſe toutes les fêtes, eccléſiaſtiques & civiles. A la proclamation des rois d'Eſpagne, tous les officiers ſont vêtus de neuf, & rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque égliſe a ſa chapelle de muſique, compoſée de voix & d'inſtrumens. Le ſervice divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les égliſes cathédrales, & l'on vante ſur-tout celle des proceſſions publiques. Tous les officiers civils & militaires y paraiſſent dans leurs habits de cérémonie. La milice y eſt en corps; le reſte du peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces proceſſions ſont accompagnées de fort belles danſes: il y a des habits particuliers & fort riches pour les danſeurs.

Entre les édifices publics de chaque village, on voit une maiſon de force, où les femmes de mauvaiſe vie ſont renfermées; elle ſert en même-tems, de ce que les Eſpagnols nomment un *Béaterie*, c'eſt-à-dire, de retraite, dans l'abſence des maris, pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu ſingulièrement, non-ſeulement à l'entretien de cette maiſon, mais encore à la ſubſiſtance des vieillards, des orphelins, & de ceux qui ſont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans ſont obligés de travailler deux jours de la ſemaine, pour

cultiver & semer en commun un espace de terre convenable; ce qui s'appelle travail de la communauté. Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins & des impotens; ainsi nul des habitans ne manque du nécessaire. Les tributs royaux sont payés ponctuellement : enfin cette portion du monde est le séjour de la paix & du bonheur, & ces avantages sont dûs à l'exactitude avec laquelle les loix y sont observées. Les jésuites, curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république, ont besoin d'exciter aux travail les Guaranies, qui sont naturellement paresseux, & c'est par cette raison qu'ils prennent aussi soin de faire vendre les marchandises des fabriques & les denrées qui proviennent de la culture des champs ; au contraire, les Chiquitos sont laborieux & ménagers, ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs curés, en cultivant une plantation remplie de toutes sortes de grains & de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église & de son ministre. De leur côté, les curés de cette nation font des provisions de ferremens, d'étoffes & d'autres marchandises, qu'ils donnent en échange à leurs paroissiens, pour de la cire & d'autres productions du pays. Ils remettent ce qui leur revient par cette espèce de commerce au supérieur de leur mission, qui n'est pas le même que celui des Guaranies, & du pro-

duit de la vente on achète de nouvelles marchandiſes, pour les beſoins de chaque communauté. Il arrive de-là que les Indiens ne ſont pas obligés de ſortir de leur canton, pour ſe procurer leurs néceſſités; & que n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne ſont point expoſés à contracter les vices dont on s'efforce de les préſerver.

L'adminiſtration ſpirituelle des peuplades n'eſt pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé, mais il eſt aſſiſté d'un autre prêtre du même ordre, ſouvent même de deux, ſuivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres, ſervis par ſix jeunes garçons, qui ſont l'office de clercs à l'égliſe, forment, dans chaque village, une eſpèce de petit collége, où toutes les heures d'exercice ſont réglées comme dans les colléges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés eſt de viſiter en perſonne les plantations des Indiens, pour les encourager au travail, ſur-tout les Guaranies, qui abandonneraient la culture des terres, & ſe laiſſeraient manquer de tout, s'ils n'étaient excités avec une continuelle attention. Le curé n'aſſiſte pas moins régulièrement à la boucherie publique, pour la diſtribution des viandes, qui ſe fait par rations, à proportion du nombre de perſonnes dont une famille eſt compoſée. Il viſite auſſi les malades, pour leur donner des ſecours ſpiri-

tuels & les faire ſervir avec charité. Ces ſoins, qui l'occupent preſque tout le jour, lui laiſſent peu de tems pour d'autres offices, dont ſon vicaire eſt chargé. C'eſt le vicaire, par exemple, qui, chaque jour, à l'exception du jeudi & du ſamedi, fait le catéchiſme dans l'égliſe aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, dont le nombre eſt ſi grand qu'il paſſe deux mille dans chaque village. Le dimanche, tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, vont recevoir les mêmes inſtructions. »

C'eſt le provincial des jéſuites qui nomme à toutes les cures, parce que, dit-on, ce ſupérieur doit mieux connaître le mérite des ſujets, que les évêques & les gouverneurs.

Quoiqu'il ſe ſoit écoulé beaucoup d'années depuis la formation de ces peuplades, elles ne ſont pas auſſi peuplées qu'elles devraient l'être, par rapport à la petite vérole, aux fièvres malignes & autres maladies peſtilencielles, qui font ſouvent parmi elles d'étranges ravages.

Au reſte, les jéſuites ne ſouffrent pas qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il ſoit, Eſpagnol ou Métif, entre dans leurs miſſions du Paraguay; ils donnent pour raiſon de cette défenſe, la crainte de voir bientôt leurs tranquilles élèves infectés des vices, qui ne déshonorent que trop ſouvent le chriſtianiſme des autres nations, & en cela ils ne ſont pas abſolument crus ſur leur parole.

SANT-JAGO.

Cette capitale du Chili fut fondée par Valdivia en 1541 ; elle eſt ſituée dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, par les trente-cinq degrés, quarante minutes de latitude auſtrale. On lui donne mille toiſes de long, de l'eſt à l'oueſt, & ſix cents de large du nord au ſud. Ses rues ſont larges, droites, bien pavées & s'y croiſent régulièrement. La place qui forme le centre de la ville, eſt un quarré parfait, dont le milieu eſt orné d'une belle fontaine. On y voit de vaſtes palais, de ſuperbes maiſons, & un grand nombre de boutiques. Tous ces édifices ſont de briques crues & fort peu élevés, par rapport aux fréquens tremblemens de terre, qui ont pluſieurs fois détruit la ville preſqu'en entier. On fait monter le nombre des habitans de Sant Jago à quatre mille familles, la moitié d'Eſpagnols & le reſte d'Indiens, ou de races mêlées. Les hommes y ſont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc & les couleurs vives, cela ne les empêchent pas de ſe ſervir de fard, & ſurtout de mettre beaucoup de rouge ; ce qui leur gâte étrangement les dents & les gencives.

L'audience royale de Sant Jago eſt compoſée d'un préſident, de quatre auditeurs, d'un fiſcal pour les Eſpagnols, & d'un autre

pour les Indiens. Le président, quoique subordonné à quelques égards, au viceroi du Pérou, est tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Le corps de la ville, dont le corrégidor est le chef, consiste en plusieurs régidors & deux alcaldes ordinaires. Il y a une chambre des finances, composée d'un trésorier, d'un contrôleur & de plusieurs officiers.

Le terroir de Sant-Jago est abondant en froment. On y recueille quantité d'excellent chanvre ; il produit de très-bons fruits de toute espèce, & on y engraisse une prodigieuse quantité de bestiaux. L'huile du Chili est admirable. Ce sont ces denrées qui font la base du commerce du pays. Celui que les habitans entretiennent avec les Indiens de la frontière, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de merceries. Ces barbares qui habitent une contrée riche en or, préfèrent à ce métal, source de la plûpart de nos crimes, un simple morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & de jeunes garçons, pour ces bagatelles, dont ils prisent l'usage. Cette sorte de traite est appellée *Rascatar*, c'est-à-dire, rançonner. Les Guases, race mêlée du sang Espagnol, se rendent dans le pays de ces Indiens, & s'adressent directement aux pères de familles ou anciens. Le chef avide des nouveautés qu'on étale à ses

yeux, & prévenu déjà en faveur du marchand, qui l'a mis dans ses intérêts par quelques verres de vin, lui permet de trafiquer dans l'habitation, & fait publier que l'Espagnol est ami des Indiens, & qu'on peut se fier à lui. Alors le Guase parcourt toutes les cabanes, convient du prix de chaque marchandise, & la livre sans crainte, en annonçant le tems de son départ; & ce jour-là chacun se rend à son habitation pour lui souhaiter un bon voyage, & lui remettre fidélement le prix dont il est convenu. Autrefois on portait beaucoup de vin à ces barbares; mais comme souvent, dans leur ivresse, ils prenaient les armes & assommaient les marchands, on ne leur porte plus que des ustensiles de fer & des merceries.

Il reste encore un grand nombre de peuples que les Espagnols n'ont jamais pu soumettre à leur domination, & qui tombent sur le Chili dans le tems qu'on croit n'avoir rien à craindre d'eux. Pour commencer une guerre, il suffit qu'un seul Indien crie qu'il faut prendre les armes, & les hostilités sont la suite prochaine de cette première rumeur. Leur manière de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les villages dont ils sont voisins. Souvent, ils font courir la flèche, c'est-à-dire, qu'ils font avertir en secret d'autres nations Indiennes qu'ils vont tomber sur les Espagnols, & qu'elles peuvent venir parta-

ger le butin qu'ils comptent faire. Ils choisissent un chef qu'ils nomment *Toqui*, & sous sa conduite, au milieu de la nuit, ils se jettent sur les habitations Espagnoles, & massacrent tout ce qu'ils y rencontrent, sans distinction de sexe ni d'âge : s'ils se trouvent assez forts, ils attaquent les villes & les forteresses, & continuent souvent ces ravages pendant plusieurs années. Durant la paix, ils s'occupent à ensemencer quelques terres, & à fabriquer des *ponchos* ou manteaux pour leur propre usage, & ils passent le reste du tems à boire d'une espèce de cidre composé réellement de pommes, dont leur pays abonde. Ils logent dans des cabanes assez mal construites, & n'y vivent que de racines & de farine de maïs, ou de quelqu'autre grain.

Lorsque les Espagnols veulent faire la paix avec ces nations féroces, ils font donner avis aux Indiens de la frontière, qu'à certain jour marqué, il se tiendra un *parlemento*. Les chefs Indiens se rendent dans le lieu indiqué, ils viennent saluer le président, qui doit leur verser à boire de sa propre main, & leur distribuer quelques bagatelles, fort précieuses à leurs yeux : on convient ensuite des conditions du traité, après quoi ils se retirent au quartier qu'ils ont choisi, & qui est à peu de distance des tentes des Espagnols. Le président va leur rendre visite, les régale de quelques tonneaux de vin, & l'on ouvre une foire,

où l'échange des marchandises se fait avec beaucoup de bonne-foi. Quelques efforts que l'on fasse pour engager ces peuples à goûter les principes du christianisme, jusqu'à présent on a peu réussi, & au moindre cri de guerre les missionnaires se voyent abandonnés de ceux qu'ils croyaient avoir convertis.

CHAPITRE II.

Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.

Vasco Nugnés Balboa, gouverneur de la colonie que les Espagnols venaient d'établir dans le Darien, vers l'année 1510, pour donner quelqu'éclat à son administration, prit avec lui cent cinquante hommes, & osa faire des courses dans le continent jusqu'à nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Indiens, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Un jour que le fils d'un cacique, nommé *Comagre*, allié de la colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, indigné de voir des guerriers prêts à s'égorger, pour un métal qu'il méprisait souverainement, lança un coup de pied dans la balance, & renversa ce qu'elle contenait.

Balboa voulut ſavoir par quelle raiſon il en uſait ainſi, & le fils du cacique lui répondit : « Que puiſque c'était apparemment ce
» métal qui leur avait fait abandonner leur
» patrie, qui leur faiſait eſſuier tant de fati-
» gues, courir tant de dangers, & troubler tant
» de peuples qui avaient toujours vécu dans
» une profonde paix, il voulait leur faire
» connaître un pays, dans lequel ils trou-
» veraient dequoi remplir leurs deſirs ;
» mais que pour y pénétrer, ils avaient be-
» ſoin de forces plus nombreuſes, parce
» qu'ils auraient à combattre de puiſſans
» rois & des nations guerrières ; que ces
» pays étaient à ſix ſoleils du ſien, c'eſt-
» à-dire, à ſix journées de marches, en ti-
» rant au midi ; qu'on trouverait d'abord un
» cacique d'une extrême richeſſe, & plus
» loin une grande mer, ſur laquelle on
» voyait des vaiſſeaux un peu moins grands
» que ceux des Eſpagnols, mais équipés de
» voiles & de rames, & qu'au-delà de cette
» mer, on arriverait dans un royaume, où
» l'or était ſi commun, que les habitans
» mangeaient & buvaient dans de grands
» vaſes de ce métal, & le faiſaient ſervir
» aux mêmes uſages qu'il voyait faire aux
» Caſtillans de ce qu'ils nommaient du fer. »
Pour appuyer cet important avis, le jeune cacique offrit à Balboa de lui ſervir de guide, & de le ſuivre avec une partie des ſujets de ſon père.

Quoique le fils de Comagre n'eût parlé

que de ſix journées pour arriver de ſon pays juſqu'au ſommet d'une montagne, d'où l'on découvrait une immenſe étendue d'eau, la difficulté des paſſages, & celle de ſe procurer des vivres y firent employer vingt-cinq jours. On arriva enfin fort près de cette élévation, & Balboa y voulut monter ſeul, pour jouir le premier d'un ſpectacle qu'il deſirait depuis long-tems. A la vue de la mer, qu'il ne put méconnaître, il ſe mit à genoux, il étendit les bras vers le ciel, en rendant grace à Dieu d'un événement ſi avantageux à ſa patrie, & ſi glorieux pour lui-même; enſuite en préſence de ſa troupe, qu'il appella, il prit poſſeſſion, pour les rois ſes maîtres, du pays qui l'environnait & de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever un gros tas de pierres, il y planta des croix, grava le nom de Ferdinand ſur de grands arbres, & entrant dans la mer juſqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre, il dit: « Vous êtes témoins que » je prens poſſeſſion de cette partie du » monde pour la couronne de Caſtille, & » je ſaurai bien lui en conſerver le domaine » avec cette épée. » Mais ce brave officier ne jouit pas long-tems des avantages que devait lui procurer cette découverte: ſes envieux lui ſuſcitèrent de puiſſans ennemis à la cour d'Eſpagne, & l'on envoya Pédrarias au Darien, qui lui ravit ſon autorité & lui fit bientôt inhumainement trancher la tête.

Pendant que ceci se passait, & que le nouveau gouverneur du Darien faisait des efforts pour se soustraire à l'autorité de l'audience royale de l'isle Espagnole, il songeait en même-tems à pousser ses conquêtes du côté de la mer du sud, & permit à Pizarre, Almagro & Fernand de Luques, prêtre fort riche, de faire entr'eux une association, dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour un homme de main, » & long-tems exercé dans les guerres contre les Indiens, serait chargé d'une expédition dans le continent; qu'Almagro » fournirait toutes les provisions, & prendrait soin des préparatifs, & que Fernand » de Luques ferait les autres dépenses. » Pour donner plus de poids à cette association, on vit Fernand de Luques dire la messe, séparer l'hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses associés. Etrange mélange de piété, d'ambition & d'avarice !

Pizarre partit de Panama vers le milieu du mois de novembre de l'année 1524. Sa flotte consistait en un seul navire & deux canots, & d'Almagro le suivit peu de tems après, sur un vaisseau, qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Nous ne suivrons point ces conquérans dans cette première expedition, qui fut traversée par quantité d'obstacles; elle employa trois années, & son peu de succès ruina entièrement la fortune des trois associés; mais Pizarre avait reconnu

reconnu le continent du Pérou, il était descendu sur la côte, & avait eu connaissance des étonnantes richesses du pays, & c'en était assez pour enflammer son courage & redoubler ses espérances. Il remet à la voile au commencement de l'année 1531; mais les vents lui deviennent contraires, & il est obligé d'aborder à la côte du Pérou à plus de cent lieues plus bas qu'il ne se l'était proposé, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Cette marche fut pénible, on souffrit beaucoup de la disette des vivres, on eut à traverser des rivières larges & profondes; mais le général partageant avec gayeté les travaux de sa petite armée, personne n'osa murmurer. Enfin l'on arriva, sans aucune perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, & presque sous l'équateur. L'abondance des vivres qu'on trouva dans ce bourg, & l'immense butin qu'on y fit, redonnèrent de nouvelles forces aux Castillans, & ils montrèrent une extrême ardeur pour pénétrer dans le Pérou. Ce fut de Coaque que Pizarre fit partir deux de ses vaisseaux, l'un pour Panama, l'autre pour Nicaragua, dont la charge montait à plus de trente mille castillans d'or; monnoie qui est à peu près de la valeur de trois livres douze sols de France. Sans quitter la côte, il s'avança dans une province, à laquelle il donna le nom de *Puerto viejo*, & pénétra jusqu'à Tumbez où, dans son premier voyage, il avait été fort

accueilli par les Indiens : mais loin de les trouver dans des dispositions pacifiques, il fut forcé de leur faire une guerre cruelle, pour s'opposer à leurs mauvais desseins, & en même-tems, pour venger la mort de trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés à leurs idoles.

Comme Pizarre s'avançait hardiment du côté de la rivière de Puechos, à trente lieues de Tumbez, & que la terreur qu'il inspirait aux peuples de ces contrées, les engageait à lui envoyer des députés pour lui demander la paix, il reçut des ambassadeurs d'un prince nommé Huascar, qui lui faisait demander du secours contre Atahualipa son frère. Il faut remonter à l'origine de cette querelle des deux frères, parce que peut-être sans leur mésintelligence, les Espagnols ne se seraient jamais rendu maîtres du Pérou.

« Huayna, souverain de Cusco, avait » soumis plusieurs provinces à son empire, » & sa domination comprenait une étendue » de cinq cents lieues, à compter depuis sa » capitale. Le pays de Quito avait ses sou- » verains particuliers : il résolut de le con- » quérir. Cette entreprise lui réussit, & le » pays lui plût tant, qu'ayant laissé à Cusco » Huascar, son fils aîné, Mango-Ynca, & » quelques autres de ses enfans, il se re- » maria dans le pays de Quito, avec la fille » du souverain qu'il avait détrôné, & d'elle » il eut un fils nommé Atahualipa, qu'il » aima fort tendrement ; dans un voyage

» qu'il fit à Cuſco, il laiſſa ce fils ſous des
» tuteurs, & revint quelques années après
» dans ſa nouvelle capitale, où il ne ceſſa
» plus de demeurer juſqu'à ſa mort. En mou-
» rant, il ordonna que l'Ynca Huaſcar ſon
» fils aîné poſſéderait ſes états, avec les
» provinces qu'il y avait ajoutées, à la ré-
» ſerve du royaume de Quito, qui étant ſa
» conquête particulière, ne devait pas être
» compté entre les provinces de l'empire.
» Il en diſpoſa en faveur d'Atahualipa,
» ſon fils, dont les ancêtres maternels l'a-
» vaient poſſédé. »

Auſſi-tôt que Huayna-Capac eut fermé les yeux, Atahualipa s'empara de l'armée & de tous les tréſors de ſon père, & envoya des députés à ſon frère Huaſcar, pour lui annoncer cette triſte nouvelle, lui faire hommage, & lui demander la confirmation du teſtament de leur père commun. Huaſcar répondit que ſon frère devait ſe rendre à Cuſco, & lui remettre l'armée, mais qu'il ne devait pas s'attendre qu'il lui cédât Quito, qui était une des principales frontières de ſon empire; & ſans permettre aux députés aucune diſcuſſion, il marcha contre Atahualipa, avec toutes les forces qu'il pût raſſembler. Atahualipa lui épargna une partie de la route, & les deux armées en vinrent aux mains : la bataille fut ſanglante, dura trois jours entiers, & ne ceſſa qu'après la priſe du brave Atahualipa. Il fut renfermé dans un château, mais peu de jours après,

il trouva le moyen de s'échapper ; & en rentrant dans ses états, il fit croire à ses sujets que son père, pour favoriser sa fuite, l'avait changé en serpent. Cet incident fit recommencer la guerre, qui devint funeste à Huascar : il fut enlevé par un parti de l'armée de son frère. Tel était l'état des choses, lorsque les députés Péruviens se présentèrent devant Pizarre

Il faut, d'après l'historien Garcilasso, rapporter quelques prétendues prédictions qui avaient annoncé l'arrivée des Castillans, & dont la tradition s'était conservée d'âge en âge parmi les Péruviens, sur la supposition que les Yncas descendaient du soleil en ligne directe. On disait que l'aîné des fils d'un Ynca, qui vivait dans les tems reculés, & qui portait le nom d'*Yahuarhuacar*, avait vu un phantôme, appellé *Viracocha*, qui était vêtu d'une longue robe, portant une barbe touffue, & tenant en lesse un animal inconnu au jeune prince, & l'on crut la prédiction expliquée, à la vue des Espagnols qui portaient de grandes barbes, qui avaient les jambes couvertes & des chevaux pour monture. On ne douta plus que l'Ynca Viracocha ne fût parmi eux, & ils passèrent tous pour les descendans du soleil. Le même auteur déjà cité ajoute que l'Ynca Huayna-Capac avait prédit qu'après sa mort, il viendrait dans le pays des étrangers, qui enleveraient l'empire à son fils, changeraient la forme du gouvernement, & détruiraient la

religion des enfans du ſoleil. On peut remarquer qu'il n'y a point de peuple qui n'ait cherché à faire paſſer ſa décadence ou ſon eſclavage pour une ſuite des arrêts du deſtin, en ſuppoſant que ces fables ne ſont pas une pure invention des hiſtoriens, preſque toujours paſſionnés pour le merveilleux.

Pizarre ſentit de quelle importance il était pour le ſuccès de ſon entrepriſe de ſe lier intimement avec l'un des concurrens au trône : il raſſembla ſa petite armée, & prenant pour guide les députés, il ſe mit en marche pour ſe rendre à Caxamalca, où on lui annonça que s'était arrêté l'Ynca Atahualipa. En chemin il rencontra un envoyé de ce prince, qui lui offrit de riches brodequins & des bracelets d'or, en le priant de s'en parer, lorſqu'il ſe préſenterait devant lui, parce que c'était à cette marque que le prince pourrait le reconnaître pour le chef des étrangers, deſcendans du ſoleil.

Pendant le reſte de la route, on ne ceſſa d'apporter des rafraîchiſſemens aux Eſpagnols & de les combler de riches préſens ; mais plus on leur faiſait d'accueil & plus leur crainte redoublait, & leur faiſait concevoir que ce pouvait être une amorce pour les attirer dans quelque embuſcade : cependant les Péruviens, qui regardaient les Eſpagnols comme les exécuteurs des vengeances du ſoleil, ne les traitaient avec tant de cordialité, que pour appaiſer la colère d'un dieu

qu'ils redoutaient. Ayant vu un jour les chevaux mâcher leur frein, ils se persuadèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux, & ils leur furent chercher de l'or & de l'argent en abondance.

On ne trouva point Atahualipa à Caxamalca : il était occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains, de la famille impériale, ou des partisans de son frère ; mais sur l'avis qu'on lui donna de l'approche des Espagnols, il revint aussi-tôt pour les recevoir. Lorsque les députés de Pizarre se présentèrent à l'audience de l'Ynca, ce prince se leva pour les embrasser, & leur dit : « *Capac viraçocha, soyez les bien* » *venus dans mes états* ; » & se tournant vers ses courtisans : « Vous voyez, leur dit-il, » la figure & l'habit de notre dieu Viracocha, » tel que notre prédécesseur *Yahuarhuacar* » a voulu qu'ils fussent représentés dans une » statue de pierre ; » ensuite, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, il les congédia en leur promettant qu'il irait le lendemain voir leur chef.

Pizarre n'avait avec lui que soixante chevaux, & cent hommes d'infanterie. Il partagea les cavaliers en trois compagnies, chacune de vingt hommes, & il les fit ranger derrière un vieux mur, afin que sortant inopinément de ce lieu, elles causassent plus de surprise aux Péruviens ; pour lui il se mit à la tête des fantassins, & attendit, non

ſans quelque incertitude, ce qui devait arriver de ſon entrevue avec Atahualipa, qui s'avançait avec une armée de plus de trente mille hommes.

Nous n'entreprendrons pas de concilier les hiſtoriens, qui tous diffèrent étrangement dans les circonſtances du récit qu'ils font de cette mémorable journée; il nous ſuffira de rapporter que lorſque l'Ynca parut à la tête de ſes troupes, Vincent Valverde jacobin, auquel Zarate accorde le titre d'évêque, marcha vers lui, une croix à la main, & lui adreſſa un long diſcours ſur les vérités de notre religion, qui vraiſemblablement fut aſſez mal rendu par un interprète qui, à ce qu'on aſſure, n'entendait que très-peu de mots Eſpagnols, & qui n'était pas mieux au fait de la langue qu'on parlait à la cour.

On croit, avec quelque raiſon, que pendant cette harangue, pluſieurs Eſpagnols quittèrent leurs rangs, & montèrent ſur une petite tour, où ils avaient découvert une idole, enrichie de plaques d'or & de pierres précieuſes, qu'ils ſe mirent à piller. Cette profanation allait être punie par quelques Indiens, & la rumeur que cela occaſionna, ayant laiſſé croire au frère Valverde, (c'eſt ainſi que le nomme Garcilaſſo) qu'on allait en venir aux mains, il ſe mit à fuir du côté des Eſpagnols, ſans doute pour les engager à ne faire aucun mal aux Péruviens; mais ſes cris furent mal expliqués, & on les prit pour

une exhortation à la vengeance. La cavalerie tomba sur ces malheureuses troupes, & en fit un carnage affreux. Pizarre, à la tête de son infanterie, vint ensuite, & se fit jour, au milieu des morts & des mourans, jusqu'à la litière d'Atahualipa, dont il arracha ce prince infortuné, & le fit prisonnier. Les Péruviens voyant leur Ynca au pouvoir de ses ennemis, prirent tous la fuite; il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée; trois autres mille furent écrasés par la chute d'un mur, & plus de quinze cents se trouvèrent étouffés par la foule des fuyards. Le massacre dura toute la nuit.

Le lendemain les Espagnols pillèrent le camp d'Atahualipa, & ils y trouvèrent une étonnante quantité de vases d'or & d'argent, de tentes, d'habits, d'étoffes & des meubles d'un prix inestimable. Zarate fait monter la seule vaisselle d'or du prince à plus de soixante mille pistoles. Cinq mille femmes vinrent se mettre entre les mains de Pizarre, que l'Ynca supplia d'en agir généreusement avec elles & avec lui, promettant, pour leur rançon commune, de remplir d'or une salle où ils étaient alors jusqu'à la hauteur où le bras peut atteindre: il offrit d'ajouter à ce trésor, tant d'argent, qu'il ne serait pas possible aux vainqueurs de l'emporter.

Tandis que les couriers d'Atahualipa traversaient toutes les provinces de l'empire, afin de rassembler l'or & l'argent néçessaires pour

completter la rançon de leur maître, Almagro, attiré par le bruit des succès de Pizarre, arrivait au camp avec un renfort d'Espagnols. Il ne put contenir son admiration à la vue de tant de monceaux d'or, & l'on doit juger quelle fut la colère & son chagrin, lorsque les soldats de Pizarre lui déclarerent que les nouveaux venus ne devaient pas espérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Nous verrons bientôt les affreux effets que produisit ce premier démêlé. Almagro dissimula sa rage, & Pizarre, feignant de ne voir dans son rival qu'un associé & qu'un ami, s'occupa sérieusement de la répartition des richesses dont la lâcheté des Péruviens, bien plus que la valeur des Castillans, venait de le mettre en possession. L'historien Gomara assure qu'on trouva treize millions deux cents soixante-cinq mille livres en or, & deux cents cinquante-deux mille livres pesant en argent; en sorte que le quint du roi d'Espagne prélevé, chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos d'or, & six cents soixante-dix livres d'argent; chaque soldat, quatre-vingt mille cinq cents cinquante pesos d'or, & cent quatre-vingt livres d'argent. Pizarre, pour ôter tout prétexte de mutinerie aux gens d'Almagro, leur fit distribuer des gratifications, aux uns de mille, aux autres de cinq cents ducats; cependant toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon du malheureux Atahualipa.

Mais la mort du monarque Péruvien était résolue, & Pizarre & ses barbares compagnons ne croyaient leur conquête assurée qu'en se délivrant d'un prince qui pouvait d'un seul mot soulever contre eux un million de sujets. On lui supposa le dessein, peut-être juste, de faire massacrer ses tyrans ; on eut l'audace inouie de le faire paraître devant des juges, qui étaient ses parties, &, malgré l'opposition de quelques braves Espagnols, le cruel Pizarre lui prononça sa sentence de mort, qui fut immédiatement exécutée. Ceux qui s'efforcent de diminuer l'horreur de cette action inique, feignent de regarder le supplice d'Atahualipa, comme un effet de la vengeance du ciel. « Le barbare, » disent-ils, avait fait égorger son frère » Huascar, dans le tems que lui-même voyait » le fer des Européens suspendu sur sa » tête : il avait fait périr la plus grande » partie des princes du sang des Yncas. » Mais appartenait-il aux Espagnols de se rendre les ministres d'un Dieu justement courroucé ? Gomara, plus équitable, condamne cet assassinat, d'autant plus révoltant, que pour donner une couleur de justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le procès, & il remarque que tous ceux qui eurent part à cette scène tragique, périrent malheureusement.

Après ce régicide, Pizarre, malgré les obstacles que lui opposèrent quelques chefs Péruviens, se rendit à Cusco, où il fit un

butin en or & en argent, beaucoup plus considérable que celui dont il s'était emparé à Caxamalca. Il se préparait à pousser ses conquêtes, conjointement avec son associé Almagro, lorsqu'il apprit qu'Alvarado, gouverneur de la province de Guatimala, au Mexique, venait d'aborder aux côtes du Pérou, suivi d'une petite armée d'aventuriers, & qu'il paraissait disposé à lui ravir, ou du moins à partager avec lui la gloire de cette grande entreprise. Il se hâta d'aller au-devant de ce dangereux concurrent, & moyennant deux cents mille pesos d'or & un riche présent de vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises, il l'engagea à s'en retourner dans son gouvernement.

Cependant les Péruviens avaient reconnu pour légitime héritier du trône, Mango-Ynca, frère des deux rois assassinés, & ce prince eut la noble fermeté de se rendre à Cusco, auprès de Pizarre, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la rouge, (affectée aux seuls empereurs) des mains du chef Espagnol. Mais pendant qu'Almagro était occupé à la découverte du Chili, & que Pizarre fondait au bord de la mer, sur la rivière de Rimac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, quelques officiers Espagnols, soupçonnant que l'Ynca Mango tramait quelque chose contre leurs intérêts, l'enfermèrent dans la forteresse de Cusco. Il y avait déjà deux mois qu'il

y gémiſſait, lorſqu'imprudemment on lui accorda la liberté d'en ſortir, pour ſe rendre à une fête que devaient célébrer quelques-uns de ſes officiers. Ce fut au milieu de cette aſſemblée qu'il expoſa à ce petit nombre de ſujets fidèles, les outrages qu'il venait de recevoir, & la réſolution où il était de ne plus ſe remettre au pouvoir de ſes tyrans. On prit les armes, & en peu de tems les Indiens ſe ſoulevèrent dans l'eſpace de trois cents lieues de pays; & tandis qu'une armée marcha contre Pizarre, qui ſe trouvait dans ſa nouvelle ville de *Los Reyes*, un autre corps de troupe alla fondre ſur Cuſco, & en forma le ſiège régulier, qui dura huit mois. Au bruit de ce ſoulèvement général, que les Eſpagnols appellaient une révolte, Almagro revint promptement du Chili, autant pour ſe rendre maître de Cuſco, dont il diſputait le gouvernement à Pizarre, que pour punir l'Ynca d'une défenſe légitime; mais il donna dans une embuſcade, où le furieux Mango lui tua plus de la moitié de ſon eſcorte.

Le différend qui s'éleva alors entre Pizarre & Almagro, était fondé ſur les lettres que ces deux conquérans venaient de recevoir de l'empereur Charles-Quint : par celles qui ſe trouvaient adreſſées à Pizarre, le pays, qu'il avait découvert, & dont l'étendue était bornée à deux cents cinquante lieues de longueur, était nommé la nouvelle Caſtille, & devait former ſon gouvernement : & les

autres donnaient le nom de nouvelle Tolède au pays plus avancé vers le midi, dont Almagro devait être gouverneur, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Or Almagro soutenait que Cusco se rencontrait au-delà des deux cents cinquante lieues assignées pour le partage de Pizarre, & que cette ville appartenait au gouvernement de la nouvelle Tolède. Dans cette supposition, il entra à main armée dans Cusco; il y chargea de chaînes deux frères de son concurrent, & se fit reconnaître gouverneur de la ville. Cette querelle ne se termina que par le sang d'Almagro, que Pizarre fit verser sur un échafaud, après l'avoir vaincu dans une bataille, qui a pris dans l'histoire le nom de la journée des salines. Les Péruviens, de même que les Mexiquains, virent leurs tyrans se livrer de cruels combats, sans y prendre aucune part. Ils ne s'intéressèrent pas plus à la mort de Pizarre, assassiné quelque tems après par les amis d'Almagro, qui, après cette affreuse expédition, firent reconnaître gouverneur du Pérou & de la nouvelle Tolède, don Diegue d'Almagro, son fils. Cette grande autorité ne demeura pas long-tems entre les mains de ce jeune guerrier. Il combattit pour venger la mort de son père; mais vaincu & poursuivi par Vacca de Castro, nommé gouverneur du Pérou par la cour d'Espagne, il fut arrêté & condamné à perdre la tête. Gonzale Pizarre, frère du premier conquérant, leva ensuite l'étendard de la

révolte, & finit ses jours par le supplice des traîtres; ses biens furent confisqués, ses maisons rasées, & on éleva une colonne de pierre, sur laquelle on grava: « La tête » qui est exposée au-dessus de cette colon- » ne est celle de Gonzale Pizarre, traî- » tre & rebelle à sa majesté, qui osa se » soulever contre son autorité au Pérou, & » donner bataille dans la vallée de Xaqui- » xaguana, à l'armée royale, le lundi neu- » vième jour d'août 1548. » Ce qui paraîtra toujours étonnant à la postérité, c'est qu'au milieu de tant de troubles & de révoltes, l'autorité Espagnole se soit affermie dans ces contrées, sans que les Indiens ayent jamais fait aucune tentative pour se délivrer de leurs barbares vainqueurs.

CHAPITRE III.

Anciens Souverains du Pérou.

SI l'on daigne en croire quelques historiens, amis du merveilleux, les Péruviens étaient rassemblés en corps de peuple, ils avaient des loix, une police, & comptaient des rois depuis le déluge; d'autres plus réservés n'en supposent qu'un très-petit nombre avant le fameux Mango-Capac, qu'on doit regarder comme le législateur du Pérou.

Ce prince était sans doute le chef d'une petite nation, quiayant plus de génie que ses prédécesseurs, adoucit les mœurs féroces de ses sujets, & parvint par sa douceur, ou à force de ruses, à faire goûter sa domination aux peuples voisins. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les fables Péruviennes, faisaient remonter jusqu'au soleil l'origine des Yncas : « Le soleil, père du premier Ynca, » dit l'Ynca Garcilasso, touché du triste état » du Pérou, qu'il aimait, envoya son fils » avec sa sœur, pour en civiliser les habi- » tans, leur donner des loix, leur appren- » dre à cultiver la terre, & à se nourrir » des fruits de leur travail; enfin pour éta- » blir dans le pays une religion, & le culte » du soleil leur père, & pour lui offrir des » sacrifices. » Ces enfans du soleil se trouvèrent aussi-tôt transportés sur les bords du lac *Titicaca*, à environ quatre-vingt lieues de Cusco. Ils étaient unis par les liens du mariage, & le soleil leur avait donné un lingot d'or, avec ordre de le jetter à terre, dans tous les lieux où ils s'arrêteraient, & de se fixer dans l'endroit où ils le verraient s'enfoncer. Ils marchèrent assez long-tems, & s'appercevant enfin que le lingot qu'ils avaient jusque-là infructueusement jetté, s'enfonçait dans la terre & disparaissait à leurs yeux, ils jugèrent qu'ils étaient arrivés au terme de leur course; ils établirent leur demeure au pied de la montagne d'Huanacausi qui est auprès de Cusco. Ce fut de ce

lieu qu'ils invitèrent les peuplades voisines à venir jouir auprès d'eux d'un bonheur qui leur était inconnu. Beaucoup de sauvages, attirés par la douceur de leurs discours & par la solidité de leurs instructions, s'empressèrent à profiter des avantages qui leur étaient offerts. En peu de tems il se forma diverses habitations : les hommes furent instruits dans l'agriculture; les femmes apprirent à filer & à faire des ouvrages domestiques; tout le monde fut heureux, & c'est l'âge d'or des Péruviens. Dans ce pays, le domaine des enfans du soleil avait pour bornes à l'orient le fleuve Paucartambo, & à l'occident la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire, qu'il s'étendait depuis Cusco, à environ huit à neuf lieues de chaque côté. Garcilasso conjecture que depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'arrivée des Espagnols, il a pu s'écouler un espace de quatre cents ans.

Ce premier souverain portait le nom de Mango-Ynca, & sa sœur, en même-tems sa femme, celui de Mama-Ocello-Huaco. Ynca signifie seigneur, roi ou empereur, & par extension, descendant du sang royal. Dans la suite on y ajouta celui de Capac, comme qui dirait riche en vertus, en talent, en pouvoir ; & les titres de *Huac Cacuyac*, ami & protecteur des pauvres, & de *Intipchurin*, fils du soleil. Le nom de la femme de Mango, était *Coya*, qui signifie épouse légitime, & ce nom était particulièrement affecté à la reine & aux princesses ses filles.

Les

Les autres femmes ou concubines, portaient le titre de *Palla*.

On attribue à Manco Capac pluſieurs marques de diſtinction, pour lui & pour ſes ſucceſſeurs. Il régla que le ſouverain aurait ſeul le droit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur du doigt, tandis que ſes ſujets ſeraient dans l'obligation de les laiſſer pendre dans toute leur longueur. Il voulut qu'une des prérogatives de la ſuprême puiſſance, fût d'avoir aux oreilles des pendans fort longs, qu'on paſſerait dans un trou percé à la partie inférieure de l'oreille, & que l'Ynca régnant ſe couvrît la tête d'une eſpèce de treſſe de diverſes couleurs, qui la ſerrerait quatre ou cinq fois comme une guirlande, & qui deſcendant ſur le front, s'étendrait d'une temple à l'autre. Il ordonna qu'une frange jaune ſerait la marque diſtinctive de l'héritier préſomptif, &, que ſuivant les degrés du ſang & les dignités, chaque ſeigneur ſerait reconnu par une marque honorable. Ce fut par ce moyen que Manco établit la ſubordination entre ſes nouveaux ſujets. Il s'appliqua particulièrement à leur inſpirer le goût de l'agriculture, & leur apprit comment il fallait conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles. Il établit un grenier public dans chaque habitation, & nomma un chef pour la gouverner. Entre les loix qu'il fit recevoir au nom du ſoleil, la première portait l'obligation d'aimer ſes ſemblables comme on s'aimait ſoi-même. L'a-

dultère, l'homicide, le vol étaient punis de mort. Il n'était permis de se marier qu'à l'âge de vingt ans, & dans sa famille. Ce fut ce prince qui érigea le premier temple au soleil, qu'il fit adorer comme la source apparente de tous les biens, & qui lui consacra des vierges, qui toutes devaient être du sang royal. Il mourut regretté de ses sujets, dont il avait été le législateur, le père & l'ami.

Sinchi Roca succéda à son père Manco-Capac; il fut comme lui doux & juste, & il étendit sa domination, en faisant régner la justice & la paix dans ses états. Son fils aîné Lloque Yupanqui, hérita des vertus de Sinchi Roca. Ce prince se vit contraint d'employer la force des armes, pour réduire quelques nations turbulentes, & ayant laissé le trône à son fils Mayta-Capac, ce dernier assembla une puissante armée, & soumit la province de Tiahuanaca. Ce fut lui qui trouva le secret d'abolir l'affreuse coutume qui subsistait chez les Cuhunicas, d'employer un poison lent, pour se venger de leurs ennemis; il ordonna que, non-seulement les empoisonneurs seraient brûlés vifs, à l'avenir, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seraient enveloppés dans la même sentence: cette loi juste fit cesser entièrement cette barbarie. Ce prince poussa fort loin ses conquêtes: il vainquit les Antis, peuple cruel, qui habitait vers les montagnes, & qui adorait superstitieusement les tigres, les couleuvres & l'herbe appellée *Coca*. Ces idolâtres massa-

traient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre ; ceux de peu de considération étaient inhumainement égorgés sur le champ de bataille ; & ils sacrifiaient, avec beaucoup de solemnité, ceux qu'ils jugeaient dignes de ce funeste honneur. Après avoir dépouillé la victime, ils la liaient étroitement à un poteau, & lui déchiquetaient le corps avec des cailloux tranchans. Ensuite ils lui coupaient des lambeaux de chair des gras de jambes, des cuisses, des fesses, &c. que les hommes, les femmes & les enfans dévoraient avec avidité, après s'être teint le visage du sang qui découlait de ces plaies. Les femmes se frottaient de ce sang le bout des mammelles, & donnaient ensuite à téter à leurs nourrissons, dans l'idée de les rendre plus forts, & de leur inspirer de bonne heure une haine irréconciliable contre les ennemis de la nation. Les Antis nommaient sacrifices religieux ces horribles boucheries, & ils plaçaient au rang de leurs divinités, les prisonniers qui souffraient la mort avec une sorte de férocité courageuse.

Les Péruviens doivent à leur Ynca Mayta-Capac, l'invention des ponts d'osiers, tissus & entrelassés, pour passer les rivières, dont la profondeur & la rapidité ne permettent pas l'établissement d'un pont de bois ou de pierres ; & cette utile invention causa tant d'étonnement à plusieurs peuples, qu'ils le reconnurent pour le fils du soleil, & se soumirent volontiers à ses loix. Il subsiste encore aujourd'hui, au milieu d'un marais imprati-

cable, une chaussée de pierres, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui est l'ouvrage de ce prince, & fait l'admiration des voyageurs.

Capac Yupanqui, fils aîné de Mayta Capac, fut un grand guerrier, & conquit plus de vingt nations. Il prononça la peine du feu contre les sodomistes, & fut le premier des Yncas, qui fit une entrée triomphante dans Cusco. Les chefs des peuples vaincus portaient son brancard sur leurs épaules. Son fils Roca recula les bornes de l'empire de plus de cinquante lieues, & fonda une académie dans sa capitale, pour l'instruction des princes de son sang. Yahuar-huacac, appellé au trône par le droit de sa naissance, après la mort de Roca, reçu son nom, qui signifie *pleure sang*, parce qu'en effet il répandit des pleurs de sang dans son enfance. On consulta les devins pour pénétrer ce qu'annonçait un phénomène aussi étrange, & ils prédirent que tous les malheurs étaient prêts à fondre sur l'empire.

La tradition Péruvienne a fait passer d'âge en âge « que l'aîné des fils d'Yahuar-hua-
» cac lui ayant causé beaucoup de chagrin
» par ses manières hautaines, ce monarque,
» pour l'humilier, l'envoya garder les trou-
» peaux du soleil, dans des pâturages peu
» éloignés de la cour; & que pendant son
» exil, le jeune prince vit en songe un
» homme barbu, en habit étranger, qui lui
» dit qu'il était aussi le fils du soleil, & frère
» de Manco-Capac, & de la Coya-Mama-

» Ocello-Huaco : qu'il se nommait Viracocha-Ynca, & qu'il venait l'avertir que la plus grande partie des provinces de Chincasuya s'étaient révoltées. Cet homme lui commanda d'en donner avis à son père, & l'avertit en particulier de ne rien craindre, quelque disgrace qu'il lui survînt, parce qu'il lui promettait de le secourir en toute occasion, »

Yahuar-huacac fit peu d'attention à l'avis que lui donna son fils ; mais bientôt on apprit à la cour qu'en effet plusieurs peuples, après avoir massacré leurs gouverneurs, s'étaient révoltés, & venaient au nombre de quarante mille hommes pour détruire Cusco. L'empereur effrayé de cette nouvelle, & sans doute trop lâche pour remettre la justice de sa cause à l'événement d'une bataille, prit le parti d'abandonner la ville. Tous les habitans se préparaient à suivre leur maître, lorsque le jeune prince, à qui le nom de Viracocha était resté depuis son rêve, se présenta devant son père ; &, après avoir reproché vivement à ceux qui l'entouraient leur pusillanimité, il rappella leur courage, & les fit jurer de le suivre & de sacrifier leur vie pour la défense de la patrie. En peu de jours il se vit à la tête d'une armée de trente mille hommes, avec laquelle il livra le combat aux rebelles, qui furent pour la plûpart taillés en pièces. Ceux qui échappèrent au massacre éprouvèrent la clémence du vainqueur. Après sa victoire, Viracocha fut rejoindre son père,

& lui proposa de couper toutes les racines capables de faire naître de nouvelles séditions, en mettant plus de douceur dans l'administration de ses états. Le monarque s'offensa que son fils eût l'audace de blâmer sa conduite, & peut-être il se serait porté à de fâcheuses extrémités, si Viracocha n'était parti pour Cusco, où les peuples qu'il venait de sauver le supplièrent de se charger de l'autorité souveraine. Il relégua son père dans un magnifique château qu'il fit bâtir, mais il ne lui donna aucune part dans le gouvernement de l'état.

Viracocha, moins régent que maître absolu de l'empire, commença son règne par élever un superbe temple à Viracocha, l'oncle des premiers Yncas, qui lui était apparu en songe. Il y fit représenter au naturel & le lieu, & toute l'histoire de son rêve; mais vainement voulut-il faire adorer l'ancien Viracocha, les peuples se persuadèrent que le vainqueur des rebelles & le sauveur de l'état, méritait seul leurs adorations, & ils l'érigèrent en divinité. Il mérita l'amour de ses sujets par beaucoup d'actions éclatantes qui illustrèrent son administration. Il accorda aux curacas ou gouverneurs des provinces, les honneurs du *Llautu*, c'est-à-dire, une sorte de diadême sans frange, & la prérogative de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés, comme les Yncas, mais toutefois avec quelque différence. On rapporte que ce prince, qui était un habile devin, prédit que dans la suite des tems, il

arriverait au Pérou une nation inconnue, qui envahirait l'empire, & changerait la religion du Pérou. Il voulut cacher ce ſecret à ſa nation, mais malgré, toutes ſes précautions, il tranſpira, & ne ſervit pas peu au ſuccès des armes Eſpagnoles.

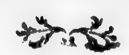
Le fils aîné de l'Ynca Viracocha, eſt connu ſous le nom de Pachacutéec : il fit alliance avec le ſouverain des vallées de Pachacamac, de Rimac ou Rima, & de quelques autres. Les peuples de ces contrées adoraient le dieu Pachacamac, nom qui ſignifie créateur & conſervateur de l'univers; mais, quoique les Péruviens reconnuſſent cette divinité, ils ne lui avaient point bâti de temples, parce qu'ils la croyaient inviſible. La vallée de Rimac avait auſſi une idole de ſon nom, qui veut dire celui qui parle, parce qu'elle rendait des oracles. Dans le traité qu'on fit avec les peuples de ces vallées, ils ſe ſoumirent à bâtir des temples au ſoleil; mais on promit de laiſſer ſubſiſter ceux de Pachacamac & celui de Rimac.

L'Ynca Yupangi, fils & ſucceſſeur de Pachacutec, tenta le premier la conquête du Chili, & obtint que les loix du Pérou y ſeraient obſervées. Le fils d'Yupanqui, nommé Tupac, ne fut pas toujours heureux dans les guerres qu'il entreprit pour aggrandir ſes états. Son ſucceſſeur régna avec plus de bonheur; il conçut le deſſein de ſoumettre les Saramiſſus & les Paſſans, peuples ſtupides & ſauvages; mais s'étant approché de leurs frontières, il re-

nonça à son projet, en disant à ses guerriers: » Re-
» tirons-nous, des hommes de cette espèce ne
» méritent pas de nous avoir pour maîtres. »

Ce fut sous le règne de Huayna-Capac que les Espagnols abordèrent au Pérou. Lorsqu'on vint l'avertir qu'on avait vu sur la côte un vaisseau d'une forme singulière, & conduit par des hommes d'une figure tout-à-fait extraordinaire, il se rappella l'ancienne prédiction, & peu de momens avant que de rendre le dernier soupir, il déclara que cette terrible prédiction, dont le secret s'était conservé dans la famille des Yncas, portait:
« Qu'il arriverait une nation inconnue, qui
» assujettirait l'empire, après douze règnes
» d'Yncas; que le douzième règne étant
» accompli dans sa personne, il ne doutait
» pas que ces étrangers, qu'on avait vus,
» ne fussent la nation annoncée par Viraco-
» cha, & que pour obéir au soleil son père,
» il ordonnait qu'ils fussent reçus avec autant
» de soumission que de respect. » Ces dernières paroles de l'Ynca jettent une grande lumière sur la stupidité des Péruviens, lorsqu'ils se virent assaillis par un petit nombre d'Espagnols. Que ne devait pas produire sur des esprits doux & superstitieux, l'accomplissement d'un prétendu oracle? Ces idolâtres croyaient rendre hommage au soleil, en tendant le cou au fer de leurs vainqueurs.

Nous avons parlé des démêlés d'Huascar & d'Atahualipa, qui fut le dernier Ynça du Pérou.





CHAPITRE IV.

Religion des anciens Péruviens

Les premiers habitans du Pérou, dont nous ne cherchons point à approfondir l'origine, adoraient une multitude prodigieuſe de divinités. Chaque canton, chaque peuplade, chaque rue, chaque maiſon même, avait ſon dieu particulier. Le tigre, le lion & la plûpart des autres animaux, la couleuvre & les différens inſectes, les arbres & les plantes, les montagnes, les cavernes, les métaux, l'émeraude, tous les objets ſenſibles devenaient des dieux ou des génies aux yeux

de ces peuples sauvages. Pendant bien des siècles, ils offrirent à ces divinités, qu'ils s'étaient forgées, toutes les productions de la terre, & ils leur firent des sacrifices, dans lesquels ils immolaient des animaux, des prisonniers de guerre & même leurs propres enfans. On ouvrait le ventre des victimes, on leur arrachait le cœur, & le prêtre le présentait à l'idole, après l'avoir soigneusement examiné. Manco-Capac parut, & fit succéder à cette barbarie, le culte religieux du soleil. Des temples furent élevés à cet astre, & bientôt ils furent ornés de richesses incroyables.

La lune, quoique reconnue pour sœur, femme du soleil & mère des Yncas, ne fut jamais regardée comme une déesse par ces peuples; on ne voit point qu'ils lui aient bâti des temples ni élevé des autels; cependant ils avaient une grande vénération pour elle, & ils lui donnaient le nom de mère universelle de toutes choses. Selon eux, le tonnerre, les éclairs & la foudre, étaient « les exécuteurs de la justice du soleil, » & comme tels, ils avaient un appartement dans le temple de Cusco; toutefois, loin de les admettre au rang de leurs divinités, ils avaient en horreur tous les lieux frappés par la foudre, ils les croyaient maudits, & ne manquaient jamais de les faire murer, afin que personne n'y pût porter le pied.

Malgré l'attachement que les Péruviens affectaient pour le culte du soleil, il y en

avait beaucoup qui reconnaissaient un premier moteur de la matière, sous le nom de Pachacamac, ce qui, selon Garcilasso, signifie, celui qui anime l'univers. « Ce mot, dit » cet auteur, leur était en si grande véné» ration, qu'ils n'osaient le proférer; mais » si la nécessité les y obligeait, ils le pronon» çaient avec de grandes marques de respect » & de soumission; car alors, ils resserraient » les épaules, ils baissaient la tête & le corps, » ils levaient les yeux vers le ciel, puis tout » d'un coup ils les baissaient vers la terre; » ils portaient les mains ouvertes sur l'épaule » droite, & donnaient des baisers à l'air. » Pachacamac, dieu invisible & immatériel, était pour eux l'auteur du bien, & ils lui opposaient Cupaï, qui était l'auteur du mal; & lorsqu'ils prononçaient son nom, ils crachaient à terre, en signe de mépris

Les idoles & les choses sacrées, telles que les représentations du soleil, les offrandes qu'on lui faisait, les figures d'hommes, d'animaux, d'oiseaux, les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les temples & les tombeaux que la divinité sanctifiait par sa présence ou par ses oracles, toutes ces choses, ainsi que les génies & les héros élevés au rang des immortels, étaient appellées *Huacas* par les Péruviens. Lorsqu'ils étaient parvenus au sommet de quelque colline, ils rendaient graces à Pachacamac, qui leur avait fait surmonter cette fatigue, en levant les yeux au ciel, puis les baissant

vers la terre, & feignant de se tirer quelques poils des sourcils, pour en faire hommage à ce dieu souverain.

On offrait au soleil le sacrifice de quelques animaux : on lui présentait de l'herbe, appellée *Coca*, des bijoux précieux, du bled, & un breuvage composé d'eau & de farine de maïs. Jamais on ne buvait, sans avoir auparavant fait offrande à l'astre du jour de quelques gouttes de la liqueur ; en entrant dans son temple, on feignait de se tirer quelques poils des sourcils, & de les souffler en l'air.

Le grand temple du soleil à Cusco, était d'une magnificence au-delà de toute expression ; & nous allons suivre Garcilasso dans la description qu'il en fait. « Le grand autel de cet édifice superbe, dit-il, était du côté de l'orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume par dessus, parce que les Péruviens n'avaient pas l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du soleil, faite du même métal sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres : cette figure, qui était toute d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons & de flammes, de la manière que les peintres ont coutume de les représenter. Elle était si grande qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole....

Aux deux côtés de l'image du soleil étaient les corps de leurs rois décédés, tous rangés par ordre, selon leur ancienneté, & embaumés de telle sorte, sans qu'on ait pu découvrir comment, qu'ils paraissaient encore en vie. Ils étaient assis sur des trônes d'or, élevés sur des plaques de même métal, & ils avaient le visage tourné vers le bas du temple; mais Huayna-Capac, le plus cher des enfans du soleil, avait cet avantage particulier au-dessus des autres, d'être directement opposé à la figure de cet astre, parce qu'il avait mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause de ses éminentes vertus, & des qualités dignes d'un grand roi, qui avaient éclaté en lui dès sa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Espagnols, les Péruviens cachèrent ces corps, avec le trésor du temple, dans des souterreins qu'on n'a pas encore pu découvrir. »

Les portes du temple étaient entièrement couvertes de lames d'or. Une guirlande de même métal, faisait le tour des murailles. Assez proche de cet édifice, on voyait une espèce de cloître à quatre faces, dont les principaux ornemens étaient d'or. Cinq gros pavillons quarrés, & couverts en forme de pyramide, occupaient cette enceinte. Le premier était le palais de la lune, épouse du soleil, & il était entièrement revêtu de plaques d'argent, avec la figure de cet astre, de même métal, aux côtés de laquelle on avait rangé les corps des reines du Pérou.

Le ſecond palais était celui de Vénus, des Pléiades & de toutes les étoiles : il était revêtu de plaques d'argent comme celui de la lune, & ſon toit repréſentait le ciel, parſemé d'étoiles. Le troiſième était conſacré aux éclairs, au tonnerre & à la foudre. Le quatrième palais était celui de l'arc-en-ciel, comme procédant du ſoleil, & le cinquième était celui du grand ſacrificateur.

Tous les dieux des nations ſoumiſes par les Yncas, avaient leurs places dans le temple du ſoleil ; mais avant que de les ſervir, il fallait adorer cet aſtre comme la ſuprême divinité.

Le jour de la principale fête du ſoleil, qui tombait dans le mois de juin, on faiſait l'ouverture de cette grande ſolemnité par des ſacrifices ; mais auparavant on devait obtenir du feu nouveau du père de la lumière : pour cet effet le grand ſacrificateur prenait un vaſe concave, de la groſſeur de la moitié d'une orange, extrêmement luiſant & poli, & l'expoſant directement au ſoleil, de façon qu'il pût réunir tous les rayons diſperſés, il allumait un peu de charpie, faite de coton. C'était avec ce feu ſacré qu'on brûlait toutes les victimes, & qu'on faiſait rôtir toute la chair qui ſe mangeait ce jour-là. Les vierges conſacrées au culte du ſoleil, devaient conſerver ce feu céleſte pendant toute l'année. Si, comme à Rome, elles le laiſſaient éteindre, c'était le préſage des plus grands malheurs pour l'empire. Lorſque le ſoleil ne ſe montrait pas le jour de ſa fête, on prenait

deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs d'une demi-aune, d'un bois appellé *Vyaca*, & à force de les frotter l'un contre l'autre, on en faiſait ſortir quelques étincelles, qui mettaient le feu à la mèche. L'Ynca, en qualité de fils du ſoleil, devait aſſiſter en perſonne à cette fête. Tous les princes & les officiers de l'empire, ne pouvaient ſe diſpenſer de s'y trouver. Les curacas y paraiſſaient avec des robes couvertes de lames d'or & d'argent, ou avec des peaux de lions. On en voyait qui avaient des aîles de plumes blanches & noires, & qui ſans doute repréſentaient des génies céleſtes, & communément les princes du ſang royal ſe couvraient le viſage de maſques hideux, pour avoir ſans doute la liberté de faire mille bouffonneries pendant la proceſſion qui ſe faiſait, en allant offrir des préſens au ſoleil. On y portait des eſpèces de bannières, ſur leſquelles étaient peintes les belles actions des Yncas.

Les Péruviens ſe préparaient à la ſolemnité de cette fête par un jeûne de trois jours, & alors il n'était permis de manger que du maïs cru, & quelques herbes. L'eau était l'unique boiſſon : on ne pouvait habiter avec ſa femme, & tous les feux de la ville étaient éteints. La nuit qui précédait la fête, les prêtreſſes du ſoleil s'occupaient à paîtrir une eſpèce de pâte appellée *Cancu*, dont elles faiſaient de petits pains, & à apprêter les viandes qui devaient être ſervies ſur les tables de

l'Ynca & de sa famille : d'autres femmes, aussi consacrées au culte du soleil, préparaient la nourriture destinée pour le peuple ; car ce jour-là le soleil régalait ses enfans & ses sujets.

Au moment que les rayons du soleil commençaient à paraître, l'Ynca se rendait, pieds nuds, dans la place publique, & se jettant à genoux, les bras étendus, il donnait des baisers à l'air; puis se relevant, il prenait deux vases d'or remplis de liqueur, & invitait le soleil à boire. Après cette cérémonie, le prince versait la liqueur d'un des vases dans une cuvette d'or, qui répondait par un conduit au palais de l'astre du jour, & distribuait à sa famille celle que contenait le second vase. On allait ensuite au temple du dieu, & les Yncas, comme fils légitimes du soleil, se prosternaient devant son image, mais il n'était pas permis aux gouverneurs des provinces, ni aux officiers de l'empire, d'entrer dans ce sanctuaire. Lorsque les prêtres avaient reçus les présens de la famille royale, ils venaient à la porte du temple prendre ceux des curacas, qui consistaient en vases d'or, & en figures d'animaux artistement travaillés. Après ces oblations & ces offrandes, les prêtres faisaient amener une grande quantité d'agneaux & de brebis, qu'ils consacraient avec beaucoup de cérémonies mystérieuses. Dans ce nombre, ils choisissaient un agneau noir, dont ils consultaient les entrailles sur l'avenir.

nir. Si les parties du cœur & des poumons ſortaient entières & palpitantes, c'était un heureux préſage, mais s'il s'y rencontrait quelque vice, ou ſi la victime ſe levait ſur ſes pieds, on ſe croyait menacé des plus grands malheurs, & pour les détourner, on continuait d'immoler des agneaux & des brebis, dont on conſommait le cœur & le ſang dans le feu ſacré. Cette grande ſolemnité durait neuf jours ; mais après les cérémonies que nous venons de détailler, les huit autres jours ſe paſſaient en feſtins & en réjouiſſances.

Le premier jour de la lune de ſeptembre, les Péruviens célébraient une fête, appellée *Citu*, qu'on pourrait regarder comme une luſtration générale : elle avait pour but de purifier l'ame & le corps de leurs infirmités & de leurs ſouillures : on s'y préparait par un jeûne auſtère de vingt-quatre heures. Pendant la nuit on paîtriſſait des pains de *Cancu*, & quelques auteurs diſent qu'on y mêlait du ſang que l'on tirait d'entre les deux ſourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Ceux qui avaient jeûné ſe lavaient le corps au point du jour, & enſuite ſe frottaient la tête, l'eſtomac, les bras & les cuiſſes avec cette pâte ou ce pain préparé, qui les purifiait de toutes leurs infirmités & les préſervait de maladies. Chaque chef de famille frottait la porte de ſa maiſon avec un morceau de cette pâte, qu'il y laiſſait attaché, pour témoigner que ceux

qui l'habitaient, étaient purifiés. Le grand pontife purifiait ainsi le palais de l'Ynca & le temple du soleil : les ministres subalternes allaient purifier les autres lieux sacrés. Au lever du soleil, on adorait cet astre. Un Ynca du sang royal se présentait dans la place, tenant dans la main une lance garnie de plumes & enrichie d'anneaux d'or; il en trouvait quatre autres, armés comme lui, à qui il déclarait que le soleil les avait choisis pour chasser de la ville les infirmités & les maladies. Aussi-tôt ces ministres du soleil allaient parcourir tous les quartiers, tandis que les habitans sortaient de leurs maisons, & secouaient leurs habits. Après cette visite, toujours accompagnée de grands cris de joie, les cavaliers prenaient les maux dont le peuple venait de se dépouiller, & les chassaient à plusieurs lieues de la ville. La nuit suivante les Yncas sortaient de leurs palais, accompagnés d'un grand nombre de domestiques qui tenaient des flambeaux de paille, & ils faisaient la cérémonie de chasser les maux auxquels on est exposé pendant la nuit. Ces flambeaux étaient jettés dans la rivière, & si le lendemain on en rencontrait quelques restes au bord de l'eau, on s'en éloignait comme d'une chose pestiférée.

Entre les opinions ridicules des Péruviens, on peut compter celle qu'ils avaient de leur origine. « Un homme extraordinaire, di- » saient-ils, vint au Pérou des parties

» septentrionales du monde ; cet homme
» se nommait Choun : il avait un corps sans
» os & sans muscles ; il abaissait les monta-
» gnes, il comblait les vallées, & se frayait
» un chemin à travers les lieux les plus
» inaccessibles. Choun créa les premiers ha-
» bitans du Pérou, & il en fut adoré com-
» me un dieu, jusqu'à ce que Pachacamac
» vînt du sud. A l'arrivée de ce puissant
» rival, Choun disparut, & Pachacamac
» convertit en bêtes sauvages les hommes
» que Choun avait créés. »

Ces idolâtres avaient une connaissance confuse d'un déluge universel ; ils avaient beaucoup de vénération pour l'arc-en-ciel ; ils redoutaient les comètes, qu'ils regardaient comme les avertissemens des malheurs qui les menaçaient ; & l'interprétation qu'ils donnaient aux songes dont ils étaient travaillés pendant la nuit, réglait presque toujours leur conduite dans les différentes affaires. Au reste, ils se persuadaient que le soleil, en quittant l'horison, se précipitait dans la mer, qu'il y perdait sa lumière & sa chaleur, & qu'il ne reprenait l'un & l'autre qu'après avoir passé sous la terre, qu'ils plaçaient sur la surface des eaux. Toutes les fois que le soleil s'éclipsait, ils croyaient cet astre en colère contre eux : Si la lune cessait en partie de se montrer, ils la supposaient malade, & ne doutaient pas que si elle venait à mourir, elle ne tombât sur la terre, qu'elle écraserait, & qu'alors la

fin du monde arriverait. C'eſt pourquoi, auſſi-tôt qu'ils s'appercevaient du commencement de l'éclipſe, ils ſe répandaient dans les campagnes, en pouſſant des cris affreux, & faiſant le plus de bruit qu'ils pouvaient avec des cornettes, des trompettes & des tambours. Ils attachaient un grand nombre de chiens à différens arbres, & à coups de fouet ils les obligaient à aboyer, afin, diſaient-ils, que ces aboyemens réveillaſſent la lune, ou endormie, ou peut-être évanouie.

Le ſouverain pontife des prêtres Péruviens devait être néceſſairement choiſi entre les princes du ſang royal, & preſque toujours un oncle ou un frère du monarque régnant était revêtu de cette ſuprême dignité. Il portait le titre de *Villouna*, qui ſignifiait devin ou prophète. Son habit ne différait point de celui des grands ſeigneurs de l'empire. Dans les provinces où le ſoleil avait des temples, c'était auſſi un Ynca, qui était le ſupérieur du collége des prêtres. Le ſouverain pontife avait ſeul le droit de conſulter le ſoleil, &, après l'inſpection exacte des entrailles des victimes, il annonçait au peuple la volonté de cet aſtre bienfaiſant. Tous les prêtres ſubalternes, pendant le tems de leur ſervice dans le temple, étaient nourris aux dépens des revenus du ſoleil; car c'eſt ainſi qu'on appellait les produits de certaines terres, qui compoſaient ſon domaine.

Les veſtales, deſtinées à devenir les femmes du ſoleil, étaient choiſies entre les filles des Yncas du ſang royal, nées ſans aucun mélange de ſang étranger; & pour s'aſſurer qu'elles étaient vierges, on n'en recevait point au-deſſus de l'âge de huit ans. Elles étaient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvaient pénétrer ſans crimes: leur miniſtère conſiſtait à recevoir les offrandes qu'on préſentait au ſoleil, & l'on aſſure qu'elles étaient au nombre de plus de mille, dans la ſeule ville de Cuſco. Les plus anciennes dirigeaient ces maiſons religieuſes; elles inſtruiſaient les jeunes dans les différentes pratiques de la religion, & leur apprenaient à filer & à faire pluſieurs ouvrages pour le ſervice de la famille royale.

Une loi ſévère condamnait au dernier ſupplice, c'eſt-à-dire, à être enterrée vive, toute veſtale convaincue d'avoir forfait à ſon honneur, & ſon complice devait être étranglé; cette loi terrible proſcrivait non-ſeulement les parens des coupables & leurs domeſtiques, mais même tous les habitans de la ville où ils étaient nés. Il fallait détruire cette déteſtable cité, y ſemer de la pierre, & empêcher qu'elle fût jamais rebâtie.

Il y avait dans toutes les provinces de l'empire des maiſons de veſtales, mais on était moins ſcrupuleux ſur le choix des jeunes perſonnes qu'on y admettait. Pourvu qu'elles fuſſent belles, la nobleſſe du ſang

était comptée pour peu de chose, parce que c'était ordinairement parmi ces vierges que l'Ynca choisissait ses maîtresses.

Les Péruviens étaient persuadés que les crimes que les hommes commettent, excitent contre eux la vengeance divine, & ils croyaient devoir expier ceux dont ils se sentaient coupables, par la pénitence & les sacrifices. En conséquence de cette idée, il y avait des confesseurs établis dans toutes les provinces de l'empire, qui entendaient l'aveu des péchés du peuple, & qui proportionnaient le châtiment à la faute confessée. Cette fonction religieuse était quelquefois exercée par des femmes. L'Ynca se confessait directement au soleil, & après s'être lavé dans une eau courante, il disait à la rivière : « Reçois les péchés que j'ai confessés au soleil, » & porte-les dans la mer. » Les pénitences consistaient en un certain nombre de coups de discipline, en jeûnes, en offrandes, & en retraites dans les déserts.



CHAPITRE V.

Mariages & Funérailles des Péruviens.

LES liens du mariage étaient extrêmement reſpectés par les anciens Péruviens : la femme légitime ne ſe trouvait jamais confondue avec les concubines de ſon mari, & dans tous les cas elle conſervait la prééminence & recevait tous les honneurs. La loi ne permettait aux filles de ſe marier qu'à l'âge de dix-huit ans, & les garçons devaient attendre qu'ils en euſſent vingt-quatre accomplis, parce que c'eſt préciſément dans ce tems que l'on a obtenu la portion de raiſon & de jugement néceſſaire pour bien gouverner une famille.

L'Ynca faiſait toutes les années la cérémonie de marier les perſonnes de ſon ſang. Il les appellait par leur nom, & ſe mettant au milieu de chaque couple, il les prenaient par la main, leur faiſait donner la foi mutuelle, & les remettait entre les bras de leurs plus proches parens, où la noce ſe célébrait. On appellait ces nouvelles mariées, les femmes légitimes, ou les femmes livrées de la main de l'Ynca. Le lendemain de cette cérémonie, des officiers du palais, prépoſés pour cet office, mariaient au nom du mo-

marque tous les jeunes gens de la ville qui avaient atteint l'âge réglé par la loi. Les gouverneurs ou curacas étaient chargés de cette fonction dans les provinces.

L'héritier présomptif de la couronne devait nécessairement se marier à sa propre sœur, parce que, disait-on, il ne fallait pas mêler le sang du soleil avec celui des hommes, & que le trône appartenait aussi bien à l'héritier du côté du père, qu'à celui du côté de la mère : cependant si le successeur n'avait point de sœur légitime, il épousait sa cousine ou sa nièce, ou sa tante, qui toutes pouvaient parvenir à la couronne, au défaut de mâles. Si le prince n'avait point d'enfans de sa sœur aînée, il épousait la seconde, la troisième &c. jusqu'à ce qu'il en eût. Outre leurs femmes légitimes, les Yncas entretenaient un grand nombre de concubines, les unes étrangères, & les autres leurs parentes au quatrième degré. Les enfans des premières étaient réputés bâtards, & ils n'obtenaient qu'une médiocre considération, mais ceux des parentes étaient adorés comme les enfans des dieux.

Lorsqu'il naissait un enfant mâle à un Péruvien, il célébrait cet avantage par de grandes réjouissances, mais la naissance d'une fille n'était marquée par aucune fête. A deux ans on sévrait les enfans, & on leur coupait les cheveux ; pour cette cérémonie, il fallait assembler toute la famille. Celui qui était choisi pour parrain de l'enfant, lui enlevait de la tête une petite poignée de

cheveux, avec un razoir de pierre, & chacun ſuivait ſon exemple, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât plus : enſuite tous enſemble lui impoſaient un nom, & lui offraient divers préſens. Le grand-prêtre du ſoleil était toujours le parrain du prince héréditaire.

Les enfans étaient aſſez durement élevés au Pérou. Auſſi-tôt qu'ils étaient nés, on les lavait dans l'eau froide, & chaque jour, avant que de renouveller leurs langes, on avait ſoin de les baigner. Couchés continuellement dans leurs hamacs, on ne les en retirait que pour les nettoyer. Ils ne recevaient le téton que trois fois le jour, le matin, à midi & le ſoir. A ſix ans ces enfans étaient remis entre les mains des *Amantas*, ou docteurs, particulièrement chargés de l'éducation de la jeuneſſe. Ils inſtruiſaient leurs élèves avec beaucoup de ſévérité, mais ils employaient rarement les châtimens pour les corriger. Toutes leurs leçons roulaient ſur les préceptes de la religion, ſur les loix du pays, ſur le danger du luxe & de l'oiſiveté, & ſur les devoirs de la ſociété.

Ces *amantas*, qu'on nous repréſente comme les précepteurs de la nation Péruvienne, avaient une philoſophie particulière. Si nous en croyons l'Ynca Garcilaſſo, ils diſtinguaient entre l'ame & le corps de l'homme, & attribuaient l'immortalité à l'ame, tandis qu'ils appellaient le corps, *terre animée*. Ayant remarqué que les animaux croiſſent & qu'ils ont du ſentiment, ils leur accor-

daient l'ame senſitive & la végétative. Ils admettaient une vie future, où les bons seraient récompensés & les méchans punis. Pour cette raison, ils divisaient l'univers en trois mondes ; le premier, c'est-à-dire le ciel, où les gens de bien recevaient le prix de leurs vertus ; le second, qui est celui où nous vivons, & le troisième, placé au centre de la terre, destiné à servir de demeure aux méchans. Cette seconde vie dont ils se formaient l'idée, devait être purement corporelle. Le bonheur des justes, selon eux, consistait dans le ciel, à mener une vie paisible & libre de toute inquiétude ; & le supplice des méchans dans le monde inférieur, se réduisait à être continuellement accablé par les maux qui nous affligent ici-bas.

Comme les Yncas croyaient cette résurrection universelle, dont nous parlons, sans cependant élever leurs pensées plus haut que la vie animale, sans espoir des récompenses & sans crainte des châtimens, ils avaient un soin extrême de rassembler ce qu'ils coupaient de leurs ongles & de leurs cheveux, & de les cacher soigneusement dans des fentes de murailles ; si par hazard ces cheveux & ces ongles tombaient avec le tems, & qu'un Indien s'en apperçût, il ne manquait pas de les ramasser & de les serrer de nouveau. Cette singulière superstition, dont Garcilasso avait été souvent témoin, lui donna la curiosité d'en connaître le principe, & pour cet effet il s'adres-

ſa à quelques Péruviens, qui, quoiqu'alors ſous la domination des Eſpagnols, ſuivaient encore en ſecret les coutumes de leurs ancêtres. « Sçavez-vous bien, lui dirent-ils » tous, que tout ce que nous ſommes de » gens, qui avons pris naiſſance ici-bas, » devons revivre dans ce monde, & que » les ames ſortiront des tombeaux avec tout » ce qu'elles auront de leurs corps. Pour » empêcher donc que les morts ne ſoient » en peine de chercher leurs ongles & leurs » cheveux; car il y aura ce jour-là bien de » la preſſe & du tumulte, nous les mettons » ici enſemble, afin qu'on les trouve plus » facilement, & même, s'il était poſſible, » nous cracherions toujours dans le même » lieu. » C'eſt pour la même raiſon que les Péruviens ſe déſeſpéraient, en voyant les Eſpagnols ouvrir les tombeaux de leurs parens, & jetter çà & là les oſſemens qui s'y trouvaient, pour découvrir s'ils ne recélaient pas des tréſors. « Ne diſperſez pas ainſi, » s'écriaient-ils, les triſtes reſtes de nos » parens, & ſi vous le faites méchamment, » comment voulez-vous qu'ils puiſſent les » raſſembler au grand jour de la réſur- » rection ? »

Les Péruviens avaient l'art d'embaumer les corps & de les rendre d'une dureté extraordinaire. Les Yncas étaient portés, après leur mort, dans un lieu voûté, où on les plaçait ſur un ſiège, revêtus de leurs plus précieux ornemens. La coutume était de

renfermer avec eux, une ou deux de leurs femmes, quelques-uns de leurs domestiques, & toute leur vaisselle d'or & d'argent. On ne nous dit point si ces misérables victimes étaient enterrées vives. Ce qu'on sait, c'est que pendant la marche funèbre, on faisait couler dans la bouche du mort quelques gouttes de liqueurs spiritueuses, par le moyen d'une espèce de tuyau, afin d'entretenir ses forces pendant le voyage fatiguant qu'il venait d'entreprendre. Les corps des Yncas, qui avaient occupé le trône & ceux de leurs épouses, étaient placés, comme nous l'avons déjà remarqué, dans le grand temple du soleil, & on leur offrait des sacrifices, comme à des personnes divines. Le deuil était général & durait un mois, pendant lequel on ne cessait de réciter les belles actions du monarque, de faire l'énumération de ses exploits, & de rappeller tout le bien qu'il avait fait à ses peuples. Ce mois écoulé, de quinze en quinze jours, on en choisissait un, pour pleurer sa perte, jusqu'à la fin de l'année.



CHAPITRE VI.

Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages des anciens Péruviens.

Les monarques du Pérou avaient divisé leur empire en quatre parties, qui répondaient à celle du monde. La partie orientale, appellée Antisuïo, tirait son nom de la province d'Anti, & la communiquait à cette longue chaîne de montagnes, que les Espagnols ont nommée depuis *Cordilière*. La partie occidentale s'appellait Condisuïo, de la province de Condi. Chincasuïo devait son nom à celle de Chinca, & était la partie septentrionale ; & Collasuïo, partie méridionale, prenait le sien du pays de Collao.

Toute la nation était divisée en décuries, à la tête de chacune desquelles il y avait un chef. De cinq en cinq décuries, il y avait un autre chef supérieur, un autre de cent en cent, de cinq cents en cinq cents, & de mille en mille. Les décurions devaient pourvoir aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, veiller sur leur conduite, inscrire les naissances & les morts, & rendre un compte exact de toutes ces choses à l'officier supérieur. Les officiers de chaque ville, de chaque bourgade ou de

chaque village, prenaient connaiſſance de tous les différends qui s'élevaient dans leurs diſtricts, & ils les jugeaient ſans appel. S'il naiſſait quelques conteſtations entre les provinces, elles ne pouvaient être décidées que par le ſouverain. En général toutes les anciennes loix étaient extraordinairement reſpectées. On ne voyait dans toute l'étendue de l'empire ni vagabonds ni fainéans. L'Ynca était reſpecté comme un dieu par ſes ſujets, & ſes miniſtres craignait de commettre des injuſtices, parce qu'il avait les yeux ouverts ſur leur conduite, & qu'il puniſſait avec plus de ſévérité leurs fautes que celles du peuple. Il avait le choix des terres, & pouvait prendre pour concubines, les jeunes filles qui lui plaiſaient.

Le premier ſoin des monarques du Pérou, lorſqu'ils avaient conquis une province, était d'en faire cultiver les terres ; & comme l'eau manque ſouvent dans ces contrées, ils s'efforçaient d'y ſuppléer par ces fameux aqueducs, dont les ruines atteſtent encore, & l'induſtrie des Péruviens, & la négligence, pour ne rien dire de plus, des Eſpagnols, qui les ont laiſſé périr. La récolte de toutes ces terres ſe diviſait en trois parties, la première pour le ſoleil, la ſeconde pour l'Ynca, & la troiſième pour le cultivateur. Les terreins trop ſecs pour être enſemencés, étaient plantés d'arbres utiles, & le partage s'en faiſait de même. Les champs du ſoleil devaient être travaillés les premiers, enſuite venaient

ceux des veuves & des orphelins, puis ceux du cultivateur, & enfin ceux de l'empereur ou des curacas. Chaque jour, vers le ſoir, un officier montait au haut d'une petite tour, & il annonçait au peuple à quelle partie de travail il devait s'employer le jour ſuivant. Chaque citoyen obtenait pour ſes beſoins, la portion de terre, qui exigeait un demi-boiſſeau de grain pour être enſemencée. Les terres hautes étaient engraiſſées avec le fumier des animaux; on ſe ſervait de la fiente d'oiſeau marin pour nourrir celles qui baiſſaient vers la mer. Au reſte, le cultivateur était obligé de tranſporter dans les greniers publics de chaque ville ou du lieu dont il dépendait, le tribut de ſa moiſſon. Toute la famille royale, les gouverneurs des provinces, les officiers de juſtice, les veuves & les orphelins étaient exempts de toute eſpèce d'impôt. Les préſens en or & en argent qu'on offrait à l'Ynca, ne ſervaient qu'à l'embelliſſement des temples & des palais. Dans chaque province il y avait d'immenſes magaſins remplis d'armes, d'habits & de vivres, pour la fourniture des plus grandes armées. Les tributs qui ſe levaient dans l'étendue de cinquante lieues autour de la capitale, étaient affectés à l'entretien de la famille impériale & des prêtres du ſoleil.

On ne ſouffrait point de courtiſanes dans toutes les villes du Pérou; mais celles qui embraſſaient cet infâme métier, avaient la li-

berté de se bâtir des cabanes au milieu de la campagne, &, quoique leur commerce fût permis aux hommes, une femme honnête se serait déshonorée, si elle avait osé entrer en conversation avec l'une de ces prostituées.

Les Péruviennes s'occupaient à divers ouvrages convenables à leur sexe, elles filaient du coton, dont elles faisaient des toiles & des étoffes pour les habits : les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure, & tous ensemble s'employaient de concert à l'agriculture. Quelle que soit la paresse des Péruviens d'aujourd'hui, ce serait faire tort à la mémoire de leurs ancêtres que de prétendre qu'ils leur en ont donné l'exemple. Des chemins de cinq cents lieues de longueur, ouverts à travers les montagnes, les rochers, les vallées & les précipices, attestent l'industrie de ce peuple laborieux.

Cette nation, qui méritait peut-être une plus heureuse destinée, avait fait très peu de progrès dans l'astronomie; ses mois étaient lunaires, & elle les divisait en quatre parties, qu'elle distinguait par des noms & par une fête. Dans l'origine de la monarchie l'année commençait par le mois de janvier; mais, sans que l'on nous en rapporte la raison, l'Ynca Pachacutéc, ordonna qu'on la commencerait par celui de décembre.

Toute la médecine des Péruviens consistait dans la connaissance qu'ils avaient de la vertu de certaines simples. Ils ouvraient la veine

veine ordinairement dans la partie affectée, & donnaient une purgation composée de deux onces d'une racine assez violente pour procurer des vomissemens & des selles. Au reste, il est remarquable qu'ils ne faisaient jamais prendre de remèdes, que dans le commencement des maladies, & qu'ils laissaient ensuite à la nature & à la diète le soin de rétablir le malade.

Leur géométrie était grossière & sans méthode, & leur musique instrumentale n'était pas plus recherchée; ils avaient des tambours & différentes sortes de flûtes de cannes, soit simples, doubles ou triples.

On sait qu'à l'arrivée des Espagnols, ces peuples n'avaient aucune idée de l'écriture ni rien de semblable à notre arithmétique, & qu'au défaut des lettres & des chiffres, pour transmettre à la postérité les principaux événemens de la monarchie, ils se servaient de figures informes, & de certains nœuds qu'ils appellaient *quippos*. Garcilasso va nous en faire la description; car ce serait affaiblir son style, que d'y changer quelque chose.

« Lorsque les Indiens voulaient faire leurs comptes, dit cet Ynca, qu'il désigne par le mot *quipu*, qui signifie *nouer* ou *nœud* & se prend pour le compte même, parce que le nœuds se faisaient de toutes sortes de chose ; ils prenaient ordinairement des fils de différentes couleurs, car les uns n'en avaient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi

du reſte. Chaque couleur, ſoit qu'elle fût ſimple ou mêlée, avait ſa ſignification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retords, gros comme de la moyenne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faiſait une eſpèce de frange. On jugeait du contenu de chaque fil par la couleur, comme, par exemple, le jaune déſignait l'or, le blanc marquait l'argent & le rouge les gens de guerre.

» S'ils voulaient déſigner des choſes dont les couleurs ne fuſſent pas remarquables, ils les mettaient chacune ſelon ſon rang, commençant depuis les plus conſidérables juſqu'aux moindres : ainſi, par exemple, s'il ſe fût agi de bled ou de légumes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le ſeigle, les poids, les féves, le millet &c. de même quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières, celles qu'ils eſtimaient les plus nobles : s'ils voulaient faire un compte de vaſſaux, ils commençaient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province. Ils mettaient au premier fil les vieillards de ſoixante ans & au-deſſus; au ſecond, ceux de cinquante; au troiſième, ceux de quarante; & ainſi des autres, en deſcendant de dix en dix ans, juſqu'aux enfans à la mammelle : ils tenaient le compte des femmes, ſelon leurs âges, dans le même ordre.

» Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles, d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur, & qui semblaient être des exceptions de cette règle générale ; comme, par exemple, les petits fils, qui étaient au cordon des femmes, ou des hommes mariés de tel ou tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs & de veuves cette année-là ; car ces comptes étaient comme des annales, qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

» On observait toujours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité, comme qui dirait dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, & chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'ussent pu faire de même, parce que leur langue est capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres, qu'ils comptaient par les nœuds des filets, était divisé de l'autre, & les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière; ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités & les dixaines &c. Ils mettaient le plus grand nombre, qui étaient la dixaine de mille, au plus haut des filets, & plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de cha-

que nombre étaient égaux les uns aux autres, & placés de la même manière qu'un bon arithméticien a coutume de placer ses chiffres pour faire une grande supputation.

» Parmi les Indiens, il y avait des hommes exprès qui gardaient ces *quipus*, ou ces cordons à nœuds; on les appellait *Quipucamayu*, c'est-à-dire, *celui qui a la charge des comptes*. Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces maîtres de comptes, devait être proportionné aux habitans de toutes les villes des provinces : pour si petite que fût une ville, il fallait qu'il y en eût quatre, & ainsi toujours en montant, jusques à vingt & à trente. Bien qu'ils eussent tous un même régistre, & que par conséquent ils n'eussent pas besoin de plus d'un maître des comptes; l'Ynca néanmoins voulait qu'il y en eût plusieurs dans chaque ville, pour couper chemin aux supercheries, disant que s'ils étaient peu, ils pourraient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'était pas si facile à plusieurs, & qu'il fallait ainsi, ou qu'ils fussent tous fidéles, ou qu'ils trempassent tous dans une même infidélité.

» Ils comptaient par nœuds tous les tributs que l'Ynca recevait chaque année. On y voyait le rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avait tués, des enfans qui naissaient, & de ceux qui mouraient tous les ans &c. On y marquait même le nombre des batailles & des rencontres, des ambassades de la part de l'Ynca, & des déclarations que

le prince avait données ; mais comme on ne pouvait pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambaſſade & les événemens hiſtoriques, ils avaient certaines marques par où ils connaiſſaient les actions mémorables, les ambaſſades, & les déclarations faites en tems de paix ou de guerre : les *Quipucamayus* en apprenaient par cœur la ſubſtance, & les enſeignaient aux autres par tradition; cela ſe faiſait particuliérement dans les villes ou dans les provinces où ces choſes s'étaient paſſées, & où la mémoire s'en conſervait plus qu'en toute autre contrée. Ils ſe ſervaient encore d'un autre moyen, pour tranſmettre à la poſtérité les choſes mémorables. Les *Antantas* les mettaient en proſe, & les réduiſaient ſuccinctement en forme de fables, afin que les péres les racontaſſent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de villages, & qu'ainſi paſſant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le ſouvenir. Ils donnaient outre cela un ſens fabuleux & allégorique à leurs hiſtoires : les *Aravicus*, ou leurs poëtes, compoſaient exprès de petits vers, dans leſquels ils comprenaient ſuccinctement l'hiſtoire, l'ambaſſade, ou la réponſe du roi, & exprimaient de cette maniére ce qu'ils ne pouvaient faire comprendre par leurs nœuds. Ils chantaient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans leurs fêtes les plus ſolemnelles, au couronnement de leurs Yncas & aux cérémonies qu'ils obſervaient. »

Pour mettre le lecteur au ſait de cette utile invention, il fallait néceſſairement lui en préſenter l'explication dans le ſtyle de Garcilaſſo. Acoſta confirme tout ce que l'Ynca dit des quippos; il en avait vu, il ſe les était fait expliquer, & n'en parle qu'avec une extrême admiration. Sa ſurpriſe n'eſt pas moins grande, que les Péruviens fuſſent parvenus à faire tous les calculs d'arithmétique, avec de ſimples grains de maïs.

Ce peuple, inſtruit par la ſeule nature, puiſqu'il n'était environné que de nations plus barbares que lui, dont il n'avait pu recevoir aucun exemple utile, & dont il fut le légiſlateur; ce peuple ſuppléa, par ſon induſtrie naturelle, aux lumières de l'étude, & enfanta des ouvrages, dont les reſtes excitent encore l'étonnement. On trouve ſouvent dans leurs guaques ou tombeaux, des meubles artiſtement travaillés, des vaſes d'or, d'argent, de terre cuite, des haches de cuivre & des miroirs, ou de pierre d'Ynca, ou d'une autre pierre nommée *Gallinace*. La pierre d'ynca n'eſt pas tranſparente, elle eſt molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre ſont ordinairement ronds, avec une ſurface plate, auſſi liſſe que le plus fin cryſtal, ou du moins un peu ſphérique, mais moins unie. On ſoupçonne que ce n'eſt qu'une compoſition. La pierre de gallinace eſt fort dure, mais caſſante. Les miroirs de cette pierre ſont travaillés de deux côtés & très-bien arrondis

ils ſont percés par le haut : leur poli eſt parfait. Il s'en trouve de plats, de concaves & de convexes. Les haches de cuivre approchent de la forme des nôtres. Les vaſes à boire ſont d'une argile très-fine & de couleur noire ou rouge. Ils ont la forme d'une cruche ſans pied, ronde, avec une anſe au milieu. D'un côté eſt l'ouverture, pour le paſſage de la liqueur, & de l'autre une tête d'Indien, fort naturellement figurée.

Entre les meubles d'or, on trouve un grand nombre de *naſières*, eſpèce de patènes, que les Péruviens portaient au cartilage qui ſépare les deux narines : on rencontre des colliers, des bracelets, des pendans d'oreilles, & une quantité prodigieuſe de figures qui repréſentent toutes les parties du corps, creuſes en dedans, & ſi minces, qu'il eſt difficile de comprendre comment on a pu les évider à ce point, ſans les endommager. L'habileté de leurs ouvriers brillait ſur-tout dans l'imitation des épis de maïs, qu'ils repréſentaient en pierre dure, avec un art, qui ne permet point encore de les diſtinguer de l'ouvrage de la nature. Ils taillaient les émeraudes, les unes en figure ſphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, ſans le ſecours d'aucun inſtrument d'acier ni de fer, avec une délicateſſe que nos Européens prendraient volontiers pour modèle.

Les édifices des Péruviens étaient de la plus grande ſolidité : il en reſte des ruines

dans toutes les provinces de l'empire, & elles attestent cette vérité. Entre les monumens de l'ancienne industrie de ce peuple, on doit compter les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'usage subsiste encore aujourd'hui. Ce sont des *balses* ou jangades, qui servent sur mer comme sur les fleuves. Elles sont composées d'un bois mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux vagues les plus impétueuses. On établit dessus une espèce de tillac, couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de mangliers. Ces *balses* portent jusqu'à cinq cents quintaux de marchandises. Elles ont la propriété extraordinaire de pouvoir voguer & louvoyer, dans un vent contraire, aussi bien que le meilleur vaisseau à quille. Pour cette opération, les Péruviens ont des planches de trois à quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qu'ils arrangent verticalement à la pouppe & à la proue, entre les solives de la *balse*. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres, par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer.

Les pêcheurs emploient au lieu de *balses*,

des ballons pleins d'air, faits de peaux de loups marins, si bien cousus qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Le pêcheur s'expose sur deux de ces ballons, étroitement liés ensemble, & il n'a pour se conduire qu'un aviron à deux pelles ; s'il fait un peu de vent, il déploie une petite voile de coton. Pour remplacer l'air qui quelquefois se dissipe, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons, aussi souvent qu'il en a besoin.

Les Péruviens avaient jetté quelques ponts de pierres sur leurs rivières, mais en petit nombre. Les ponts de bois étaient les plus communs; mais sur les fleuves dont la largeur ne permettait pas qu'on y jettât des poutres, on tordait ensemble plusieurs cordes de liane ou de béjuque & on en formait de gros palans. On les étendait au nombre de six pour chaque pont. Le premier, de chaque côté, était plus élevé que les quatre du milieu, & servait comme de garde fou. Sur ces quatre palans d'en-bas, on attachait de gros bâtons en travers, & par-dessus on jettait des branches d'arbres, pour former le sol sur lequel on devait marcher ; les deux palans d'en-haut étaient fortement amarrés à des pieux, des deux côtés du rivage : c'était sur cette machine, dont le balancement était continuel, que les voyageurs franchissaient les fleuves les plus rapides, tandis que les bêtes de charge les passaient à la nage.

Dans quelques provinces, au lieu de pont, on se sert de *tarabites*. La tarabite est une simple corde de liane, ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons joints ensemble, qui lui donnent l'épaisseur de sept à huit pouces. « Elle est tendue » d'un bord à l'autre, & fortement attachée » des deux côtés à des pilotis, dont l'un por- » te une roue, pour donner à la tarabite » le degré de tension qu'on croit nécessaire. » De la tarabite pendent deux grands cro- » chets qu'on fait courir dans toute sa lon- » gueur, & qui soutient un mannequin de » cuir, assez large pour contenir un homme. » On le met dans ce mannequin, & les » Indiens de la rive d'où il part lui don- » nent une violente secousse, qui le fait » couler d'autant plus rapidement le long » de la tarabite, que par le moyen de deux » cordes on le tire en même-tems de l'autre » bord.

Il y a des tarabites particulières pour le passage des mules. On serre, avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal, & en cet état on le suspend à un croc de bois qui court entre les deux tarabites. D'une seule secousse il arrive à l'autre rive. Cette manière de passer les fleuves rapides, & qui roulent des pierres énormes dans leurs eaux, a été adoptée par les Espagnols, & on ne les passe jamais autrement.



CHAPITRE VII.

Mœurs & Uſages des Péruviens modernes.

APRES tout ce que nous avons rapporté des anciens Péruviens dans les chapitres précédens, le lecteur doit s'attendre à leur voir jouer un rôle intéreſſant dans celui-ci. En effet, une nation aſſez ſage pour avoir fait des loix équitables, & formé un gouvernement auſſi ſingulier, que celui ſous lequel elle vivait, aſſez induſtrieuſe pour avoir élevé des édifices dont les débris atteſtent leur antique magnificence, & pour avoir porté à un certain point de perfection la plûpart des arts utiles, cette nation conquiſe par des Européens, ne doit pas avoir eu de peine à achever de ſe civiliſer. C'eſt ſans doute la première réflexion qui ſe préſente, mais elle porterait à faux. Accablée ſous le poids d'un gouvernement ſévère, cette malheureuſe nation eſt plongée dans les ténèbres de la plus épaiſſe ignorance, pleine de ruſticité, & peu éloignée de cette barbarie, qui rend les ſauvages à peu près ſemblables aux bêtes féroces. Leur imbécillité eſt exceſſive, & quelquefois même l'inſtinct de la nature leur manque.

Le Péruvien en général porte ſon inſenſibilité pour toutes les choſes du monde au-

delà de ce qu'on peut dire ; rien n'eſt capable d'altérer ſa ſtupide tranquillité : content de ſes haillons, il n'envie jamais les ſuperbes habillemens de l'Eſpagnol ſon maître. L'or, l'argent, les pierreries ſont ſans attrait pour lui ; ſans ambition, comme ſans vanité, il accepte l'emploi d'alcalde, ou la vile fonction de bourreau, avec la même indifférence. La néceſſité de ſe ſoutenir l'oblige à prendre de la nourriture, mais ſon goût ne l'excite pas à faire un choix entre pluſieurs mets. Le plus grand gain ne l'engage point à rendre le plus léger ſervice. Les menaces gliſſent ſur ſon ame, les châtimens ne le touchent point ; les témoignages d'amitié ne l'intéreſſent pas davantage. Il eſt toujours le même dans tous les inſtans de ſa vie.

La lenteur fait la baſe du caractère du Péruvien, & il emploie beaucoup de tems à finir tout ce qu'il entreprend ; auſſi au Pérou, on appelle un ouvrage d'Indien, celui qui exige du tems & de la patience. Toute ſon induſtrie, dans la fabrique des étoffes, conſiſte à prendre les fils un à un, à les compter chaque fois, & à faire enſuite paſſer la trame. Il lui faut ſouvent deux ans pour achever une pièce d'une médiocre longueur ; tels ſont les effets d'une pareſſe que rien ne peut vaincre.

Les Péruviennes filent, font les chemiſes & les caleçons, unique vêtement de leurs maris. Elles préparent la nourriture : elles

broyent l'orge pour la *machea*, font griller le maïs pour la *ſamcha*, & préparent la *chicha*, tandis que les hommes, accroupis à la manière des ſinges, les encouragent par leurs regards. Dans certains tems, ils prennent ſeulement la peine de labourer une petite portion de terre, mais ce ſont les femmes & les enfans qui l'enſemencent. Ceux qui appartiennent à des maîtres, ne travaillent qu'autant qu'on a l'œil ſur eux. Cependant cette ame aſſoupie, eſt réveillée par le plaiſir de la danſe & par celui de boire juſqu'à l'ivreſſe. Les chefs de famille qui poſsèdent quelques biens, célèbrent de tems à autre des fêtes, auxquelles ils invitent toutes les perſonnes de leur connaiſſance.

C'eſt ordinairement dans la cour de la maiſon, ſi c'eſt une bourgade, ou devant la cabane, ſi c'eſt dans la campagne, que tous les convives ſe raſſemblent. Celui qui célèbre la fête, diſtribue à chacun une cruche contenant environ trente chopines de chicha, & fait ſervir ſur la table de la camcha, avec quelques herbes ſauvages, bouillies à l'eau. Après avoir avalé quelques coups, on ſe met à danſer au ſon d'une eſpèce de tambour que quelqu'un bat d'une main, tandis que de l'autre il joue du flageolet. Les femmes mêlent à cette muſique quelques vieilles chanſons ; &, lorſque les danſeurs commencent à tomber de laſſitude, ils retournent à leurs cruches, qu'ils ne quittent plus, juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait yvres. C'eſt

alors qu'ils se couchent pêle-mêle, sans s'embarrasser si l'un est prêt de la femme de l'autre, de sa propre fille, ou d'une parente plus éloignée. La brutalité dans ce moment ne connaît point de bornes. Ces fêtes durent souvent quatre jours, & elles continueraient encore quatre autres, si les curés ne se transportaient au champ de la débauche, pour la faire cesser, & pour renvoyer ces dégoûtans convives dans leurs habitations. A la mort de chaque Péruvien, on fait de pareils repas, & l'on croirait n'avoir pas bien pleuré le défunt, si l'on ne s'était enivré à son honneur.

Nous avons déjà remarqué que le maïs changé en camcha & la machea, sont la nourriture ordinaire des Péruviens. Pour faire la machea, il suffit de faire griller l'orge & de le réduire en farine : on en mange quelques cuillerées, par-dessus lesquelles on boit quelques coups de chicha. Le maïs rôti est ce qu'on appelle la camcha. Pour composer la chicha, on fait tremper le maïs, & lorsqu'il commence à pousser son germe, on le fait sécher au soleil, & on le fait rôtir encore au feu avant que de le moudre. On jette de cette farine dans une certaine quantité d'eau, & ensuite on la transvuide dans de grandes cruches, que l'on remplit d'eau, suivant le degré de force que l'on veut donner à la liqueur. Après quelques jours de fermentation, la liqueur est potable, & son goût tire sur celui du cidre.

Ces alimens doivent être bien ſains; car ces peuples ſont ſujets à peu de maladies.

Leurs cabanes ſont proportionnées à la famille qu'elles doivent contenir, & au nombre des animaux domeſtiques qu'ils élèvent; car la même chaumière ſert tout à la fois de chambre & d'étable. On y compte ordinairement une douzaine d'Indiens, trois ou quatre chiens, un ou deux cochons, des poules & des oyes. Tous leurs meubles conſiſtent en quelques vaiſſeaux de terre, des cruches & des peaux de moutons ſur leſquelles ils paſſent la nuit ſans ſe déshabiller. Lorſqu'il ne reſte perſonne dans la cabane, on la confie à la fidélité des chiens, qui n'en laiſſent approcher qui que ce ſoit, & qui particulièrement déchireraient un Eſpagnol, s'il voulait tenter d'y pénétrer.

Nous ne diſcuterons pas juſqu'à quel point les curés Eſpagnols on fait goûter les principes du chriſtianiſme aux Péruviens. Ils écoutent tout, ne diſputent jamais, accordent tout, & ſans doute ne croyent rien. Si la crainte des châtimens, impoſés par la loi, ne les retenait, ils n'aſſiſteraient point au ſervice divin les dimanches & les fêtes. Un d'entr'eux ayant manqué la meſſe, pour s'être amuſé à boire, fut condamné à vingt coups de fouet; il les reçut ſans ſourciller; & le front ſerein, il ne manqua pas d'aller remercier le curé de cette correction paternelle; mais en même tems, il le pria de lui faire donner un pareil nombre de coups,

parce que ſon deſſein était de s'enivrer le lendemain à la même heure.

Juſqu'à préſent on n'a pu les diſſuader que la perſonne qu'ils épouſent a peu de mérite s'ils ne la trouvent vierge, & les curés n'ont pu les empêcher de vivre dans le commerce le plus intime avec leurs fiancées ; c'eſt pourquoi, lorſque les Indiens ſe préſentent pour être mariés, on leur demande s'ils ſont *ammanados*, c'eſt-à-dire, amans éprouvés, afin de les abſoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

« La manière, dit M. d'Ulloa, dont » les Indiens du Pérou confeſſent leurs pé- » chés, paraîtra fort ſingulière. Lorſqu'ils » entrent au confeſſionnal, où ils ne vien- » draient jamais, s'ils n'y étaient appellés, il » faut que le curé commence par leur en- » ſeigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il » ait la patience de réciter avec eux le *con-* » *fiteor* d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, » l'Indien s'arrête auſſi : enſuite il ne ſuffit » pas que le confeſſeur lui demande s'il a » commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il » affirme que le péché a été commis, ſans » quoi l'Indien nieroit tout. Le riſque de » ſe tromper n'eſt pas grand, lorſqu'il s'agit » des péchés ordinaires à la nation. L'Indien » voyant que le prêtre inſiſte, & parle de » certitude & de preuves, s'imagine alors » qu'il eſt informé par quelque moyen ſur- » naturel ; non-ſeulement il avoue le fait,

mais

» mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé. »

L'idée de la mort n'imprime aucune crainte à un Péruvien : il se plaint de la douleur qu'il souffre, mais il ne comprend point comme il peut être proche de sa fin. Condamné à mort, près de finir par le dernier supplice, il conserve son indifférence, parle, boit, mange & rit, comme un homme qui participe à une fête. Par divertissement cet homme étonnant se plaît à s'exposer à la furie d'un taureau, qui le prenant dans ses cornes, le jette en l'air. Il tombe rudement sur l'arène ; mais satisfait de ne se trouver aucune blessure, il retourne affronter encore l'animal, qui ne le ménage pas plus que la première fois.

Les Péruviens sont rarement attaqués du mal vénérien, si commun parmi les Espagnols, mais la petite vérole fait quelquefois de terribles ravages dans leur nation. Pour guérir les fièvres malignes, auxquelles ils sont sujets, ils approchent le malade du feu, & le placent sur deux peaux de mouton : ils mettent près de lui une cruche de chicha. L'ardeur de la fièvre & la chaleur du feu, lui causent une soif qui l'oblige à boire sans cesse ; ce qui lui procure une éruption si décisive, que dans vingt-quatre heures, il est mort ou convalescent. Un Péruvien qui échappe de la sorte à cette maladie vit souvent jusqu'à cent ans.

Les Espagnols obligent les Indiens de

fournir tous les ans aux métairies ſituées dans le diſtrict de leur village, un certain nombre d'hommes pour cultiver les terres, moyennant une ſorte de rétribution; après leur année de ſervice, ils retournent à leurs habitations, & d'autres viennent les remplacer.

Si nous en croyons M. Frézier, qui a fait un long ſéjour au Pérou, on ne parviendra jamais à la véritable converſion de ces peuples, tant que la doctrine qu'on leur prêchera, ſera ſans ceſſe démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, de leur interdire le commerce des femmes, lorſqu'ils en voyent deux ou trois aux curés? D'ailleurs chaque curé eſt pour eux, non pas un paſteur; mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs Eſpagnols, pour les ſucer, qui les fait travailler à ſon profit, ſans les récompenſer de leurs peines, & qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il eſt certains jours de la ſemaine où l'ordonnance royale oblige les Indiens de venir au catéchiſme; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé eſt une volée de coups de bâton, appliqués dans l'égliſe même; de ſorte que pour ſe rendre le curé propice, chacun d'eux apporte ſon préſent, tel que du maïs pour ſes mules, ou des fruits, des légumes, & du bois pour ſa maiſon. S'il s'agit d'enterrer les morts, ou d'adminiſtrer les ſacremens, les curés ont pluſieurs moyens pour

augmenter leurs droits, comme de faire des patrons de divers saints, ou certaines cérémonies, auxquelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes & des liqueurs sur les tombeaux, parce que cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes, faire la quête pour leurs couvens, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient; & si l'Indien propriétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui a été extorqué, ils changent leur apparence de prières en injures, qu'ils accompagnent de coups. »

Ajoutons à ce que dit M. Frézier, pour achever le tableau touchant les Indiens du Pérou, que, malgré les défenses de la cour d'Espagne, les corrégidors font travailler ces infortunés pour eux & pour leur commerce, sans daigner seulement leur accorder la nourriture nécessaire pendant ces corvées. Comme ils ont le droit de vendre exclusivement toutes les marchandises d'Europe, ils forcent les Péruviens de les acheter pour le triple de ce qu'elles valent. Lorsque les Espagnols voyagent, ils ne se font aucune difficulté de piller les cabanes qu'ils rencontrent sur leur route. Aussi les Indiens ne cultivent-ils jamais de terre qu'autant qu'il leur en faut pour la provision de leur famille pendant une année : après la ré-

colte, ils partagent leur maïs en cinquante-deux portions, qu'ils vont cacher en cinquante-deux endroits différens, d'où ils le tirent pour leur ſubſiſtance journalière. Quelle que ſoit la ſtupidité de ce peuple, il ſe pourrait qu'un jour, laſſé de ſouffrir, il ſe révoltât contre ſes maîtres. Il a déjà fait quelque tentative du côté de Cuſco ; mais comme on ne lui permet point l'uſage des armes, ces ſéditions ont été bientôt appaiſées : cependant qui peut lire dans l'avenir !

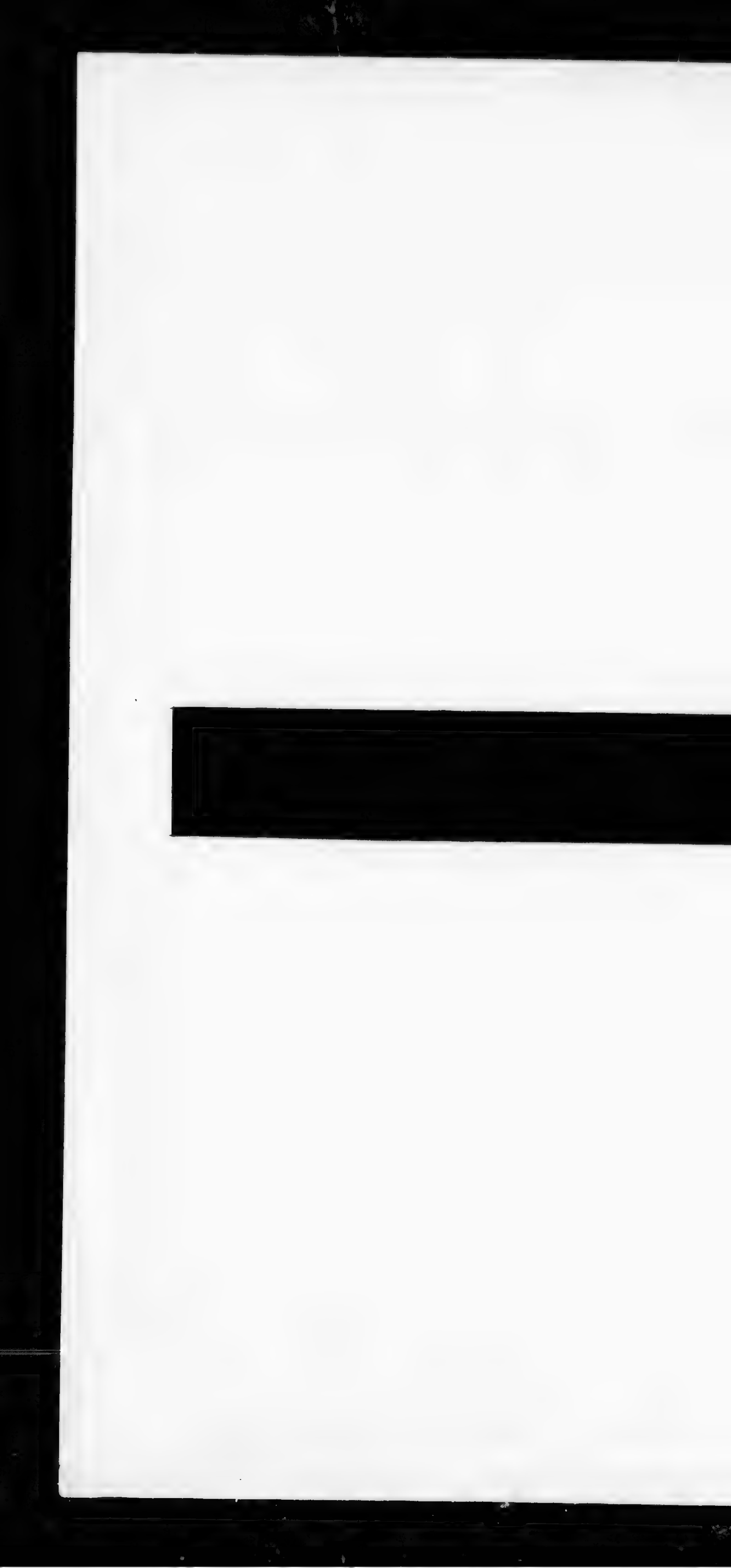


CHAPITRE VIII.

Mœurs des Créoles du Pérou.

Ecoutez les Créoles, ils vous diront qu'ils sont les meilleurs Chrétiens de l'univers, parce qu'ils récitent dévotieusement le rosaire trois fois chaque semaine, & qu'ils font des processions nocturnes, ou en famille, ou tous les jours au soir en particulier. Chez eux on ne commence point le dîner, on ne se lève point de table, on n'allume point le soir une chandelle, sans prononcer avec emphase : « Loué soit le très-» saint sacrement de l'autel, & la sainte » Vierge, notre-dame, conçue sans tache & » sans péché originel, depuis le premier » instant de son existence. » Ceux qui portent le rosaire au cou, y ajoutent des *habillas*, espèce de châtaignes, ou fruit qui a la figure d'une poire, des noix muscades & divers amulettes, pour se garantir des sorciers & des maléfices.

Les dames, en guise de colliers, portent des médailles sans empreinte, avec une petite main de jaïet, large de trois lignes, ou de bois de figuier, fermée à la réserve du pouce, qui est élevé. Ces bagatelles les garantissent du mal que pourraient leur communiquer ceux qui admirent leur beauté.



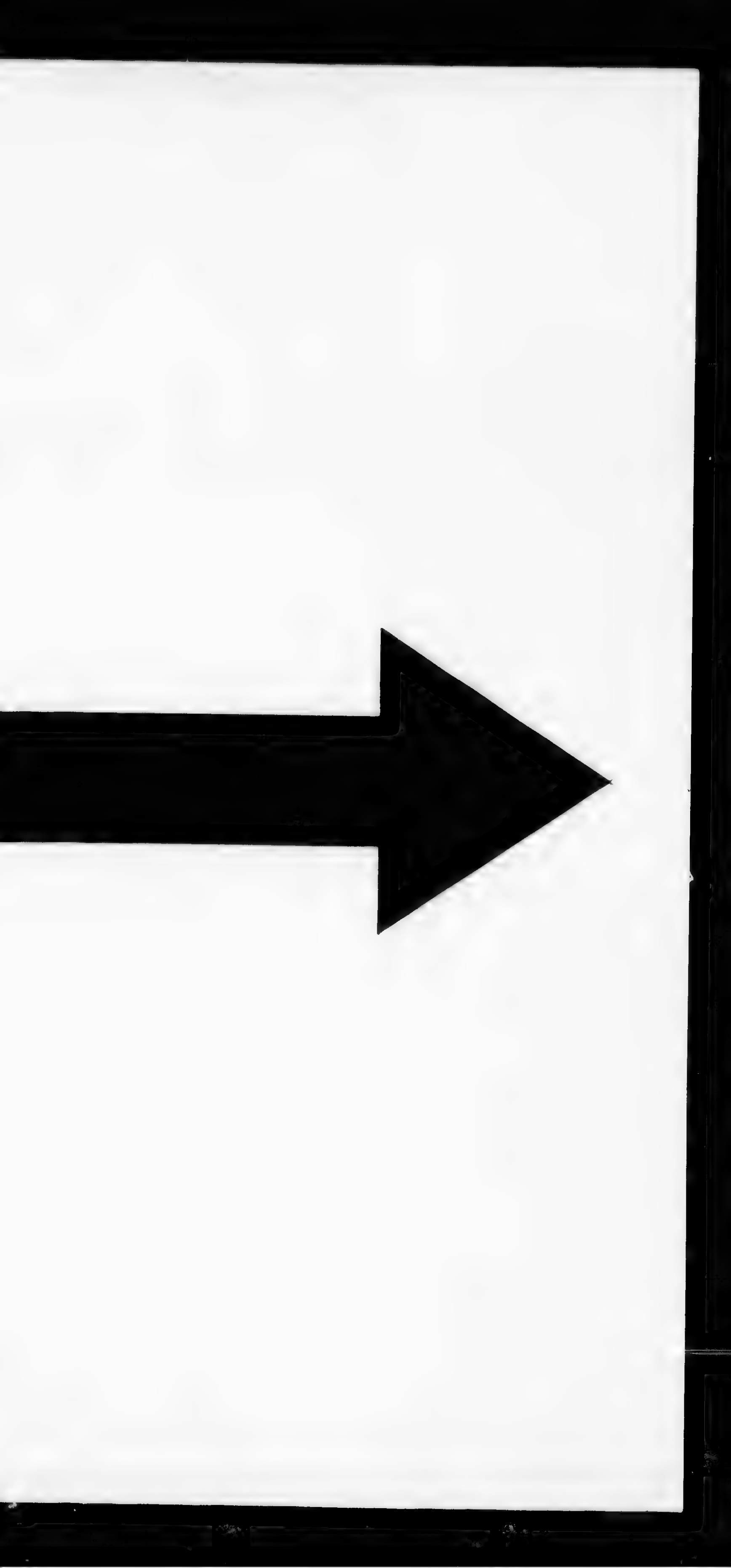
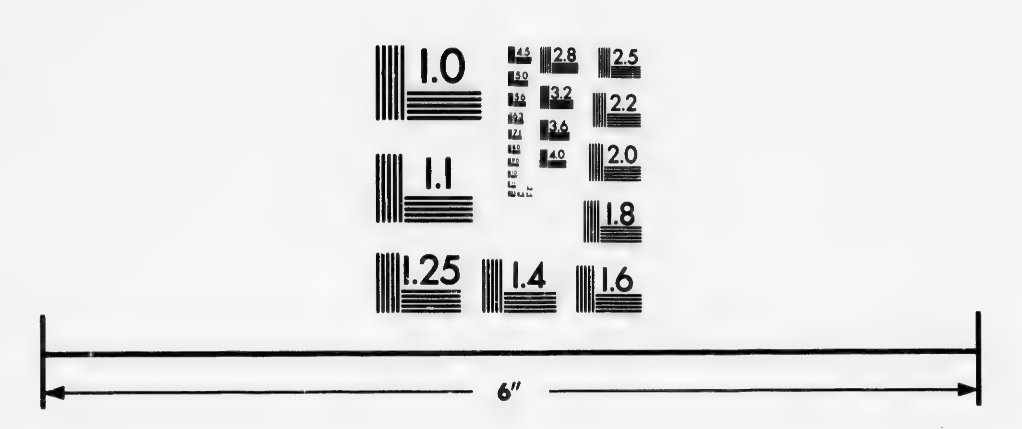


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Une autre superstition, au moins aussi en vogue que cette dernière, c'est de se munir pendant sa vie d'un habit de moine, & d'ordonner qu'on sera enterré dans cette précieuse dépouille. Il en est de même de chercher à se faire enterrer le plus proche du maître autel qu'il est possible, afin de participer plus particulièrement aux prières des ecclésiastiques. Il est vrai qu'à Lima, cet avantage coûte quelquefois au-delà de six mille piastres. On pousse dans ce pays la dévotion aux images jusqu'à l'idolâtrie.

Toutes les statues de nos saints sont richement ornées, & l'on brûle continuellement de l'encens devant elles. Des quêteurs, tant à pied qu'à cheval, se promènent dans les rues avec des images enquadrées sous verre, & ils les font baiser aux passans, moyennant une rétribution. M. Frézier nous dit que les moines de ce pays abusent de la crédulité des peuples, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; qu'ils font tous une sorte de commerce; que tous entretiennent au moins une femme; & que quand on leur fait quelque vif reproche à ce sujet, ils répondent : « Que leur monastère ne leur fournissant que la nourriture, ils ne pourraient » vivre sans le secours d'une amie, qui four- » nit à leurs autres besoins. » Au reste, il est certain qu'ils seraient presque tous dans le cas de ne pas célébrer la messe, si on les obligeait à expliquer ce qu'ils prononcent.

Les jeûnes ne sont pas rigoureux parmi

les Créoles ; pendant leurs jours maigres, ils se permettent l'usage des langues, des têtes, pieds, entrailles, graisses de porc & de bœuf & les extrémités des animaux. Ces dévots ne connaissent point d'autre office divin que la messe ; & s'ils demeurent un peu éloignés de l'église paroissiale, ils se dispensent de l'entendre les jours de fêtes. A Lima, ils n'y vont point du tout : les gens riches ont une chapelle chez eux.

Les Créoles ont une sorte d'esprit, & s'ils daignaient le cultiver, il ne serait pas impossible qu'ils fissent quelque progrès dans les sciences. Ils méprisent beaucoup l'esprit des Espagnols Européens, qu'ils appellent *Cavallos*, c'est-à-dire, bêtes. Cette antipathie vient sans doute de ce que les Européens sont en possession de toutes les charges, & qu'ils envahissent les parties les plus fructueuses du commerce ; mais les Créoles ne peuvent guères s'en prendre qu'à leur paresse, & à l'excessive mollesse dans laquelle ils passent leurs jours. Si un médiocre ouvrier passe une bonne partie du jour à dormir, il en est quitte pour renchérir son ouvrage. Ils ont tous un air grave & composé ; ils sont naturellement fort sobres pour le vin : on n'oserait en dire autant à l'égard des liqueurs fortes. Ils mangent avidement & sans aucune propreté : jamais ils ne se servent de fourchettes. Ils font deux repas, l'un à dix heures du matin, l'autre à quatre heures du soir, qui sert de dîner à Lima, & ils font une collation à minuit.

Les hommes de ce pays se marient dans les formes le plus tard qu'ils peuvent; mais on en trouve peu qui ne soient liés par ce qu'ils nomment mariage derrière l'église: (de tras de la yglesia) cette liaison consiste à vivre avec une maîtresse, dont on reçoit la foi, comme on la lui donne. Suivant les loix du royaume, les enfans qui proviennent de ces unions, quoique bâtards, ont à peu près les mêmes droits que les autres, lorsqu'ils sont reconnus par le père. Là, ainsi qu'en Europe, on voit des maris abandonner des femmes aimables, pour entretenir de vilaines maîtresses, & le plus souvent des Négresses; mais en Europe ce libertinage est du bel air, & donne un certain relief dans ce qu'on appelle fort improprement la bonne compagnie, & au Pérou cette incontinence passe toujours pour odieuse.

Les femmes au-dessus du commun sortent rarement pendant le jour, si ce n'est pour jouir des agrémens de la promenade: elles commencent leurs visites à l'entrée de la nuit, &, dit M. Frezier, on les trouve souvent dans les lieux où elles sont le moins attendues; & les plus modestes dans le jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Enveloppées dans leurs mantes, elles osent tout pour former, pour rompre, pour réchauffer leurs intrigues amoureuses. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles passent les journées entières, assises sur des carreaux, les jambes croisées. Ces carreaux

ſont placés ſur une eſtrade, haute de ſix à ſept pouces, & large de cinq ou ſix pieds, qui règne de tout un côté de la ſalle : les hommes ſont aſſis dans des fauteuils, & il n'y a qu'une extrême familiarité qui leur permette l'eſtrade ; c'eſt pourquoi dans ce pays, pour déſigner l'amant d'une dame, on dit, c'eſt ſon ami de l'eſtrade. Dans les viſites qu'elles reçoivent, elles ſe font un plaiſir de jouer de la harpe ou de la guitarre qu'elles accompagnent de leur voix. Leur danſe conſiſte dans les inflexions du corps & l'agilité des pieds, ſans aucun uſage des bras, qui reſtent pendans, ou pliés ſous le manteau : leurs danſes figurées ſont expreſſives, ſur-tout lorſqu'elles quittent le manteau; mais elles ſont plutôt mêlées d'actions que de geſtes. Les hommes n'abandonnent point leurs longues épées pour danſer.

L'infuſion de l'herbe du Paraguay eſt d'un uſage auſſi commun au Pérou, que l'eſt celle du thé parmi les Anglais & les Hollandais. On met l'herbe dans une calebaſſe qu'on appelle *Maté*, on y joint du ſucre, & verſant de l'eau chaude par-deſſus, on la boit, ſans lui donner le tems de ſe teindre, parce qu'elle prendrait une couleur trop noire. L'odeur de cette liqueur eſt agréable : on y mêle ſouvent du jus d'orange amère, ou de citron & des fleurs odoriférantes.

M. Frézier ne diſconvient pas que les femmes du Pérou n'aient infiniment

d'eſprit, & beaucoup d'agrément dans la figure; mais il prétend que ces fleurs de la jeuneſſe paſſent encore plutôt que dans ce pays. En nous faiſant le portrait de ces dames, il ſemble qu'il ait voulu nous tracer celui de ces *filles du monde*, dont l'entretien, quoique ſpirituel, ſe rapproche plus du libertinage outré que de la galanterie décente. Il ne diſſimule pas qu'à l'exemple de celles que nous citons, les Péruviennes modernes ſe font gloire d'avoir ruiné pluſieurs amans; mais il ajoute une réflexion qui eſt d'une toute autre conſéquence, c'eſt qu'ainſi qu'en Europe, avec la fortune, on riſque au Pérou de perdre irréparablement ſa ſanté.

Dans les articles précédens, on a vu comment les femmes étaient habillées à Lima & à Quito. Celles qui habitent les parties froides de ces contrées ſont preſque continuellement enveloppées d'un *rabos*, qui eſt un ſimple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins tombe juſques ſur les talons. L'habit de cérémonie eſt la mante de taffetas noir, à laquelle on ajoute quelquefois le *ſaya*, eſpèce de jupe fermée, couleur de muſc, à petites fleurs, ſous laquelle eſt une autre jupe fermée, d'étoffe de couleur, qu'on appelle *Polléra*. Pour l'ordinaire, elles laiſſent pendre leurs cheveux en treſſes; elles ont le ſein & les épaules plus d'à-moitié nuds. Les Créoles des vallées ſont habillés à la françaiſe.

Depuis le règne de Philippe V, les gens de robe, excepté le président & les auditeurs, portent, comme en Espagne, la golille & l'épée. L'habit de voyage est un juste-au-corps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnières.

Si l'on en excepte quelques palais & les édifices publics, les maisons du Pérou ne répondent point à la richesse des habits que portent les Créoles. C'est ordinairement un rez-de-chaussée, de quatorze ou quinze pieds de hauteur, devant lequel se trouve une cour ornée de porches de charpente. La pièce d'entrée est une fort grande salle, d'où l'on passe dans deux ou trois autres chambres. Le lit en forme d'alcove est placé dans un des coins de celle de l'estrade; & M. Frézier dit que la principale commodité de cette pièce est une fausse porte, pour admettre ou renvoyer les étrangers, sans qu'ils puissent être apperçus.

Il nous reste à parler de la brillante réception que l'on fait au nouveau viceroi du Pérou. Aussi-tôt que ce seigneur est débarqué au port de *Payta*, qui est à deux cents quatorze lieues de Lima, il dépêche un officier, qui porte le titre de son ambassadeur, pour instruire l'ancien viceroi de son arrivée. Celui-ci en fait aussi-tôt partir un autre pour complimenter son successeur, & il ne manque pas de combler de présens l'ambassadeur.

Le corrégidor de *Piura* fournit au nouveau viceroi les litières & les autres voitures néceſſaires, juſqu'à la juriſdiction d'un autre corrégidor; ce qui s'obſerve de corrégimens en corrégimens juſqu'à Lima, où il paſſe *incognito*, pour ſe rendre au callao, dans le palais du fort, ſuperbement meublé pour ſa réception. Là, il eſt reconnu par un alcalde de la capitale. Il reçoit le lendemain les complimens de tous les tribunaux ſéculiers & eccléſiaſtiques de Lima; c'eſt-à-dire, de l'audience royale, de la chambre des comptes, du clergé, du corps de la ville, du conſulat, de l'inquiſition, du tribunal de la croiſade, enfin des ſupérieurs d'ordres, des colléges & des perſonnes de marque. Le dîner eſt de la plus grande ſomptuoſité, & le ſoir il y a comédie, où les femmes ont la liberté d'aſſiſter.

Le ſecond jour, le nouveau viceroi ſe rend à la moitié du chemin qui conduit du callao à Lima, il y trouve le viceroi qu'il vient relever. Tous deux ſortent de leurs voitures, & le dernier remet à l'autre le bâton de commandement, enſuite ils ſe ſéparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Le jour que ſe doit faire l'entrée publique du nouveau viceroi dans Lima, toute la ville eſt richement ornée de tapiſſeries, avec pluſieurs arcs-de-triomphe. Le viceroi ſe rend, ſans ſuite, au monaſtère de Monferrat, ſéparé de la rue, où doit commencer la marche, par une arc-de-triomphe & par

une porte fermée. Au moment que le viceroi monte à cheval, cette porte s'ouvre.

Les compagnies de milice ouvrent la marche; viennent ensuite les colléges & l'université, dont les docteurs sont en habits de cérémonie, & les officiers de la ville en robes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, avec de grands bonnets sur la tête, sur de beaux chevaux richement harnachés. Quelques membres de ce corps sont à pied, & portent un dais sous lequel on voit s'avancer le viceroi, tandis que deux alcaldes tiennent de chaque côté la bride de son cheval. La chambre des comptes, l'audience royale, & tous les alcaldes assistent aussi à cette cérémonie, qui, quoique défendue par les ordonnances, ne s'en observe pas moins, tant on craint de déplaire au nouveau viceroi.

On se rend ainsi en ordre à la cathédrale, où l'archevêque reçoit ce chef suprême à la tête de son clergé: on y chante quelques hymnes; la musique se fait entendre, & le viceroi est conduit avec pompe dans le palais qu'il doit occuper pendant son administration. Les jours suivans, les fêtes se multiplient; il y a de brillans combats de taureaux: l'université distribue des prix aux poëtes qui ont mieux chanté les louanges du viceroi, les colléges lui dédient des thêses, les religieux prononcent en chaire des panégyriques, les supérieurs des religieuses font des complimens, donnent des concerts & des colla-

tions, & le viceroi affiste modestement & peut-être avec beaucoup de dégoût à toutes ces fêtes.

Quelques auteurs prétendent qu'un viceroi du Pérou est en état de mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie & vingt mille chevaux ; mais M. Frézier conteste ce fait, & dit formellement qu'il ne pourrait pas en armer la cinquième partie. Le long séjour qu'il a fait dans ce pays l'avait mis en état de prendre des informations beaucoup plus sûres que des voyageurs qui n'ont fait qui toucher. C'est d'après lui que nous allons donner un détail des sommes que le roi d'Espagne fait payer à ses officiers généraux. Le viceroi, dit-il, a quarante mille piastres d'appointement : le général en a sept mille; le lieutenant général de la cavalerie, quinze cents ; le commissaire général, quinze cents; le lieutenant de la mestre-de camp, douze cents, & le lieutenant du général douze cents. Le viceroi a la nomination de quelques autres officiers, qui sont aussi payés par la cour : un capitaine de la salle d'armes, douze cents piastres ; un lieutenant d'artillerie, douze cents ; deux aides d'artillerie, chacun trois cents ; quatre maîtres cannoniers, chacun cinq cents quarante-quatre. Un armurier principal, quinze cents ; quatre armuriers ordinaires, chacun six cents ; un maître charpentier, mille piastres.

Fin de la Description du Pérou.

LE BRESIL.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique du Bresil.

LA région à laquelle on donne le nom de Bresil, est la plus occidentale de l'Amérique méridionale; elle est presque renfermée entre l'équateur & le tropique du capricorne: sa plus grande largeur, d'occident en orient, est de dix-sept degrés, entre le trois cents vingt-huitième & le trois cents quarante-cinquième degré de longitude. Du nord au sud son étendue peut bien avoir trente-cinq degrés, depuis le premier jusqu'au trente-cinquième de latitude méridionale. Ce vaste pays fut découvert, en 1500, par Vincent Yanez Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, dans son premier voyage. Il mouilla à un cap, qu'il nomma la Consolation, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Augustin, & prit possession de toute la côte au nom de la couronne de Castille. La même année, Alvarès Cabral, Portugais, se trouvant à la vue de ce pays, entra dans le port appellé Séguro; il y planta une croix de pierre, ce qui fit donner à la con-

trée le nom de Santa-Cruz, mais celui de Bresil qu'elle portait auparavant a prévalu. Vers l'année 1539, les Français commencèrent à trafiquer au Bresil, & les naturels du pays leur montrèrent tant de confiance, qu'en 1555, l'amiral de Coligni chargea le chevalier de Villegagnon d'établir une colonie de calviniste à Rio-Janéiro; mais bientôt ces nouveaux colons, abandonnés à eux-mêmes, furent chassés par les Portugais. Les Français ont eu aussi pendant quelque tems une colonie dans l'isle de Maragnan. Les Hollandais chassèrent ensuite du Bresil les Espagnols, qui étaient alors en possession de ce pays, & les Portugais en dépossédèrent les Hollandais en 1655. Les fils aînés des monarques Portugais, portent le titre de princes du Bresil.

Les Portugais ont partagé ce vaste pays en gouvernemens, qu'ils nomment capitainies. Oliveira, un de leurs auteurs, en compte quatorze, à commencer, depuis Para, presque sous l'équateur, jusqu'au trente-cinquième degré de latitude australe; & parcourant la côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à environ mille quarante lieues. Ces capitainies sont Para, Marannon-Ciæra, Rio-grande, Paraiba, Tamaraca, Fernambuc, Serégipé, Bahia, Ilheos, Spiritu-sancto, Porto-séguro, Rio de Janéiro & Saint-Vincent: six de ces gouvernemens appartiennent à des seigneurs particuliers, qui les ont conquis, & les huit autres au roi.

On

On trouve dans la province de Saint-Vincent, qui eſt la plus méridionale de toutes, des ſauvages qu'on appelle *Cariges*, & qui ſont les plus policés de tout le Breſil ; ils ſont bien faits, de bonne foi dans le commerce, & le diſputent en blancheur aux Européens. S'ils ne craignaient l'eſclavage auquel les réduiſent ſouvent les Portugais, ils feraient très-diſpoſés à ſe fixer auprès des colonies. Les Tupinikinſes ont reconnu la domination Portugaiſe, mais on n'a jamais pu aſſujettir les Topinambous, nation farouche qui habite du côté du nord. Santos, Saint-Vincent & Saint-Paul, ſont les villes les plus conſidérables de ce département. Près de Saint-Paul, il y a des mines d'or, où l'on trouve des grains qui pèſent juſqu'à trois onces.

Diaz de Solis met la capitainie de Rio-Janéiro à vingt-deux degrés, vingt minutes de latitude auſtrale. La troiſième nommée Spiritu-ſancto, eſt ſituée par les vingt degrés de latitude auſtrale. La nation qui l'habite a été long-tems ennemie des Portugais. Cette capitainie appartient au duc d'Aveyra. Celle d'Ilheos eſt à quinze degrés, cinquante-cinq minutes de latitude, ſuivant les cartes marines. Ses frontières ont beaucoup à ſouffrir d'une nation cruelle & belliqueuſe qui erre ſans ceſſe dans les champs & dans les forêts, qui ne demeure jamais deux jours dans le même lieu, qui n'a pour lit que la terre, & dont les arcs ſont maſſifs & les

flèches d'une longueur extraordinaire.

La sixième capitainie porte le nom de *Bahia de todos santos*, Baye de tous les saints. Sa ville capitale est San-Salvador, ou Saint-Sauveur. Le Bresil n'a point de plus riche province & de plus peuplée que Bahia. Fernambuc est le septième gouvernement, Olinde en est la principale ville : Tamaraca est le huitième; & Paraïba le neuvième. Cette capitainie doit son origine aux Français. Ce pays est d'une extrême fertilité; on y trouve du bois de teinture & quelques mines d'argent. Depuis la capitainie de Paraïba, qui est le dernier endroit où la côte du Bresil regarde l'orient, toute l'étendue de terre qui conduit à Rio grande est peu connue, & Ciara qui suit n'a que peu d'habitans Portugais : le pays est habité par des barbares, dont le chef commande à plusieurs petits princes. Tout le reste de la côte n'a rien de remarquable.

On trouve dans l'intérieur des terres, à environ douze lieues de Santos, une ville nommée Saint-Paul, enfermée de tous côtés par des montagnes inaccessibles, & par une immense forêt, dont Corréal nous fait la description suivante. « C'est une espèce de république, dit-il, composée dans son origine » d'un mélange d'habitans sans foi & sans » loi, que la nécessité de se conserver a » forcés de prendre un gouvernement. Il » s'y trouve des fugitifs de tous les ordres » & de toutes les nations, des prêtres, des » religieux, des soldats, des artisans, des

» Portugais, des Espagnols, des Créoles, » des Métifs, des Cariboets, qui sont des » Indiens, nés d'un Brasilien & d'une Négresse » & des Mulâtres. » Cette république ne consistait d'abord qu'en une centaine de familles qui pouvaient composer quatre cents personnes, en y comprenant les esclaves. En peu d'années elle s'accrut au nombre de plus de six mille. On appelle *Paulistes* ces républicains qui prennent la qualité de peuple libre, & qui ne donnent d'autre marque de dépendance aux Portugais que celle de leur payer le quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fonds. Chaque jour la tyrannie des gouverneurs fournit beaucoup de membres à cette société. Aucun étranger ne peut entrer sur ses terres, s'il n'a dessein de s'y établir, & dans ce cas, il est assujetti à de longues épreuves, pour s'assurer qu'il n'est ni traître ni espion. Sa première expédition doit être d'enlever deux Indiens pour le travail des mines, ou pour celui de l'agriculture. Quiconque donne lieu de soupçonner l'intégrité de ses intentions, est tué sans miséricorde; mais celui qui est adopté par ces républicains, ne doit plus espérer de pouvoir les quitter. Ils ne manquent pas d'armes à feu, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité : ils manient l'arc comme les Indiens, & font des courses de quatre ou cinq cents lieues dans l'intérieur des terres, entre les rivières de la Plata & des Amazones. Quelquefois ils ont l'audace de traverser tout

le Bresil. Jamais ils n'ont voulu permettre aux jésuites de s'introduire dans leur ville. Tel est le précis du récit de Corréal : nous allons chercher à l'éclaircir.

Le père Locano, dans ses observations, nous dit que les Portugais, après avoir bâti la ville de Saint-Vincent sur les bords de la mer, envoyèrent une colonie fonder celle de Saint-Paul dans un canton, nommé *Piratininga*, & qu'on y forma une nombreuse église de Brasiliens, sous la conduite du père Emmanuel de Nobrega, envoyé au Bresil par saint Ignace. Le zèle des nouveaux convertis dura peu. Les Portugais se mêlèrent avec les Brasiliennes, & du mélange de ces deux sangs, sortit une génération perverse, qui fit donner à ces Métifs le nom de *Mamelus*, sans doute par rapport à leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Egypte. La dissolution devint générale, malgré les efforts des gouverneurs & des missionnaires: les Mamelus ne gardèrent plus de mesures avec leurs maîtres, & appellèrent parmi eux tous les bandits Portugais, Espagnols, Italiens, Hollandais, qui fuyaient la justice des hommes & bravaient celle du ciel.

Les Mamelus, renfermés dans leur ville, située sur la cime d'une montagne, bravèrent toutes les tentatives qu'on fit pour les réduire. Ce sont ces brigands qui ont opposé les plus grands obstacles au progrès du christianisme dans le Paraguay, & c'est en conséquence des courses continuelles qu'ils faisaient à

travers les missions nouvellement établies, que les jésuites obtinrent du roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens.

CHAPITRE II.

Religion des Brasiliens, & quelques-uns de leurs Usages.

ON ne peut pas dire que les Brasiliens ayent aucune espèce de religion ; on ne leur connaît ni temple, ni aucun monument à l'honneur d'aucune divinité. Ils n'adorent rien, & leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Ils ignorent ce que c'est que la création du monde, & ne divisent les tems que par les lunes : cependant ils lèvent quelquefois les mains vers le soleil & la lune, sans doute en signe d'admiration. Ils ont quelqu'idée confuse d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre humain, & racontent fort sérieusement : « Qu'un étranger puissant, qui haïssait mortellement leurs ancêtres, les fit tous » périr par une prodigieuse inondation, ex- » cepté un frère & une sœur, qu'il réserva » pour repeupler le monde. » C'est de l'union de ces deux personnes qu'ils se croyent descendus, & leurs anciennes chansons ont fait passer ce fait d'âge en âge. Ils ne peu-

vent se persuader que cette vie soit suivie d'une autre, & l'on ne parvient guères à leur faire comprendre ce que nous entendons par le ciel & l'enfer. Cependant un mauvais génie, qu'ils nomment *Aguian*, leur cause beaucoup de frayeur, & on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en démons, & s'amusent à danser dans des campagnes agréables, & plantées de toutes sortes d'arbres ; mais on ne rapporte pas qu'ils adressent des hommages à cet *Aguian*. Ils attachent quelqu'idée de puissance au tonnerre, qu'ils appellent *Tupan*, & dont ils prétendent avoir appris à cultiver les terres : mais quand on leur remontre qu'il faut adorer Dieu qui est l'auteur du tonnerre, « c'est » une chose étrange, répondent-ils, que » Dieu que vous nous peignez si bon, épou- » vante les hommes par le tonnerre ? » Ces sauvages ont une sorte de vénération pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche, & assez semblable à une calebasse, qu'ils appellent *Tamaraça*.

Ils ont des devins, auxquels ils s'adressent pour obtenir la santé dans leurs maladies. Dans certains tems ces imposteurs font la visite des habitations ; & comme on ne doute point qu'ils ne soient en commerce intime avec l'*Aguian*, ils portent toujours avec eux une petite idole, qu'ils appellent *Maraque*, & persuadent à ces imbécilles que c'est par l'organe de cette *maraque* qu'ils reçoivent les oracles de l'esprit

malin. En entrant dans une cabane, ils attachent l'idole à un bâton qu'ils fichent en terre ; ils font orner la *maraque* de belles plumes, & ordonnent aux habitans du village de lui venir apporter à boire & à manger, parce que rien ne la diſpoſera mieux à répondre aux demandes qu'on lui fera. Un ſauvage ſe trouve très-heureux, lorſqu'au prix de tout ce qu'il poſsède, il peut faire l'acquiſition d'une pareille idole. Ils ont des fêtes qui reviennent en différens tems.

Quelquefois les Braſiliens s'aſſemblent dans une longue hute, affectée pour ces ſortes de cérémonies. Un Boïez ou devin entonne une chanſon, & chacun danſe autour de lui, en faiſant diverſes poſtures & en tenant ſa *maraque* à la main. Les femmes s'agitent avec une telle violence qu'on les croirait atteintes de quelque mal, & les jeunes gens ne ceſſent de ſe frapper la poitrine. Après cet horrible tapage, il ſe fait un grand ſilence, & bientôt on chante d'un ton plus doux ; puis on ſe met à danſer en ſe prenant par la main, pliant un peu la jambe droite, tenant la main gauche pendante & portant la droite ſur les feſſes. Alors on ſe diviſe en trois cercles, & trois boïez, couverts de plumes, préſentent leurs *maraques* aux danſeurs ; puis s'armant de longs roſeaux remplis de tabac allumé, ils leur en ſoufflent la fumée, en prononçant avec gravité : « Recevez tous l'eſprit de force & de cou- » rage par lequel vous pourrez vaincre vos

» ennemis. » Ces boïez interprètent aussi les songes. Pour lors le devin se retire dans une hute, séparée de toute habitation, où il trouve un hamac, & une bonne provision de nourriture préparée par une vierge de dix à douze ans. Il faut que depuis neuf jours il n'ait eu aucun commerce charnel avec sa femme. Il soupe de bon appétit, il interroge sa *maraque*, s'endort profondément, & le lendemain il est en état de donner l'explication qu'on lui a demandée. On peut remarquer que l'évocation de l'esprit doit toujours se faire sans témoin. Souvent les boïez risquent des prédictions qui n'ayant point d'effet porte le trouble dans la nation, & alors ils risquent d'être massacrés, pour prix de leur imposture.

Quelle que soit l'imbécillité de ces sauvages, les plus simples devoirs de la nature ne sont pas absolument effacés en eux. Ils évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mère, leur sœur ou leur fille : mais ils se permettent de prendre des épouses dans tous les autres degrés. Dès qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de s'en procurer une, mais il doit la choisir nubile. Il s'adresse aux parens, ou à leur défaut aux amis, & même aux voisins de celle sur qui il a jetté les yeux, & il la leur demande pour femme : s'il n'y a point d'obstacle, on la lui remet entre les mains, & le mariage est aussi-tôt consommé. La pluralité des femmes est per-

mise chez les Brasiliens, & il y a même de la gloire à en avoir plusieurs, parce que c'est une preuve que l'on veut élever beaucoup d'enfans, qui deviendront de grands guerriers comme leur père. Corréal nous certifie que toutes ces femmes, rassemblées dans une même cabane, y vivent sans jalousie, & par conséquent sans querelle, ne songeant qu'à plaire à leur mari commun; mais il ajoute qu'elles sont souvent répudiées pour des causes assez légères.

Lorsque les Brasiliennes accouchent, ce sont leurs maris qui font les fonctions d'accoucheurs : ils coupent avec les dents le cordon à l'enfant, lui applatissent le nez, le lavent, le peignent de rouge & de noir, & le posent dans son hamac. La mère, après quelques heures de repos, va se laver & retourne à son travail. Si le nouveau-né est un garçon, on place auprès du hamac un arc, des flèches & un couteau. On lui donne un nom, pris des choses connues & sensibles. Sa nourriture est le lait de sa mère, & un peu de farine mâchée ou délayée. Il est très-plaisant que toutes ces cérémonies achevées, le mari se couche tranquillement pour recevoir les félicitations de ses voisins sur l'accroissement de sa famille.

Les Brasiliens ont l'adultère en horreur. Avant le mariage les filles se livrent sans honte aux hommes libres, & leurs parens se font un devoir de les offrir aux étrangers; mais lorsqu'elles sont liées par leurs propres

promesses, elles sont extraordinairement réservées, & celles qui manquent à leur engagement, sans l'aveu de leur mari, sont assommées sans pitié.

Lorsqu'un Brasilien est à l'article de la mort, ses parens se jettent sur lui pour l'embrasser & lui dire adieu, & souvent ces caresses vont jusqu à l'étouffer. S'il meurt à la fin de la journée, toute la nuit se passe en lamentation. Le lendemain matin on lave le corps & on le peint, après quoi on l'enveloppe dans une toile de coton, & si c'est un chef, dans son hamac, orné de plumes. On le met dans une manière de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, ou au moins pendant un mois que dure le deuil & les gémissemens.

On divise tous les habitans naturels du Bresil en cinq nations, les Margajas, les Ouëtacas, les Maguhés, les Tapuies, & les Topinambous : tous, suivant le voyageur Lery, mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre. Ils vont nus hommes & femmes, & se frottent le corps avec une liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne & se percent la lèvre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espèce de jaspe verd, ce qui fait croire à quelques pas, qu'ils ont deux bouches. Les femmes laissent croître leurs cheveux, & au lieu de se percer la lèvre, elles se font des ouvertures aux oreilles, de la largeur

d'un doigt, où elles passent un anneau qui soutient un mélange d'osselets blancs & de pierres.

Les Ouëtacas sont, sans contredit, les plus barbares de tous les Brasiliens, & il n'y a pas lieu d'espérer que jamais ont puisse adoucir leur caractère féroce. Toujours en guerre avec leurs voisins, ils ne permettent pas qu'on pénètre dans leur pays. S'il est question de commerce, on ne traite avec eux que de cent pas, & toujours les armes à feu à la main; c'est-à-dire, qu'on place dans un lieu marqué une portion de marchandises, que l'on offre en échange d'un autre tas, déposé plus loin par le sauvage, & que, si par signe, on se trouve d'accord, chacun emporte son échange. Cette façon de commercer, prouve combien ces négocians se redoutent: les Portugais craignent d'être dévorés, & les Ouëtacas tremblent d'être faits prisonniers.

Les Brasiliens sont en général d'une taille avantageuse; ils sont robustes & peu sujets aux maladies. On ne voit point parmi eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés d'aucun membre. Rarement leurs cheveux changent de couleur, & l'on en trouve un fort grand nombre qui conservent leur gayeté naturelle jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Quoique continuellement exposés aux plus grandes ardeurs du soleil, ils n'ont pas le teint plus brun que celui des Espagnols. Ce n'est que depuis l'établissement

des Européens sur leurs côtes qu'ils se couvrent les parties que l'on doit cacher. Les deux sexes ont un soin particulier de ne souffrir aucun poil sur toutes les parties de leurs corps. Dès l'enfance on leur perce la lèvre inférieure & l'on y place un petit os, blanc comme l'ivoire; & lorsqu'ils sont devenus hommes, ils substituent à cet os, une pierre de la longueur du doigt, qui tient d'elle-même sans que rien l'assujettisse. Ils portent au cou des colliers de ces sortes d'os, ou de petites boules d'un bois noir, fort luisant. Souvent ils s'oignent le corps d'une certaine gomme extrêmement visqueuse, & ils arrangent dessus de petites plumes de poulets, teintes en rouge. Leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la couleur noire que de tems à autre ils ont soin d'y appliquer; & dans leurs guerres, pour se donner un air terrible, ils s'attachent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, des plumes noires d'un oiseau qu'ils appellent *Tucan*. Dans les horribles festins de chair humaine, qu'ils font après leurs combats, ils portent des espèces de manches, tissues avec art, de plumes de diverses couleurs, « &, dit le voyageur Lery, ils mettent sur » leurs épaules des plumes d'autruches, dont » ils accommodent tous les tuyaux serrés » d'un côté, & le reste qui s'éparpille en » rond, en forme d'un petit pavillon, ou » d'une rose, ce qui forme un grand pa- » nache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel

» étant lié sur les reins avec une corde de
» coton, l'étroit vers la chair & le large en
» dehors, vous diriez qu'ils portent une mue
» à tenir des poulets. » Ils ne seraient pas bien parés dans leurs danses, s'ils ne portaient aux jambes des cercles d'un fruit nommé *Ahouai*, de la grosseur de la châtaigne, creusé & rempli de petits cailloux, & dans les mains des calebasses aussi creuses & remplies de pierres.

Qu'il nous soit permis d'ajouter à ce tableau, le détail que Lery fait de la parure des femmes & des filles de ce pays, nous le rendrons dans les termes même du voyageur.

« Il faut bien voir, dit-il, si leurs femmes & leurs filles, lesquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par de-là, en quelques endroits *Macia*, sont mieux parées & attifées. Premièrement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, aussi bien que les hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît sur elles, jusqu'aux paupières & aux fourcils des yeux. Il est vrai que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les tondent sur le devant & rognent sur le derrière, elles, au contraire, non-seulement les laissent devenir longs, mais aussi comme les femmes de par deçà, les peignent & lavent fort soigneusement, les séparent également en deux, les troussent

quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge & les laissent pendre sur les épaules.... Toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus, elles ne se font point fendre les lèvres, ou les joues, & par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient des oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la voisine ou compagne, avec un petit pinceau à la main, ayant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoyant tout autour en rouleau en forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs bleue, rouge & jaune, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi à la place des paupières & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste, elles font de grands bracelets, de plusieurs pièces d'os blancs, coupés & taillés en manière de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de

mieux.... mais entre les choses doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces femmes, c'est qu'encore qu'elles ne se peinturent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les hommes, même qu'elles ne se couvrent ni de plumasseries, ni d'autres choses; cependant quoique nous leur voulussions bailler plusieurs fois des robes & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir. » .... L'auteur ajoute pour terminer ce tableau : « Que la beauté des Brasiliennes, quoiqu'en beauté, dit-il, elles ne cèdent rien aux autres, excite moins les hommes, que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, & autres infinies bagatelles dont les filles & femmes de pardeçà se contrefont & n'ont jamais assez. »

La nourriture ordinaire des Brasiliens consiste en racines d'aipy & de manioc : on les fait sécher au feu sur des claies, & on les réduit en farine, dont l'odeur ressemble assez à celle de l'amidon. Lorsque cette farine est cuite, son goût diffère peu de celui du pain blanc; apprêtée avec du jus de viande, c'est un mets fort nourrissant; & quand ces racines sont pilées dans leur fraîcheur, elles donnent une espèce de lait, qui exposé au soleil s'y coagule comme le fromage, & fait un fort bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Ces racines servent aussi à la composition d'un breuvage.

Ces ſauvages ſont courageux, mais l'intérêt & l'ambition ne ſont jamais les motifs des guerres qu'ils entreprennent : la vengeance eſt toujours ce qui leur met les armes à la main. Lorſqu'il s'agit de venger la mort d'un parent ou d'un ami, mangé par quelques ſauvages, les anciens de l'habitation qu'ils nomment *Aldeja*, convoquent une aſſemblée de tous les jeunes guerriers, & par un diſcours emporté qui ne reſpire que la haine & le carnage, il les excitent à prendre les armes. La troupe part auſſi-tôt. Chaque ſauvage eſt armé de ſa *racape*, qui eſt une ſorte de maſſue de bois de breſil, ou d'une eſpèce de bois d'ébène noire, fort peſante, ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix pieds, ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Ils ſe ſervent auſſi d'arcs, & de boucliers. Quelquefois ils marchent au nombre de cinq ou ſix mille, & leurs femmes les ſuivent, chargées de leurs proviſions. Arrivés dans le pays qu'ils veulent ravager, les femmes & les moins vigoureux s'arrêtent, tandis que les guerriers ſe gliſſent à travers les bois, & communément ils commencent leur expédition par mettre le feu aux cabanes ennemies, afin de pouvoir faire des priſonniers, au milieu de la confuſion qu'occaſionne l'incendie. S'ils ſont obligés de combattre en raze campagne, ils le font avec une férocité, au-delà de toute expreſſion.

On aſſure qu'ils engraiſſent leurs priſonniers

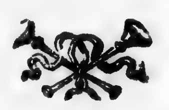
niers avant que de les manger, & que pendant ce tems ils donnent des femmes aux hommes, & leur permettent de se divertir & d'aller à la chasse & à la pêche. Le jour fixé pour l'affreux festin, tous les Indiens de l'habitation se rassemblent. La fête commence par un repas où le prisonnier est invité, & il n'est pas celui qui y apporte le moins de gayeté. Après avoir passé quelques heures à danser & à se réjouir, deux sauvages d'entre les plus robustes se saisissent du prisonnier, le lient d'une grosse corde au milieu du corps, & dans cet état le promènent comme en triomphe, dans les *aldejas* voisins. La victime, loin de paraître abbatue aux approches du sort qui l'attend, n'en semble que plus fière. Elle raconte avec audace de quelle manière elle a lié souvent ses ennemis, & comment elle les a rôtis & mangés. Après cette course, le prisonnier est ramené dans l'habitation où il doit trouver la mort : ses gardes s'éloignent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de dix pieds, observant de tirer à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne puisse faire un pas. On place auprès de lui un gros tas de pierres, & on lui déclare qu'avant de mourir, on lui permet de venger sa mort : il entre en fureur, il lance toutes ces pierres contre ceux qui l'environnent, &, malgré les boucliers dont ils se couvrent, il ne laisse pas d'en blesser un grand nombre. Après

ce combat, celui qui doit lui donner le coup mortel se montre, & lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons, à quoi le captif répond fièrement que rien n'est plus certain, & qu'il en fait gloire : « Rends-moi la liberté, » lui dit-il, & je te mangerai toi & les tiens. » Eh bien, replique le bourreau, nous te pré- » viendrons : je vais t'assommer, & tu seras » mangé ce jour même. » Le coup suit la menace. La femme qui a vécu avec le prisonnier, vient faire la grimace de pleurer sur son corps, mais elle ne se rassasie pas moins de sa chair. D'autres femmes lavent le corps, le coupent par morceaux, qu'elles font rôtir, & chacun dévore ce détestable mets avec une avidité surprenante. A cette horrible barbarie, les Brasiliens en ajoutent une autre qui ne fait pas moins frémir. Si le captif a eu un enfant de la femme qui a pris soin de l'engraisser, ce triste fruit est dévoré en naissant, ou lorsqu'il a pris un peu de force.

Toute la férocité des sauvages contre leurs ennemis n'empêche pas qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Cependant s'il s'élève quelque querelle de particulier à particulier, on leur laisse la liberté de se battre ; & si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre : on le tue, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est observée avec une extrême rigueur. Ils sont presque tous fort humains envers les

étrangers. A l'arrivée d'un voyageur, le père de famille devant la porte duquel il s'arrête, vient le recevoir, & le preſſe d'entrer & de s'aſſeoir dans un lit de coton, ſuſpendu en l'air, où il le laiſſe quelque tems ſans lui dire un ſeul mot. Bientôt toutes les femmes ſe trouvent aſſemblées autour du lit, & accroupies à terre ; & les mains ſur les yeux, elles adreſſent à leur hôte mille complimens flatteurs, tels que ceux-ci : « Que » tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! » que tu es beau ! que tu es vaillant ! que » nous t'avons d'obligation ! » enſuite elles apportent de l'eau, & lavent les pieds & les jambes à l'étranger, après quoi tout ce qu'il y a de meilleur en nourriture & en boiſſon dans la cabane lui eſt préſenté. On ne peut mieux leur témoigner ſa reconnaiſſance qu'en leur faiſant préſent de quelques couteaux, des cizeaux, des peignes, des pincettes pour la barbe, des verroteries, & ſurtout de petits miroirs.

Fin de la Deſcription du Breſil.



LE CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

Religion des Sauvages du Canada.

CE vaſte pays eſt borné à l'eſt par l'Océan, à l'oueſt par le Miſſiſſipi, au ſud par les colonies Anglaiſes, & au nord par des pays déſerts & inconnus. Il eſt rempli d'immenſes forêts, l'air y eſt extrêmement froid, & les nations qui l'habitent ſont toutes ſauvages & idolâtres. Pour donner une idée générale de ces différens peuples, il faut emprunter les lumières du baron de la Hontan (*a*), qui avait vécu dix années parmi eux; mais il ne faut ſuivre ce voyageur qu'avec beaucoup de circonſpection.

Les Canadiens ne conſervent aucun poil ſur toutes les parties de leurs corps; ils naiſſent blancs comme nous, mais leur continuelle nudité, les huiles dont ils ſe graiſ-

(*a*) On attribue les voyages du baron de la Hontan, au ſieur Guedeville, & l'on s'apperçoit que pour les rendre plus agréables, cet auteur a ſouvent altéré la vérité.

ſent, les couleurs dont ils ſe fardent, & l'ardeur du ſoleil leur hâlent le teint. Ils ſont grands, d'une taille ſupérieure à la nôtre, ont les traits du viſage parfaitement réguliers, le nez aquilin, & rarement on en trouve qui ſoient affligés de quelques difformités naturelles. A voir ces ſauvages au premier coup-d'œil, il n'eſt pas poſſible d'en juger avantageuſement. Leur regard eſt farouche, leur port ruſtique, & ils ne paraiſſent rien moins que careſſans; cependant ils ſont bons, affables, charitables, & vraiment hoſpitaliers. Leur imagination eſt vive; ils ont de la juſteſſe dans l'eſprit; ils vont à leurs fins par des voies ſûres: rien ne peut altérer leur ſang froid, & ce flegme a ſouvent laſſé la patience des Européens. Par une eſpèce de grandeur d'ame, on ne les voit jamais ſe mettre en colère. Ils ont le cœur haut, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une conſtance dans les tourmens, qui va au-delà de l'héroïſme, & une égalité d'ame, que la proſpérité ou l'adverſité attaquent en vain. En admirant ces belles qualités, il ne faut pas diſſimuler leurs vices & leurs défauts. Ils ſont légers, volages, fainéans, ingrats, ſoupçonneux, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils ſavent mieux cacher leurs perfidies. Implacables ennemis, ils ſont brutaux dans leurs plaiſirs, & vicieux par ignorance ou par malice.

Ces ſauvages reconnaiſſent un Dieu; ils trouvent la preuve de ſon exiſtence dans

l'admirable composition de l'univers, & de-là ils concluent que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connaissance, qu'ils nomment le grand Esprit. « Ce » grand Esprit contient tout, il paraît en » tout, il agit en tout, & il donne le mou- » vement à toutes choses. Tout ce qu'on » voit & tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu, » qui subsistant sans bornes, sans limites » & sans corps, ne doit point être représenté » sous la figure d'un vieillard, ni de quel- » qu'autre chose que ce puisse être, quel- » que belle, vaste & étendue qu'elle soit. » C'est d'après cette idée qu'ils adorent le grand Esprit en tout ce qui paraît dans le monde.

Ils croyent l'ame immortelle, parce que si elle ne l'était pas, tous les hommes seraient heureux en cette vie; car Dieu parfait & sage, n'a pu créer les hommes pour rendre les uns malheureux & les autres heureux. Ils disent que le grand principe a voulu que quelques créatures souffrissent dans ce monde, pour les en dédommager dans l'autre, & que par conséquent nous disons bien mal à propos qu'un tel a été bien malheureux d'avoir été pris, tué, rôti & mangé, puisque ça été la volonté d'un être infiniment parfait.

Ils sont persuadés que le grand Esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien d'avec le

mal, & de suivre les règles de la justice & de la sagesse; que la tranquillité de l'ame lui plaît infiniment, & qu'il déteste le tumulte des passions, qui rend les hommes méchans: que la vie est un sommeil, & la mort un réveil, qui nous donnent l'intelligence des choses visibles & invisibles : que la raison de l'homme ne pouvant pas même s'élever jusqu'aux choses visibles, il est absurde de chercher à connaître celles qui sont invisibles : & qu'après la mort les ames vont dans un certain lieu, dans lequel nous ne pouvons pas dire si celles des bons sont bien, & celles des méchans mal, puisque nous ignorons si ce que nous appellons bien & mal, est regardé comme tel par le grand Esprit.

Développons maintenant toutes ces idées, & sans nous rendre garans des contradictions qui se trouvent fréquemment dans le détail que les voyageurs que nous allons consulter, nous donnent de la religion de ces peuples, tâchons de mettre le lecteur en état de juger par lui-même quel est celui qui mérite le plus de confiance.

Le père Hennepin, dans son livre des nouvelles découvertes dans l'Amérique septentrionale, nous dit formellement que ces peuples n'ont aucun culte religieux : « Ils » ont, dit-il, quelques idées confuses, & » quelque espèce de vénération pour le so- » leil qu'ils reconnaissent, mais seulement » en apparence, pour celui qui a tout fait

» & qui conservè tout. » Ils lui envoyent en offrande la fumée de leurs calumets, lorsqu'ils fument, & lui présentent les prémices de leur chasse. Dans l'ouvrage du même auteur, intitulé : *Relation de la Louisiane*, ou *Voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, & qui n'est pas ménagé par le père Charlevoix, il donne plus d'étendue à son récit. « La plus grande partie de ces sauvages, dit-il, croit la création du monde, » & que le ciel, la terre & les hommes » ont été formés par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est » le principe du bien, & la femme le principe du mal ; mais cependant l'un & l'autre » jouissent d'une parfaite félicité. La femme » tomba du ciel enceinte, & fut reçue sur » le dos d'une tortue, qui la sauva du naufrage. » Il ne serait pas impossible de rapprocher cette idée du récit que Moïse nous fait de la chute du premier homme.

Les Iroquois appellent le Créateur du monde *Otkon*, les Virginiens *Okée*, & ceux qui demeurent au bas du fleuve Saint-Laurent *Atahauta* : ils prétendent qu'un nommé *Messou* fut le réparateur du monde après le déluge. *Messou*, étant à la chasse, perdit ses chiens dans un grand lac qui se déborda, & couvrit la terre de ses eaux, & quelque tems après, par le moyen de quelques animaux, il repeupla la terre. Les sauvages des bords du Mississipi disent qu'une femme descendit du ciel, & voltigea quelque tems

en l'air, ne ſachant où poſer ſon pied, que la tortue lui offrit ſon dos, & qu'elle l'accepta; que bientôt les immondices de la mer s'étant aſſemblées autour de la tortue, il ſe forma une grande étendue de terre; qu'un jour un eſprit deſcendit du ciel, trouva la femme endormie, ſe plaça près d'elle, & que de cette viſite, elle conçut deux enfans qui ſortirent de ſon côté; ces enfans furent de grands chaſſeurs, & vécurent dans une haine irréconciliable. L'un reſta ſur la terre; l'autre s'envola dans le ciel. Ce fut après cette ſéparation que l'eſprit fit une ſeconde viſite à ſon épouſe, & qu'il lui donna une fille, qui eſt la mere de tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale. N'eſt-ce point encore à quelques égards, l'hiſtoire défigurée de Caïn & d'Abel?

Recherchons ce que rapporte M. la Potherie dans ſon hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale, touchant l'idée que les ſauvages ſe ſont formée de la création du monde. » Ces peuples, dit-il, ſe tiennent aſſurés qu'ils doivent leur origine à des animaux, & que le premier principe, qu'ils appellent *Michapous*, a créé le ciel. Michapous ſignifie, le le grand liévre. Ils ont quelqu'idée du déluge, mais ils n'en peuvent développer le myſtère. Après le déluge, le monde commença d'être: Michapous créa les animaux, qui plaça ſur un pont de bois flottant, où il demeura avec eux ſans prendre aucune nourriture; mais prévoyant que ſon ouvrage ſerait

imparfait, s'il n'obviait à la faim dont les créatures allaient être travaillées, il s'adressa à Michipisi, dieu des eaux, à qui il voulut emprunter un peu de terre pour former des pays capables de contenir ses nouveaux sujets; mais celui-ci, jaloux de son autorité, refusa de se prêter au dessein de Michapous, dans la crainte qu'un jour les animaux ne fissent la guerre aux poissons. Cependant le créateur des animaux envoya successivement le rat musqué, la loutre & le castor au fonds de la mer, pour recueillir quelque peu de terre, & le premier apporta seulement quelques grains de sable, qui, par le pouvoir de Michapous, se transformèrent aussi-tôt en une très-grande montagne : mais ne la trouvant pas encore assez vaste, il commanda au renard de marcher tout autour, en l'assurant que plus il marcherait, plus elle s'aggrandirait. Il obéit, & s'apperçut que le globe augmentait considérablement; mais en même-tems il fit réflexion que plus la terre aurait d'étendue & plus il lui serait difficile d'atteindre sa proie, & il cessa de marcher. Michapous n'en crût pas le renard sur sa parole; il partit pour visiter son domaine, & il marche encore pour l'augmenter. Les tremblemens de terre, le tonnerre, les feux extraordinaires & les autres phénomènes de la nature, sont les suites du passage de Michapous en différens lieux.

Pendant l'absence de ce prétendu créateur, les animaux multiplièrent considéra-

blement, mais la discorde se mit parmi eux & ils se firent la guerre. De leurs cadavres Michapous forma des hommes, qui à peine nés, inventèrent l'arc & les flèches & chassèrent les animaux. Un de ces hommes s'étant égaré un jour, arriva à la caverne de Michapous, qui lui donna une femme, & lui indiqua le pays qu'il devait habiter avec elle. Les autres, ne voyant point revenir leur camarade, prirent la même route, & reçurent le même présent, avec ordre d'aller se fixer dans des contrées différentes. Ces hommes eurent beaucoup d'enfans, & vécurent paisiblement pendant un grand nombre de siècles : mais enfin s'étant rapprochés les uns des autres, ils se rencontrèrent à la chasse ; ils s'entre-tuèrent : les parens voulurent venger la mort de leurs parens, & cette guerre dure encore aujourd'hui. »

Telles sont les ridicules opinions des sauvages de l'Amérique septentrionale, & particulièrement de ceux qui habitent les vastes contrées du Canada & la baye d'Hudson. Michapous est leur souverain Dieu; ils regardent le soleil, la lune, le tonnerre & Michipisi comme de grandes divinités, ainsi que Météomek, le dieu des glaces. L'ours, le léopard, le bœuf, la couleuvre & la loutre, lorsqu'ils se présentent en songe à ces idolâtres, leur annoncent un heureux succès dans leurs entreprises; ils leur font des offrandes de fumée de tabac ; mais les dieux qu'ils invoquent avec le plus de fer-

veur ſont les eſprits malins, qu'ils craignent beaucoup, & qu'ils croyent tout puiſſans pour leur faire du mal. Ils ſont des feſtins en l'honneur de Michapous. Ils immolent des chiens au ſoleil, & preſque toutes leurs fêtes religieuſes ne conſiſtent que dans des repas.





CHAPITRE II.

Mariages des Sauvages du Canada.

LORSQU'UN jeune ſauvage a jetté les yeux ſur une fille pour en faire ſa femme, il ne lui eſt permis de l'entretenir que pendant la nuit, & même en préſence de quelques amis. Il va à la cabane de la jeune perſonne, qui n'eſt fermée qu'avec une ſimple peau : il a ſoin d'allumer au foyer un petit éclat de bois, & s'approchant du lit de ſa maîtreſſe, il lui tire le nez par trois fois, ce qui eſt une formalité eſſentielle & qui doit être répétée, au moins pendant deux mois, & l'on

atteste que durant le cours de ces entretiens muets, tout se passe dans la plus grande décence. Si l'amant croit être vu de bon œil par sa maîtresse, il en instruit son père ou son plus proche parent, qui va trouver la nuit celui de la fille ; il l'éveille, allume sa pipe qu'il lui présente, & en fait la demande pour son fils. Le père répond qu'il en parlera à sa famille. Quand les sentimens sont d'accord, le père du jeune homme fait assembler tous les parens de son côté, & leur déclare qu'il va marier son fils ; ces parens apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent pour former la dot du jeune sauvage. La mère du garçon en porte une partie à la cabane de la fille, & c'est en ce moment que sa mère lui dit qu'elle la marie à un tel. La belle ne peut s'en dédire, & il est même de son honneur d'y consentir sans replique : & par un abus étrange, dit la Polherie, les mères & les frères peuvent prostituer cette fille, parce que son corps n'est pas à elle, mais à ses parens ; & toutefois le même auteur dit dans un autre endroit, que les filles pleurent leur virginité pendant quelques jours.

La mère qui a reçu tous ces présens, les distribue à sa famille, en lui apprenant qu'elle marie sa fille. Les sœurs du jeune homme, huit jours après cette première cérémonie, apportent de nouveaux présens ; mais ceux-ci appartiennent à la future. On l'habille superbement, c'est-à-dire, qu'on lui met sur le

corps une peau de castor, & qu'on lui frotte les cheveux avec de la graisse d'ours. Ainsi ajustée elle se rend chez sa belle-mère, qui la dépouille de tous ses ornemens, lui en donne d'autres en échange, & y ajoute une chaudière. Elle retourne chez son père, où ses sœurs la déshabillent encore, & lui donnent leurs propres habits; enfin la mèrelui remet une charge de bled-d'inde, qu'elle apporte à son mari, qui lui ôte encore ses habits. Toutes ces extravagances remplissent la journée, à la fin de laquelle les deux familles partagent également les présens dont on vient de parler.

Il est expressément défendu à un Canadien de consommer son mariage avant le quatrième jour de ses noces: cependant il s'en trouve, & l'exemple n'est pas rare, qui poussent la continence jusqu'à passer six mois entiers sans connaître leur nouvelle épouse, parce qu'ils se persuadent que c'est le témoignage le plus authentique qu'ils puissent lui donner de leur estime. Au bout de l'année la mariée, sans en prévenir son mari, retourne chez sa mère, qui devient maîtresse de la chasse, de la pêche, du commerce & de tout ce que son gendre peut avoir amassé. L'époux ne retrouvant point sa moitié dans sa cabane, devine aisément où elle est allée: il va la trouver lorsqu'il croit que tout le monde est endormi; mais le beau-père & la belle-mère qui s'attendent à cette visite, veillent pendant que leur fille feint de dor-

mir auprès du feu. Le ſauvage qui connaît que ce feu eſt préparé pour lui, ſe place auprès de ſa femme. Le beau-père ſe lève avec indifférence, remplit ſa pipe, l'allume & la lui donne à fumer. La belle-mère apporte un plat de viande, & le poſe à ſes pieds ; il mange ſans proférer une parole ; & pour abréger le récit, il paſſe dans cette contrainte deux années auprès des parens de ſa femme.

Ces époux ne doivent jamais ſe parler pendant le jour, ſi ce n'eſt pour ſe dire quelques duretés, au moins la pudeur canadienne l'exige. Les deux ans écoulés, le mari ſe retire dans ſa cabane, ſur-tout lorſqu'il ne penſe pas, par de nouvelles complaiſances, à obtenir pour ſeconde épouſe une des ſœurs de ſa femme; car il ſerait indécent qu'il en choiſît dans d'autres familles que celle de ſon beau-père. On donne pour raiſon de cette coutume, qu'à la mort du gendre, tout ce qu'il laiſſe revient à la belle-mère, & qu'ainſi il eſt de ſon intérêt de lui donner des femmes, qui n'affaibliſſent point ce droit ſingulier. On trouve dans l'hiſtoire de Jacob, que ce patriarche épouſa Rachel & Lia : mais ſi les Canadiens ont adopté cet uſage pour entretenir la paix dans les familles, ils ont on ne peut pas plus mal réuſſi; car ces ſortes d'alliances ſont la ſource des plus grandes diviſions entre les ſœurs épouſes.

Les femmes du Canada doivent ſe priver de toute ſociété dans le tems de leurs infirmités

firmités lunaires. Tous les feux de la cabane doivent être éteints ; il faut nettoyer exactement le foyer, en jetter les cendres au vent, & allumer un feu nouveau. La malade est transportée dans une chétive cabane, faite à la hâte, & séparée de toutes les autres : elle y demeure huit jours, & l'on n'oserait puiser de l'eau dans le même ruisseau qui sert à ses besoins.

Lorsqu'une femme reconnaît qu'elle est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans. Aussi-tôt qu'elle sent les douleurs de l'enfantement, on lui prépare une cabane où elle demeure trente, & même quarante jours, si elle accouche de son premier enfant. Dans les cas de maladie & de danger de mort, on la transporte à sa première habitation; mais après son rétablissement, ou si elle vient à mourir, il faut abattre la cabane & la transporter dans un autre endroit.

Le divorce est autorisé parmi les Canadiens, & la principale cause de cette séparation vient presque toujours de la stérilité de la femme, parce que ces sauvages ne connaissent point de plus grand bonheur que celui d'être pères d'une nombreuse postérité. Ils estiment beaucoup plus les filles que les garçons. Lorsque les époux du Canada veulent se séparer, ils sont dans l'obligation de s'avertir huit jours auparavant. On apporte dans la cabane où le mariage s'est célébré,

les petits morceaux d'une baguette qui a servi à la première cérémonie, on les brûle, & le divorce est consommé; les enfans sont également partagés entre les anciens époux, & chacun a la liberté de se remarier de son côté : mais une espèce de bienséance ne permet pas à la femme de passer à de nouvelles noces du vivant de son premier mari. Une femme qui n'est plus dans le cas de faire des enfans, ne trouve point de maris, & elle est réduite à adopter un prisonnier de guerre, qu'elle arrache à la mort, en déclarant qu'elle le prend pour époux.

Les enfans de ces sauvages sont élevés de bonne heure à des exercices laborieux. Avant l'âge de quinze ans, ils manient l'arc & la flèche avec une habileté surprenante. Ils tuent au vol le plus petit oiseau, & suivent déjà leurs pères à la terrible chasse de l'ours.



CHAPITRE III.

Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies funèbres de ces Peuples.

Les Canadiens ne ſont pas ſujets à beaucoup de maladies; & avec la connaiſſance qu'ils ont de la vertu de quantité de ſimples, ils n'auraient guères beſoin de médecins pour entretenir la ſanté robuſte dont ils jouiſſent : mais ils ont tant de confiance dans leurs jongleurs, qu'ils croiraient n'être pas bien guéris ſans leur ſecours.

Ces jongleurs ſont les plus inſignes charlatans & les plus grands fourbes qui ſe puiſſent rencontrer. Pour parvenir à la dignité de jongleur, il faut faire un noviciat, qui conſiſte : « A s'enfermer neuf jours dans une » cabane, ſans manger (dit-on) & avec de » l'eæu ſeulement. Le novice ayant à la main » une eſpèce de gourde remplie de cailloux, » dont il fait un bruit continuel, invoque » l'eſprit, le prie de lui parler, de le rece- » voir médecin, & cela avec des cris, des » hurlemens, des contorſions, & des ſecouſ- » ſes de corps épouvantables, juſqu'à ſe » mettre hors d'haleine, & écumer d'une » manière affreuſe. Ce manège, qui n'eſt » interrompu que par quelques inſtans de » ſommeil auquel il ſuccombe, étant fini au

» bout de neuf jours, il ſort de ſa cabane,
» en ſe vantant d'avoir été en converſation
» avec l'eſprit, & d'avoir reçu de lui le don
» de guérir les maladies, de chaſſer les ora-
» ges & de changer les tems. » Quand un ſauvage eſt bleſſé, il prépare un feſtin, & envoie chercher le jongleur. Il arrive, examine le malade, & promet de renvoyer de ſon corps l'eſprit qui cauſe la maladie. Après avoir étalé ſes médicamens, il entonne d'une voix effrayante des chanſons ſur l'efficacité de ſes remèdes, & engage les aſſiſtans à chanter avec lui : enſuite il invoque le Dieu du ciel & de la terre, les eſprits de l'air & des enfers, & quelques peaux qu'il tire d'un ſac, & dans leſquelles le moribond doit avoir la plus grande confiance; puis ſe mettant à danſer de toutes ſes forces, il ne quitte ce violent exercice que pour appliquer ſon remède ſur la partie affligée. Il déclare quelques minutes après que le malade guérira ou qu'il ne guérira pas; & quelque choſe qui arrive, il trouve dans ſon eſprit aſſez de reſſources pour ſauver l'honneur de la jonglerie, & le ſien en particulier.

Dans certaines maladies, comme la paralyſie ou la phthiſie, ces ſauvages ſe perſuadent bonnement qu'ils ſont enſorcelés, & c'eſt alors que le jongleur triomphe & fait parade de ſon art. Il fait étendre le malade ſur une peau d'ours, & après lui avoir exactement tâté toutes les parties du corps, avec

quantité de grimaces & de contorſions, il annonce qu'il a découvert l'endroit où le ſort a été jetté. Un des diſciples du jongleur jette ſur le corps du malade une peau de chevreuil pliée d'une certaine façon ; enſuite le médecin ſe précipite ſur le prétendu poſſédé, ſuce la peau, s'agite, écume, ſe frappe le dos, & n'épargne pas celui du malade qu'il preſſe horriblement, pour en faire ſortir le charme : il ſort en effet, c'eſt-à-dire, qu'il tire de ſa bouche, ou des plis de la peau quelque choſe qu'il montre à l'aſſemblée & qu'il ſuppoſe être le charme en queſtion. Les frayeurs du patient & l'abondance des ſueurs peuvent bien par hazard lui procurer quelque ſoulagement ; mais s'il meurt, c'eſt toujours ſa faute & jamais celle du médecin. Il ſemble que dans tout l'univers les hommes ſe ſoient donné le mot, non pour honorer l'art reſpectable de la médecine, mais pour préconiſer les mauvais médecins.

La profeſſion de jongleur eſt fort lucrative. Ces impoſteurs ſe vantent de pouvoir tuer un homme qui ſe trouve à deux cents lieues de leurs habitations ; pour cet effet, ils paîtriſſent avec une certaine pâte la figure d'un homme, & tirent dans la figure une flèche vis-à-vis du cœur. D'autres font d'horribles conjurations ſur un caillou, & prétendent qu'il s'en forme un pareil dans le corps de leurs ennemis. Ceci nous rappelle les enchantemens de la Caninie dont parle Horace ; & en parcourant nos hiſtoires du

dernier siècle, nous pourrions retrouver quelques exemples de ces absurdités dangereuses. Ces fourbes vendent aussi des charmes qui rendent invulnérables à la guerre, & d'autres qui font faire d'heureuses chasses; & la Potherie assure que dans leurs opérations magiques, ils ordonnent quelquefois des danses où les femmes & les filles doivent se prostituer. Dans d'autres occasions, ils font plonger le malade, quoiqu'au milieu de l'hiver, dans un ruisseau ou dans la neige.

Rien n'est plus touchant que de voir un sauvage à l'extrémité : toute sa famille se rassemble auprés de lui, & l'on invite les amis & les voisins du moribond à venir lui dire le dernier adieu. On chante en chœur des chansons lugubres; on n'épargne point les gémissemens, & les pleurs coulent avec abondance. Aussi-tôt qu'il est mort, on le place sur son séant, on lui frotte le corps & les cheveux d'huile d'ours, on lui peint le visage avec du vermillon, & on l'orne de ses plus beaux habits; ensuite chacun apporte ses présens, qui sont ordinairement des ustensiles nécessaires à quiconque entreprend un fort long voyage. Si le mort était un guerrier, on place près de lui ses armes en faisceau. Souvent les missionnaires saisissent ces occasions pour annoncer aux sauvages une vie future bien différente de celle qu'ils attendent; mais ordinairement ils reçoivent pour réponse : « Vous avez votre paradis &

» nous avons le nôtre. Père, tu n'as point
» d'esprit de nous demander ce que nous
» pensons d'un lieu si élevé au-dessus de nos
» têtes, où il est impossible que les hommes
» montent. Peux-tu nous montrer par l'écri-
» ture, dont tu nous parles, un homme qui
» soit revenu de là-haut, & la manière dont
» il y est monté.... Si les ames de ceux de
» ton pays vont au ciel, voilà qui est bien
» pour eux ; mais nous n'allons point au ciel
» après notre mort, nous allons au pays des
» ames, &c.

Après que le mort est habillé, ainsi que nous venons de le dire, un de ses parens prononce une harangue devant l'assemblée, dans laquelle il fait le récit de ses exploits & des belles actions de ses ancêtres ; ensuite lui adressant la parole, il lui dit : « Te voilà assis avec
» nous, tu as la même figure que nous, il
» ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes;
» cependant tu cesse d'être, & tu commence
» par t'évaporer comme la fumée de cette
» pipe. Qui est-ce qui nous parlait, il y a
» deux jours? ce n'est pas toi ; car tu nous
» parlerais encore. Il faut donc que ce soit
» ton ame, qui est à présent dans le grand
» pays des ames avec celle de notre nation.
» Ton corps que nous voyons ici, sera dans
» six mois ce qu'il était il y a deux cents
» ans. Tu ne sens rien, & tu ne vois rien,
» parce que tu n'es rien : cependant à cause
» de l'amitié que nous portions à ton corps
» lorsque l'esprit t'animait, nous te donnons

» des marques de vénération. » Cette cérémonie eſt toujours accompagnée de danſes & de feſtins. Le cadavre eſt dépoſé dans un cercueil d'écorces d'arbres, & il eſt placé dans la campagne ſur quatre piliers. Les dépouilles du mort appartiennent à tous ceux qui ont aſſiſté à ſes obſéques, & qui pour marque de deuil paſſent quelques jours ſans ſe graiſſer le corps & les cheveux.

Ces ſauvages célèbrent en certains tems une fête ſolemnelle des morts, dont alors ils raſſemblent tous les oſſemens, & ils y invitent leurs alliés même les plus éloignés.



CHAPITRE IV.

Guerres des Canadiens.

Ces ſauvages ſont paſſionnés pour la guerre. Lorſqu'ils veulent la déclarer, ils commencent par préparer un grand feſtin, & invoquent le grand eſprit pour le ſuccès de leurs expéditions militaires. *Lever la hache*, c'eſt déclarer la guerre, & chaque particulier a ce droit; mais s'il s'agit d'une guerre entre pluſieurs nations, on dit *ſuſpendre la chaudiere*, ſans doute parce que leur uſage barbare eſt de faire bouillir la chair des priſonniers de guerre, dont ils ſe régalent après la victoire. Faire une guerre ſanglante s'annonce par l'expreſſion, d'*aller manger une nation*.

Comme les ſauvages n'oublient jamais une injure, le plus léger motif les détermine à déclarer la guerre à leurs voiſins. Le caprice d'un ſimple particulier, un ſonge vrai ou ſuppoſé, portent ſouvent le fer & la flamme au milieu de ces nations; mais ces courſes ne ſe permettent que pour exercer la valeur des jeunes gens, & l'on trouve le moyen de les ſuſpendre, lorſque l'intérêt général y engage, mais une guerre nationale ne s'entreprend qu'après de mûres délibérations. Auſſi-tôt qu'elle eſt réſolue, on

fait de grandes provisions d'armes & de vivres, & avec beaucoup de cérémonies superstitieuses, on élit un chef, qui, après un jeûne de plusieurs jours, pendant lesquels il se peint le corps en noir, & travaille à rassembler ses guerriers. Il les harangue, un collier de porcelaine à la main, & leur dit à peu près : « Mes frères, le grand esprit » autorise mes sentimens & m'inspire. Le sang » d'un *tel* n'est point essuyé, son corps n'est » pas couvert, & je veux m'acquitter de » ce devoir.... Je suis résolu d'aller dans » *tel* pays, lever des chevelures & faire des » prisonniers; si je péris dans cette occasion » glorieuse, ou si quelqu'un de ceux qui » veulent m'accompagner y perdent la vie, » ce collier servira pour nous recevoir, » & nous ne demeurerons pas couchés dans » la poussière & dans la boue »; c'est-à-dire, que le collier sera pour celui qui prendra soin d'ensevelir les morts. Ce collier mis à terre, est dans l'instant relevé par un sauvage, qui ainsi se déclare lieutenant général du chef, auquel on ôte son masque noir, dont on graisse les cheveux, & qu'on pare de sa plus belle robe : ainsi orné, il chante sa chanson de mort. Tous les guerriers remettent au chef un morceau de bois avec leur marque, pour gage de leur parole, & celui qui le retirerait, passerait pour un lâche & serait à jamais déshonoré. Un festin, dont l'unique mets est ordinairement un chien, termine ce conseil militaire.

Un ſecond repas ſe fait quelques jours avant le départ de la petite armée, & c'eſt alors que le chef adreſſe ce diſcours à toute la bourgade aſſemblée : « Mes frères, je ſais » que je ne ſuis pas encore un homme : » cependant vous n'ignorez pas que j'ai vu » quelquefois l'ennemi d'aſſez près. Nous » avons été tués, les os de *tels* & *tels* ſont » encore découverts, & crient contre nous : » il faut les ſatisfaire. C'étaient des hommes, » comment avons-nous pu les oublier, & de- » meurer ſi long-tems tranquilles ſur nos » nattes ? L'eſprit qui s'intéreſſe à ma gloire » m'inſpire de les venger. Jeuneſſe, prenez » courage, rafraîchiſſez vos cheveux, pei- » gnez-vous le viſage, rempliſſez vos car- » quois. Faiſons retentir nos bois de chants » guerriers : déſennuyons nos morts ; appre- » nons-leur qu'ils ſeront vengés. » Pendant l'intervalle de tems qui reſte juſqu'au départ, les anciens guerriers, ſur-tout chez les Iroquois, ne ceſſent d'accabler les jeunes gens d'injures & de leur donner des coups, qu'ils doivent ſouffrir avec beaucoup d'inſenſibilité apparente ; car la moindre marque d'impatience dans ces momens dégraderait un ſoldat ſauvage.

Les jongleurs ne jouent pas le moindre rôle dans ces préparatifs de guerre : ils diſtribuent aux guerriers des remèdes ſouverains contre toutes ſortes de bleſſures, & pour en prouver l'efficacité, ils feignent d'en faire l'épreuve ſur eux-mêmes. Pour cet effet,

ils se piquent la lèvre, & le sang qui en sort est aussi-tôt arrêté par la vertu de la drogue qu'ils appliquent dessus. D'autrefois ils présentent à l'assemblée un animal réellement mort, mais qu'ils ont l'adresse de faire remuer, & tout le monde croit ou feint d'être persuadé qu'ils l'ont fait revivre. Les Miamis, peuples de la Louisiane, ont aussi des jongleurs qui, dans ces occasions, placent sur une sorte d'autel, des peaux d'ours, dont la tête est peinte en verd, & devant lesquelles tous les sauvages feignent de tomber morts, & les charlatans les ressuscitent, en leur mettant un peu de poudre sur les lèvres. Cette farce est terminée par un massacre de chiens, dont on fait un festin.

Suivons ces guerriers dans leurs marches. Si elle se doit faire par eau, on a depuis long-tems rassemblé tous les canots nécessaires: si c'est en hiver, les raquettes & les traîneaux sont tout préparés. Les raquettes, sans lesquelles on ne pourrait marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur; leur forme est ovale, & le derrière se termine en pointe, de petits bâtons les traversent, & servent à les affermir. Elles sont attachées aux pieds avec des courroies. Le tissu de la raquette est de lanières de cuir, & le contour d'un bois léger & durci au feu.

Autrefois ces sauvages n'avaient pour armes que l'arc, les flèches, les javelots &

les macanas, ou casse-tête : ils se servent actuellement de fusils. Leurs enseignes sont de petits morceaux d'écorces d'arbres, coupés en rond, sur lesquels ils tracent la marque de leur nation, & qu'ils attachent au bout d'une perche. Ils ne se mettent point en chemin sans leur manitou, c'est-à-dire, sans le symbole de leur génie protecteur, & le matin & le soir on les invoque, avant de sortir du campement, & peu après y être arrivé. En arrivant sur les terres de l'ennemi, on fait un festin, & chacun s'endort profondément. Celui dont l'imagination a été frappée par quelque songe, va de feu en feu le réciter, & si personne ne peut le lui expliquer, il lui est permis de retourner à son habitation; liberté qui paraît être d'une grande ressource pour les poltrons. Si l'on a découvert l'ennemi, on l'attaque à la pointe du jour, & après la première décharge, on fond sur lui le casse-tête ou la hache à la main. Le combat fini, les vainqueurs enlèvent les chevelures des morts & des mourans, & cherchent à faire des prisonniers parmi les fuyards. Les captifs blessés, qu'il n'est pas possible de transporter, sont brûlés sur le champ de bataille & ils en sont moins malheureux; car les autres sont réservés pour d'affreux supplices. On laisse sur la place où s'est passée l'affaire des monumens de la victoire, c'est-à-dire, autant de nattes que le chef de l'armée croit s'être illustré par des exploits éclatans, autant de

petites figures d'hommes qu'il emmène de prisonniers, & autant d'autres figures sans têtes qu'on a tué d'ennemis.

Avant que d'arriver à la bourgade, le chef détache un député pour y donner avis de son retour; celui-ci s'arrête à la portée de la voix, & marque par autant de cris de morts, les guerriers que l'on a perdu pendant la campagne; il a d'autres cris pour instruire de tous les autres événemens. Alors toute la jeunesse va en corps au-devant des guerriers, & les femmes la suivent avec des rafraîchissemens. Le chef se renferme dans sa cabane, ses soldats se rendent dans la leur, & l'on commence par pleurer les morts; puis un cri particulier fait subitement cesser les larmes, & annonce la victoire qu'il faut célébrer par des réjouissances.

Le lendemain est le jour du triomphe des guerriers: ils marchent deux à deux, le chef à leur tête. Les prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, le corps presque nu, les bras liés au-dessus du coude, sont entre les rangs & chantent leur chanson de mort, dont le sens est toujours: « Je suis brave, je suis » intrépide, je ne crains, ni la mort, ni » les tortures. Ceux qui les redoutent sont » des lâches, & moins que des femmes. » La vie n'est rien pour un homme de courage. Que le désespoir étouffe mes ennemis! Que ne puis-je les dévorer, & boire » leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

Nous ne nous étendrons point ſur les tourmens qu'on fait ſouffrir à ces malheureux, qui ſemblent encore provoquer leurs bourreaux à en inventer de nouveaux; il ſuffit de dire qu'après mille outrages cruels, ils ſont diſtribués, ſoit aux femmes qui ont perdu leurs maris ou leurs enfans dans les guerres précédentes, ou aux guerriers, ou même aux alliés. Ceux qui ne ſont pas condamnés à mort, tombent dans le plus dur eſclavage. Il y en a qui ſont adoptés pour réparer la perte d'un guerrier dans une famille. Alors celui à qui le priſonnier a été accordé le fait attacher à la porte de ſa cabane; & après avoir fait aſſembler les chefs de l'habitation, il leur déclare le deſſein qu'il a formé d'adopter le priſonnier, à quoi les chefs répondent : « Il y a long» tems que nous ſommes privés d'un *tel*,
» ton parent ou ton ami, qui était le ſoutien
» de notre bourgade : il faut qu'il reparaiſſe,
» il nous était trop cher pour différer davan» tage à le faire revivre; nous le remettrons
» ſur la natte dans la perſonne de ce priſon» nier. »

Comme il n'eſt pas queſtion parmi ces peuples d'étendre les bornes de leur empire, ils font la guerre en barbares; on prétend que dans leurs traités de paix, ils ne mettent que de la nobleſſe & de l'habileté. Ils ſe ſervent pour entamer leurs négociations, de calumets de paix, qui parmi eux paſſent pour un préſent du ſoleil. Un calumet eſt

proprement une pipe dont le tuyau eſt fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens marteaux d'armes. Le tuyau eſt d'un bois léger, peint de diverſes couleurs, orné de plumes d'oiſeaux; la tête eſt d'un marbre rougeâtre. L'uſage eſt de fumer dans le calumet qu'on accepte, & cette acceptation devient un engagement ſolemnel. Si l'ennemi préſente le calumet dans le fort du combat, il eſt permis de le refuſer, mais ſi on l'accepte, il faut ſur le champ mettre bas les armes. On ſe ſert de différentes ſortes de traités : il y en a pour établir un commerce; ceux qui ſervent pour les déclarations de guerre doivent être ornés de plumes rouges.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Gouvernement, Mœurs & Usages des Canadiens.

Tous les peuples de cette partie du continent ont une sorte de gouvernement aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. Quoique chaque bourgade ait un chef indépendant, cela n'empêche pas qu'avant que de rien conclure d'important, on ne prennent l'avis des anciens. Du côté de l'Acadie les chefs des cantons, tiraient un tribut de tous les habitans auxquels ils commandaient autrefois ; mais depuis leurs fréquentations avec les Européens, les choses ont changées. Il y a des bourgades qui ont beaucoup de respect pour trois de leurs principales familles, parce qu'on les croit aussi anciennes que la nation même : une de ces familles a la prééminence sur les deux autres ; on en traite les membres de frères, tandis qu'entr'elles on ne se traite que de cousins. Chacune a son chef séparé, & toutes trois se réunissent, lorsqu'il s'agit de délibérer sur les affaires générales. Chaque nation a sa marque particulière. On connaît les Hurons sous le nom de Porc-Epi, & sa première tribu est celle de l'ours, ou, selon quelques voyageurs, du chevreuil ; la seconde, celle

du loup; & la troiſième, celle de la tortue. Il n'y a pas de chef qui n'ait trois noms: le premier eſt le nom de ſa tribu; le ſecond qui eſt un titre de dignité, comme *le plus noble*, *le plus ancien*, & le troiſième qui eſt relatif à ſes qualités perſonnelles. Pour obtenir les noms d'honneur, il faut faire un feſtin & des préſens aux principaux de la tribu. Si l'on adopte celui d'un ancien guerrier, on doit prononcer ſon panégyrique. Chez les Hurons, où la dignité de chef eſt héréditaire, c'eſt le fils de la ſœur qui ſuccède à ſon oncle, ou à ſon défaut le plus proche parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, c'eſt la femme la plus âgée de la tribu qui choiſit le nouveau chef; & ſi celui ci-eſt trop jeune pour commander, on lui donne un régent, qui gouverne en ſon nom.

Chaque famille choiſit un conſeiller & un aſſiſtant du chef, qui veillent à ſes intérêts, & ſans l'avis deſquels il n'oſe rien entreprendre. Chez les Hurons les femmes ſeules nomment ces conſeillers, & ſouvent elles choiſiſſent des perſonnes de leur ſexe. Ainſi l'autorité ſouveraine réſide dans trois corps: celui des conſeillers, qui a l'inſpection du tréſor public; celui des anciens, & celui des guerriers, c'eſt à-dire, de tous ceux qui ſe trouvent en état de porter les armes.

Chez tous les peuples de la langue huronne, les femmes ont la principale autorité,

excepté chez les Iroquois d'Onneyout, où elle eſt alternative entre les deux ſexes ; mais les hommes n'épargnent rien, en leur réſervant tout l'honneur du commandement, pour s'en réſerver les droits. Dans les affaires de police, les femmes délibèrent les premières ; les guerriers traitent entr'eux tout ce qui eſt relatif à la guerre, & le conſeil des anciens juge en dernière inſtance. Chaque tribu a ſon orateur, qui a ſeul droit de parler dans les conſeils publics & dans les aſſemblées générales. Il y a des occaſions où les femmes ont auſſi un orateur qui parle en leur nom ; & il faut remarquer que tous ces orateurs parlent bien, & qu'ils ont une éloquence mâle, dont les nôtres pourraient ſe faire honneur.

Ces ſauvages n'ont point de loix criminelles, & heureuſement qu'il ſe commet peu de crimes atroces parmi eux. Ils penſent que l'homme eſt né libre, & que perſonne n'eſt en droit d'attenter à ſa liberté. On doit leur reprocher trop de condeſcendance pour leurs enfans : ils prétendent que dans l'enfance, ils n'ont point encore aſſez de raiſon pour être corrigés, & que dans un âge plus avancé ils ſont maîtres de leurs actions. Ils ſe laiſſent battre par des yvrognes, parce que, diſent-ils, ces gens ne ſavent ce qu'ils font ; ils ſe ſauvent devant les femmes & les enfans, s'il y a quelque danger pour leur vie. Si un ſauvage en tue un autre, on ſuppoſe qu'il était yvre, ou qu'il

a été forcé de se défendre, pour lors on se contente de plaindre le mort. Les sauvages de sa cabane ont le droit de condamner à mort le meurtrier, mais rarement ils en viennent à cette extrémité. Il n'en est pas de même d'un assassinat qui intéresserait plusieurs familles, il n'en faut pas plus pour occasionner une guerre sanglante. Un assassin ayant été arrêté, comme il venait de commettre son crime, on plaça le corps mort sur des perches, en haut d'une cabane, & on attacha immédiatement dessous le meurtrier, afin qu'il reçût sur lui & sur ses alimens, tout ce qui découlait du cadavre: il resta jusqu'à ce que la famille eût obtenu sa délivrance par des présens. L'usage commun est de dédommager les parens du mort par le don d'un prisonnier de guerre, qui entre dans tous les droits du défunt.

Ceux qui sont convaincus d'avoir employé des maléfices, n'obtiennent point de grace, on leur donne la question, pour les obliger à révéler leurs complices, & on les condamne au supplice des prisonniers de guerre: les moins criminels sont assommés, avant que d'être jettés au feu. Les Hurons permettent le vol; mais si le larron est découvert, on peut lui reprendre ce qu'il a volé, & le dépouiller nu, lui, sa femme & ses enfans, sans qu'il ose faire la moindre résistance.

Les nations qui habitent le Canada ne portent en été sur le corps qu'un simple

brahier : en hiver ils se couvrent plus ou moins. Ils ont aux pieds des chaussons de peau, passés à la fumée, & des bas ou de peaux ou de morceaux d'étoffe. Les uns ont des camisoles qui les tiennent depuis les épaules jusqu'à la ceinture : les autres une robe de peau d'ours, ou de peaux de loutre & de castor. Les camisoles des femmes descendent jusqu'au dessous des genoux. Elles se couvrent la tête de petits bonnets en forme de calotte, ou d'une sorte de capuca qui tient à la camisole. Les plus riches sont jaloux de se procurer des chemises. Tous ces sauvages aiment à se faire tracer sur le corps des figures d'oiseaux, de serpens & d'autres animaux. Ils se peignent le visage de couleurs qu'ils tirent de certaines terres & de quelques écorces d'arbres. Les hommes ajoutent à cette parure, du duvet de cygne ou d'autres oiseaux, qu'ils sèment sur leurs cheveux graissés. Le reste des ornemens consiste en pendans d'oreilles, en plumes de toutes couleurs, en bouquets de poils de différens animaux, en une grande coquille de porcelaine au cou ou sur l'estomac, des pattes, des griffes, des têtes d'oiseaux de proie, & en petites cornes de chevreuil. Les femmes se croiraient déshonorées, si elles étaient forcées de couper leur chevelure. Elles la graissent souvent; elles se servent pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, ou d'une sorte de vermillon; ensuite elles en forment une cadenette, qu'elles

laiſſent pendre enfermées dans une peau de ſerpent.

Outre les ſoins domeſtiques, les femmes ſont preſqu'entièrement chargées de la culture des terres, qu'elles commencent à préparer peu après la fonte des neiges & l'écoulement des eaux. Elles les remuent avec une eſpéce de bêche, dont le manche eſt fort long. Après avoir travaillé aux ſemences, elles font auſſi ſeules la récolte. Les hommes font les trous où les grains & les autres fruits doivent être conſervés pendant l'hiver.

Les villages des Sauvages n'ont point de formes régulières : c'eſt un amas de cabanes, ſans allignement & ſans ordre, bâties d'écorce, ſoutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues en dehors d'un enduit de terre. Elles ont quinze ou vingt pieds de large, ſur une longueur de cent pieds, le tout partagé en pluſieurs feux. L'entrée préſente une ſorte de veſtibule, où les jeunes gens couchent pendant l'été, & qui ſert de bûcher pendant l'hiver. Ces édifices ne reçoivent de jour que par les trous qui ſervent à laiſſer paſſer la fumée. Quelques bourgades ſont entourées de paliſſades, avec des redoutes ; elles ont des crénaux. Dans cette enceinte, on trouve une grande place. Leurs chaſſes durent ſouvent ſix mois, dans des pays affreux, & par des chemins où l'on ne conçoit pas même que les bêtes fauves puiſſent paſſer.

Ils aiment tous particulièrement la danſe ;

celle du calumet eſt une danſe guerrière. Ce ſont les jeunes gens qui en ſont les principaux acteurs. Lorſqu'ils veulent figurer cette danſe, ils ſe peignent le viſage de toutes ſortes de couleurs, ils ſe chargent de leurs armes, s'arment le corps de belles plumes ; & au ſon de leurs tambours ou chickikoués, ils danſent au milieu des hommes & des femmes, aſſis en rond à terre, & vêtus de leurs plus belles robes. Chaque danſeur en terminant ſon pas, vient frapper un coup de ſa hache-d'armes dans un poteau, & ce coup eſt le ſignal qu'il demande pour détailler à haute voix tous ſes exploits militaires : enſuite il va ſe remettre à ſa place, & un autre guerrier lui ſuccède.

La danſe de la découverte eſt toute en action, & doit faire un ſpectacle aſſez agréable. C'eſt une image naturelle de tout ce qui s'obſerve dans une expédition de guerre. Un homme y danſe toujours ſeul : d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, & y demeure comme immobile pendant quelques minutes ; enſuite il figure le départ des guerriers, la marche, les campemens, la découverte, les approches : il s'arrête, il reprend haleine, il entre en fureur, il feint de faire des priſonniers, de caſſer la tête à un ennemi, d'en coucher un autre en joue, d'avancer, de courir & de ſe retirer; & enfin, après avoir exprimé par différens cris, les diverſes ſituations où ſon eſprit s'eſt trouvé pendant la dernière cam-

pagne, il finit la danſe par faire une longue énumération de ſes exploits.

La danſe du calumet a toujours pour objet un traité de paix ou d'alliance, contre un ennemi commun. On grave groſſièrement un ſerpent ſur le tuyau du calumet, & l'on met à côté une planche, ſur laquelle ſont repréſentés deux hommes des deux nations qui s'allient, & ſous leurs pieds la figure de l'ennemi que l'on ſe propoſe de terraſſer.

Lorſque les guerriers racontent leurs exploits, ce qui eſt toujours le but de ces danſes, s'ils altèrent la vérité, il eſt permis à ceux qui les écoutent de les en punir par quelqu'inſulte. Pour l'ordinaire, on noircit le viſage du menteur, en lui diſant: « C'eſt pour cacher ta honte. La première » fois que tu verras l'ennemi, ta pâleur » fera diſparaître cette peinture. »

Dans la danſe du bœuf, les danſeurs forment pluſieurs cercles : on obſerve de ne pas ſéparer les ſauvages d'une même famille ; on ne s'y tient jamais par la main, & chacun y porte ſes armes & ſon bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés, avec l'attention de ſe fixer à la même meſure. Par intervalle le chef de famille préſente ſon bouclier, ſur lequel tous les danſeurs viennent frapper ; &, après avoir raconté quelques-uns de ſes exploits, il va arracher un rouleau de tabac au poteau, où l'on en a attaché une certaine quantité ;

mais s'il y a de l'imposture dans son récit, celui qui peut l'en convaincre, a le droit de lui enlever son tabac.

Les sauvages aiment avec fureur tous les jeux de hazard, sur-tout celui du plat, qu'ils ne quittent qu'après avoir perdu tout ce qu'ils possèdent, & même quelquefois leur liberté pour un tems. Ce jeu ne se joue qu'à deux personnes. Chacun prend sept à huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir & l'autre en blanc, qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air avec un plat rond & creux : si en tombant ils présentent tous la même couleur, le joueur gagne cinq points. La partie est en quarante, & les points gagnés se rabattent, à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur, ne donnent qu'un point la première fois; mais la seconde, on fait raffle de tout. Quelquefois un village joue contre un autre village ; & comme un joueur succède à un autre, la partie dure souvent cinq jours & cinq nuits. Il arrive que ces sortes de parties se font à la prière d'un malade, par l'ordonnance d'un médecin, ou en considération d'un rêve, & toujours en invoquant les génies protecteurs de la famille ou du canton. Des missionnaires ont été bien des fois contraints d'être spectateurs de ces jeux, dans l'idée où sont les sauvages que les génies de ces bons pères étaient plus puissans que les leurs ; & lors-

qu'ils prennaient occaſion de quelques coups malheureux pour faire connaître à ces idolâtres la vanité de leur culte, ils en recevaient pour réponſe : « Vous avez vos dieux, » & nous avons les nôtres : il eſt fâcheux » pour nous que les nôtres ſoient les plus » faibles. »

Le jeu des pailles conſiſte à raſſembler deux cents un petits joncs, de la longueur de deux pouces, & de la groſſeur des tuyaux du froment. Après les avoir remués, en invoquant les génies, on prend un os pointu, & on les ſépare en monceaux de dix ; chacun fait choix du ſien à l'aventure, & celui qui a le monceau d'onze gagne quelques points.

Ils s'amuſent ſouvent au divertiſſement qu'ils appellent le jeu galant. On plante des poteaux au milieu d'une cabane, & chaque poteau eſt orné d'un petit paquet de duvet de différentes couleurs. Ce jour-là les filles ne manquent pas de porter ſur elles des flocons de duvet, de la couleur qu'elles aiment. On danſe, & le garçon va détacher d'un poteau un peu de duvet de cette couleur, il le met ſur ſa tête, & danſe autour de ſa maîtreſſe, en lui donnant par ſigne un rendez-vous. La fête dure toute la journée, & ſe termine par un feſtin ; mais pendant ce jour il eſt rare que, malgré la vigilance des mères, les jeunes ſauvageſſes ne puiſſent ſe rendre à l'endroit aſſigné.

Le jeu de la croſſe eſt un de leurs amuſe-

mens favoris. Il se joue avec des balles & des bâtons recourbés, qui se terminent en raquette. On élève deux poteaux, qui sont quelquefois placés à la distance d'une demi-lieue l'un de l'autre. On se partage en deux bandes, dont chacune a son poteau. Il s'agit de faire toucher sa balle au poteau de son adversaire, sans qu'elle tombe à terre, ni qu'elle soit touchée avec la main. Ces parties durent plusieurs jours.

Le jeu de la balle est assez semblable à celui de la crosse : il est question de jetter perpendiculairement en l'air une balle, de la retenir & de la jetter avec la main vers le but, tandis que les adversaires ont le bras levé pour l'empêcher d'y parvenir. Les femmes s'exercent aussi à ce jeu.

La principale & une des plus utiles chasses des Américains septentrionaux, est sans contredit celle du castor. Ces animaux amphibies vivent en société : on en trouve souvent jusqu'à quatre cents dans la même habitation. Lorsqu'ils ont choisi un lieu abondant en vivres, & sur-tout en eau, ils vont couper des arbres. Trois ou quatre castors trouvent le moyen d'en abattre d'assez gros, avec le seul secours de leurs dents, & pour s'épargner les travaux du transport, ils les font tomber adroitement du côté de l'eau. Les pièces sont coupées avec les proportions nécessaires à l'emploi qui doit en être fait. Quelquefois ce sont de très-gros troncs d'arbres, d'autres fois ce ne sont

que des pieux de la grosseur de la cuisse, mais qui, bien enfoncés, sont retenus ensemble, avec des branches entrelassées, dont les vuides sont remplis de terre grasse. Les castors se servent de leurs pattes pour paîtrir le mortier, & leur queue leur tient lieu de truelle pour maçonner, & d'auge pour voiturer ce mortier. Les digues qu'ils construisent pour se garantir du débordement des eaux, ont ordinairement douze pieds d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois : le côté qui regarde l'eau est en talus, l'autre est à-plomb. Leurs cabanes, construites sur pilotis, & placées au milieu des petits lacs, formés par les digues, sont rondes ou ovales, & voûtées : les murs ont deux pieds d'épaisseur. Les deux tiers du bâtiment sont hors de l'eau, & c'est dans cette partie que chaque castor a son logement distingué, qu'il garnit de feuillage. Toutes ces places ont une communication facile, & il y a une porte d'entrée commune, & différentes issues par lesquelles les castors peuvent sortir & vuider leurs ordures C'est le tems de l'été que ces animaux choisissent pour cette étonnante construction, pendant lequel ils vivent de fruits, d'écorce, de feuilles d'arbres, de poissons & d'écrevisses qu'ils pêchent. Leurs provisions d'hiver consistent en bois tendre, de peuplier ou de tremble, qu'ils mettent en piles, arrangées de façon qu'ils puissent toujours prendre le bois qui trempe dans l'eau.

Dans les grandes fontes de neige, les caſtors abandonnent leur admirable logement ; mais les femelles y reviennent auſſitôt que les eaux commencent à être écoulées, & c'eſt alors qu'elles mettent bas leurs petits.

Outre la chaſſe des caſtors, qui n'eſt ni difficile ni périlleuſe, les ſauvages ſe plaiſent beaucoup à celle de l'ours, de l'orignal, eſpèce d'élan, de la groſſeur d'un cheval, ou d'un beau mulet, & à celle du bœuf ſauvage. Leurs grandes pêches ſont celles de la baleine, de la vache marine, du loup marin & du marſouin.

Si nous adoptons les réflexions du père Charlevoix, au ſujet du caractère de ces ſauvages, nous avouerons qu'à l'exception de la guerre, où ils ſe ſont toujours montrés cruels, ils n'avaient autrefois rien de mépriſable, puiſque dans leur groſſièreté naturelle ils étaient ſages & heureux. Ils n'eſtiment rien au-deſſus de la liberté ; & plus philoſophes que les autres peuples de la terre, nos commodités, nos richeſſes & nos magnificences, ne les ont jamais touchés.

Fin de la Deſcription du Canada.



LA VIRGINIE
ET LE MARYLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de ces Provinces.

LA Virginie découverte par les Anglais en 1585, doit son nom à la haute protection que la reine Elisabeth accorda à une compagnie qui s'était formée pour faire des établissemens dans l'Amérique septentrionale. Elle consentit que le premier pays découvert fût nommé Virginie : « Soit parce qu'elle » était vierge, observe un historien anonyme de la Virginie, soit parce que le pays » même & ses habitans semblaient retenir » encore la pureté, l'abondance & la simplicité de la première création. »

On appelle Virginie cette étendue de pays qui est situé le long de la baye de Chesapeak, un peu vers le sud, & qui renferme la Virginie & le Maryland. Sa longueur, sous cette acception, est de deux cents milles vers le nord, depuis la pointe de Confort, à l'entrée de la baye, & la

même à peu près vers le ſud : mais en ne s'arrêtant qu'à la Virginie proprement dite, elle eſt bornée au ſud par la Caroline méridionale; au nord, par la riviere de Patowmeck; à l'eſt, par la mer; & au nord-oueſt, par une grande chaîne de montagnes.

L'embouchure de la baye de Cheſapeak eſt par les trente-ſept degrés de latitude du nord, entre le cap Heari au ſud, & le cap Charles au nord, & a environ dix-huit milles de largeur. La profondeur du canal eſt de neuf braſſes, qui diminuent en quelques endroits juſqu'à ſept. On trouve ſur le rivage méridional une excellente rade, nommée *Lyn-Haven*, & de cette rade la baye pénètre environ deux cents milles dans les terres; ſa largeur y eſt de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle ſe rétrécit beaucoup. Elle contient pluſieurs iſles, & reçoit quantité de belles rivières, dont quelques-unes portent les plus gros vaiſſeaux marchands. Ces rivières ſont ſi bien diſtribuées par la nature, que de ſix milles en ſix milles, on trouve preſque toujours une bonne rade, & que chaque habitation a la commodité de recevoir les navires & les barques à ſa porte. Un inconvénient fort à craindre cependant, c'eſt qu'au milieu de ces eaux ſalées, il ſe forme des légions de vers, qui percent les chaloupes, les barques & les vaiſſeaux mêmes, par tout où la poix, le goudron & la chaux laiſſent le bois à découvert. Pour s'en garantir, pendant les ſeuls mois de juin

& de juillet, où ils paraissent, on a coutume de passer le feu autour du vaisseau, & d'aller mouiller dans l'eau douce, pendant cinq ou six semaines.

La Virginie est partagée en vingt-cinq cantons, qui contiennent trente-neuf paroisses. Le premier porte le nom de comté de Norfolk, & est situé sur la belle rivière James, qui pendant l'espace de cent milles reçoit les plus grands vaisseaux. Ce comté contient douze mille dix-neuf acres de terres. Le comté de la princesse Anne, en contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cents cinq : celui de Nausamon cent trente-un mille cent soixante-douze : le comté de Wight, cent quarante-deux mille sept cents quatre-vingt-seize : celui de Surrey, cent onze mille cinquante : les comtés du prince Georges & du prince Henry, cent soixante-un mille deux cents trente-neuf : & le comté de James, cent huit mille trois cents soixante-deux, où l'on trouve James-Town, ou la ville de Jacques, qui, après un incendie, a beaucoup perdu de son lustre, par la translation des cours de justice à Williamsbourg, & à la résolution prise d'y tenir à l'avenir les assemblées de la nation. On remarque dans Williamsbourg, qui est moins une ville qu'une grosse bourgade, un collège fondé en 1692, par le roi Guillaume & la reine Marie, qui donnèrent pour cet établissement une somme de dix-neuf cents quatre-vingt-cinq livres sterling, vingt mille acres de terre

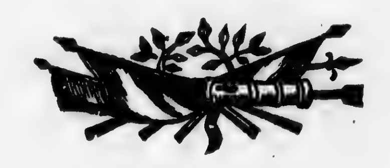
terre, le droit d'un sou pour livre sur le tabac qui se transporte de la Virginie & du Maryland; & l'office de grand-voyer de la colonie, avec le droit de nommer un député à l'assemblée générale.

Le comté d'Yorck contient soixante mille sept cents soixante-sept acres de terre : celui de Warwick trente-huit mille quatre cents quarante-quatre : celui d'Elisabeth seulement vingt-neuf mille: le comté du nouveau Kent, le plus grand & le plus peuplé de la Virginie, cent soixante-onze mille trois cents quatorze : celui du roi Guillaume, quatre-vingt-quatre mille trois cents vingt-quatre : celui de *King and queen's*, cent trente-un mille sept cents seize : celui de Glocester, cent quarante-deux mille quatre cents cinquante : celui de Middlesex, pas plus de quarante-neuf mille cinq cents : celui d'Essex, cent quarante-neuf mille cent vingt : & celui d'Amocak, deux cents mille vingt-trois acres. Les autres comtés n'ont pas été encore mesurés.

En général tout le pays de la Virginie est assez plat, & les élévations qui s'y trouvent ne peuvent passer que pour de fort médiocres monticules. Les bords des rivières sont la plûpart sablonneux : on y trouve des pierres dures & transparentes, dont quelques-unes coupent le diamant & jettent le même éclat; dans les lieux un peu élevés, on rencontre des veines de fer ; mais le travail que demandent les mines, effraye les Virginiens, qui, contens

du produit de leurs riches plantations de tabac, négligent tout autre avantage.

Le Maryland eſt ſéparé de la Virginie par la rivière de Patowmeck, & a ſon gouverneur particulier. Il eſt ſitué ſur la baye de Cheſapeak, comme la Virginie; mais avec cette ſingularité, pour l'un & pour l'autre, qu'on ne peut pas dire préciſément de quel côté, parce qu'elle y touche diverſement, & qu'elle coupe les deux gouvernemens par le centre. Le Maryland s'étend le long de la baye vers le nord, juſqu'à l'oueſt de l'embouchure d'une baye, nommée Delaware, qui eſt ſituée par les quarante degrés de latitude du nord; il a de hautes montagnes vers l'oueſt, & cette même baye à l'eſt. Sa partie orientale eſt bornée à l'eſt par la baye de Cheſapeak, à l'eſt par l'océan, au nord par la baye de Delaware, & au ſud par la rivière de Pokamoki. Tout le pays eſt diviſé en onze comtés.





C

DEUX
tions dans
donnent d
mière, c'e
me un ſac
pes de leu
ils ne ceſſ
interrogen
le voyage
qu'on lui
peuple de



CHAPITRE II.

Religion des Virginiens.

Deux raisons multiplient les contradictions dans les détails que les voyageurs nous donnent de la religion des Indiens; la première, c'est que ces idolâtres regardent comme un sacrilège de nous révéler les principes de leur créance, & que par conséquent ils ne cessent de tromper tous ceux qui les interrogent sur cette matière : la seconde, que le voyageur saisissant avidement tout ce qu'on lui dit, attribue souvent à un même peuple des idées directement opposées &

toujours confuses, qu'il ne prend pas la peine d'examiner, ni de comparer ; de-là l'impossibilité de choisir un fil sûr pour se conduire dans ce labyrinthe.

On nous assure que les Virginiens reconnaissent un Dieu suprême & bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, & dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement tranquille, mais en même-tems il est souverainement indifférent. Insensible à l'égard de toutes les actions des hommes, il leur accorde sans choix ses faveurs & les abandonne à eux-mêmes, sans qu'aucune prière soit capable de le tirer de son indolence : cependant les Virginiens implorent cette Divinité, qu'ils sont certains de ne pouvoir faire sortir de son engourdissement. Est-ce-là le véritable système de leur religion ? ou plutôt n'est-ce pas une erreur que leur prêtent gratuitement nos voyageurs ? Quoi qu'il en soit, il paraît certain que toute l'attention de ces idolâtres se porte du côté d'un mauvais génie, dont l'activité se manifeste par les maux qui tombent sans cesse sur la nation. On ne sait s'il est sujet du grand Dieu, si les Virginiens le croyent son égal ou son lieutenant, & si c'est lui qu'ils appellent *Okée* ou *Kiwasa*. Ils lui rendent un culte, parce que lui seul se mêle des affaires du monde, qu'il trouble autant qu'il lui est possible, qu'il détruit les mois-

sons, qu'il produit les tempêtes, qu'il fait naître les orages, qu'il commande au tonnerre, & qu'on ne peut l'appaiser que par des fréquens sacrifices.

Entre les Virginiens, il y en a qui rapportent de la façon suivante l'origine du genre humain. « Le Dieu éternel, disent-ils, » ayant résolu de créer le monde, créa d'a» bord une classe de dieux subalternes, qu'il » établit ensuite pour gouverner l'univers, » après avoir emprunté leur secours pour le » créer. Ensuite il se donna la peine de créer » lui-même le soleil, la lune & les étoiles, » puis il reprit sa tranquillité qui est l'essence » de sa divinité. Les dieux subalternes com» mencèrent l'exercice de leur pouvoir par » créer les eaux, & ils en tirèrent les créa» tures tant visibles qu'invisibles. La fem» me fut formée avant l'homme, elle eut » commerce avec un des dieux créateurs, » & mit les hommes au monde. »

KIWASA.

Ce dieu, qui est vraisemblablement le mauvais esprit dont nous venons de parler, a des temples & des chapelles sans nombre dans les habitations indiennes. On le trouve représenté sous diverses formes dans les cabanes de ces idolâtres. Ils consultent cette idole dans toutes les occasions, ils lui communiquent leurs affaires les plus secrettes, & lui font continuellement des of-

frandes. C'eſt leur dieu tutélaire, & celui qui fait découler toutes ſortes de bénédictions ſur leur famille. On voit ſouvent Kiwaſa avec une pipe à la bouche, & il paraît fumer réellement, car ſa pipe eſt allumée : mais il faut croire qu'un *prêtre*, caché derrière la ſtatue, fait alors cette opération, qui en impoſe à la populace crédule, & il faut remarquer que l'idole eſt toujours placée dans un lieu ſombre, eſpèce de ſanctuaire dont les profanes n'oſent approcher, & qui aide merveilleuſement à perpétuer l'impoſture.

Kiwaſa ſe manifeſte ſouvent par des oracles, ou par des viſions, lorſqu'il eſt ſolemnellement conſulté. Quatre miniſtres de l'idole ſe rendent dans ſon temple, & après quelques bizarres cérémonies, ils la conjurent, par le moyen de certaines paroles, que l'aſſemblée ne comprend pas. Il arrive qu'auſſi-tôt le dieu prend la forme d'un beau jeune homme, le côté gauche de la tête orné d'une touffe de cheveux, qui lui deſcend juſqu'aux talons, & paraiſſant ainſi en l'air, il ſe rend dans ſon temple. Il ſe promène pendant quelques minutes ; puis ſe plaçant au milieu de ſon clergé barbare, il lui déclare ſa volonté & reprend le chemin du ciel.

QUIOCCOSAN.

Les Virginiens appellent ainſi les temples de leurs dieux, & pour en donner une idée

au lecteur, nous devons nécessairement nous servir des propres termes de l'auteur anonyme, qui a enrichi la république des lettres de son histoire de la Virginie. Né Virginien, il raconte ce qu'il a vérifié par ses yeux. N'ayant rien pu découvrir de la religion des Virginiens, par les conversations familières qu'il avait souvent avec eux, une aventure imprévue lui en fit découvrir quelque chose. « Un jour qu'il se promenait dans les bois, accompagné de quelques amis, le hazard le fit tomber sur un quioccosan, ou temple des Indiens, dans le tems où toute la bourgade était assemblée, pour tenir conseil sur les bornes de quelques terres que les Anglais leur avaient cédées. L'occasion ne pouvait être plus favorable, il resolut de la saisir, à toute sorte de risques, & de prendre une parfaite connaissance de ce quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation aux Anglais. Après avoir dégagé la porte, de douze ou quinze troncs d'arbres, dont elle était bouchée, il y entra lui & ses compagnons. Au premier coup d'œil, ils n'apperçurent que des murailles nues, avec un foyer au milieu, ce qui les fit douter s'ils n'avaient pas pris une cabane ordinaire pour un temple. Sa forme n'était pas différente de celle des autres. Elle avait environ dix-huit pieds de large, sur trente de long, un trou au toit, pour le passage de la fumée, & la porte à l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du bâtiment, il y avait

une enceinte de pieux, dont les sommets étaient peints, & représentaient des visages d'hommes, en relief; mais les curieux Anglais ne découvrant dans tout le temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que la porte, & le trou de la cheminée, par où la lumière pût entrer, commençaient à perdre l'espérance, lorsqu'ils remarquèrent, à l'extrémité opposée à la porte, une séparation de nattes fort serrées, qui renfermait une espace, où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténèbres; mais ils y entrèrent, en tâtonnant de côté & d'autres. Vers le milieu de cet enclos, qui avait environ dix pieds de longueur, ils trouvèrent de grandes planches, soutenues par des pieux, & sur ces planches, trois nattes roulées & cousues, qu'ils se hâtèrent de porter au jour, pour voir ce qu'elles contenaient. Sans perdre de tems à les délacer, ils coupèrent les fils avec leurs couteaux, & leur unique soin fut de ne pas endommager les nattes. Dans l'une, ils trouvèrent quelques ossemens, qu'ils prirent pour des os d'hommes, & l'os d'une cuisse qu'ils mesurèrent, avait deux pieds neuf pouces de long; dans l'autre, il y avait quelques tomahaukes à l'indienne (casses-têtes) bien peintes & bien gravées, qui ressemblaient aux coutelas dont les gladiateurs se servent en Angleterre, avec cette différence qu'elles étaient d'un bois dur & pesant, & n'avaient point de

garde pour couvrir la main. A l'une on avait attaché la barbe d'un coq-d'inde, & les deux plus longues de ses aîles pendaient au bout, par un cordon de cinq ou six pouces. La troisième natte contenait diverses pièces de rapport, que les Anglais prirent pour les idoles des Indiens : c'était d'abord une planche de trois pieds & demi de long, au haut de laquelle on voyait une entaillure pour y enchasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre pouces du bord, qui servaient à représenter la poitrine ou le ventre de la statue. Au-dessous, il y avait une autre planche, plus courte de la moitié que la précédente, & qu'on y pouvait joindre avec des morceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendaient à quinze ou seize pouces du corps, & paraissaient destinés à former la courbure des genoux. D'ailleurs il y avait, dans la même natte, des rouleaux qui semblaient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pièces de toile de coton, blanc & rouge. Les Anglais mirent ces habits sur les cercles, pour en faire le corps; ils fixèrent les jambes & les bras, & dans cet état, ils se firent une idée assez juste de la statue; mais ils ne trouvèrent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir employé plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu où ils les avaient trouvées. »

L'auteur se persuade que l'idole revêtue de tous ces ornemens & placée dans un lieu obscur, doit paraître fort vénérable, & il ne doute pas que les prêtres ne soient en état de la faire remuer, sans que le peuple puisse s'en appercevoir.

Superstitions des Virginiens.

Ces sauvages révèrent beaucoup le soleil. Dès la pointe du jour les plus réguliers d'entr'eux vont à jeun se laver dans une eau courante. L'ablution dure jusqu'à ce que le soleil paraisse, & tous, même les enfans de dix ans, sont obligés à cet acte religieux. Quand cet astre est au tiers de son cours, on lui offre du tabac, & l'on ne doit pas manquer de lui en présenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on passe une rivière, il faut y jetter du tabac, pour obtenir la faveur du génie qui préside dans le canton. En revenant de la guerre, de la chasse, ou de consommer quelqu'entreprise importante, on doit offrir aux divinités une partie des dépouilles de l'ennemi, la graisse & les meilleures pièces du gibier que l'on a tué, des fourrures ou quelques morceaux du plus excellent tabac qui soit en sa possession. La divinité qui préside aux vents & aux saisons est dans une singulière estime parmi ces peuples; ils la représentent avec différens signes symboliques, tels qu'un cercle, une roue, une sonnette,

un éventail, &c. Ils font une espèce de pélerinage à un certain rocher, où ils supposent qu'un de leurs dieux a laissé l'empreinte de ses pieds. On voit chez eux des pyramides & des colomnes de pierres, peintes diversement, auxquelles ils rendent une sorte de culte religieux, & ils font des sacrifices aux fleuves & aux rivières; « parceque, » disent-ils, leur cours perpétuel est l'image » de l'éternité du premier principe. » Toutes les fois qu'il leur arrive quelque chose d'heureux, ils bâtissent un autel sur le lieu même, où la chose leur est arrivée. C'était à l'occasion de quelque événement remarquable qu'ils avaient élevé un grand tube de crystal, qui leur servait d'autel, & sur lequel on sacrifiait aux jours de grande solemnité. On le nommait *Pacorance* ou *Pawórance*, par allusion au nom d'un petit oiseau des bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours seul & qui ne paraît qu'à l'entrée de la nuit. Une ancienne tradition leur laisse croire que cet oiseau est l'ame d'un de leurs princes. Celui qui rencontre en son chemin une de ces *pawórances*, doit lui rendre quelques respects, & s'il est en compagnie de plusieurs jeunes sauvages, il faut qu'il leur fasse l'histoire de cet autel, & qu'il leur explique comme & à quel sujet il a été bâti.

L'anglais Smith rapporte qu'étant prisonnier chez les Virginiens, un jour dès le lever du soleil, on fit sortir ceux qui le gardaient dans une longue cabane. On y alluma un

grand feu, un ſauvage parut enſuite, il avait le corps peint en noir : il portait ſur la tête un paquet de peaux de ſerpens & de belettes, farcies de mouſſe, dont les queues, attachées enſemble, formaient au-deſſus une eſpèce de houppe, & dont les corps, flottans ſur les épaules, lui cachaient preſqu'entièrement le viſage. Une couronne de plumes ſoutenait tout cet ornement bizarre, & il avait une ſonnette à la main. Après avoir fait mille poſtures plus ridicules les unes que les autres, ce magicien commença ſon invocation d'une voix tonnante, & traça autour du feu un cercle avec de la farine. Alors trois autres devins ſe montrèrent : ceux-ci étaient peints de noir, de rouge & de blanc, & ils ſe mirent à danſer autour de Smith; trois nouveaux magiciens ſe joignirent aux quatre premiers, & tous enſemble s'aſſirent vis-à-vis de l'Anglais, & entonnèrent une chanſon qu'ils accompagnèrent d'un furieux bruit de ſonnettes. Après cette infernale muſique, le chef des magiciens plaça à terre cinq grains de bled, il ouvrit les bras, les étendit avec violence & toutes ſes veines parurent s'enfler ; enſuite il en mit trois autres, en pouſſant quelques ſoupirs, & continua la même opération juſqu'à ce que les grains euſſent formé trois cercles autour du feu. Les devins ſubalternes prirent de petites baguettes, & ils en placèrent une dans chaque intervalle des grains de bled. Cette cérémonie fut renouvellée pendant trois jours

de ſuite : elle avait pour objet de ſavoir ſi Smith était bien ou mal intentionné pour la nation. Le cercle de la farine ſignifiait le pays, les grains de bled les bornes de la mer, & les baguettes la patrie de l'Anglais, parce que ces ſauvages croyent que la terre eſt ronde & plate, & que la Virginie en occupe le centre.

Les gens qui ont fait vœu de croire aveuglement & ſans aucun examen tout ce qui ſemble porter le caractère de prodige, trouveraient bien de quoi nourrir leur crédulité dans le récit ſuivant. On éprouvait une affreuſe ſécherеſſe dans quelques parties de la Virginie, & les plantations du colonel Byrd, homme ſingulièrement conſidéré des Indiens, allaient périr faute d'eau. Un Indien propoſa à l'inſpecteur de l'habitation, moyennant deux bouteilles de liqueurs fortes, d'employer ſon art pour faire tomber de l'eau. Les bouteilles promiſes, l'Indien commença ſes conjurations, & quelques minutes après, on vit paraître un gros nuage & il plut abondamment ſur le tabac du colonel, ſans qu'il tombât la moindre goutte d'eau ſur les champs voiſins. Nos relations ſont pleines de ces ſortes d'hiſtoires, & il doit être inutile d'avertir qu'elles atteſtent ou la fourberie, ou l'extrême crédulité de ceux qui les rapportent.

Prêtres ou Magiciens de Virginie.

L'habillement de ces impoſteurs conſiſte en une eſpèce de jupon de femme pliſſé,

qu'ils mettent autour du cou, & qu'ils attachent sur l'épaule droite, en sorte qu'ils ayent toujours un bras libre. Le manteau ne descend que jusqu'au milieu de la cuisse, il est fait de peau préparée, dont le poil est en dehors. Ces prêtres ont tous la tête rasée, à l'exception d'une crête déliée, qui prend depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou. Ils portent sur l'oreille une peau d'oiseau. Ce que la pudeur défend de laisser voir, ils le cachent dans une peau de loutre dont ils font passer la queue entre leurs jambes. L'auteur de l'histoire de la Virginie distingue le prêtre du devin, mais il ajoute qu'ils sont tous deux associés pour la fraude, & que souvent ils officient l'un pour l'autre. Tous travaillent à séduire le peuple, & à faire regarder comme des oracles les moindres paroles qu'ils prononcent. Ils vivent séparés de toute société; leur demeure est au fond des bois : on n'obtient que difficilement l'avantage de les interroger. Leurs avis décident de la guerre ou de la paix; c'est à eux qu'on s'adresse pour faire tomber les pluies nécessaires : ils font retrouver les choses perdues, & la connaissance qu'on assure qu'ils ont de la vertu des simples, les fait regarder comme les arbitres de la vie & de la mort. Sans peines, sans soins, sans travail, ils voyent apporter auprès de leurs cabanes toutes les choses dont ils ont besoin pour vivre dans l'abondance.

Quelques auteurs mal informés, ont ac-

cusé les Virginiens de sacrifier de jeunes enfans à leurs divinités, & Smith lui-même a donné dans cette erreur : mais ce que cet auteur a pris pour un sacrifice, n'est autre chose qu'un noviciat que ces sauvages font faire à leurs jeunes gens. En parlant de ces sortes de sacrifices, Smith l'exprime ainsi : « On » peignit de blanc, dit-il, quinze garçons » des mieux faits, qui n'avaient pas plus » de douze à quinze ans. Le peuple passa » une matinée entière à danser & à chanter » autour d'eux, avec des sonnettes à la main. » L'après-midi, ils furent placés sous un ar- » bre, & l'on fit entr'eux une double haie » de guerriers, armés de petites cannes liées » en faisceau. Cinq jeunes hommes, vifs & » robustes, prirent tour à tour une des vic- » times, la conduisirent au travers de la haie » & la garantirent, à leurs dépens, des » coups de canne, qu'on faisait pleuvoir sur » eux. Pendant ce cruel exercice, les mères » pleuraient à chaudes larmes, & prépa- » raient des nattes, des peaux, de la mousse » & du bois sec, pour servir aux funérailles » de leurs enfans. Après cette scène on ab- » batit l'arbre avec furie, on mit en pièces » le tronc & les branches, on en fit des guir- » landes pour couronner les victimes, & » leurs cheveux furent parés de ses feuilles. » On jetta ces quinze malheureux, les uns » sur les autres, dans une vallée, comme » s'ils eussent été morts, & l'assemblée fit » un festin. » Tel est le récit de Smith,

mais il n'ose nous dire ce que devinrent ces jeunes sauvages. L'auteur anonime de la relation de la Virginie va jetter quelques lumière, sur ce fait. Il prétend que ce que Smith regarde comme un sacrifice n'est autre chose qu'un noviciat par lequel on fait passer ceux qui aspirent à parvenir à la prêtrise ou à tenir un jour une place distinguée entre les grands hommes de la nation : c'est ce qu'il appelle l'*huscanaouiment*.

Cette fête se célébre ordinairement chaque quinzième année. Après une partie des cérémonies rapportées par Smith, ceux qui ont été choisis par les chefs pour être *huscanawers*, sont obligés de faire une retraite de plusieurs mois, pendant laquelle ils ne doivent se nourrir que de la décoction de quelques racines dont l'usage trouble absolument le cerveau. Devenus presque fous, on les garde à vue dans un vaste enclos, fait en forme de pain de sucre par en haut, & ouvert en manière de treillis, pour donner passage à l'air. C'est dans cette prison qu'ils oublient biens, parens, amis, & même leur langue. Peu à peu on diminue la dose de la décoction,& à mesure les jeunes gens reviennent à eux. Alors les prêtres médecins les conduisent de bourgades en bourgades, pour les faire reconnaître au peuple. Après cette épreuve, il est à croire que les jeunes sauvages feignent de ne pas se ressouvenir de la moindre chose, dans la crainte d'éprou-

ver

ver un second *huſcanaouiment*. Ils aiment mieux ſe ſoumettre à apprendre de nouveau ce que leurs ſevères directeurs daignent leur montrer. Lorſqu'on demande aux Virginiens à quoi bon ce rude noviciat ; ils répondent, qu'on n'emploie ces violens moyens, que pour délivrer la jeuneſſe de toutes les mauvaiſes impreſſions de l'enfance, & des préjugés qu'elle contracte avant que la raiſon puiſſe agir. Ils ajoutent que, remis en pleine liberté de ſuivre les loix de la nature, ils ne riſquent plus d'être les dupes de la coutume ou de l'éducation, & qu'ils ſont plus en état d'adminiſtrer la juſtice, ſans avoir égard à l'amitié ni aux alliances du ſang. Rappellons-nous l'opinion des anciens touchant leurs initiations ; ils avaient à peu près les mêmes idées que nos modernes ſauvages.

Les prêtres préſident à toutes les cérémonies religieuſes : ils entonnent les chants myſtérieux, & ouvrent toutes les danſes qui les accompagnent.

Mariages & Funérailles des Virginiens.

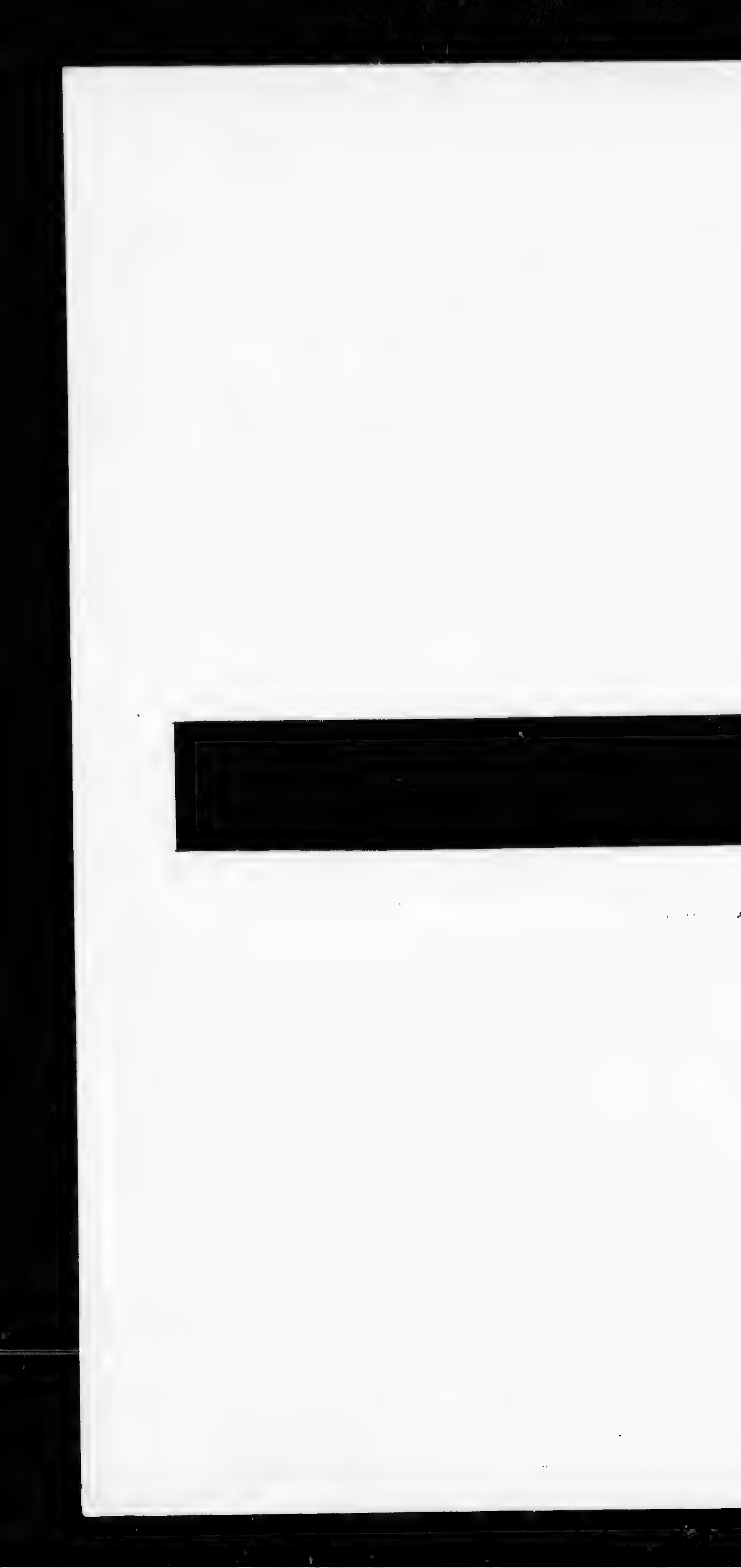
On ne peut guères douter que les Virginiens ne regardent le mariage comme un lien ſacré, mais on ne nous apprend pas ſi ces ſauvages le célèbrent avec quelques cérémonies particulières. Il y a des cas où il eſt permis aux époux de ſe ſéparer, quoique le divorce ſoit une tache ineffaçable pour

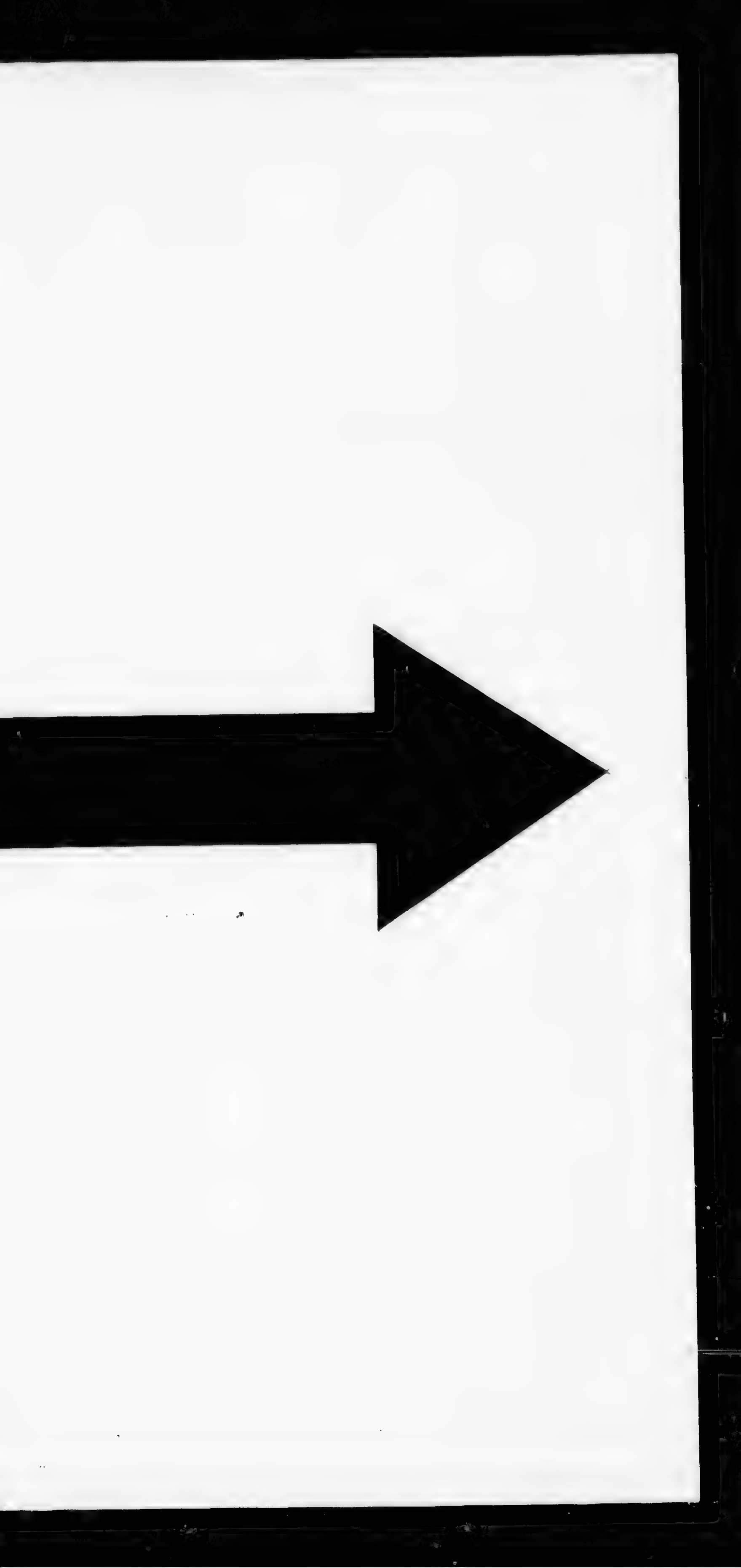
ceux qui y ont recours. Alors ils partagent également les enfans, & chacun est libre de se remarier de son côté. Au tems de leurs infirmités, les femmes doivent se retirer dans une cabane éloignée. Les filles nubiles sont absolument maîtresses de leurs actions; mais l'historien que nous avons plusieurs fois cité, assure que les Virginiennes sont beaucoup plus réservées que toutes les autres femmes de l'Amérique, & que s'il leur arrive de faire un enfant, elles ne trouvent que très-difficilement un mari. On verra tout-à-l'heure, en parlant de la réception des ambassadeurs, le fond que l'on doit faire sur cette apologie.

Ces sauvages conservent très-religieusement les corps de leurs chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & la lèvent avec tant d'adresse, qu'ils n'en déchirent aucune partie; ensuite ils décharnent les os sans offenser les nerfs, afin que les jointures demeurent entières. Après avoir fait sécher les os au soleil, il les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec une huile qui la préserve de corruption. Les os remis dans leur situation naturelle, ils remplissent les intervalles avec du sable très-fin, & ils la recousent en sorte que le corps paraît aussi entier, que s'ils n'en avaient pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainsi préparé dans un lieu destiné à cet usage, où il est étendu sur une grande planche nattée, un peu au-dessus de la terre, & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps est

exposée au soleil sur une claie, & quand elle est tout-à-fait sèche, on l'enferme dans un panier, que l'on dépose aux pieds du cadavre. On trouve dans la Virginie beaucoup d'anciennes sépultures de ces chefs, qui pour gardes ont une idole de Kiwasa, & un prêtre qui a soin de l'autel & du tombeau.

L'usage ci-dessus ne regarde que les chefs: les particuliers sont ensevelis dans des fosses profondes, enveloppés de peaux & de nattes. On pose les corps sur des bâtons, & l'on met auprès d'eux leurs plus précieux effets. Purchas nous dit que les Virginiens croyent l'immortalité de l'ame, & qu'après cette vie, elle est, suivant ses mérites, heureuse ou malheureuse. Tous n'ont pas la même idée touchant l'enfer : les uns le placent dans une grande fosse à l'extrémité de la terre du côté du couchant, où les ames brûlent continuellement. D'autres disent que les ames des méchans restent suspendues entre le ciel & la terre. Des morts sont souvent revenus pour instruire leurs parens & leurs amis de ce qui se passait dans ces lieux de souffrances. Les chefs & les prêtres des Virginiens ont un paradis, où ils ont des places marquées, & ce paradis est situé au soleil couchant, derrière les montagnes. C'est dans ce lieu de délices, que la tête couronnée de plumes, & le visage barbouillé de différentes couleurs, ils jouiront de l'inexprimable plaisir de fumer d'excellent tabac : mais le





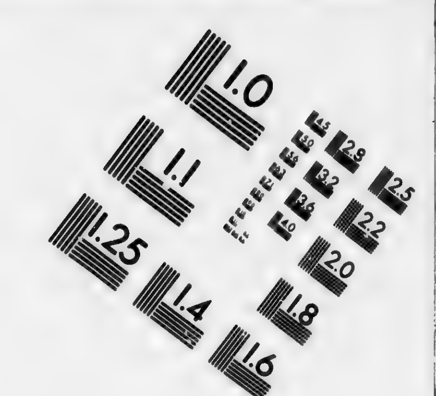
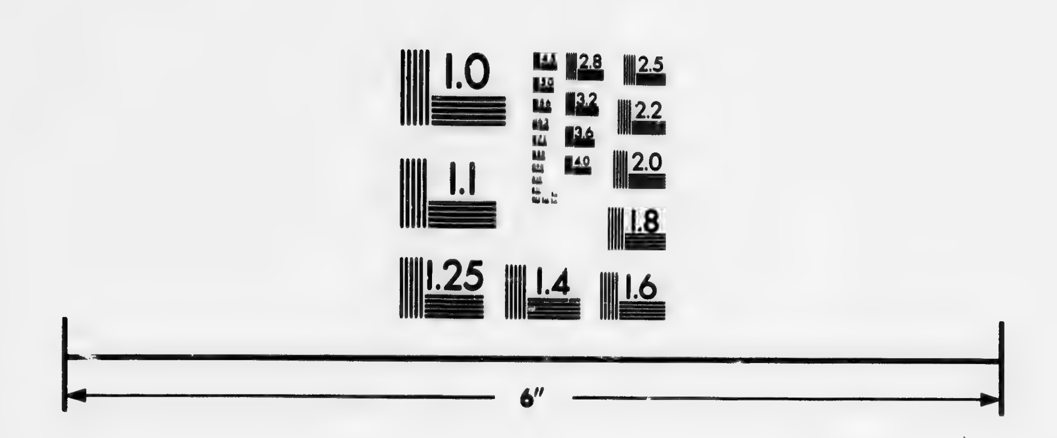
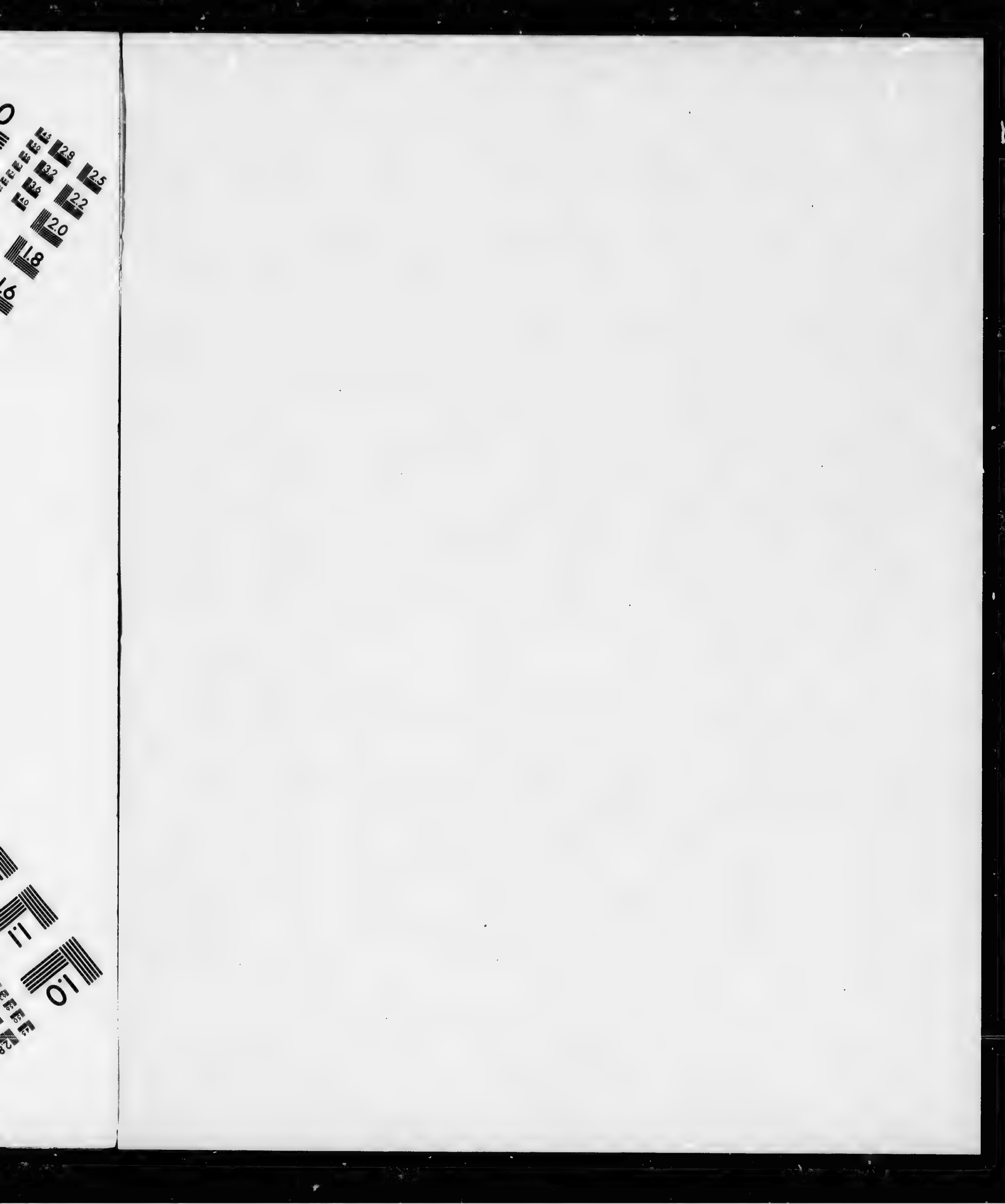


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





vil peuple ne ſera point reçu dans ce paradis: il n'y a point pour lui de réſurrection : trop abject dans ce monde pour être conſidéré, les grands & les prêtres de Virginie ne veulent dans l'autre avoir aucune communication avec lui ; c'eſt mal reconnaître les peines qu'il s'eſt donné pour fournir à leur ſubſiſtance. Au moins ſommes-nous plus humains dans l'Europe; & ſi nous lui arrachons le néceſſaire dans cette vie, nous le laiſſons jouir de l'eſpérance d'une éternité heureuſe, ſouvent ſeule & précieuſe reſſource qui le ſoutient & lui fait ſupporter ſa miſère avec réſignation.



CHAPITRE III.

Remarques sur l'Etat actuel de la Virginie.

LES premiers établissemens de la Virginie se firent sous la direction d'une compagnie de marchands, qui les mirent sous l'administration d'un président choisi par la colonie, & d'un conseil, dont ils se réservèrent la nomination des membres. En 1610, la cour de Londres permit à la compagnie de nommer un gouverneur, & pour la première fois on convoqua une assemblée de tous les députés des plantations, pour régler avec le gouverneur & le conseil, tous les intérêts de la colonie. Cette assemblée générale eut le pouvoir de faire des loix, dont le gouverneur & le conseil devinrent les exécuteurs. Le roi d'Angleterre se réserva le droit de nommer le gouverneur & les membres du conseil, & laissa au peuple celui d'élire ses députés à l'assemblée générale. Bientôt les gouverneurs usurpèrent toute l'autorité, & en 1676, ils obtinrent de la cour le droit de suspendre ou même de chasser les membres du conseil, quoique d'un autre côté la colonie fût confirmée dans le privilège d'être toujours gouvernée par l'assemblée générale. En 1689, on sépara le conseil en deux chambres, à l'imitation du parlement

d'Angleterre, & cette séparation a continué jusqu'à présent.

Le gouverneur est nommé par le roi. Sa commission est pour un tems limité. Il doit obéir aux ordres de sa majesté, dont il représente la personne. Il approuve ou rejette les loix de l'assemblée générale : il proroge ou congédie les chambres : il assemble le conseil d'état, & il y préside; il nomme les officiers de justice, & les officiers militaires, au-dessous du degré de lieutenant général, dont il est lui-même revêtu : il dispose des troupes pour la défense commune, publie les proclamations, aliéne suivant les circonstances, les terres dépendantes de la couronne, garde le sceau de la colonie, donne son certificat pour les payemens faits des deniers publics, & est revêtu de la charge de vice-amiral. Les premiers gouverneurs n'ont touché pendant long-tems que mille livres sterling d'appointemens & environ cinq cents de casuel; mais aujourd'hui cette colonie est un Pérou pour eux.

Le conseil est composé de douze membres, qui ont voix délibérative comme le gouverneur, & peuvent comme lui convoquer l'assemblée générale, disposer du trésor public, examiner les comptes, nommer ou chasser les officiers établis par commission, faire des ordonnances, publier des proclamations, donner des terres, & faire enregistrer des octrois. Ce conseil compose la chambre haute dans l'assemblée générale, & s'attribue le

droit de rejetter tous les actes de la chambre basse. Les gages des conseillers sont fort modiques, & leurs charges sont plus honorables que lucratives.

Chaque province ou comté envoie deux députés à l'assemblée générale ; la ville de James & le collége y députent chacun le sien, ce qui forme le nombre de cinquante-deux. La convocation se fait par un ordre expédié sous le seing du gouverneur & sous le sceau de la colonie, & il doit être adressé au shériff de la province, au moins quarante jours avant la formation de l'assemblée. Tous les particuliers qui jouissent d'un franc-fief ont droit de suffrage pour l'élection, qui se fait à la pluralité des voix. Le premier soin de la chambre, lorsqu'elle est rassemblée à Williamsbourg, c'est d'élire un orateur, qui reconnu par le gouverneur, lui demande la confirmation des privilèges de la chambre, c'est-à-dire, l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des affaires, la liberté de délibérer, sans rendre compte de leurs discours & de leurs débats, la sûreté de leurs personnes, & la protection de leurs domestiques. Dans la discussion des affaires, on suit à peu près les usages de la chambre des communes de Londres. Les actes passés dans les deux chambres sont envoyés au roi pour avoir son approbation; mais jusqu'à ce moment, pourvu que le gouverneur les approuve, ils ont force de loi.

L'auditeur des comptes & le secrétaire d'état reçoivent immédiatement leurs commission du roi. L'office du premier est d'examiner l'emploi des revenus publics & d'en vérifier les comptes. Il perçoit sept & demi pour cent sur tous ces deniers. Le secrétaire est le gardien des archives du pays. Il expédie tous les ordres par écrit, soit du gouverneur ou des cours. Il enregistre toutes les patentes qui regardent la distribution des terres. Ses appointemens montent à soixante-dix mille livres de tabac, manière de compter en usage à la Virginie, où tout se rapporte au commerce.

Le commissaire ecclésiastique tient sa nomination de l'évêque de Londres. Il est évêque né de toutes les plantations ; il visite les églises, a droit d'inspection sur les ecclésiastiques, & reçoit du gouverneurs cent livres sterling d'appointemens, qui se prennent sur les rentes foncières. Le trésorier général tire six pour cent de tous les deniers qui lui passent par les mains.

Il y a en Virginie cinq sortes de revenus publics. « 1°. Une rente que le roi se réserve » sur toutes les terres, données par lettres » patentes. 2°. Un revenu accordé au roi, » par acte de l'assemblée générale, pour » l'entretien du gouvernement. 3°. Un fond » établi par l'assemblée, & dont elle dispose, » pour des occasions extraordinaires. 4°. Les » rentes fondées pour l'entretien des collèges. » 5°. Les levées qui se font, par acte du

» parlement d'Angleterre, fur le commerce
» de la colonie. » La rente foncière confifte
en fix fchellings fur chaque centaine d'arpens
de terre. Le revenu pour l'entretien du
gouvernement, eft pris de la taxe de deux
fchellings fur le tabac; des quinze fols par
tonneau, que chaque navire, plein ou vuide,
paye au retour de chaque voyage; des fix fols
par tête que tous les paffagers, libres ou efclaves,
doivent payer en arrivant dans la colonie;
des amendes & des confifcations établies
par divers actes de l'affemblée; des épaves
& des bêtes égarées que perfonne ne réclame:
enfin du droit d'aubaine, fur les terres &
fur les biens mobiliers de ceux qui ne laiffent
point de légitime héritier. Les fonds en
réferve viennent d'une taxe fur l'entrée des
liqueurs, & d'un droit qui fe lève fur tous
les efclaves, valets & fervantes qui arrivent
dans le pays. On lève une forte de taille
réelle, ou plutôt de capitation, dont il n'y
a que les femmes blanches qui en foient
exceptées, & qui confifte à payer une certaine
quantité de tabac. Ce tribut fe lève
trois fois, & pour différens ufages: le premier
fert aux frais néceffaires pour le fupplice
d'un efclave criminel, dont il faut dédommager
le maître; pour arrêter ou faire pourfuivre
les déferteurs; pour payer la milice lorfqu'elle
eft fur pied, & pour d'autres dépenfes de cette
nature. La feconde levée eft particulière à
chaque comté, & fert à bâtir ou réparer les
édifices publics de la province. La troifième

est paroissiale, & est employée à payer les ministres, & à l'ornement des églises.

Dans la naissance de la colonie, les cours de justice étaient des modèles d'équité & de droiture : un seul tribunal prenait connaissance des causes civiles & ecclésiastiques; & l'affaire la plus compliquée était terminée en peu de jours, avec droit d'appel à l'assemblée générale, qui n'employait pas moins de diligence à la décider. Aujourd'hui on a multiplié les tribunaux, & on y a laissé introduire les ruses de la plus subtile chicane.

Presque tous les habitans de la Virginie sont de la communion anglicane; &, quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout Chrétien, qui consent de se soumettre aux charges de la paroisse, on n'y connaît que cinq conventicules, trois de Quakers, & deux de Presbytériens. Des réfugiés Français fondèrent en 1699, vers la rivière de James, une ville qu'on nomme Monacan, & qui jusqu'à présent s'est soutenue avec une sorte de distinction.

Le revenu du ministre d'une paroisse, de quelqu'étendue qu'elle soit, est fixé à seize mille livres de tabac. Pour une oraison funèbre, il retire quarante schellings ou quatre cents livres de tabac. Pour un mariage, il a cinq schellings, ou cinquante livres de tabac.

Les troupes de la colonie se réduisent à un certain nombre d'habitans, enrôlés par

classes, sous le nom de milice à pied & à cheval. Tout Virginien libre, est enrôlé depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. L'infanterie forme un corps de sept mille cent soixante-neuf hommes : la cavalerie n'a que treize cents soixante maîtres.

Les gens de service sont distingués en domestiques perpétuels & en passagers : les Nègres sont du premier ordre. Une loi règle que les domestiques au-dessous de dix-neuf ans, ne serviront que jusqu'à vingt-quatre, & que s'ils sont plus âgés, leur service ne sera que de cinq ans. Les valets & les esclaves indistinctement, sont employés aux mêmes travaux. Si les loix faites en faveur des domestiques sont exécutées, leur sort est moins triste que ne nous le représentent quantité de voyageurs ; mais où ne se trouvent pas l'oubli & l'abus des loix !

Les premiers colons qui s'établirent à la Virginie y étaient venus sans femmes, & n'osant risquer de s'allier avec les Indiennes, ils en firent venir d'Angleterre. Celles qui y apportèrent de la vertu, n'eurent pas besoin de dot pour trouver des partis avantageux. Il se fit pendant quelque tems un commerce assez singulier dans ce genre, & il y eut des capitaines de navire, qui vendirent des cargaisons de femmes, à raison de cent livres sterling par tête.

L'historien de la Virginie observe que ce pays est presqu'à la même latitude que la terre promise, & que ces deux contrées ont

plusieurs conformités : elles abondent toutes deux en rivières ; elles sont toutes deux situées sur une grande baye, qui les rend fort propres au commerce ; & dans l'une comme dans l'autre, le terroir est d'une singulière fertilité. Au reste, rien n'est plus doux que le climat de la Virginie, qui est également éloigné des excès du chaud & du froid.

Les naturels de la Virginie sont d'une haute taille, droits & bien proportionnés : la couleur des deux sexes est un brun châtain ; ils ont les yeux noirs, le regard un peu louche, & les cheveux d'un noir de charbon. Presque toutes les femmes sont exactement belles ; elles ont la taille fine, les traits délicats, la jambe admirable, & avec le teint de nos Européennes, elles les passeraient en beauté. Les hommes se coupent les cheveux de différentes formes, & se font la barbe avec une coquille de moule ; les plus distingués d'entr'eux conservent une longue tresse derrière la tête. Les femmes portent leurs cheveux fort longs, flottans sur les épaules, ou noués en une seule tresse, qui tombe sur le dos. Il faut observer qu'elles ont toutes le sein petit, rond & si ferme, que dans la vieillesse même, on ne leur voit jamais les mammelles pendantes.

Les hommes & les femmes se couvrent la tête d'une espèce de couronne, large de cinq ou six pouces, ouverte au-dessus, & composée de coquilles & de baies, qui

forment diverſes figures par le mélange ſingulier des couleurs. Dans certain tems ils changent ces couronnes en un morceau de fourrure peinte. Les moins riches vont la tête nue, & ſeulement ornée de quelques plumes, bizarrement arrangées. Les chefs ont pour habit une ſorte de manteau dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & deſſous une pièce de toile, ou une peau, attachée au-deſſous du ventre, qui s'étend juſqu'au milieu des cuiſſes. Le peuple n'a qu'un ſimple morceau d'étoffe qui paſſe entre les cuiſſes, & qui eſt attaché à une ceinture des deux côtés.

Les bourgades des Virginiens ſont quelquefois compoſées de cinq cents familles, & c'eſt ce qu'on appelle un royaume; car le pouvoir du roi ou du chef, ne s'étend pas au-delà; & ſi pluſieurs bourgades ſe trouvent réunies ſous la puiſſance d'un ſeul, c'eſt ou par droit de ſucceſſion, ou par droit de conquête. Pour lors ils font gouverner ces bourgades conquiſes, par des lieutenans qui leur payent un tribut, & qui ſont obligés de les ſuivre à la guerre avec leurs ſujets.

Ces ſauvages règlent leurs fêtes par les ſaiſons. Une ſe célèbre à l'arrivée des oies & des canards; une autre au tems de la chaſſe; une troiſième à la maturité des fruits, & la quatrième à la moiſſon. Ils comptent par unités, par dixaines & par

centaines. Ils calculent les années par le nombre des hivers, & ils les diſtinguent en cinq parties. 1° Celle où les arbres bourgeonnent & fleuriſſent : 2° celle où les épis ſont formés & bons à rôtir : 3° l'été ou la moiſſon : 4° la chute des feuilles : 5° l'hiver. Leurs mois répondent au cours de la lune, & leur jour eſt diviſé en trois portions, le lever, le montant, & le coucher du ſoleil.

Fin de la Deſcription de la Virginie.



NOUVELLE ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Remarques sur la Nouvelle-Angleterre.

UN capitaine Anglais, nommé Barthelemi Gosnold, s'arrêta le premier sur cette côte, en 1602 ; & quatre années après, il se forma, sous l'autorité de la cour de Londres, une compagnie qui fut nommée le conseil de Plymouth, dont les patentes portaient un droit spécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette latitude. En 1621, quantité d'Anglais, à qui les guerres de religion faisaient souhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie, formèrent une nouvelle compagnie, vinrent aborder à un partie de la côte, qui n'étant pas comprise dans la patente, les engagea à former de leur autorité un corps politique, en se reconnaissant, par un acte solemnel, sujets de la couronne d'Angleterre. Ils choisirent pour leur chef ou gouverneur, un nommé Carver, qui fonda aussi-tôt une ville, à

laquelle il donna le nom de Nouvelle-Plymouth. Tels furent les faibles commencemens des différentes colonies qui habitent cette vaſte étendue de pays, compriſe ſous le nom de Nouvelle-Angleterre.

La ſituation de la Nouvelle-Angleterre, eſt entre les quarante-un & les quarante-cinq degrés de latitude du nord, & ſes bornes ſont la Nouvelle-France au nord, la Nouvelle-York à l'oueſt, & l'Océan à l'eſt & au ſud. Monſieur Neal, dans l'hiſtoire de ce pays, lui donne trois cents trente milles de long, & cent quatre-vingt-dix de large, depuis le cap *Cod*, au nord-eſt, jusqu'à la Nouvelle-York; mais pluſieurs géographes ne lui accordent que trois cents milles ſur la côte maritime, ſans y comprendre les angles, & nulle part plus de cinquante milles de largeur. Les étés de cette contrée, quoique ſous la zone tempérée, ſont plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers y ſont plus longs & plus froids.

Boſton, que les Anglais prononcent Baſton, eſt la capitale de ce grand pays: elle eſt agréablement ſituée, dans une peninſule de quatre milles de long, au fond de la baye des Maſſachuſets. Cette ville eſt défendue par une fortereſſe redoutable, & peut armer en fort peu de tems dix mille ſoldats. La baye de Boſton eſt aſſez vaſte pour contenir toute la marine militaire des Anglais. On compte dans la ville plus de

de quatre mille maiſons, toutes bien bâties: malgré la variété des ſectes, dont cette colonie eſt compoſée, les habitans vivent avec beaucoup de concorde. C'eſt la réſidence du gouverneur, le ſiège des cours de juſtice, celui de l'aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires du pays.

On trouve à environ ſix milles de Boſton, l'iſle de Rhode, qui peut bien avoir quatorze ou quinze milles de long, ſur quatre ou cinq de large. Dès l'année 1639, elle était habitée par des Anglais, d'une ſecte particulière, dont faute de miniſtres la poſtérité eſt devenue auſſi barbare que les Indiens. Cette colonie ne dépend en aucune façon de la couronne, ni des officiers; elle ſe gouverne par elle-même: elle fait ſes loix, avec la ſeule reſtriction qu'elles ne doivent avoir rien de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette iſle eſt d'une rare fertilité, & ſon commerce conſiſte en chevaux, moutons, beurre, fromage & autres proviſions. Ces avantages y avaient attiré un ſi grand nombre d'habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au continent, où ils bâtirent deux villes, nommées la Providence & Warwick, qui jouiſſent de tous les privilèges de l'iſle. Ces deux nouvelles colonies ſont grandes, riches, & vivent heureuſes, quoique ſans magiſtrats & ſans miniſtres. « Ils s'entretiennent, dit-on, » en bonne intelligence avec leurs voiſins. » La liberté qu'ils ont de ſatisfaire tous leurs

» desirs, n'empêche point que les crimes
» ne soient rares parmi eux; ce qu'on attribue
» à leur profonde vénération pour l'écriture
» sainte, qu'ils lisent & qu'ils expliquent
» tous à leur gré. Ils ont une mortelle aver-
» sion pour toutes sortes de taxes. Leur charité
» ne se dément jamais pour les étrangers. Un
» voyageur qui passe par l'une ou l'autre
» de ces villes, peut s'arrêter dans la pre-
» mière maison, avec autant de liberté que
» dans une hôtellerie, & s'assurer d'y être
» bien traité. La principale occupation des
» habitans est de nourrir des bestiaux, & de
» faire du beurre & du fromage, deux
» marchandises qui les ont enrichis.

Le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, son lieutenant, les officiers militaires & ceux de justice, sont nommés par la couronne, mais ceux de l'Amérique sont à la nomination du gouverneur. Le consul est choisi annuellement par une assemblée générale, composée des députés des différentes provinces. Son pouvoir est fort étendu : toute la partie exécutive du gouvernement dépend de son approbation, ainsi que la législature. On exige de tous les membres qui le composent le serment de fidélité à l'ordre actuel de la succession royale. Lorsque l'élection des députés est confirmée, on nomme les conseillers, puis l'on procède à la création des cours de justice, à la levée des taxes, & à la publication des nouvelles loix, qui paraissent importantes pour la prospérité des

colonies. Ces loix doivent être confirmées par le roi ; mais si la confirmation n'arrive point dans l'espace de trois ans, elles ont leur plein effet.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possède un fond de cinquante livres sterling, est réputé citoyen libre, & donne sa voix pour l'élection des membres de l'assemblée. Pour faire connaître plus particulièrement les principes du gouvernement de cette singulière colonie, il ne faut qu'extraire quelques loix de son code.

« *Adultère*, puni de mort dans l'homme & dans la femme. *Bâtardise*, le père obligé de fournir à l'entretien de l'enfant ; déchargé, si le fait est douteux. *Blasphême*, la mort. *Prix constant du bled*, trois schellings le boisseau. *Membre d'une église*, on n'est point censé tel, si l'on n'y a pas reçu la communion. *Enfans*, la mort pour ceux qui ont battu ou maudit leur père & mère. *Faux témoignage*, la mort s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent*, amende du triple : amende de cinq schellings, pour s'être servi de cartes ou de dés : amende de cinq livres sterling, pour en avoir vendu ou gardé provision : amende, ou le fouet, au gré du juge, pour avoir dansé. *Hérésie*, pour avoir nié le quatrième commandement, le baptême des enfans, l'autorité des magistrats, &c. le bannissement. *Jésuites & prêtres romains*, le bannissement ; & s'ils reviennent, la mort.

Quakers, pour en avoir amené un qui n'eſt point habitant, banni : pour l'avoir ramené, la mort. Le Quaker étranger, fouetté, marqué de la lettre Q ſur l'épaule gauche, & banni : s'il revient, la mort. *Indiens*, pour leur avoir vendu des liqueurs fortes, amende de deux livres ſterling la pinte; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres: une livre de poudre, cinq livres. Un Indien qui ne cultive pas ſa terre, en perd la propriété. *Yvrognes*, fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage*, point de mariage reconnu, s'il n'eſt fait par le magiſtrat. Un mari qui bat ſa femme, ou une femme qui bat ſon mari, dix livres d'amende. *Dimanche*, violation du dimanche, trois livres d'amende. *Samedi*, pour avoir danſé le ſamedi, après le coucher du ſoleil, cinq ſchellings d'amende, ou le fouet. *Juremens*, jurer ou maudire, un ſchelling. *Filer*, tout particulier qui eſt ſans emploi, ou ſans travail, eſt obligé de filer. *Sorciers*, la mort. *Loups*, pour avoir tué un loup dans les plantations, ou dans la circonférence à dix milles, deux livres ſterling de récompenſe. *Culte*, pour le culte des images & l'idolâtrie, la mort, &c.



CHAPITRE V.

Remarques sur la Pensylvanie, & sur les Quakers.

LA Pensylvanie est sans contredit un des plus précieux établissemens des Anglais dans l'Amérique. Quoique la découverte de ce pays soit aussi ancienne que celle de la Virginie, il ne commença à être réellement habité que vers l'année 1680, lorsque les nouveaux sectaires songèrent à s'y établir. Pour connaître particulièrement ces sages & singuliers fanatiques que nous nommons Quakers, il faut remonter jusqu'à l'origine de cette célèbre secte.

Les Quakers, auxquels on donne aussi le nom de *Trembleurs*, reconnaissent Georges Fox pour leur chef, pour leur patriarche & pour leur apôtre. Les plus enthousiastes d'entr'eux se croyent les plus parfaits de tous les Chrétiens, & les plus conformes à Jésus-Christ & à ses apôtres : en vertu du témoignage intérieur de l'esprit, Fox, disent-ils, a été suscité de l'esprit de Dieu, pour rendre l'innocence & la pureté au christianisme, & allumer le flambeau de la religion. C'est par lui que la véritable parole de Dieu a succédé à la corruption qui avait obscurci le christianisme pendant une longue nuit

d'apostasie. Ce sont les propres termes que *Croesius* (L. 1. Histor. Quaquer.) dit se trouver dans les écrits des Quakers.

Fox, né dans le comté de Leicester en 1624, fut dans sa jeunesse d'une humeur sombre & mélancolique; & méditant continuellement sur la parole de Dieu, il se trouva avant l'âge de vingt-cinq ans, pour nous servir de l'expression des lettres sur les Anglais, *un homme saintement fou.* Il n'avait aucune teinture des sciences, savait à peine lire & écrire, s'énonçait fort pesamment & parlait mal sa langue. Après avoir passé quelques années dans une boutique, en qualité de garçon cordonnier, soit à apprendre la bible par cœur, soit à prêcher infructueusement ses camarades, un jour qu'il était au milieu de la campagne, il crut entendre une voix divine, qui l'exhortait à vivre dans la retraite, & à se séparer pour jamais de la corruption générale. Il obéit à cet ordre. Dès ce moment il ne donna au travail que le tems nécessaire pour lui procurer de quoi subsister, & il consacra les autres jours à la méditation & à prêcher dans les villages, ne craignant point, guidé par cette prétendue voix divine, *qui parle intérieurement au cœur & entraîne l'homme*, de disputer contre le plus habile théologien. Bientôt il eut des visions, des inspirations, des insomnies toutes divines, de saints pressentimens, & débita quelques prétendues prophéties, ce qui lui attira en peu de tems

plusieurs milliers de sectateurs. Modeste, sobre, vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, soutenu par une bande de fanatiques, il osa annoncer qu'il était choisi par l'esprit saint pour établir une nouvelle religion, & pour fonder une nouvelle église, sur les débris de l'ancienne, qui s'écroulait. Il fut, en 1649, jetté dans une prison à Nottingham, mais cette faible correction & quelques faux miracles qu'on lui attribua, grossirent beaucoup son parti. Remis en liberté, il n'en devint que plus hardi à débiter ses extravagances ; il fut fouetté, emprisonné, mis au pilori ; mais il se consolait de ces disgraces, en voyant augmenter le nombre de ses disciples. Cromwell méprisa d'abord ces vils fanatiques ; mais envisageant avec quelle rapidité le *Quakerisme* s'étendait dans toutes les provinces du royaume, il s'efforça de les gagner par des présens ; ses tentatives furent inutiles, & cette secte fut la seule contre laquelle l'or du tyran ne put prévaloir.

Cette secte, déjà répandue en Ecosse & en Irlande, tint sa première assemblée dans le comté de Bedford en 1658, & les nouveaux frères ne gardèrent plus de ménagemens dans leurs discours, & traitèrent toutes les communions protestantes avec le dernier mépris ; de-là les violentes persécutions qu'ils eurent à souffrir. Cependant les Quakers respirèrent un peu à l'avénement de Charles second au trône, & leurs emportemens eurent

moins de fureur : mais bientôt on les peignit à ce prince comme des hommes dangereux, ennemis de l'état & perturbateurs du repos public. On leur défendit de tenir des assemblées, le parlement leur ordonna, sous peine de bannissement, de prêter serment de fidélité au roi, mais vainement : en dépit des défenses, ils tinrent leurs conventicules, & toute la sévérité des magistrats ne put leur arracher le serment de fidélité.

L'enthousiasme avait établi le *Quakerisme*, l'avilissement allait le détruire, lorsque Guillaume Penn & Robert Barclay employèrent tous leurs talens pour réduire en système toutes les extravagances des disciples de Georges Fox, & faire prendre à cette secte une forme nouvelle.

Penn, fils d'un vice-amiral d'Angleterre, devenu Quaker en Irlande, hérita à la mort de son père, d'une province d'Amérique, cédée par le roi au vice-amiral, & qui avait été appellée de son nom Pensylvanie : ce fut dans ce vaste héritage qu'il ouvrit un asyle aux malheureux Quakers que le gouvernement ne cessait de bannir. Penn fonda alors la ville de Philadelphie, il fit une ligue avec les sauvages des environs, & donna des loix à sa république naissante. « Ce nouveau lé-
» gislateur déclara que tous ceux qui recon-
» naîtraient un seul Dieu, tout-puissant,
» créateur & conservateur de l'univers, qui
» lui témoigneraient leur fidélité en suivant
» exactement les règles de la vertu, qui

» est seul capable d'approcher l'homme de
» son créateur, & de le rendre semblable
» à lui ; que ceux-là jouiraient d'une entière
» liberté, & qu'ils ne seraient forcés à aucun
» acte religieux contraire à leur conscience,
» ni contraint d'assister à aucun culte qu'ils
» désapprouveraient ; & s'il arrivait à quel-
» qu'un de maltraiter son concitoyen de quel-
» que façon que ce pût être, au sujet de la
» religion, il ordonna qu'un tel homme fût
» puni comme un séditieux & comme un
» perturbateur du repos public. » En tolérant
toutes sortes de religions & de sectes parmi
les nouveaux colons, & en ne leur deman-
dant qu'une simple croyance en Dieu, Penn
leur accorda le droit de prétendre à la ma-
gistrature & aux autres dignités.

Ce serait sans doute ici la place d'expli-
quer exactement quelle est la véritable doc-
trine des Quakers ; mais leurs sentimens
sont si peu uniformes, & leur langage si
obscur & si mystérieux, que cette entreprise
est, sinon impossible, au moins de la plus
grande difficulté.

Ils avancent » que tout homme qui vit mo-
ralement bien, & pratique sincèrement les
devoirs de la religion naturelle, doit être re-
gardé comme ayant l'essence d'un bon Chré-
tien, parce que entre un vertueux Payen
& un bon Chrétien, il n'y a pas d'autre
différence que la foi historique pour cer-
tains faits extraordinaires, telle que l'ont
les Chrétiens. Cette foi qui manque aux

Payens, n'eſt nullement eſſentielle au ſalut.

Jéſus-Chriſt eſt la véritable lumière intérieure qui éclaire les hommes par une inſpiration immédiate, & non la doctrine extérieure de l'évangile, qui n'eſt pas la voie ordinaire dont Dieu ſe ſert pour éclairer les hommes.

L'écriture n'eſt pas la véritable règle de la doctrine & de la morale Chrétienne, c'eſt la lumière intérieure. Les écrits dont la bible eſt compoſée, ont été adreſſés à des égliſes ou à des particuliers, & ne nous regardent pas.

La publication de l'évangile n'a pas aboli les inſpirations immédiates, & ce n'eſt point par l'écriture que l'on doit juger de la certitude des révélations. Chaque fidèle a une inſpiration immédiate, & les préceptes de l'évangile ne nous obligent qu'autant qu'ils ſont confirmés par cette inſpiration.

L'inſpiration nous enſeigne tout ce qui eſt néceſſaire à notre ſalut. C'eſt de tous les fidèles, & non pas ſeulement des apôtres, qu'il eſt dit que *l'onction leur enſeignera toutes choſes*. Un fidèle Quaker doit penſer qu'il vaut mieux s'entretenir avec Dieu immédiatement que médiatement.

C'eſt à l'eſprit ſeul qu'il faut avoir recours pour entendre ce qui ſe trouve d'obſcur dans l'écriture. Quelles que ſoient les preuves de la vérité du chriſtianiſme, il faut encore qu'elles ſoient fortifiées par le témoignage intérieur de l'eſprit. Tous les miniſtres de

Jésus-Christ sont aussi infaillibles en ce qu'ils enseignent que l'étaient les prophètes & les apôtres : sans cela l'esprit de Jésus-Christ ne serait pas infaillible : l'inspiration suffit à un ministre sans le secours des écritures : c'est l'inspiration seule qui appelle au ministère ; & pour preuve d'une vocation immédiate, il ne faut d'autres miracles que des miracles intérieurs, & les Quakers n'ont pas besoin d'en faire d'extérieurs, puisqu'ils n'annoncent point un nouvel évangile.

Il peut y avoir de véritables membres de l'église parmi les Juifs, les Turcs & les Payens : il faut prêcher le Christ intérieur, & apprendre au peuple à le sentir. Les femmes peuvent prêcher comme les hommes ; car *en Jésus-Christ il n'y a aucune distinction de mâle & de femelle.*

Les pensions accordées aux ministres, & que ceux-là exigent comme une dette, déshonorent le ministère. Le payement des dîmes est un reste de judaïsme. La distinction des personnes dans la divinité est une subtilité spéculative qui ne tend pas à nous rendre meilleurs. Le véritable Christ est celui qui était, avant que d'être manifesté en chair, & qui n'a jamais été vu des yeux de la chair. Comme Dieu, Jésus-Christ a une humanité céleste, dont la terrestre n'était que la figure. Il ne s'est point uni personnellement à notre nature humaine ; il ne l'a prise que pour un tems. Ce n'est pas par l'effusion extérieure du sang de Jésus-Christ, que nous avons été

lavés de nos péchés, c'eſt par un ſang intérieur & ſpirituel que le fils de Dieu purifie nos cœurs & nos conſciences.

L'écriture ne dit point que Jéſus-Chriſt ait ſatisfait à la juſtice de Dieu pour nos péchés, & l'on ne peut concilier cette juſtice avec la punition de ſon fils qui eſt innocent. C'eſt une erreur de penſer que Jéſus-Chriſt eſt monté au ciel avec le même corps dont il a été revêtu ſur la terre. Quand nos péchés nous ont été pardonnés, il n'eſt plus néceſſaire de s'en repentir : pour parvenir au ſalut, il faut vivre ſans aucun péché. Le ſerment & même l'injuſtice eſt un péché : Dieu l'a défendu : il n'eſt pas permis de faire la guerre ni même de repouſſer la force par la force. Tout homicide, même en guerre, eſt contraire au précepte d'aimer ſes ennemis. On ne doit donner aux hommes aucun titre d'honneur : il ne faut ni s'incliner, ni ſe découvrir devant eux, ni ſuivre les modes du ſiècle, ni donner, ni recevoir le titre de *vous*.

On doit attendre le mouvement de l'eſprit pour prier, & il ne peut y avoir de tems déterminé pour la prière que celui de l'impulſion de l'eſprit. Tout ſigne extérieur dans le culte public eſt contraire au précepte d'honorer Dieu en eſprit & en vérité. Le baptême extérieur n'a pas été ordonné par Jéſus-Chriſt, ou du moins il ne l'a pas été comme une loi perpétuelle. Le ſeul baptême intérieur eſt le baptême de Jéſus-Chriſt ; car le baptême d'eau & le baptême ſpirituel ſont

deux baptêmes différens. Prendre ou recevoir l'euchariſtie n'eſt pas d'une obligation perpétuelle, cette inſtruction avait en vue la faibleſſe des Chrétiens dans le commencement du chriſtianiſme.

Le bonheur éternel de l'ame ne conſiſtera point à être réunie à ſon corps. Il importe peu de croire la réſurrection du même corps, pourvu que l'on croye que l'on reſſuſcite avec un corps. Le ciel eſt la préſence de Dieu au dedans des hommes. »

Tels ſont ſommairement les dogmes des Quakers, & l'on ne peut nier qu'ils ne détruiſent abſolument le chriſtianiſme, à force de vouloir le rendre ſpirituel, & qu'ils n'en faſſent une religion chimérique ou impraticable.

Mais revenons à la Penſylvanie. Par les lettres patentes du quatre mars 1680, accordées à Penn, la couronne d'Angleterre lui cède, ſous le nom de Penſylvanie, tout l'eſpace ſitué entre les quarante-trois degrés de latitude du nord, incluſivement, avec les iſles qui appartiennent à cette étendue : de ſorte que le pays dont il devint propriétaire, avait pour bornes à l'eſt la baye & la rivière de Delaware, au nord la Nouvelle-Yorck, à l'oueſt des nations Indiennes, & au ſud le Maryland ; ce qui fait plus de cent cinquante lieues en ligne droite.

Penn diviſa ſon nouveau pays en pluſieurs comtés : il régla que le pouvoir légiſlatif réſiderait dans le gouverneur & dans

l'assemblée du peuple, qu'on ne ferait point de loix, & qu'on ne leverait point d'argent sans le consentement de ce dernier : que tous les privilèges & tous les droits des Anglais d'Europe auraient leur pleine valeur en Pensylvanie : & qu'en conservant beaucoup de respect pour la cour d'Angleterre, on n'attendrait point ses ordres pour pourvoir au bien-être & à la sûreté de la colonie. Après ces arrangemens, Penn retourna en Angleterre, il se rendit suspect au gouvernement, par quelques discours peu mesurés, & la cour saisit cette occasion pour lui ôter le gouvernement de la Pensylvanie, & pour y introduire la forme d'administration établie dans les autres colonies Anglaises de l'Amérique.

Les principes modérés que les Quakers ont adoptés, leur douceur naturelle, & l'éloignement qu'ils ont pour la guerre, & pour toutes sortes de divisions, fait régner dans cette heureuse colonie une paix si constante, qu'on n'y connaît pas un seul événement qui puisse servir de matière à l'histoire. A n'envisager cette secte que du côté de la politique, elle est la seule tranquille sur la terre, mais elle ne peut l'être long-tems. Chaque jour en diminue les forces, & lui arrache quelques membres. Le fils d'un riche Quaker prétend jouir de l'immense fortune qui vient de lui tomber en partage ; il veut parvenir aux dignités, obtenir des titres, & avoir des boutons sur son habit : ces avan-

tages le séduisent, & la communion sur laquelle la cour répand ses faveurs, ne lui paraît bientôt plus si criminelle, que son père s'était efforcé de le lui démontrer.

CHAPITRE III.

Remarques sur la Caroline.

LA colonie de la Caroline doit ses premiers établissemens à quelques familles Anglaises qui, pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, vinrent en 1622, se fixer sur la côte de cette province, à l'embouchure de la rivière de May : mais, en 1663, quelques seigneurs Anglais obtinrent du roi Charles II, des lettres patentes par lesquelles ce prince leur cédait, sans autre condition que de payer à la couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, tout le domaine qu'il s'attribuait en Amérique, depuis le trente-sixième degré de latitude du nord, jusqu'à la rivière de San-Matteo, qui est renfermée dans le trente-unième, avec tous les droits royaux sur les pêcheries & les mines, sur la vie, les membres & les possessions de leurs vassaux. Cette conclusion est d'autant plus singulière que la Caroline a pris son nom d'un fort bâti par les Fran-

çais en 1562. Ce pays n'a pas moins de trois cents milles d'étendue : il eſt partagé en deux petits gouvernemens, celui du nord & celui du ſud.

Pour peupler promptement la Caroline, les nouveaux propriétaires y reçurent toutes les ſectes, avec une tolérance ſans bornes, autoriſée par l'acte de conceſſion. Dans le réglement qu'ils firent à ce ſujet, on doit remarquer particulièrement ces articles : « Que les propriétaires, ayant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une province, étaient réſolus d'accorder la plus grande liberté de religion qu'on pût deſirer, ou dont on eût jamais eu l'exemple dans aucune ſociété humaine : Que les naturels du pays n'ayant pas encore la moindre connaiſſance du chriſtianiſme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnaient aſſurément aucun droit de les maltraiter : Que les Chrétiens qui apporteraient dans la colonie des principes différens de ceux de l'égliſe anglicane, s'attendraient ſans doute à n'être pas contraint dans leurs opinions, & que par conſéquent ce ſerait manquer à la bonne foi, que de leur faire la moindre violence : Qu'à l'égard des Juifs, des Payens, & des autres ennemis du chriſtianiſme, on ne voyait pas plus de raiſon de les rejetter, puiſque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumière, on devait ſe flatter au contraire que la connaiſſance de l'évangile & l'exemple des vertus chrétiennes pourraient ſervir

quelques

quelques jours à leur déſiller les yeux : qu'ainſi tout le monde était invité à la Caroline, & ſûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les ſentimens & pour le culte : qu'on ne mettait qu'une condition à cette tolérance univerſelle : c'était que toutes les perſonnes au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendraient à la protection des loix civiles, fuſſent attachées à quelque égliſe, ou quelque corps de religion, & que leurs noms fuſſent inſcrits dans les regiſtres de leur ſecte. » Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, par le fameux Loke qui ſe chargea de dreſſer cette étrange pièce de légiſlature.

L'adminiſtration de la colonie fut confiée à un gouverneur, ſous le titre de Palatin, & on lui donna trois aſſeſſeurs, choiſis ainſi que le gouverneur entre les propriétaires ; les autres ayant droit de ſuffrage dans le conſeil, qu'on nomma cour Palatine, & qui fut chargé du pouvoir légiſlatif, tandis qu'on réſerva au palatin la puiſſance exécutive. On diviſa enſuite le pays en comtés, & dans chaque comté on créa trois nobles, l'un ſous le nom de Landgrave, & les deux autres ſous celui de Cacique. Ceux-ci avec les membres du conſeil devaient compoſer la chambre haute d'un parlement, & la nomination des députés de la chambre baſſe était réſervée au peuple. Pour parvenir à la dignité de Landgrave, il fallait poſſéder quatre baronnies, chaque baronnie compoſée de ſix mille

acres de terre. Pour être cacique, il suffisait de deux baronnies chacune de trois mille acres. On ne pouvait aliéner ces fonds, ni par vente, ni par donation, mais on était libre d'en louer un tiers pour trois vies seulement. Les membres de la chambre basse devaient être élus entre les tenanciers libres de chaque comté, qui ne devaient payer qu'un sou par acre aux propriétaires. Le parlement devait s'assembler une fois au moins en deux ans. Tous les habitans sans distinction devaient prendre les armes, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, au premier ordre de la cour palatine.

Les voyageurs ne nous apprennent rien de bien intéressant touchant les anciens habitans de la Caroline; en effet, il reste si peu de naturels, qu'il était assez inutile d'en parler; ce que nous pouvons recueillir de leur religion, c'est qu'ils adorent un seul Dieu créateur de toutes choses, à qui leur grand-prêtre offre des sacrifices, mais ils ne se persuadent point qu'il daigne se mêler de leurs affaires. Il a des ministres inférieurs qui gouvernent ce bas monde, & l'on entrevoit que ces Indiens distinguent dans ces divinités subalternes des bons & des mauvais génies, qu'ils prient suivant ce qu'ils espèrent ou craignent d'eux, & à qui ils font de continuelles offrandes, par le ministère de leurs prêtres.



CHAPITRE IV.

Remarques sur la Floride.

On comprend sous le nom de Floride cette grande contrée de l'Amérique septentrionale, qui est renfermée entre le vingt-cinquième & le quarantième degré de latitude du nord, & entre le deux cents soixante-dixième & le deux cents quatre-vingt-dix-septième de longitude. Elle comprend la Louisiane, la Floride Espagnole, la nouvelle Géorgie & une partie de la Caroline. Elle est bornée au couchant & au nord par une longue chaîne de montagnes qui la sépare du nouveau Mexique, la baigne au midi & la mer du Mexique au levant.

En 1497, Sebastien Cabot vit la Floride, mais il n'y débarqua pas. Ponce de Léon la découvrit en 1512. En 1562 Jean Ribaut, François, s'y établit & y bâtit un petit fort. Ce serait bien infructueusement qu'on s'efforcerait de peindre particulièrement les différens peuples qui habitent ce vaste pays; il suffit de dire en général, pour ne pas abuser de la crédulité du lecteur, & pour ne se pas laisser abuser par les voyageurs, que les Floridiens ont la couleur olivâtre, tirant sur le rouge, à cause d'une huile dont ils se frottent : qu'ils vont presque nus,

qu'ils ſont braves & bienfaits. A l'égard de leur religion, au riſque de nous tromper avec Garcilaſſo de la Vega, & quelques autres auteurs, nous allons tâcher d'en débrouiller le cahos.

Les Floridiens ſont Idolâtres : ils adorent le ſoleil & la lune, & ils leur offrent des prières & des ſacrifices. Il y a apparence que ces peuples, & particulièrement ceux qui demeurent vers les montagnes des Apalaches, ont conſervé quelques notions du déluge univerſel; car ils rapportent que le ſoleil ayant retardé ſa courſe ordinaire de vingt-quatre heures, les eaux du grand lac Théomi ſe débordèrent avec une telle abondance, que les ſommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réſerve de celle d'Olaimy, que le ſoleil garantit de l'inondation, à cauſe d'un temple qu'il s'y était bâti de ſes propres mains. Depuis ce tems les Apalachites vont rendre hommage au ſoleil ſur cette montagne. Tous ceux qui purent en gagner le ſommet furent préſervés du déluge. Le jour ſuivant le ſoleil reprit ſon cours, & fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Telle eſt l'origine fabuleuſe du culte que ce peuple rend à l'aſtre qui nous éclaire.

Auſſi-tôt que le ſoleil paraît ſur l'horiſon, les Floridiens le ſaluent & chantent des hymnes à ſa louange : le ſoir ils obſervent la même cérémonie. Quatre fois l'année, ils ſe rendent ſur la montagne d'Olaimy, & par

les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en ſon honneur; car le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux. La nuit qui précède chacune de ces ſolemnités, toute la montagne eſt éclairée, & les *Jonas* ou prêtres s'y rendent, pour ſe préparer dignement aux fonctions de leur miniſtère, & attacher à l'entrée de la caverne conſacrée au ſoleil, les offrandes des dévots de la nation. Dès que le ſoleil commence à darder ſes rayons, ces miniſtres entonnent des hymnes, & après pluſieurs génuflexions, ils jettent des parfums dans le feu ſacré, qui brûle au-devant de l'ouverture de la grotte. Le pontife verſe du miel dans une pierre creuſée pour cet uſage, & qui eſt au-deſſous d'une grande table de pierre. Il jette à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiſeaux, qui, ſelon l'opinion des Floridiens, chantent continuellement les louanges du ſoleil. On coupe ces pratiques religieuſes par un feſtin & des danſes, & lorſque le dieu de la lumière eſt aux deux tiers de ſon cours, & qu'il dore de ſes rayons les bords de la table, les *Jonas* brûlent de nouveaux parfums, & donnent la liberté à ſix oiſeaux myſtérieux; enſuite ils deſcendent en proceſſion de la montagne, ſuivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, & l'on ſe rend au temple, où les pélerins ſe lavent le viſage dans une eau ſacrée.

On prétend que la caverne du soleil est naturellement taillée dans le roc, qu'elle est ovale, longue de deux cents pieds, & haute de cent vingt.

Quelques peuples de la Floride sacrifient leur premiers-nés au soleil, ou plutôt à leurs rois, qu'ils nomment Paraoustis : ce qui doit faire pancher vers cette dernière opinion, c'est que cette cruelle cérémonie se fait en présence du prince, & qu'il semble que la victime lui soit offerte particulièrement. La mère du jeune enfant se prosterne aux pieds du paraousti, devant lequel il y a un bloc, préparé pour le sacrifice. Des femmes rangées en cercle, dansent & chantent en même tems les louanges du paraousti : au milieu d'elles, paraît une autre femme qui tient la victime dans ses bras ; elle quitte le cercle en dansant, pose l'enfant sur le bloc, & aussi-tôt il est impitoyablement massacré par le chef des jonas. Cette victime doit toujours être un garçon.

Les Floridiens demandent toutes les années au soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre & de lui conserver sa fécondité : pour obtenir cette précieuse faveur, ils lui offrent la représentation d'un cerf, c'est-à-dire, la peau d'un de ces animaux, remplie d'herbes odoriférantes, & ornée de fleurs & de fruits, qu'ils élèvent à la cime d'un grand arbre.

Comme ils adorent particulièrement le mauvais principe, sous le nom de *Toia*,

pour se le rendre favorable, il n'est pas étonnant qu'ils célèbrent des fêtes en son honneur. La principale de ces solemnités pourrait être nommée la fête de la Contrition. Toutes les femmes préparent une grande place pour cette cérémonie : tous les habitans du canton s'y rendent à la pointe du jour ; leurs jonas arrivent, le corps peint de diverses couleurs : ils sont accompagnés d'un grand nombre de tambours, qui font un vacarme épouvantable. On danse, on chante les louanges du *Toia*, & au milieu de ces exercices, les prêtres feignent d'entrer dans une sainte fureur, & se sauvent dans les bois, sous prétexte de consulter le mauvais principe. Pendant leur absence, les femmes & les filles ne cessent de pleurer & de pousser d'affreux gémissemens, elles se tailladent le visage & les bras, & le sang qui coule de leurs blessures, elles l'offrent à *Toia*. Quelquefois les jonas sont deux jours entiers sans reparaître ; ils se montrent enfin, & débitent à leur retour tout ce qu'ils supposent avoir appris de la propre bouche du malin esprit ; ce fatras d'extravagances règle pour l'année toutes les actions des Floridiens : c'est par ce moyen qu'ils se vantaient d'avoir été instruits de l'arrivée des Espagnols dans leur pays. Nous avons déjà remarqué que les Mexiquains conservaient par tradition de semblables prophéties.

Les jonas ne se contentent pas d'être les ministres des divinités des Floridiens, ils

exercent auſſi la médecine, & ſont les conſeillers & les exécuteurs des ordres des paraouſtis. Ce triple caractère leur donne une autorité ſans bornes ſur les peuples, qui les révèrent & tremblent devant eux; d'ailleurs ces hypocrites joignent à la gravité de leur maintien, un ton de modeſtie qui en impoſe. On prétend qu'ils pratiquent des jeûnes extraordinaires. Pour entrer dans l'ordre des jonas, il faut paſſer par de rudes & longues épreuves, qui ſont cependant adoucies par de favorables viſions, & une communication intime avec la divinité. Ces derniers mots qui ſe trouvent dans les relations des voyageurs, découvrent aſſez les fourberies que les prêtres employent pour faſciner les yeux & ſéduire l'eſprit de leurs jeunes élèves.

Comme médecins, les jonas connaiſſent aſſez les vertus & les propriétés des ſimples. Ils font uſage des vomitifs : ils provoquent les ſueurs, pratiquent les ſcarifications, & ſucent avec un chalumeau le ſang qui découle des playes. Lorſque tous ces remèdes n'opèrent rien pour la guériſon du malade, ils preſcrivent le bain; s'il paraît impuiſſant, & que le mal redouble, on expoſe le moribond aux brûlantes ardeurs du ſoleil : c'eſt la dernière reſſource du malade & du médecin.

Comme prêtres, les jonas ſont couverts d'une eſpèce de manteau de peaux coupées en bandes inégales; ils ont les pieds & les bras nus, & ſur la tête un bonnet de peau

qui se termine en pointe, ou simplement leurs cheveux ornés de plumes. Une robe longue, attachée avec une ceinture, de laquelle pend un sac plein de remèdes, est l'habillement du médecin.

Les Floridiens en général n'épousent qu'une seule femme, qui, sous peine de mort, est obligée de garder la fidélité à son mari. Les paraoustis & les principaux de la nation se dédommagent de cette contrainte en prenant un grand nombre de concubines; mais les enfans de la femme légitime ont seuls le droit à la plus grande partie de la succession du père.

Les Apalachites ne se marient guères que dans leur famille, les degrés de frère & de sœur exceptés. Ils donnent à leurs enfans les noms des ennemis qu'ils ont tués, ou des villages qu'ils ont brûlés, ou même ceux des esclaves qui sont morts à leur service. Jusqu'à douze ans les garçons sont sous l'autorité de leur mère; mais passé ce tems, le père prend soin de leur éducation. Un mari cesse d'avoir commerce avec sa femme, depuis qu'elle est enceinte jusqu'après ses couches.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, & supposent que les gens vertueux sont transportés au ciel & placés entre les étoiles. La demeure des méchans est assignée dans les précipices des montagnes du nord parmi les ours, au milieu des neiges & des glaces. Les paraoustis sont ensevelis avec toute la

magnificence que ces peuples sont capables d'imaginer. Les princes alliés viennent pleurer sur le corps du défunt ; le peuple se coupe la barbe ; des pleureuses en titre d'office versent sur lui d'abondantes larmes trois fois le jour, le matin, à midi & le soir. On brûle exactement tout ce qu'il a possédé pendant sa vie, & le même usage s'observe à la mort des jonas, avec cette différence qu'après avoir ensevelis ceux-ci, on met le feu aux maisons qu'ils ont habitées. On croit que quelques nations de ce grand pays brûlent, & réduisent en poudre les os de leurs prêtres, & qu'un an après, ils la font avaler aux proches parens du mort.

Les Apalachites sont dans l'usage d'embaumer les corps, & lorsqu'ils sont entièrement desséchés par la force des drogues aromatiques qu'ils employent, ils les couvrent de superbes peaux, & les déposent dans des cercueils de cèdres, qui après douze lunes écoulées, sont enterrés dans la forêt voisine, au pied d'un grand arbre. Les corps des paraoustis sont gardés pendant trois années, & ensuite on les porte avec beaucoup de cérémonie dans le tombeau de leurs ancêtres.

Ce tombeau, que visitèrent les Espagnols & dont Garcilasso nous a laissé la description, mérite quelqu'attention. Il avait plus de cent pas de long, sur quarante de large, & la hauteur de ses murailles était proportionnée : sa couverture était de roseaux artistement

tiſſus, & capables de réſiſter à la pluye. Des feſtons de coquilles, liés avec des perles de différentes groſſeurs, ſervaient d'ornement à ce ſuperbe toit. A l'entrée de ce tombeau, on appercevait douze ſtatues coloſſales, placées ſur deux rangs, de façon qu'elles ſemblaient en défendre les approches : les premières, armées de maſſues garnies de cuivre; les ſecondes, de marteaux d'armes ; les troiſièmes, d'eſpèces de rames ; les quatrièmes, de haches de cuivre ; les cinquiemes, d'arcs & de flèches, & les ſixièmes, de longues piques. Le dedans de cette demeure funéraire, était auſſi orné de feſtons, de coquilles, de perles, & de plumes de diverſes couleurs. Le tour des murailles ſe trouvait maſqué par deux rangs de ſtatues d'hommes & de femmes de grandeur ordinaire. Au pied de ces murs, on avait pratiqué des bancs pour recevoir les cercueils des paraouſtis, & ceux des princes de leur famille, & au-deſſus de chaque cercueil, on voyait la figure de celui qu'il renfermait, repréſentée au naturel. Les eſpaces qui ſe trouvaient entre les ſtatues, étaient couverts par des boucliers, ornés de perles & de houppes de différentes couleurs. Au milieu de l'édifice, il y avait trois rangs de caiſſes, ſur des bancs ſéparés, qui toutes étaient remplies de perles, la plûpart d'une prodigieuſe groſſeur, & telle en devait être la quantité, que neuf cents Eſpagnols, entre leſquels il y avait trois cents cavaliers, ne purent les emporter

toutes. Les richesses contenues dans les appartemens contigus à ce séjour de la mort, étaient, au rapport des conquérans de la Floride, si considérables, que, d'après eux-mêmes, nous n'osons pas en faire l'énumération.

Les Floridiens sont vindicatifs, &, lorsqu'ils ont reçu quelqu'insulte, pour s'exciter à en tirer raison, ils indiquent une assemblée générale. Un de leurs guerriers se tient dans un endroit écarté. Tandis que l'orateur expose l'affront que la nation vient de recevoir de quelque voisin, un guerrier se lève avec fureur, & va lancer son javelot contre celui qui est à l'écart, & qui ne tombant pas du premier coup, est successivement frappé par d'autres furieux, jusqu'à ce qu'il nage dans son sang. On le relève en pleurant, & les femmes lui présentent à boire du *casiné*, qui est le breuvage des guerriers. On le transporte dans une cabane, on panse ses plaies, & toute l'assemblée s'enivre, en s'excitant mutuellement à la vengeance.

Dès ce moment la guerre est résolue, mais pour se mettre en marche, il faut l'avis des jonas. Ils consultent le mauvais principe, & sa réponse est toujours « qu'il faut exterminer » ses ennemis ». Le paraousti, certain du consentement de ses prêtres, fait la revue de sa petite armée, & se tournant vers le soleil, il le conjure d'éclairer son expédition : ensuite prenant de l'eau dans une coupe de bois, & proférant à haute voix mille imprécations

contre l'ennemi qu'il va combattre, il jette cette eau en l'air, de façon qu'elle puisse retomber sur ses guerriers, & leur dit : « Puissiez-vous répandre de la sorte le sang de » vos ennemis » ! Puis versant de nouvelle eau sur le feu allumé devant lui, il ajoute : » Puissiez-vous détruire nos ennemis avec au- » tant de promptitude que j'éteins ce feu » !

Lorsque le jonas est consulté sur ce qui doit arriver pendant l'expédition projettée, il se place sur un bouclier, au milieu de certains cercles qu'il a tracés sur le sable & de figures symboliques dont il ne nous est pas possible de rendre compte. C'est-là qu'il paraît agité de l'esprit dont il est le ministre détestable : il feint de l'entendre, de l'interroger, de lui répondre, & cette scène se passe au milieu des plus horribles contorsions. Ensuite il se calme, & paraissant reprendre ses sens, il va rendre compte au paraousti de la conversation qu'il vient d'avoir avec son dieu ; il lui vient apprendre où & de quelle manière les ennemis sont campés, & de quelle façon il doit s'y prendre pour obtenir la victoire. Nos crédules voyageurs nous assurent que presque toujours les jonas rencontrent juste. Il est possible que cela leur arrive, mais qu'en conclure ? Combien de fois nos astrologues n'ont-ils pas révélé par hazard les secrets de l'avenir ? & d'ailleurs ces fourbes ne sont-ils pas assez fins pour donner à leurs oracles une tournure qui les mette à l'abri des difficultés, lorsqu'il est question de se justifier ?

Après la bataille, les Floridiens enlèvent le crâne & la chevelure à leurs ennemis vaincus, & pendent à des perches les bras & les jambes de ceux qui ont été tués pendant la guerre.

CHAPITRE V.

Remarques sur la Baye d'Hudson.

CETTE baye s'étend du nord au sud, depuis les soixante-quatre degrés d'élévation du pole jusqu'au cinquante-unième : sa largeur de l'orient à l'occident est fort inégale : elle a près de deux cents lieues dans sa partie septentrionale, mais le fond de la baye a à peine trente-cinq lieues de large. Fréderic Anschild, en cherchant un passage pour aller de la mer du nord à celle du sud, découvrit cette baye ; mais Henri Hudson, fameux pilote Anglais, la reconnut plus particuliérement en 1640.

Les sauvages habitans de cette baye, sont appellés *Nodwais* par les Anglais, & *Eskimaux* par les Français. Ils sont petits, mais robustes, assez gras & fort basanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincelans, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs & longs, les épaules larges & les pieds extrêmement petits. Ils sont naturellement vifs & gais,

mais ſubtils, ruſés & fourbes. Pour arriver à leurs fins, ils ſavent manier la flatterie: fiers, s'ils peuvent ſe perſuader qu'on les recherche; ils ſont craintifs & rampans, lorſqu'on paraît les mépriſer & qu'ils veulent obtenir quelques faveurs.

Les habits des Eskimaux ſont faits de peaux de vache marine, de bêtes fauves, ou de peaux d'oiſeaux terreſtres ou marins, qu'ils ont l'art de coudre enſemble. Ils ſont compoſés d'une eſpèce de capuchon, ſerré autour du corps, qui deſcend juſqu'au milieu de la cuiſſe, & d'une culotte qui ſe ferme devant & derrière avec une corde, comme on ferme une bourſe. Les deux ſexes portent pluſieurs bottes les unes ſur les autres, pour garantir leurs jambes du froid exceſſif qu'il fait dans cette partie du monde.

Comme le capuchon des femmes eſt plus large ſur les épaules que celui des hommes, elles y placent ſouvent leurs enfans, auſſi bien que dans leurs bottes qui ſont d'une exceſſive grandeur. Tous ces habits ſont proprement couſus avec une aiguille d'yvoire & des nerfs de bêtes, fendus en lacets fort minces; & pour ornemens, ils les bordent avec des bandes de différentes peaux.

On n'a juſqu'à préſent que bien peu de renſeignemens touchant la religion de ces barbares: cependant on nous aſſure qu'ils reconnaiſſent un Etre d'une bonté infinie: ils lui donnent le nom d'*Ukcouma*, qui en leur langue, ſignifie grand chef. C'eſt ce Dieu

qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, & en reconnaissance, ils chantent ses louanges & lui adressent quelques prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux, il fait naître les tempêtes, il renverse les barques; il rend inutiles les travaux, & sa méchanceté le rend redoutable. Les voyageurs ne nous disent point si les Eskimaux cherchent à l'appaiser par des présens, ce qui est à présumer. Dieu est bon, & par son essence incapable de nous faire du mal, il est donc inutile de lui faire des offrandes : l'esprit malin est tout puissant pour faire le mal, il peut nous en accabler, il est donc nécessaire de lui offrir ce que nous avons de mieux, pour en obtenir davantage, ou du moins pour qu'il nous laisse le reste : c'est le raisonnement de tous les sauvages, qui reconnaissent un bon & un mauvais principe.

Les Eskimaux ont un véritable fond d'humanité, & compatissent de bonne-foi aux peines qu'éprouvent leurs semblables. Ils ont la plus grande tendresse pour leurs enfans, mais ce sentiment ne s'étend pas jusqu'à leurs femmes; ils semblent les mépriser, & se regarder comme étant d'une espèce infiniment plus noble. Toutefois avec cette humanité qu'on accorde peut-être assez gratuitement à ces sauvages, il sera assez difficile de concilier le récit que fait M. Ellis, au sujet de leur étrange coutume d'étrangler les vieillards. « Quand les pères &
» les

» les mères, dit ce voyageur, sont dans
» un âge qui ne leur permet plus le travail,
» ils ordonnent à leurs enfans de les étran-
» gler : c'est de la part des enfans, un devoir
» d'obéissance, auquel ils ne peuvent se re-
» fuser. La vieille personne entre dans une
» fosse, qu'ils ont creusée pour lui servir
» de tombeau ; elle y converse quelque tems
» avec eux, en fumant du tabac, & buvant
» quelques verres de liqueur. Enfin, sur
» un signe qu'elle leur fait, ils lui mettent
» une corde autour du cou ; &, chacun
» la tirant de son côté, ils l'étranglent en
» un instant. Ils sont obligés ensuite de la
» couvrir de sable, sur lequel ils élèvent
» un amas de pierre. Les vieillards qui n'ont
» pas d'enfans, exigent le même office de
» leurs amis, mais ce n'est plus un devoir,
» & souvent ils ont le chagrin d'être refu-
» sés. On ne voit point que dans le dégoût
» qu'ils ont de la vie, ils pensent jamais
» à s'en délivrer par leurs propres mains ».

Ces hommes, presque brutes, ne manquent pourtant pas d'industrie : ils savent construire & gouverner leurs canots avec beaucoup d'adresse. Ces petits bâtimens sont ou de bois ou de côtes de baleine, fort minces, & tout-à-fait couverts de peaux de vache marine, à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du pont d'y entrer, & qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme. Il s'y tient assis en

étendant les jambes, & en se renfermant le corps dans une autre pièce de peau, attachée au rebord, de façon que l'eau ne peut passer jusqu'à lui. Ces dans ces frêles canots que les Eskimaux s'exposent sur la mer : ils sont ordinairement de vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large, & se terminent en pointe par les deux bouts. Une rame est l'unique instrument qu'ils employent pour gouverner ce petit bâtiment, d'où ils harponnent les plus gros poissons. Ils ont d'autres canots qui contiennent jusqu'à vingt personnes.

Ils font des filets pour prendre les bêtes fauves, & se servent adroitement de leurs arcs, pour tuer les oiseaux au vol ; mais depuis qu'ils sont en commerce avec les Européens, ils quittent volontiers l'arc & la fronde pour se servir du fusil.

Ces sauvages sont sujets à fort peu de maladies. Ils guérissent radicalement les maux de poitrine par l'infusion d'une simple, ou par l'usage des sueurs. Pour se faire suer, on prend une grande pierre ronde, sur laquelle on entretient un grand feu jusqu'à ce qu'elle soit rouge : ensuite, on élève autour une petite cabane, qu'on ferme soigneusement. Le malade y entre nu, avec un vase plein d'eau, dont il arrose la pierre, & l'eau se changeant en vapeurs chaudes & humides, qui remplissent aussi-tôt la cabane, lui procure une transpiration très considérable & fort prompte. Après être resté quelque tems, il

ſort & va ſe plonger dans l'eau froide, ou ſe rouler dans la neige, ſuivant la ſaiſon. Pour ſe guérir de la colique, ils avalent une grande quantité de fumée de tabac. La perte de la vue eſt ce qu'ils craignent le plus. Cette privation leur eſt cauſée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la neige, ſur-tout au printems, quand le ſoleil eſt plus élevé au-deſſus de l'horiſon. Pour ſe garantir de ce malheur, ils ont inventé une certaine machine qu'ils appellent en leur langue *des yeux à neige*; ce ſont deux morceaux de bois ou d'yvoire, qui ont une fente préciſément de la longueur des yeux, mais fort étroite, & qui cependant n'empêche pas de voir diſtinctement au travers : on applique cette machine ſur les yeux, & on la noue derrière la tête avec un ruban. Avec ce préſervatif, on eſt ſûr de regarder tous les objets & auſſi long-tems que l'on veut, ſans en reſſentir aucune incommodité.

Qui croirait que dans ce pays, ſi peu favoriſé de la nature, il ſe trouvât des hommes capables de le diſputer aux plus adroits frippons qui déshonorent ſi ſouvent notre commerce européen ? Nombre d'Eskimaux viennent dans nos comptoirs acheter du ſucre, du gingembre, des épiceries, de l'orge, des graines pour le jardinage, de la régliſſe, du tabac en poudre; & après les avoir falſifiés, ils revendent ces marchandiſes à leurs compatriotes avec un gain fort conſidérable : ils font plus, ils ſe transforment en char-

latans; & formant de petites portions de la plûpart de ces drogues, ils les vantent comme de puissans spécifiques contre toutes sortes de maladies, & les troquent avec leurs amis, pour de précieuses fourrures, qu'ils viennent revendre aux étrangers. Quelquefois ils se défont avantageusement de leurs petits paquets, sous prétexte qu'ils procurent une bonne chasse, une heureuse pêche, ou qu'ils préservent de blessures dans les combats.

Ces hommes si fins dans le commerce, & qui doivent peut-être aux Européens cette coupable manière de négocier, n'ont pas encore su se précautionner contre la misère qui les accable presque toutes les années. Rarement ils conservent dequoi se nourrir pendant l'hiver. Ceux qui viennent trafiquer dans les comptoirs de la baye, ne trouvant point dans les habitations de leurs compatriotes, les provisions qu'ils avaient droit d'espérer, sont souvent forcés de faire griller un millier de leurs fourrures & de les manger. Ces terribles inconvéniens en font souvent périr un grand nombre, & les extrémités où ils sont réduits, deviennent quelquefois si terribles, qu'on en a vu se porter à l'horrible excès de dévorer leurs enfans & leurs femmes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les usages de ce peuple, dont il est très possible que les voyageurs n'ayent pas encore pris des notions bien justes.

Au reste, il n'y a peut-être rien de plus affreux que les environs de la baye d'Hudson, & il ne faut pas moins que l'insatiable soif de l'or, pour chercher à y faire des établissemens. De quelque côté que l'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres incultes & incapables de culture, des rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, des vallées stériles, où le soleil ne pénétra jamais, & que les neiges & les glaçons rendent inabordables. La mer n'y est libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre.

Pour juger de l'excessif froid qu'il fait à la baye d'Hudson, il faut mettre sous les yeux du lecteur le récit que le capitaine Middleton fit de ses souffrances à la société royale de Londres.

« Quoique les maisons de notre habita- » tion soient faites de pierre, dit-il, que » les murs ayent deux pieds d'épaisseur, que » les fenêtres soient fort étroites, & garnies » de volets fort épais, que l'on tient fer- » més pendant dix-huit heures tous les » jours; quoique l'on fasse dans ces cham- » bres de très grand feux quatre fois par » jour, dans de grands poëles faits exprès, » que l'on ferme bien les cheminées, lorsque » le bois est consommé, & qu'il n'y reste » plus que de la braise ardente, afin de » mieux conserver la chaleur, cependant » tout l'intérieur des chambres & les lits se » couvrent de glace de l'épaisseur de trois

» pouces, que l'on est obligé d'ôter tous
» les jours. L'on ne s'éclaire dans ces lon-
» gues nuits, qu'avec des boulets de fer de
» vingt-quatre rougis au feu, & suspendus
» devant les fenêtres. Toutes les liqueurs
» gèlent dans ces appartemens, & même
» l'eau-de-vie dans les plus petites cham-
» bres, quoique l'on y fasse continuelle-
» ment un grand feu.

» Ceux qui se hazardent à l'air exté-
» rieur, malgré leur double & triple ha-
» billement de fourrures, non-seulement
» autour du corps, mais encore autour de
» la tête, du cou, des pieds & des mains,
» se trouvent d'abord engourdis par le froid,
» & ne peuvent rentrer dans les lieux chauds
» que la peau de leur visage ne s'enlève, &
» qu'ils n'ayent quelquefois les doigts des
» pieds gelés. »

Les eaux des lacs qui n'ont que dix à douze pieds de profondeur, se gèlent jusqu'au fond, & la mer même gèle à pareille hauteur. Lorsque la glace se fend, le bruit qu'elle fait alors est comparable à celui d'un coup de canon.

CHAPITRE VI.

Remarques sur quelques Isles de l'Amérique septentrionale.

TERRE-NEUVE.

CETTE grande isle de l'Océan sur la côte orientale de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, est située entre le trente-sixième & le cinquante-troisième degré de latitude : on lui donne près de trois cents lieues de tour. Elle fut reconnue en 1497 par Jean & Sébastien Cabot, père & fils, envoyés pour des découvertes par Henri VII, roi d'Angleterre. C'est à soixante lieues de Terre-Neuve qu'est le grand banc pour la pêche de la morue. Ce grand banc est proprement une montagne cachée sous les eaux, à près de six cents lieues de France, du côté de l'occident. Suivant les cartes marines les plus exactes, il commence au sud par les quarante-un degrés de latitude nord, & son extrémité septentrionale est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Sa plus grande largeur, d'orient en occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de longitude. On pourrait dire sans beau-

coup d'exagération, que sur ce fameux banc les morues y égalent presque les grains de sable. Elles se nourrissent d'une prodigieuse quantité de coquillages, & de plusieurs espèces de poissons de toute grandeur. Un bon pêcheur en prend quelquefois plus de quatre cents dans sa journée. Cette pêche doit être bien ancienne, puisqu'un Anglais rapporte qu'en 1521, il trouva sur le banc cinquante vaisseaux de différentes nations.

Les voyageurs ne s'accordent point du tout dans la description qu'ils nous font de l'isle de Terre-Neuve : les plus anciens nous assurent que l'air y est presque toujours serein; que l'on y voit de belles forêts; que les campagnes y sont fleuries & couvertes de fraises; que les buissons sont pour la plûpart des framboisiers, dont les fruits ont un goût merveilleux; que les eaux y sont bonnes, les vallons fertiles; que la terre produit naturellement une espèce de seigle fort nourrissant, & que diverses sortes de gibiers, les cariboux, les orignaux, les cerfs, les ours, les renards, les chevreuils & les castors y sont par milliers. Comment accorder ce tableau avec celui que font de cette même isle plusieurs navigateurs modernes ? Ils ne craignent point d'avancer que c'est une terre affreuse, ou plutôt un immense rocher, qui n'est presque par-tout couvert que de mousse. Tous les arbustes dont on parle, disent-ils, ne produisent aucun fruit. Les bois n'y sont bons à rien : la chasse est impraticable dans

les montagnes, & les brouillards qui s'élèvent du grand banc, empêchent qu'on y jouisse de la clarté du soleil. En été la chaleur y est insupportable, & en hiver il y fait un froid excessif. S'il est possible de concilier ces deux sentimens, ce ne peut-être qu'en distinguant les deux quartiers de l'isle qui ont été fréquentés par les Européens. Les côtes du sud & de l'est ne doivent pas réellement jouir d'un ciel bien pur, mais celles du nord & de l'ouest, sont dans le cas d'un été & d'un hiver fort sereins. On ne peut rien dire de l'intérieur du pays, puisqu'aucun voyageur n'a encore osé se vanter d'y avoir pénétré.

On ignore jusqu'à présent si cette isle est habitée, & l'opinion la plus commune est qu'elle ne l'a jamais été par aucune nation sédentaire. On y voit souvent des Eskimaux, qui y passent de la grande terre de Labrador, pour la chasse ou pour la traite.

La pêche de la morue est un important objet de commerce. On se sert de vaisseaux à deux ponts ordinairement, du port de cent à cent cinquante tonneaux, pour charger trente à trente-cinq milliers de morue verte, que l'on pêche avec des lignes, des calus de plomb, des hameçons & des rets. Cette pêche dure depuis le commencement de février jusqu'à la fin d'avril, mais quelquefois on y employe quatre à cinq mois. Chaque pêcheur ne pêche qu'une morue à la fois, ce qui rend le travail fatiguant, sur-tout par rap-

port à la pesanteur du poisson & au grand froid. La morue verte se sale à bord. Le décoleur lui coupe la tête, le trancheur l'ouvre, le saleur l'arrange à fond de cale, tête contre queue & queue contre tête. Quand il en a fait une couche d'une brasse en quarré, il la couvre de sel, & recommence ainsi jusqu'à la fin de la journée. Lorsque la morue a égoutté son eau pendant quelques jours, on la change d'endroit & on la resale.

Pour la pêche de la morue sèche, on se sert de vaisseaux de toute grandeur. Quand la pêche est faite, on laisse le poisson au soleil. On établit à terre une tente avec des troncs de sapins, de quinze ou vingt pieds de longueur, & dans cette tente un échafaud de quarante ou soixante pieds de long, sur quinze ou vingt de large. Lorsque la morue a pris sel, on la lave, on la fait égoutter, & on l'arrange sur des claies particulières, en observant de la retourner quatre fois par jour. Retournée ainsi & un peu séchée, on la met en pile, on la resale, & on la laisse sécher jusqu'au départ du vaisseau.

La morue est un poisson dont la longueur s'étend jusqu'à quatre pieds, & dont la largeur est d'environ un pied. Il a le corps gros & arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ou brune, mêlée de taches jaunâtres. Ses écailles sont petites & adhérentes au corps. Il a de grands yeux, qui sont couverts d'une membrane lâche & diaphane, & l'iris de ses

yeux est blanche. Il n'a qu'un seul barbillon, long à peine d'un doigt, qui tient au coin de la mâchoire inférieure : sa langue est large, molle & ronde ; ses dents sont disposées en plusieurs rangs ; il a trois nageoires sur le dos, une à chaque ouie, une de chaque côté de la poitrine, & deux derrière l'anus. Sa queue est plate. Ce poisson est très goulu.

Autrefois les Anglais n'avaient aucun gouvernement fixe dans l'isle de Terre-Neuve. Le patron du premier navire, qui arrivait dans la saison de la pêche, était regardé comme gouverneur pour cette saison. S'il arrivait plusieurs vaisseaux de guerre, le plus ancien capitaine commandait à terre comme sur mer. Dans d'autres tems c'était le gouverneur militaire du fort, appellé Saint-Jean, qui exerçait, sans y être autorisé, les fonctions de juge & de chancelier. Ces prétendus juges rendaient leurs sentences avec fort peu de formalités, dans les différentes discussions ; mais lorsqu'il s'agissait d'un meurtrier, on l'envoyait en Angleterre ; & comme il aurait été trop coûteux de faire partir avec lui les témoins, les juges de Londres le renvoyait ordinairement en Terre-Neuve déchargé de toute accusation.

On prétend que la charge en morue d'un navire de cent tonneaux, qui n'a point d'autres frais que ceux des vivres & des instrumens de pêche pour vingt hommes, rapporte à un propriétaire Anglais, dans les ports de Por-

tugal, d'Espagne, & d'Italie, deux mille livres sterling de profit clair & net.

Isle Royale ou Cap-Breton.

Cette isle est située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord; elle forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze à seize lieues, l'entrée du golfe de Saint-Laurent. Du nord-est au sud-ouest, elle peut bien avoir cinquante lieues de longueur, & trente-trois de largeur, de l'est à l'ouest. Elle est fertile en plusieurs endroits, couverte de beaux arbres, abondante en prairies, capables de nourrir quantité de bestiaux, & surtout d'une commodité singulière pour la pêche de la morue, du marsouin & de la vache marine. Quoique les brouillards soient fréquens dans cette isle, l'air, dit-on, n'y est pas mal-sain : l'hiver y est fort long, la gelée commence quelquefois dès les premiers jours d'octobre, & dure jusqu'en mai ou en juin; pendant cette cruelle saison, le port de Louisbourg, capitale de l'isle, est absolument fermé par les glaces. Les Indiens de ce pays sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; ils n'en sont pas différens par la couleur, & leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils reconnaissent bien le roi de France pour leur souverain, mais ils ne lui payent aucun tribut, au con-

traire, ce monarque leur envoye toutes les années une certaine quantité d'habits, de poudre & de fusils pour la chasse, d'eau-de-vie & d'outils, simplement dans la vue de se les attacher. Du reste, ils se gouvernent suivant leurs usages. Quelques-uns ont reçu le baptême, & les missionnaires qui les instruisent se louent de leur reconnaissance ; ils en sont aimés & respectés au-delà de ce qu'on peut dire. Quoiqu'ils soient rassemblés en petites colonies, ils n'en sont pas moins errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans le même lieu, à moins qu'ils n'y trouvent une chasse abondante ; si le gibier disparaît, ils s'éloignent aussi-tôt avec le missionnaire, & vont dans une autre contrée bâtir de nouvelles cabanes, avec le soin particulier de commencer leurs travaux par construire une chapelle & l'habitation de leur pasteur.

On sait que Louisbourg conquis par les Anglais, après un siège de six semaines, fut rendu à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, & que depuis ce tems cette puissance n'a rien épargné pour préserver cette importante forteresse d'une pareille disgrace.

ISLE DE LA PROVIDENCE.

Cette isle est une de celles comprises sous le nom de Lucaies : elle est, suivant l'observation des Anglais, située à vingt-cinq degrés

de latitude du nord. Sa longueur eſt de vingt-huit milles, ſur onze environ de largeur. On prétend que, vers l'année 1672, le roi d'Angleterre ayant fait une conceſſion de cette iſle à une compagnie, les intéreſſés firent partir auſſi-tôt un vaiſſeau qui portait un gouverneur chargé d'établir une forme d'adminiſtration dans la nouvelle colonie; mais les colons que ce chef y trouva, étaient des aventuriers, qui n'avaient pas abandonné leur patrie pour ſe ſoumettre à un gouvernement régulier : accoutumés à vivre dans l'indépendance, ils ſe ſaiſirent du gouverneur, & l'ayant embarqué pour la Jamaïque, ils continuèrent d'habiter l'iſle, ſans autre loi que leur plaiſir, ou leur intérêt. Sept ans après la compagnie chargea de ſes ordres un officier, nommé Clarke, & celui-là, encore plus malheureux que ſon prédéceſſeur, fut attaqué par les Eſpagnols, pris, chargé de chaînes, &, ſi l'on oſe en croire quelques hiſtoriens, embroché & rôti, au moins aſſure-t-on qu'il fut maſſacré. Tous les habitans de l'iſle furent diſperſés, & la colonie demeura déſerte juſqu'à la révolution de l'Angleterre, qui engagea pluſieurs mécontens à s'y retirer.

Les propriétaires de l'iſle ayant appris qu'elle commençait à ſe repeupler, envoyèrent auſſi-tôt un nommé Ladwallader Jones pour y établir une forme de gouvernement. Jones fut reçu avec reſpect : il ne tarda pas à abuſer de l'autorité qui venait de lui être confiée, & bientôt ſa conduite tyrannique

révolta toute la colonie. C'est dans les propres termes de Thomas *Bulkley* qu'il faut apprendre jusqu'où Jones porta ses coupables entreprises. « Jones, dit *Bulkley*, aspira au » pouvoir absolu, c'est-à-dire, à gouverner » sans autre règle que son plaisir & sa vo» lonté. Il s'attribua toutes les prérogatives » royales. Il en prit même le style & le lan» gage. Il conféra des honneurs & des di» gnités, jusqu'à donner tous les privilèges » des pairs d'Angleterre. Il accorda le par» don pour des crimes capitaux; il se rendit » maître du trésor public, & l'employa libre» ment à son usage; il se saisit des munitions, » & ne fortifia que la partie de l'isle qu'il » habitait. Il invita les pirates à se faire une » retraite dans son port. Il refusa de prêter » serment au roi Guillaume & à la reine » Marie, sous prétexte que le succès de la » révolution était encore incertain; & dans » un discours qu'il fit au peuple, il déclara » que ne trouvant rien de plus avantageux » qu'un commerce libre, il ne voulait rien » avoir à démêler avec les officiers royaux. Il » prit occasion des moindres événemens, pour » intercepter les lettres; il éleva aux offices » d'honneur & de confiance, des pauvres & » des scélérats, qui n'avaient d'autre mé» rite que de lui être attachés. Il se lia fort » étroitement avec les pirates, qui profitè» rent de ses offres, pour se retirer dans son » port : il leur donna des commissions; il » leur fit grace, sans aucune sorte de procès,

» pour tous les crimes dont ils furent accu-
» sés ; il se mit en part dans leurs profits,
» sans examiner sur qui leurs brigandages
» étaient exercés, & sans excepter les vais-
» seaux de sa propre nation ; il se servit de
» leurs forces, pour bannir de l'isle ceux qui
» levaient la voix contre lui. Au moindre
» soupçon, il faisait arrêter les habitans,
» sans expliquer ses motifs ; il leur imposait
» des amendes arbitraires. Il se nomma lui-
» même trésorier, grand-prévôt & secrétaire
» de la colonie. Sa hardiesse n'alla point jus-
» qu'à refuser de tenir l'assemblée générale ;
» mais il la différait jusqu'à six mois, sous
» de vains prétextes ; & lorsqu'il se défiait
» des résolutions, il faisait avancer un des
» pirates, jusqu'au rivage, avec tous ses ca-
» nons braqués vers la chambre qui n'en était
» pas éloignée. Souvent il interrompait les
» délibérations, si l'on ouvrait un avis con-
» traire au sien. Enfin, il fit même un crime
» de haute trahison, de signer, sans son con-
» sentement, une demande pour la convoca-
» tion de l'assemblée ».

Tant d'injustices & de violences lassèrent enfin la patience du peuple, il s'attroupa tumultueusement, & ayant enlevé son gouverneur, il le jetta dans un cachot. Le conseil se saisit du gouvernement de la colonie, & son autorité fut reconnue avec joie. Mais les pirates amis de Jones ayant appris son désastre, vinrent fondre dans l'isle, les armes à la main, lui rendirent la liberté, & le

rétablirent

tablirent dans l'exercice du pouvoir qu'il avait usurpé. On se persuade bien qu'échappé de ses chaînes, Jones n'en devint que plus terrible à ses ennemis. Il usa barbarement de son autorité, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, dont les Anglais vantent le mérite, & qui cependant, quoiqu'assez fort pour condamner Jones au dernier supplice, lui accorda la liberté de se retirer de l'isle avec le fruit de ses rapines.

Jusqu'en 1719 cette isle, souvent saccagée, fut toujours la retraite des pirates, & ce n'a été que sous le gouverneur Wodes Rogers, qu'elle s'est soumise à une sage administration.

On nous pardonnera de nous être arrêtés un moment sur cet objet, qui ne semble intéressant que parce que la formation de cette colonie est récente, & presqu'ignorée de la plûpart même des Anglais.

LES BERMUDES.

Ces isles sont en grand nombre, & quelques relations les font monter jusqu'à trois cents, mais elles sont la plûpart si petites, qu'elles n'ont point de nom, & qu'elles ne méritent point d'en avoir. Leur éloignement de toute autre terre est prodigieux. La plus proche partie du continent, qui est le cap d'Hattoras, en est à trois cents lieues, Saint-Domingue à quatre cents, Madère à mille & l'Angleterre à seize cents. Leur latitude est entre les trente-deux & trente-troisieme degrés.

On ne peut pas douter que les Efpagnols n'aient eu la première connaiffance de ces ifles, puifqu'elles tirent leur nom de Jean Bermudes, capitaine de cette nation, qui les découvrit dans un voyage d'Efpagne aux Indes occidentales. Un naufrage de deux Anglais fur ces côtes, & le récit qu'ils firent à leur retour au gouverneur de la Virginie, des avantages qu'on pouvait efpérer d'un établiffement dans ce pays, déterminèrent la compagnie de la Virginie à y faire paffer une colonie. Un capitaine nommé Moor fut chargé d'en jetter les fondemens, & bientôt on vit s'élever une ville & plufieurs forts dans la petite ifle de Saint-Georges. La feconde année de fon adminiftration, Moor découvrit le long des rochers dont l'ifle eft environnée, la plus groffe maffe d'ambre-gris, qu'on eût jamais vue d'une feule pièce : elle pefait environ quatre-vingt livres. Il l'envoya à fa compagnie, avec plufieurs drogues, beaucoup de bois de cèdre, du tabac, & ces richeffes lui firent obtenir tous les fecours qu'il jugea à propos de demander.

Ce fut fous l'adminiftration de ce gouverneur que les ifles Bermudes furent affligées d'un fléau, qui dura cinq années entières, & qu'on y nomme encore *le fléau des rats*. On fe perfuade que cette vermine y fut apportée par quelques vaiffeaux Européens; que cela foit vrai ou non, fans en rechercher une autre caufe, ce qu'il y a de certain, c'eft qu'elle y multiplia fi prodigieufement, que

la terre était couverte de rats, & tous les arbres de leurs nids. Ils dévorèrent les fruits & les plantes, les grains & les légumes, soit qu'ils fussent sur la terre ou dans les greniers. Tous les moyens possibles furent employés pour les détruire, & ils passèrent de l'isle de Saint-Georges à la nage dans les autres isles où ils causèrent le même ravage. L'histoire du monde n'offre sans doute rien de comparable à cette aventure ; mais ce qui paraîtra encore plus étonnant, c'est que tout-à-coup ces petits animaux disparurent, sans qu'on ait pu découvrir ni ce qui les avait produits, ni par quel moyen ils avaient été détruits. On rapporte seulement que pendant les deux dernières années que dura ce fléau, les Bermudes furent couvertes d'une prodigieuse quantité de corbeaux, qu'on n'y avait jamais vus, & qui n'ont pas reparu depuis.

Le climat des Bermudes est si pur, que la plûpart des malades des autres isles Anglaises s'y font transporter pour rétablir leur santé. On y jouit presque d'un printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles, à mesure que les vieilles tombent. Les oiseaux ne cessent jamais leurs chants, & font leurs petits dans presque tous les mois de l'année. Les tonnerres y grondent tous les mois au renouvellement de chaque lune, mais les pluies n'y sont pas fréquentes & la neige y est presque inconnue. Dans ces isles, on trouve communément des hommes qui vivent au-delà d'un siècle. Les plus pau-

vres sont ceux qui jouissent de la meilleure santé.

Chaque année la terre produit deux abondantes moissons. Le cèdre est plus beau, plus dur & d'un grain plus serré que dans aucune autre contrée de l'Amérique. On y trouve des palmiers, des mûriers, des oliviers, des lauriers & sur-tout des orangers, dont le fruit est peut-être le plus délicieux de l'univers. Il est infiniment plus gros que toutes les oranges que nous connaissons, qui ne peuvent lui être comparées pour le goût & pour le parfum. Le fameux Edmond Waller, un des plus agréables poëtes de l'Angleterre, forcé pour un tems de s'expatrier, fut passer aux Bermudes ce tems de son exil, & s'est attaché à en faire l'éloge au commencement d'un de ses poëmes.

« Qui ne connaît pas ces isles heureuses,
» dit ce poëte, où croissent des limons d'une
» grosseur énorme, où le fruit des orangers
» surpasse celui du jardin des Hespérides, où
» les perles, le corail & l'ambre-gris don-
» nent aux côtes une splendeur céleste? Là,
» le cèdre superbe, qui élève sa tête jus-
» qu'aux cieux, est le bois que les peuples
» brûlent dans leurs foyers. La vapeur qui
» s'en exhale, & qui embaume les viandes
» qui tournent aux broches, pourrait servir
» d'encens sur les autels des dieux ; & les
» lambris qu'il fournit à leurs appartemens,
» embelliraient les palais des rois. Les doux
» palmiers y produisent une nouvelle espèce

» de vin délicieux, & leurs feuilles, aussi larges
» que des boucliers, forment un ombrage
» charmant, sous lequel on est tranquillement
» assis pour boire cette divine liqueur. Les
» figues croissent en plein champ, sans cul-
» ture, telles que Caton les montrait aux
» Romains, pour exciter, par la vue d'un
» fruit si rare, à la conquête de Carthage
» qui le voyait naître dans son terroir. Là,
» les rochers les plus stériles ont une sorte
» de fécondité ; car régulièrement, dans
» plus d'une saison, leur sommet aride offre
» un mets voluptueux dans les œufs de plu-
» sieurs oiseaux, &c. »



CHAPITRE IV.

Remarques sur le Spitzberg & sur la pêche de la Baleine.

CE pays fut découvert par les Hollandais en 1596, & nommé *Spitzberg*, qui signifie montagnes aiguës, parce qu'en effet il est rempli de montagnes. Il est situé au nord de l'Europe, entre le soixante-dix-septième & le quatre-vingt-deuxième degré de latitude septentrionale. En hiver, toute cette contrée, dont on ne connaît que les côtes, est environnée de glaces que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'est les y chasse de la nouvelle Zemble; celui du nord-ouest, du Groenland & de l'isle Jean-Mayen. Souvent les glaces n'y sont pas moins abondantes en été. Tout ce qu'on connaît du Spitzberg est pierreux & rempli de hautes montagnes ou de rochers. Au pied des montagnes naturelles, qui sont couvertes de neige, on en voit de glace, de la hauteur des premières. Quelques-uns des rochers ne forment qu'une seule pierre du bas en haut, & paraissent à la vue des murailles ruinées. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre. Dans les mois de juin & de juillet, il croît toutes sortes d'herbes au milieu de ces roches.

C'eſt vers les mois d'avril & de maï, que le froid du Spitzberg eſt le plus violent. Cependant dès le trois de mai le ſoleil ne s'y couche plus. Au mois de juin, on apperçoit quelque verdure, & dans le cours de juillet la plûpart des herbes ſont en fleur, il s'en trouve même dont la ſemence eſt en maturité. On trouve au Spitzberg beaucoup d'eſpèces d'oiſeaux, mais ils n'y viennent qu'après l'hiver, pendant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon. Auſſi-tôt que le froid augmente, & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque eſpèce enſemble, & diſparaiſſent en peu de jours. Les renes, les renards & les ours blancs ſont les ſeuls animaux à quatre pieds qu'on voit dans ce triſte pays, & il n'eſt pas aiſé d'imaginer quels ſont leurs alimens, pendant un hiver de neuf à dix mois. La mer du Spitzberg eſt couverte d'une prodigieuſe quantité de vaches & de chevaux marins, amphibies, qui ont les pieds ſemblables aux pates d'oie & garnis de cinq griffes non diviſées, mais jointes enſemble par une peau noire. La vache marine a la tête ſemblable à celle d'un chien, avec les oreilles ordinairement écourtées; au-deſſous du muſeau, elle a une barbe, quelques poils aux nazeaux & quelques-uns au-deſſus des yeux, en forme de ſourcils. Elle a l'œil grand, creux & fort clair : ſa peau eſt couverte d'un poil court, marquetée comme celle d'un tigre, de couleurs blanche, jaune, griſe & rouſſe. Ses dents ſont plus tranchantes que celles d'un

chien & peuvent couper un bâton de la force du bras. Ses griffes sont noires, longues & pointues ; sa queue est courte. Elle aboie comme un chien enroué, & ses petits ont le miaulement du chat. Elle vit vraisemblablement de petits poissons, & sa longueur ordinaire est de cinq à huit pieds. On ne tue guères les vaches marines que pour en prendre les dents, qui ne sont pas même aussi estimées aujourd'hui qu'elles l'étaient autrefois.

Le cheval marin ressemble beaucoup à la vache marine, mais il est infiniment plus gros & à peu près de la taille d'un fort bœuf. Il a les pates de la vache marine, mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Il y en a qui sont couverts d'un poil couleur de souris, & d'autres d'un poil rouge ou gris. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents qui leur descendent au-dessous des babines inférieures, & qui ont dans quelques-uns plus de deux pieds de long : ces dents sont fort blanches, solides & pesantes, mais la racine en est creuse. Les chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf. Au-dessus de la barbe d'en-haut, ils ont deux nazeaux en demi-cercle, par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines. Leurs yeux sont élevés & bordés de sourcils; ils ont la rougeur du sang. Leur partie génitale est un os dur, d'environ deux pieds de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu ; plat

vers le ventre, rond dans tout le reste de la longueur & couvert de nerfs. Ces animaux vivent d'herbes & de poissons. Ils deviennent furieux, lorsqu'ils se sentent blessés, & sans s'effrayer des coups & du bruit, ils vont droit à la chaloupe qui porte leurs assaillans : ils plongent, & de leurs défenses ils y font de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Il arrive souvent qu'il ne reste aux pêcheurs d'autre ressource que la fuite. C'est toujours avec les harpons qu'on attaque les chevaux marins.

La baleine est un poisson du genre des cétacées, & c'est le plus grand de tous les animaux : celles que l'on prend sur la côte de Bayonne & dans les Indes, ont ordinairement trente-six coudées de longueur, sur huit de hauteur : l'ouverture de la bouche est de dix-huit pieds; il n'y a point de dents, mais il se trouve à la place des lames d'une sorte de corne noire, terminées par des poils assez semblables à des soies de cochon, qui sont plus courts au-devant qu'en arrière : c'est ce qu'on appelle *fanons ;* on les fend pour les employer à divers usages. La langue est d'une substance molle : les yeux sont à quatre aunes de distance l'un de l'autre; extérieurement ils semblent petits, mais au-dedans ils sont plus grands que la tête d'un homme. Ce monstrueux poisson a deux grandes nageoires aux côtés, & sa queue est si grande & si forte, qu'on assure qu'en s'agitant, il pourrait ren-

verser un petit vaisseau. Le membre génital est proportionné à la grosseur du corps.

En 1620, on trouva près de l'isle de Corse, une baleine qui avait cent pieds de longueur. Son lard pesait cent trente-cinq mille livres. On employa dix-sept hommes pour tirer de son corps le gros intestin, & un fœtus qu'on en arracha, avait trente pieds de long & pesait quinze cents livres. On parle d'une baleine qui avait deux cents pieds de longueur, & l'on ajoute qu'on en a vu à la Chine qui étaient longues de neuf cents soixante pieds. Quelle que soit l'énorme longueur de celles que l'on pêche dans le nord, elles sont petites en comparaison de celles-là, mais peut-être aussi les relations de nos voyageurs sont-elles beaucoup enflées. On dit que ces poissons s'élèvent perpendiculairement sur leur queue pour s'accoupler : que le mâle & la femelle s'approchent l'un de l'autre dans cette situation, qu'ils s'embrassent avec leurs nageoires & qu'ils restent dans cette position pendant une heure. On veut qu'ensuite ils vivent en société : on ajoute que la femelle met bas dans l'automne, qu'elle n'a qu'un baleinon à chaque portée, & qu'elle l'alaite en le tenant avec ses nageoires dont elle se sert pour le conduire & pour le défendre.

La grosseur énorme de la baleine ne lui permet guères de s'approcher des côtes d'Islande, & elle la retient dans des abymes inaccessibles vers Spitzberg & sous le pole du nord. Il y a des baleines toutes blanches,

d'autres à demi-blanches, de jaunes & de noires, c'eſt-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & enfin de toutes noires : ces dernières ne ſont pas même d'un noir égal ; c'eſt tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une tanche. Elles ont ordinairement depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix pieds de long, & rendent quatre-vingt, cent & quelquefois cent vingt barils de graiſſe.

Le plus terrible ennemi de la baleine, après l'homme, eſt le poiſſon à ſcie, autrement nommé l'eſpadon ou l'épée. Jamais ces deux poiſſons ne ſe rencontrent ſans ſe livrer un furieux combat. Un coup de queue de la baleine aſſomme preſque toujours l'eſpadon ; mais s'il échappe, il fond ſur elle & lui enfonce ſon arme dans le dos.

La pêche de la baleine eſt ſans contredit la plus périlleuſe de toutes. Les Baſques & les habitans du pays de Labour ſont les premiers qui l'aient entrepriſe. Les Hollandais emploient à cette pêche trois ou quatre cents navires & deux à trois mille matelots, ce qui leur produit un gain très-conſidérable. L'huile ſert à brûler à la lampe, à faire le ſavon, à la préparation des laines des drapiers, aux corroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer certaines couleurs, aux gens de mer pour engraiſſer le brai qui ſert à enduire & ſpalmer les vaiſſeaux, aux architectes & aux ſculpteurs pour une eſpèce de détrempe avec céruſe ou chaux qui durcit, fait croûte

ſur la pierre & la garantit des injures de l'air.

Dans le tems que les Baſques s'appliquaient particulièrement à la pêche de la baleine, ils faiſaient partir toutes les années trente navires, de deux cents cinquante tonneaux, armés de cinquante hommes tous d'élite, avec quelques mouſſes ou demi-hommes. « On embarquait des vivres pour ſix mois, avec cinq ou ſix chaloupes qui ne devaient prendre la mer que dans le lieu de la pêche, & trois funins de cent vingt braſſes chacun, au bout deſquels était ſaiſie & liée par une bonne épiſſure, la harpoire faite de fin brin de chanvre, & plus mince que le funin. A la harpoire, tient le harpon de fer dont le bout eſt triangulaire & de la figure d'une flèche, & qui a trois pieds de long, avec un manche de bois de ſix pieds, lequel ſe ſépare de l'harpon, quand on a percé la baleine. Celui qui le lance, ſe met à l'avant de la chaloupe, & court de grands riſques, parce que la baleine, après avoir été bleſſée, donne de furieux coups de queue & de nageoires qui tuent ſouvent le harponneur & renverſent la chaloupe ».

On avait auſſi ſoin d'embarquer dans le bâtiment deſtiné pour cette pêche, trente lances ou dards de fer de quatre pieds, avec les manches de bois d'environ le double de longueur, quatre cents barriques tant vuides que pleines de vivres; deux cents autres en bottes; une chaudière de cuivre,

contenant douze barriques & pesant huit quintaux, dix mille briques de toutes espèces pour construire le fourneau, & vingt-cinq barriques d'une terre grasse & préparée pour le même usage.

Lorsqu'on est arrivé au lieu où se fait le passage des baleines, on commence par bâtir le fourneau, & le navire se tient à la voile, ayant ses chaloupes armées de leurs avirons & suspendues à ses côtés. Un matelot est en vedette au haut du mât de hunel, & aussi-tôt qu'il apperçoit une baleine, il en avertit l'équipage, qui se jette dans les chaloupes & court après la proye. Quand il la harponnée, elle prend la fuite & plonge dans la mer : on file les funins & la chaloupe suit. Comme elle revient presque toujours sur l'eau, on s'efforce de l'achever à coups de lances, ou de dard. Lorsqu'elle est morte, on tâche de la suspendre par des funins & on la conduit à un des côtés du navire, qui a suivi ses chaloupes, & on l'attache avec de grosses chaînes de fer, pour la tenir à fleur d'eau. Alors les charpentiers, avec des bottes à crampons de fer & attachés au bâtiment avec de fortes cordes, se jettent dessus, pour dépecer son lard en morceaux, qui sont portés dans la chaudière pour y être fondus. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile. Le capitaine, le pilote & les charpentiers, obtiennent des gratifications sur celui des barbes ou fanons. Les Hollandais, dans la crainte du feu, trans-

portent dans des barriques le lard qu'ils font fondre chez eux ; mais les Basques plus hardis gagnent le triple, en faisant cette opération sur le lieu.

Il s'est passé bien des siècles avant qu'on ait osé tenter la pêche de la baleine. Du tems de Job, cette entreprise était regardée comme infiniment au-dessus des forces de l'homme ; car ce saint homme, pour faire sentir la faiblesse des humains, en comparaison de la toute-puissance de Dieu, dit : « Homme, » enleveras-tu la baleine avec l'hameçon, » & lui lieras-tu la langue avec une corde ? » lui passeras-tu un anneau dans le nez, & » lui perceras-tu la mâchoire avec le fer ? » la réduiras-tu à la supplication & à la prière ? fera-t-elle un pacte avec toi, & sera-» t-elle ton esclave éternelle ? te joueras-tu » d'elle comme de l'oiseau, & servira-t-elle » d'amusement à ta servante ? tes amis la » couperont-ils par pièces, & les négocians » la trafiqueront ils par morceaux ? rem-» pliras-tu ton filet de sa peau, & de sa » tête, le réservoir des poissons ? mets ta » main sur elle, souviens-toi de la guerre » & ne parles plus ».

Les auteurs anciens font quelquefois mention des baleines dans leurs ouvrages, mais c'est seulement pour nous apprendre qu'on en a souvent trouvé déchouées sur les côtes. Pline nous rapporte que sous le règne de l'empereur Claude, il en échoua une au port d'Ostie, & qu'aussi-tôt qu'on l'eut apperçue

dans le détroit, le prince en fit fermer l'entrée avec des cordes; qu'il fit monter un certain nombre d'archers de la garde prétorienne dans des esquifs & des brigantins, & qu'ils tuèrent le monstre marin à coups de dards. Juba, roi de Mauritanie, écrivit à Caïus César, fils d'Auguste, qu'on avait vu en Arabie des baleines de six cents pieds de long & de trois cents soixante pieds de large, qui avaient remonté de la mer dans un fleuve d'Arcadie, où elles avaient échoué. Il est difficile de se figurer qu'il ait existé de pareils monstres.

Nous avons avancé que les Basques avaient tenté les premiers la pêche de la baleine, & voici comment on prétend que les Biscayens du Cap-Breton, près de Bayonne, & quelques autres pêcheurs y furent engagés. On assure qu'il paraît tous les ans sur leurs côtes, vers l'hiver, des baleines fort grasses, & que l'occasion de pêcher de ces poissons dans leur propre pays s'étant présentée, ils en profitèrent : mais dans la suite ayant remarqué que ces monstres marins ne se montraient dans leurs mers que pendant une certaine saison, & que dans une autre ils s'en éloignaient, ils résolurent de chercher leur retraite, & pour cet effet ils firent voile vers les mers de l'Amérique. Ceux qui sont de ce sentiment font honneur aux Biscayens de la découverte des isles de Terre-Neuve & de la terre ferme du Canada, & ils protestent que ce fut un de ces hardis navigateurs

qui, en 1492, donna avis de cette découverte à Christophe Colomb. Il est vrai de dire que dans l'un de leurs voyages, soit en 1492, ou en 1504, ils virent beaucoup de baleines dans les mers de l'Amérique; mais qu'y ayant aussi reconnu une abondance extraordinaire de morues, ils abandonnèrent une pêche dangereuse & souvent stérile, pour s'attacher à une autre aisée & lucrative.

La mer du Spitzberg abonde aussi en souffleurs, qu'on appelle quelquefois poissons à nageoires. Il est de la longueur d'une baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. On le connaît à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau : on y trouve plusieurs sortes d'écrevisses marines, deux espèces de poissons étoilés, le poisson dragon, & le poisson blanc, qui a la figure d'une baleine, & jusqu'à vingt pieds de long. Ce dernier n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre, & sa queue ressemble à celle de la baleine : il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Le butskopf, ou la tête de plie, est un autre monstre du Spitzberg, qui a souvent plus de vingt pieds de long : son museau est de même grosseur & sans pointes, rempli de dents aiguës. Il a une nageoire sur le dos & deux sous le ventre, & une ouverture sur le cou par laquelle il rejette l'eau. Ses yeux sont fort

fort petits ; il a le dos brun, la tête brune & marbrée & le dessous du ventre blanc.

On voit souvent dans cette mer un poisson qu'on nomme la licorne de mer, parce qu'il lui sort de la tête une corne, ou plûtôt une assez longue dent : elle a communément vingt pieds de long. Le poisson, appellé hay, n'est pas moins monstrueux par sa forme que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos & six sous le ventre. Sa queue ressemble à celle de l'espadon, ainsi que son museau. Ce poisson vorace dévore sous l'eau quantité de baleines, & se jette sur les matelots qui se baignent dans la mer.

On ne connaît qu'un seul oiseau qui vive toujours à terre au Spitzberg, c'est celui auquel les matelots ont donné le nom de coureur de rivage, car il ne s'en écarte jamais. Il est de la grosseur d'une alouette, & ses plumes en ont la couleur : cependant la réverbération du soleil y répand une variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou d'un canard. L'oiseau de neige est de la grosseur d'un moineau, & il repose toujours sur la neige glacée. Il est d'une grande blancheur sous le ventre, & les plumes du dos & de ses aîles sont grises. Il en vient un grand nombre sur les vaisseaux, où ils se laissent prendre avec facilité, mais on n'en a jamais pu élever en cage. L'oiseau de glace appellé ainsi, parce qu'il vit sur la glace, est de la grosseur d'un pigeon : son plumage est d'une beauté presque éblouissante

au soleil. Le conseiller, nom qu'on lui a donné, pour exprimer son air grave & majestueux, a les jambes & les yeux noirs, & le reste du corps d'une blancheur qui surpasse la neige. Sa queue qui est longue & large, forme un très bel éventail. Le pigeon plongeur est d'une rare beauté. Sa grosseur est celle du canard : il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pates sont courtes & rouges. On en voit de noirs, de marquetés & de blanc au milieu du corps.

On nomme *Kulyeghef* un fort bel oiseau, parce que son cri exprime ce mot : il a le bec un peu courbé & les yeux noirs, entourés d'un beau cercle rouge. Sa queue s'épanouit en éventail, elle est blanche comme son ventre ; & son dos & ses aîles sont de couleur grise. Deux particularités le font remarquer ; l'une, qu'il nage toujours la tête haute & contre le vent ; l'autre, que sa fiente a quelque propriété singulière, qui attire un autre oiseau, à qui son goût pour cet excrément a fait donner le nom de *Strund-Jager*. Il suit le *Kulyeghef*, jusqu'à ce qu'il lui ait vu rendre ce qu'il avale avidement. L'oiseau qu'on nomme bourguemêtre est le plus gros de ceux qui vivent au Spitzberg, & les malemuks, autres oiseaux de mer, ont tant de respect pour lui, que lorsqu'il daigne s'approcher d'eux, ils se couchent devant lui, se laissent mordre, &

ne quitent la place qu'après qu'il est éloigné.

Tous ces oiseaux & beaucoup d'autres ne paraissent au Spitzberg qu'après l'hiver & lorsque le soleil est sur l'horison, & ils en partent avec lui.

Fin du cinquième Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce cinquième Volume.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. page 5

CHAP. II. *Isle Hispaniola, ou Saint-Domingue.* 16

CHAP. III. *Les Boucaniers & les Flibustiers.* 37

CHAP. IV. *Caractère des Espagnols & des Français, établis dans l'isle de Saint-Domingue.* 47

CHAP. V. *Les Nègres.* 53

CHAP. VI. *Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.* 66

CHAP. VII. *Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.* 79

CHAP. VIII. *Découverte du Mexique, ou Nouvelle-Espagne.* 99

CHAP. IX. *Fernand Cortez.* 107

CHAP. X. *Embarras de Cortez, Mort de Motézuma, & Réduction de l'Empire.* 131

Chap. XI. *Religion des anciens Mexiquains.* 150
Vitzliputzli. 153
Tlaloch. 154
Tescatilputza. ibid.
Quatzalcoalt. 156
Tazi. 157
Autres divinités. ibid.
Chap. XII. *Temples & Prêtres Mexiquains; leurs Fêtes & leurs Sacrifices.* 160
Chap. XIII. *Couronnement des Rois, Naissances, Mariages, & Cérémonies funèbres des Mexiquains.* 177
Chap. XIV. *Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.* 191
Chap. XV. *Sciences, Mœurs & Usages des anciens Mexiquains.* 199
Chap. XVI. *Quelques Usages particuliers des différens peuples qui composaient l'Empire du Mexique.* 211
Chap. XVII. *Gouvernement Espagnol du Mexique.* 222
Audience de Mexico. 223
Audience de Guadalajara. 228
Audience de Guatimala. ibid.

ROYAUME DE TIERRA-FIRME.

Chapitre. I. *Description géographique du Royaume de Tierra-Firme.* 237

Panama. 238
Porto-Belo. 241
Carthagène. 244
CHAP. II. *Religion, Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.* 251

EMPIRE DU PÉROU.

CHAPITRE I. *Description géographique de l'Empire du Pérou.* 264
Lima. 266
Cusco. 277
Quito. 279
Le Paraguay. 283
Saint-Jago. 297
CHAP. II. *Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.* 301
CHAP. III. *Anciens Souverains du Pérou.* 319
CHAP. IV. *Religion des anciens Péruviens.* 329
CHAP. V. *Mariages & Funérailles des Péruviens.* 343
CHAP. VI. *Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages des anciens Péruviens* 349
CHAP. VII. *Mœurs & Usages des Péruviens modernes.* 363
CHAP. VIII. *Mœurs des Créoles du Pérou.* 373

LE BRESIL.

CHAPITRE I. *Description géographique du Bresil.* 383

CHAP. II. *Religion des Brasiliens & quelques-uns de leurs Usages.* 389

LE CANADA.

CHAPITRE I. *Religion des Sauvages du Canada.* 404

CHAP. II. *Mariages des Sauvages du Canada.* 413

CHAP. III. *Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies de ces Peuples.* 419

CHAP. IV. *Guerres des Canadiens.* 425

CHAP. V. *Gouvernement, Mœurs & Usages des Canadiens.* 433

LA VIRGINIE ET LE MARYLAND.

CHAPITRE I. *Description géographique de ces Provinces.* 446

CHAP. II. *Religion des Virginiens.* 451

Kiwasa. 453

Quioccosan. 454

Superstition des Virginiens. 458

Prêtres ou Magiciens de Virginie. 461
Mariages & Funérailles des Virginiens. 465
CHAP. III. *Remarques ſur l'état actuel de la Virginie.* 469

NOUVELLE-ANGLETERRE.

CHAPITRE I. *Remarques ſur la Nouvelle-Angleterre.* 479
CHAP. II. *Remarques ſur la Penſylvanie, & ſur les Quakers.* 485
CHAP. III. *Remarques ſur la Caroline.* 495
CHAP. IV *Remarques ſur la Floride.* 499
CHAP. V. *Remarques ſur la Baye d'Hudſon.* 510
CHAP. VI. *Remarques ſur quelques Iſles de l'Amerique ſeptentrionale.* 519
Terre-Neuve. ibid.
Iſle-Royale ou Cap-Breton. 524
La Providence. 525
Les Bermudes. 529
CHAP. VII. *Remarques ſur le Spitzberg, & ſur la Pêche de la Baleine.* 534

Fin de la Table du cinquième Volume.

.
461
465
le la
469

lle -
479
nie ,
485
495
499
son.
510
s de
519
bid.
524
525
529
, &
534
e.